This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

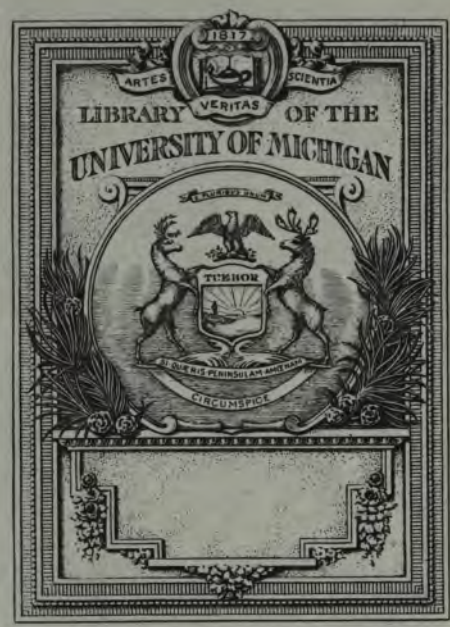
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A
[redacted]
a39015 01809754 6b


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Gobei M. p. 450.

Maroque l'altas.
c/68
130,00
c/78
c/83
c/79

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE OCCIDENTALE.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE OCCIDENTALE,

PENDANT

LES ANNÉES 1818, 1819, 1820 ET 1821,

DEPUIS LA RIVIÈRE GAMBIE JUSQU'AU NIGER, EN TRAVERSANT LES ÉTATS DE WOULLI, BONDOO, GALAM, KASSON, KAARTA ET FOULIDOU ;

PAR le Major WILLIAM GRAY et feu DOCHARD,

CHIRURGIEN D'ÉTAT-MAJOR.

DÉDIÉ AU COMTE BATHURST, MINISTRE DES COLONIES.

ENRICHI DE VUES PITTORESQUES ET DE COSTUMES LITHOGRAPHIÉS.

Quod si deficiant vires, audacia certe
Laus erit in magnis, et voluisse sat est
PROPERCE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR Mme CHARLOTTE HUGUET.

PARIS,

CHEZ AVRIL DE GASTEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

BOULEVART BONNE-NOUVELLE, N° 35;

ET CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE AU PALAIS-ROYAL.

1826.

DT
356
.G784

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

K 717-170

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

On a, jusqu'à ce jour, reproché aux Français de ne point aimer les voyages, ou de moins les encourager que quelques autres nations européennes. Ce reproche dicté par des jalousies nationales, est loin d'être fondé, et doit être détruit, depuis que la paix a permis des expéditions lointaines; et que de nombreux voyageurs de notre nation satisfont à ce besoin impérieux, de parcourir de nouveaux climats et de publier le résultat de leurs observations. Le public d'ailleurs, accueille aujourd'hui avec empressement ce genre de production; il recherche avec plaisir la peinture des mœurs et des coutumes qui sont opposées à ses institutions sociales, et qui présen-

tent sans cesse des contrastes piquans et nouveaux. On ne peut se dissimuler que la nation anglaise, a, sous ce rapport, un avantage immense sur la nôtre, et que chez elle chaque année voit éclore un nombre considérable de voyages, parmi lesquels, il est vrai, le plus grand nombre offre peu d'intérêt, surtout par la manière d'écrire sèche et aride qui caractérise la plupart des écrivains britanniques.

Mais il en est aussi, qui sont racontés avec bonne foi, et qui renferment des documens précieux, susceptibles de concourir aux progrès des lumières et de la civilisation : tel est le journal du major Gray et du médecin Dochard. Les pages de leur livre respirent la franchise et la véracité; leurs observations sont justes et pleines de sagacité. On voit que, plus occupés de présenter les choses sous leur véritable couleur, que de les déguiser sous de vains ornemens, ils n'ont eu qu'à réunir les notes et les observa-

tions faites pendant leur voyage, sans chercher à les lier entre elles par des hors-d'œuvres inutiles et rédigés après coup.

Le major Laing explorait l'Afrique un an avant le major Gray. Leurs relations parurent presqu'en même temps à Londres, et leurs traductions éprouveront le même sort en France. Le voyage dans l'Afrique occidentale du major *Laing*, vient, en effet, d'être publié à Paris, en mars 1826, et la traduction en est due à MM. de la Renaudière et Eyriès. Celle du major Gray en est le complément nécessaire et naturel, ces deux voyageurs ayant chacun parcouru l'Afrique dans des directions rapprochées, mais cependant opposées.

L'intérêt qu'inspirent les voyages en Afrique, est apprécié par tous les savans et par tous les hommes qui cultivent la philosophie. Mais nous ne pouvons cependant résister au plaisir de citer le ré-

sumé succint du mémoire excellent de M. Jomard, l'érudit qui s'occupe avec la plus grande persévérance en France, des voyages dans cette partie du monde; il est intitulé: *Coup-d'œil rapide sur les progrès, et l'état actuel des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique.*

« C'est surtout depuis un demi-siècle que l'ardeur des Européens, pour pénétrer la mystérieuse Afrique, semble aller chaque jour en croissant. Des solitudes brûlantes, des montagnes impénétrables, des forêts peuplées de bêtes féroces, des langues et des populations barbares, un climat meurtrier, voilà les obstacles.

Les victimes sont déjà nombreuses. Lenoir-du-Roule, Ledyard, Browne, Hornemann, Hougthon, Mungo-Parck, Tuckey, Peddie, le capitaine Campbell, Burckhardt, Ritchie, Rouzée, Roentgen, Belzoni, Bowdich, de Beaufort et d'autres encore, enfin le jeune Tool et l'infortuné docteur Oudney, qui viennent

de succomber dans le cours de l'année dernière, attestent les dangers imminens qui attendent leurs ardens successeurs. Mais quel est le but de tant d'efforts réitérés? Nous voulons que l'Afrique, avec le reste du monde, paie son tribut à notre industrie; quelle verse au milieu de nos villes encombrées d'hommes, ses trésors, ses produits, ses métaux précieux. Les Amériques enlevées bientôt à l'Europe, lui rendent déjà moins quelles n'en reçoivent; les Indes orientales absordent notre numéraire, et les régions insulaires commencent à attirer le commerce des nations; que ce soit donc le pur amour de l'humanité, ou la soif de la science, les intérêts de la morale ou ceux de notre politique, qui animent l'esprit de découverte, peu importe: Il faut que l'Afrique intérieure subisse à son tour la civilisation moderne.

Afin de tracer un tableau exact des pro-

grès et de l'état actuel des découvertes en Afrique, il faut d'abord écarter tout ce qui forme la lisière de ce continent, espace assez bien connu, même jusqu'à une assez grande distance dans les terres, surtout au nord-est et au nord, ensuite il faut compter pour peu de chose les récits des Arabes et les relations des indigènes; on ne peut s'appuyer avec quelque confiance que sur les explorations des Européens qui, à l'aide d'instrumens et des sciences, ont pu fournir des notions fidèles.

L'Egypte et l'Abyssinie et la Nubie ont été explorées d'une manière assez heureuse et assez complète, pour satisfaire aux besoins de la curiosité et en partie à ceux de la science; de ce côté la lisière connue y est plus large que partout ailleurs, surtout depuis que tous les oasis et l'intervalle qui restait entre la ligne parcourue par Browne, et les rives du Nil-Bleu ont été visitées par un voyageur nantais déjà

célèbre (M. Caillaud) ; ainsi au nord du 10 parallèle et du 25e au 40e degré de longitude occidentale, on a des notions exactes, et des idées justes de la géographie de l'Afrique. On les doit aux efforts réunis des voyageurs portugais, français et anglais : Poncet, Brevedent, Bruce, Salt, Burckhardt, et leurs prédécesseurs les pères Lobo, Paez, Tellez, etc.... Les parties de cette région qui appellent encore de nouvelles investigations sont, le pays qui s'étend entre le *Dar-Four*, et le cours du Nil-Blanc, soit à l'est, soit au sud ; le cours même de ce fleuve ; l'intérieur de l'île de Méroé ; les Alpes abyssiniennes, et quelques portions du rivage occidental du golfe arabique.

A la pointe sud de l'Afrique, la Hollande, maîtresse paisible pendant de longues années, avait à peine fait reconnaître le cours des grandes rivières. Depuis la fin du 18e siècle, pour ne remonter qu'à Barrow, l'état des choses n'est plus

le même ; des missionnaires anglais, de simples particuliers, Truttel et Sommerville, Lichtenstein, le docteur Gowan et Gonovan, impitoyablement assassinés dans leur route à Sofala, W. Burchell et J. Campbell ont pénétré dans l'intérieur jusqu'au 26e et même au 24e parallèle sud, et nous connaissons le cours général du fleuve d'Orange où du *Gariep*, ainsi que le cours des deux rivières du même nom par le concours desquelles il est principalement formé, et qui sont distinguées par les initiales *Me* et *Ky* ; autrement le *Gariep noir* et le *Gariep jaune* ; de même que dans le nord-est de l'Afrique, le *Nil-Blanc* et le *Nil-Bleu* se réunissent pour former le grand *Nil*, qui n'a plus qu'un nom et qu'un lit à partir de l'île de Méroé. Ces rivières coulent dans un bassin formé, d'un côté, par la chaîne des montagnes de Kowp ; de l'autre par les *longues montagnes*, et par celles de Kamhanni, que M. William Burchell a fran-

chies jusqu'auprès du 26e degré de latitude sud, et sous le 22e méridien oriental, dépassant ainsi de beaucoup la limite des nations qui appartiennent à la race des Hottentots, et laissant devant lui d'immenses forêts. Il lui restait à se porter jusqu'aux établissemens du N:-O. pour joindre les découvertes anglaises avec celles des Portugais qui nous occuperont bientôt ; mais ses guides refusèrent de passer outre.

La rivière de Zack, sur le côté gauche du même bassin, et les affluens de la rivière des Eléphans, plus au midi, ont été visités et déterminés, ainsi que sur le côté droit, au pied de la chaîne de Kamhanni; maintes rivières qui toutes se portent vers l'ouest, et se perdent quelquefois dans les sables, sans qu'on ait pu éclaircir, si la rivière *du Poisson* est l'issue de celles qui sortent de cette chaîne élevée. Voilà donc au sud de l'équateur, de grands

courans qui sont absorbés par le sol, quoiqu'à une médiocre distance de l'Atlantique (6 degrés seulement); n'est-ce pas une probabilité pour qu'un pareil phénomène, se produise au nord de la ligne à un intervalle des trois mers bien plus considérables ?

Il reste donc encore à fixer dans cette partie de l'Afrique australe, les positions suivantes, la source de l'un et l'autre des grands bras de la rivière d'Orange; celle de la rivière du Poisson; l'enchaînement des chaînes de montagnes; l'issue de la rivière de Zack et celles de Moskowa et de Makata, plus au nord. L'incertitude enveloppe toujours l'existence des monts Lupatas et du grand lac Marawi que d'Anville a tracé sur sa carte, à l'est des monts Lupatas, et dont les notions récentes ne parlent plus

Des régions tout nouvellement connues viennent remplir une grande lacune, vers le milieu de l'Afrique australe,

entre les bouches du Coango et du Coanza, d'une part et celle du Zambesi et le canal de Mozambique, de l'autre, dans la direction de l'O.N.O., à l'est-sud-est, et du 4e au 19e degré de latitude sud. C'est à 1785 que remontent les expéditions auxquelles sont dues ces nouvelles notions qui ne font que de se répandre aujourd'hui. La renommée avait signalé depuis long-temps les découvertes que les Portugais Gregorio Mendes, le capitaine Lacerda, Pereira et d'autres encore avaient dû faire dans cette partie de l'Afrique, en la traversant, à ce qu'il paraît, d'un côté à l'autre; mais elles étaient toujours restées ensevelies dans le secret, et c'est à feu Bowdich, qui s'en est procuré la communication avec beaucoup de peine, qu'on doit la révélation de ces notions importantes. Elles font connaître le cours du Zaïre et du Coanza, renversent quelques conjectures trop hasardées sur le

Niger, repoussent vers l'Atlantique la grande chaîne longitudinale, et fournissent des observations de latitudes et de longitudes sur divers lieux. La géographie a donc fait de ce côté une précieuse conquête.

Ces excursions portugaises se lient vers le cours supérieur du Zaïre, avec celles du capitaine Tuckey, et leurs résultats s'accordent en ce point, que la côte occidentale d'Afrique est placée d'un degré de longitude trop à l'ouest, et la côte orientale est étendue d'un degré trop à l'est, ce qui réduit le continent africain de deux degrés sous le 17e parallèle sud, et d'un au moins sous le 6e à la bouche du Zaïre.

Ainsi à partir du 5e parallèle sud, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, les lignes suivies par les voyageurs ne laissent guère de lacune qu'entre le 19e et le 26e degré de latitude australe. Mais toute la zône

équatoriale, depuis le 5e parallèle sud jusqu'au 10e parallèle boréal est complettement inconnue; aussi cet espace ouvre un vaste champ aux spéculations géographiques.

En continuant le tour de l'Afrique par l'ouest et le nord-ouest, on rencontre Mungo-Park jusqu'à Silla, au-delà du Ségo, sous le 2e méridien occidental et même jusqu'à Houssa, trois degrés seulement plus à l'est, si l'on en croit les renseignemens plus incertains tirés de son second et dernier voyage. De là au Nil, quelle énorme distance!.. M. Gray suivant les traces de Park se porte sur le Niger, mais repoussé par des populations armées, il est forcé de chercher un asile dans les postes français du Haut Sénégal.

Entre le Sénégal et les montagnes de Kong, de nombreux voyages ont bien fait connaître la nature du pays et la position probable des sources des rivières;

mais au-delà, jusqu'aux confins du Maroc, les Européens ne connaissent qu'une bordure étroite du continent, défendue contre toute approche par l'avidité et la férocité de ses habitans. De ce côté, c'est le voyageur français Compagnon, arrivé jusqu'au Bambouk, et Mungo-Park, parvenu sur le Niger, qui, jusqu'ici, ont pénétré le plus avant.

Toute la bordure septentrionale, si on en excepte l'ancienne Cyrénaïque, est entièrement connue et décrite. Dans le pays d'Ammon, Browne et Horneman ont ouvert la route. A Siouah, MM. Cailliaud et Drovetti les y ont suivis. Hornemann seul s'est avancé dans le Fezzan; il a fait connaître Mourzouk, qui est devenu la porte de l'Afrique centrale, et le point de départ de la dernière expédition, la plus remarquable, des anglais Oudney, Denham et Clapperton.

Partis du Fezzan à la fin de 1822, ils

franchirent d'un coup le grand désert qui est au nord du Soudan, arrivèrent au 14e parallèle boréal, parcoururent l'empire de Bournou et visitèrent la capitale, placée jusque-là par les géographes à six cents milles plus au nord-ouest qu'il ne fallait. Le major Denham, seul, dans une excursion audacieuse, continue sa route trois cents milles plus loin, partage les dangers des combats et révèle l'existence d'une grande chaîne transversale, entre le 9e et le 10e parallèle boréal, située précisément comme celle de Kong, et d'où découle, vers le nord, une rivière d'une largeur immense : il n'était plus qu'à 450 milles du fond de l'Atlantique.

Ainsi nos connaissances au nord de l'équateur ont été poussées jusqu'au 10e degré de latitude, sur trois points différens ; à l'est, entre les deux Nils, par M. Cailliaud ; à l'ouest, vers les sources du Sénégal et du Niger, par M. Mollien

et les majors Gray et Laing; au centre de l'Afrique, par le major Denham; et partout ils ont été arrêtés par des montagnes escarpées, impénétrables, occupées par des peuplades sauvages qui n'ont pas subi le joug de l'islamisme.

Tel est le dernier état des découvertes des Européens dans l'Afrique centrale, j'entends des témoins oculaires. Quel vide immense on trouverait dans une carte bornée à ces découvertes! Quelles solutions de continuité entre les vingt ou vingt-cinq lignes principales que les voyageurs ont suivies! Nous avons supputé l'étendue totale de ces lignes, parcourues depuis une quarantaine d'années, et nous l'avons estimée à 2200 milles géographiques, en y comprenant même les excursions de Poncet en 1698 et celles de Bruce en 1768 à 1773. Admettons que chaque observateur a constamment embrassé de l'œil un horison de trois lieues de diamètre,

et c'est beaucoup, voilà au plus une surface de vingt-huit mille lieues carrées ; or qu'est-ce que cette superficie comparativement à celle de l'Afrique, évaluée à quatorze cent mille lieues carrées. Ainsi, à peine l'Europe connaît-elle la cinquantième partie de l'Afrique intérieure. Hors de là, presque tout est confusion ou incertitude, et tout géographe de bonne foi en fera l'aveu. C'est dans le sud du continent que ces lignes se rapprochent le plus, et c'est à l'est du méridien central (du 15e à l'orient de Paris), au 10e de part et d'autre de l'équateur, qu'elles sont le plus distantes. Du point où a péri Mungo-Park jusqu'à celui où le docteur Oudney a succombé, il ne reste plus qu'un intervalle de douze degrés à franchir ; mais, du Bornou au rivage de l'océan indien le plus rapproché, on en compte plus de trente. Il est probable que dans ce vaste espace, on trouvera une haute chaîne

faisant suite aux montagnes que M. Burchell a reconnues au 26e degré de latitude méridionale : montagnes qui dominent les sources des fleuves coulant en sens contraire, et qui paraissent plus éloignées de cet océan qu'on ne l'a cru jusqu'à nos jours.

En finissant ce tableau rapide, nous devons regreter de n'avoir pu couvrir l'aridité du sujet par la peinture de l'état moral et physique de l'Afrique intérieure, sujet vaste et plein d'intérêt. C'est bien là le but où tendent les efforts de l'Europe chrétienne, savante et commerciale ; et c'est aussi là ce qu'on attend des découvertes de la géographie : mais on est encore plus loin d'y atteindre que de parvenir à la description géométrique de ce grand continent.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

En offrant au public le récit de notre voyage, peut-être est-il nécessaire de lui faire part des motifs qui ont pu me décider à accepter une mission de cette importance. Malgré que je n'aie point reçu le jour au milieu des camps, ou que mon éducation n'ait point été faite dans les champs, on me verra je l'espère rapporter tous les faits que nous avons observés, avec cette franchise qui caractérise le soldat : j'ai constamment cherché à ne jamais m'écarter des principes honorables, qui doivent être la base de toute relation.

Appelé par mon devoir sur les côtes d'Afrique, je m'étais tenu au courant des travaux et des recherches des voyages qui l'avaient parcourue, dans l'intérêt de notre gouvernement, comme dans le but d'enrichir les sciences ou d'éclairer les Africains : je savais d'avance quels étaient les obstacles, qui viennent renverser souvent les tentatives humaines les mieux combinées, dans une contrée qui a moissonné indistinctement et le

brave et le savant. Mais la patrie reconnaissante a recueilli leurs travaux, quoiqu'imparfaits, et ces considérations doivent rassurer le voyageur, qui peut offrir encore à ceux qui lui succéderont dans la carrière, des lumières qui leur seront utiles pour les guider et pour rendre plus assurés les efforts de leurs zèle, en même temps que les leçons de l'expérience leurs feront surmonter plus aisément, les obstacles inattendus.

Les Grecs et les Romains, tour-à-tour vainqueurs ou vaincus, furent enfin subjugués; car telle est l'histoire abrégée de la plus grande partie des nations; mais il était réservé au gouvernement britannique seul d'étendre son empire par l'influence morale des lumières, de conquérir les peuples par des institutions civiles, par les dogmes du christianisme, et en appropriant l'ensemble au degré de leur intelligence et de leur civilisation. Persévérer dans un si louable but, ajouter de nouveaux matériaux à cet édifice élevé à l'intelligence, me paraît être la tâche la plus belle et la plus honorable, que puisse envier un homme éclairé. Exalté par ces idées, j'éprouvai un noble orgueil d'avoir été choisi pour remplir l'honorable mission d'explorer les régions incultes de l'Afrique

occidentale; sans doute la tâche était périlleuse, mais l'honneur est mesuré sur le péril.

Quelle que fut mon insuffisance et la défiance de mes moyens, j'acceptai cet emploi et reconnus avec une grande satisfaction que les mesures prises par la sagesse du digne commandant *qui n'est plus*, avaient d'avance suppléé à mon inexpérience.

Le but de l'expédition n'était pas seulement d'acquérir du terrain ou de faire un commerce purement lucratif, mais bien l'accroissement de la science et l'extension du commerce qui, par une suite naturelle, devait contribuer à développer l'intelligence de ces peuples et leur donner tout à la fois les lumières temporelles et spirituelles ce qui doit nécessairement accroître leur bonheur. Les sceptiques, et les amateurs de changement en politique peuvent penser différemment, mais tout homme raisonnable doit sentir que la vie, les talens, et la fortune d'un Anglais, ne peuvent être mieux employés qu'à relever ces malheureuses créatures de l'état de dégradation dans lequel leur ignorance les a laissés.

Lorsque j'ai entrepris cette relation, mon projet n'a point été de créer des histoires fabuleuses, ni de peindre des scènes romantiques; mais simplement de raconter des faits avec exactitude,

de faire connaître quelques nouvelles découvertes et de ne parler que des choses capables de fournir des résultats utiles; et j'ai l'humble confiance qu'il s'en trouvera quelques-unes dans ces pages.

La sage prévoyance de mes prédécesseurs m'avait laissé peu de choses à faire pour les préparatifs de notre voyage et je n'en sentais pas moins toute l'étendue de ma responsabilité; une tâche difficile m'était imposée, mais elle ne pouvait refroidir mon zèle, et je puis dire avec vérité que je n'ai négligé aucun des moyens qui étaient en mon pouvoir pour me rendre digne de la confiance dont m'avait honoré mon gouvernement. Si cette mission n'a pas eu un résultat complet, je ne puis en être responsable; si parfois j'ai failli, mes torts peuvent être attribués aux circonstances dont j'ai donné ici le détail. Je ne parle ni de mes souffrances, ni de mes privations; je me borne à faire des vœux bien sincères pour que ceux qui me succéderont, dans une nouvelle entreprise, dans cette partie de l'Afrique soient plus efficacement aidés du gouvernement pour arriver à une fin plus heureuse, qu'ils soient mieux servis par les circonstances que je ne l'ai été moi-même; et je pourrai me dire encore avec une douce satisfaction que mes travaux n'auront pas été inutiles, s'ils

aident à les guider vers le but désiré auquel j'ai eu le malheur de ne pouvoir atteindre.

Mais en terminant, qu'il me soit permis de donner des regrets à la mort de mon ami et de mon compagnon, le médecin Dochard. Peu de mois après son retour d'Afrique, il périt victime des souffrances et des privations qu'il avait éprouvées dans ses voyages avec le major Peddie, le capitaine Campbell et avec moi; j'ai beaucoup regretté son secours lorsque je me suis décidé à rassembler ces notes pour les confier à la presse, les soins qu'il y aurait apportés eussent augmenté leur valeur, les siennes ont été recueillies fidèlement et placées ici sans aucune altération, et avec une attention scrupuleuse.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE OCCIDENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de l'expédition au Sénégal. — Retard. — Envoi d'un messager à Ségo. — Départ du Sénégal et arrivée à Rio-Nunez. — La ville de Talabunchia. — Mort du major Peddie. — Maladie des hommes et des officiers. — Départ de Robugga. — Difficultés de marche. — Arrivée à Panjetta.

Plusieurs de mes lecteurs se rappelleront sans doute que, dans l'année 1815, le gouvernement anglais ordonna une expédition destinée à explorer l'intérieur de l'ouest de l'Afrique, jusqu'à la rivière du Niger, où elle devait terminer son voyage; cette expédition quitta l'Angleterre à la fin de l'année 1815, sous le commandement du major Peddie, officier du 12e d'infanterie; il s'était adjoint le capitaine Campbell, et M. Cowdrey, chirurgien-major, qui, ayant dans les années précédentes parcouru les environs du cap de Bonne-Espérance, avait déjà quelques connaissances de ces contrées. Ces trois officiers avaient tout le mérite nécessaire pour

remplir avec succès la mission qui leur était confiée.

Lorsqu'ils arrivèrent au Sénégal, au mois de novembre 1815, tant d'obstacles se présentèrent, qu'ils ne purent continuer immédiatement leur voyage. Le major Peddie se rendit à Sierra-Leone, pour se consulter avec le gouverneur sur les moyens d'accélérer leur départ; mais celui-ci le décida à le remettre à l'année suivante.

M. Cowdrey tomba malade et mourut victime du climat. Il emporta les regrets des officiers, qui perdaient en lui un ami, un bon médecin, un savant astronome et un excellent naturaliste. L'expédition ne pouvant se passer des secours de la médecine, je fus appelé par le major Peddie pour le remplacer; malgré le sentiment de mon insuffisance pour remplir une tâche si difficile, j'acceptai ses propositions, et comptant sur mon zèle à défaut de connaissances, je joignis l'expédition au Sénégal en février 1816.

Le major Peddie s'empressa de faire partir un exprès, porteur d'une lettre au roi de Ségo, pour l'informer de notre intention de lui rendre visite, et le prier de vouloir bien nous envoyer quelques-uns de ses chefs au Sénégal pour nous guider pendant la route et nous protéger sur son territoire. Celui qui fut chargé de ce message se nommait Lamina, il était natif de Ségo, et paraissait intelligent. Il promit d'être de retour dans trois mois avec la réponse du roi.

Le capitaine Campbell se rendit à Sierra-Leone en mars 1816, pour y prendre des informations sur le chemin à travers Foota Jallon, et d'après son rapport, le major Peddie se détermina à entrer dans l'intérieur des terres par la rivière de Rio-Nunez.

Notre départ du Sénégal fut fixé à peu près au milieu du mois de novembre, et, jusqu'à cette époque, le temps fut employé à prendre de nouvelles informations sur le pays, et sur les moyens les moins difficiles d'y voyager; à faire, parmi les militaires qui composaient la garnison sur la côte, un choix d'hommes assez robustes pour supporter la fatigue d'un tel voyage, et nous procurer les animaux nécessaires pour le transport de nos bagages.

Ces préparatifs terminés, l'expédition fut embarquée sur quatre navires frêtés dans ce but, et partit du Sénégal le 17 novembre 1816.

Elle se composait du major Peddie, du capitaine Campbell, d'un naturaliste allemand nommé Adolphe Rummer, de M. Partarrieau, né au Sénégal, sachant les langues arabes et moresques, et connaissant un peu celle des naturels africains, de moi, comme chirurgien-major, et enfin de quelques soldats, d'un petit nombre de naturels enrégimentés, de quelques domestiques, et l'équipage se trouva formé en tout de cent hommes et de deux cents bêtes de somme.

Nous nous arrêtâmes à l'île de Gorée, où nous

séjournâmes jusqu'au 26; nous y fûmes joints par un bâtiment venant des îles du cap Vert, qui nous amenait des chevaux et des mulets pour notre usage; nous nous rembarquâmes aussitôt, en continuant la même route, et après seize jours d'une marche fort ennuyeuse, nous arrivâmes à Kakundy, comptoir situé sur la rive gauche du Rio-Nunez, et appartenant à M. Pearce.

En attendant la marée, à l'embouchure de cette rivière, nous visitâmes une petite île, formée par les alluvions amenées par les courans et arrêtées par une ceinture de rochers qui ferment son embouchure. Cette île tire son nom de la substance dont elle est formée, elle s'appelle l'île de Sable; elle a environ un mille de longueur, et une très-petite dimension en largeur. Une jolie élévation couverte d'un bosquet de palmiers se remarque vers le centre; nous y trouvâmes une vingtaine d'hommes de la tribu de Bagou, qui y étaient venus recueillir du vin de palmier pour célébrer une cérémonie lugubre en mémoire d'un de leurs chefs mort depuis peu de temps; nous nous reposions à quelque distance de ces hommes, à l'ombre d'autres arbres, lorsqu'ils nous envoyèrent une députation pour nous engager à nous retirer, en disant que cette place était sacrée, parce qu'ils y avaient déposé leurs idoles. Nous voulûmes bien les croire sur parole et nous éloigner, mais leurs dieux étaient apparemment invisibles, car nous ne pûmes les apercevoir.

De là, nous fûmes visiter la ville de Talabun-

chia, située sur le coté nord de la rivière, environ à quatre milles au-dessus de l'île de Sable, dans une superbe plaine couverte de palmiers, d'orangers, de citronniers, de bananiers et de beaucoup d'autres arbustes. Elle est irrégulièrement bâtie; les maisons sont éparses çà et là; elles ont seize pieds de haut, l'intérieur est séparé par une cloison en bambou, en deux compartimens, dont un sert de logement à la famille, et l'autre de magasin pour conserver le riz.

Cette bourgade contient environ deux cents habitans; les hommes y sont robustes et bien faits, leur extérieur est très-sauvage; le seul vêtement qu'ils portent consiste dans un morceau de toile de coton d'une aune et demie de longueur, tourné autour de leur corps; ils se tatouent la poitrine et les bras, ils se percent les oreilles de plusieurs trous presque tout autour du bord, pour y introduire une espèce d'herbe, et ils se liment les dents incisives dans l'intention de s'embellir.

La parure des femmes est encore bien moins décente et bien moins convenable; une bande étroite de cotonnade nouée autour des reins forme leur unique vêtement, elles y joignent des tresses faites d'herbes sèches en forme de brasselet dont elles entourent leurs cuisses à la partie supérieure et inférieure, elles en mettent aussi au-dessous des genoux et au-dessus des chevilles; les enfans sont entièrement nus, ils ont seulement de grands anneaux de cuivre attachés aux cartilages du nez.

Le matin du 14 décembre, le capitaine Campbell, qui était retourné à Sierra-Leone pour affaires relatives au service, vint nous joindre à Kakundy où nous débarquâmes tous, hommes, animaux et bagages. Nous fûmes camper sur une éminence très-aérée qui domine les bâtimens de la factorerie; mais cette précaution n'empêcha pas la maladie de nous atteindre; presque tous les Européens furent pris de la fièvre, qui leur dura plus ou moins long-temps : ils étaient dans un tel état de faiblesse, que le 24 décembre on fut obligé de les transporter à Robugga, comptoir situé à quatre milles de Kakundy; il appartient à M. Bateman, qui nous offrit très-cordialement sa maison pour loger les plus malades. Dès le même jour le major Peddie fut pris d'une fièvre violente qui nous laissa peu d'espoir de le conserver, jusqu'au matin du 1er janvier, que, se trouvant sensiblement mieux, il voulut se lever; mais peu d'instans après il fut obligé de regagner son lit, et le soir il n'était plus.

C'était un bien triste commencement d'année, et ce cruel événement jeta dans une profonde mélancolie toutes les personnes réunies pour l'expédition; il fit une si vive impression sur plusieurs d'entre elles, que nous eûmes beaucoup de peine à leur persuader de ne pas abandonner l'entreprise pour retourner dans leurs foyers : jamais homme ne fut ni plus aimé ni plus sincèrement regretté de ceux qui le connaissaient. Son corps fut

déposé dans une des cours de la maison de M. Bateman, sous l'ombrage de deux orangers, et sa tombe fut recouverte d'une planche d'un bois d'acajou poli sur lequel on grava une épitaphe composée par le capitaine Campbell.

La veille de sa mort, nous avions été rejoints par MM. : Stokoe, lieutenant de la marine royale; Nelson, aide-chirurgien; M'Rae, lieutenant du corps royal africain et Thomas Buckle, écuyer. Ce dernier était envoyé par son excellence sir Charles M'Carthy, pour faciliter notre départ. Il était porteur de présens pour M. Pearce, qui a beaucoup plus d'autorité dans le pays que celui qui porte le titre de roi.

Le lieutenant M'Rae, en apprenant à son arrivée le peu d'espoir qu'offrait la maladie du major Peddie, assura le capitaine Campbell, que si nous avions le malheur de perdre le major et que ses services pussent nous être agréables, il serait heureux de nous accompagner; il ajouta qu'il en avait déjà quelque désir en quittant Sierra-Leone; mais que connaissant le besoin que l'on avait d'officiers dans cette garnison, et d'ailleurs étant chargé lui-même de fonctions importantes, il hésitait encore à le demander au gouverneur.

Ces offres furent faites avec le zèle le plus désintéressé, et la mort du major décida M. Campbell à les accepter. Le gouverneur y donna son consentement avec la bienveillance qu'il avait toujours manifestée pour l'expédition, chaque fois

qu'elle avait réclamé ses secours; mais l'infortuné lieutenant ne demeura pas long-temps parmi nous. Dès les premiers jours de son arrivée sur la côte, il tomba malade; le 13 janvier, il fut pris de la fièvre et mourut le 21, profondément regretté de chacun de nous.

Presque tous les Européens, comme nous l'avons déjà dit, avaient été malades et leur convalescence était fort longue; il leur restait une grande faiblesse; ils furent transportés, sous la garde de M. Nelson, sur la lisière du pays de Foota, près la rivière de Tingalinta, afin d'être plus à portée de renvoyer au Sénégal ceux qui ne reprendraient pas assez de forces pour suivre l'expédition.

Le 1er février, dans l'après-midi, nous quittâmes Robugga, et, après une marche très-fatigante de quatre heures, nous arrivâmes à Harrimakona, petit village peuplé d'esclaves, appartenant à un chef mandingo, nommé Kirra Mahomadoo, et qui demeure près de Kakundy.

Le matin du 2 février, le lieutenant Stokoe, étant aussi tombé malade et prévoyant qu'il nous serait plus à charge qu'utile, se rendit promptement vers la rivière de Tingalinta pour rejoindre les convalescens.

Nous quittâmes Harrimakona à une heure après midi. Pendant quelque temps notre marche fut assez facile; mais en arrivant dans un bois, les premiers qui y entrèrent firent lever un essaim d'abeilles qui se jetèrent avec violence sur les

hommes et sur les animaux, et mirent tout en désordre. Ayant appris la cause de cette confusion, je m'avançai pour reprocher aux conducteurs leur manque de soins de laisser ainsi s'écarter les chevaux et les ânes qui portaient les bagages; mais tandis que je les réprimandais sévèrement, je fus moi-même assailli d'une telle manière, et j'en éprouvai tant de souffrance, que je fus obligé de m'enfuir en rougissant de l'injustice de mes reproches. Nous ne pûmes rassembler nos animaux qu'au coucher du soleil, au moment où les abeilles se réunissent. Plusieurs de nos chevaux furent très-malades, un des plus beaux mourut sur la place, les abeilles s'étant jetées sur leurs yeux, dans les oreilles et dans les naseaux; plusieurs des ânes ne purent se relever.

Quand nous parvînmes jusqu'au ruisseau nommé Changêballê, il était déjà neuf heures et la nuit était si profonde que nous n'osâmes le traverser.

La quantité d'animaux piqués par les abeilles nous avait laissés dans un trop triste équipage pour continuer notre voyage. Cependant le 3 février, la troisième et la quatrième divisions se dirigèrent vers le Tingalinta, laissant la seconde et la première qui arrivèrent à midi de Robugga au Changêballê, où l'on pensa qu'il était nécessaire de faire halte jusqu'à l'arrivée des chevaux que nous attendions. Ensuite, nous profitâmes de la fraîcheur du soir pour nous rendre à Pompo, petite

rivière près de laquelle nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, nous partîmes à huit heures, et à dix nous étions au beau ruisseau de Falgori : nous employâmes une heure pour le traverser; la difficulté ne venait pas de sa profondeur, mais de l'escarpement de ses bords à l'est. Plusieurs de nos animaux eurent tant de peine à gravir cette hauteur que l'aide de deux hommes fut nécessaire à chacun pour soutenir leur fardeau.

Après avoir monté, nous ne trouvâmes qu'une plaine aride, couverte de rochers, et nous fîmes une marche de douze milles sans trouver d'eau. Dans cette espèce de désert, nous rencontrâmes Mahomédoo Mariama, le messager qui avait été envoyé du Sénégal par M. Peddie, dans le mois d'août précédent, pour remettre une lettre à l'almamy (ou roi) de Teembo; il revenait accompagné d'Abdul Hamed, frère du roi, et de trois autres chefs avec leurs femmes et leur suite. Nous atteignîmes les bords de la Tingalinta et campâmes à quatre heures après midi pour passer la nuit sur le côté oriental d'une montagne qui domine la rivière. Les hommes étaient extrêmement fatigués, et quoique nous n'eussions parcouru que trente milles dans ces quatre journées, elles avaient été très-pénibles par les mauvais chemins que nous avions rencontrés et les accidens arrivés à nos montures. Nous nous dirigions au sud-est; tout le pays que nous traversâmes était inculte et aride.

Les convalescens, que M. Nelson avait conduits

au village de Tingalinta, étaient encore bien faibles; la rareté du riz nuisait à leur rétablissement; cependant, nous étions en relations fréquentes avec Kakundy, et les secours que nous en attendions n'arrivaient pas. Nous ne pouvions nous procurer que peu de lait au village, qui ne contient qu'une centaine d'habitans, dont la plus grande partie est composée d'esclaves, appartenant à M. Pearce qui leur permet d'y demeurer pour y cultiver les terres et maintenir le commerce avec Foota Jallon.

Le 8, il nous arriva dix hommes nous apportant un millier de riz, et huit d'entre eux se chargèrent de le transporter à Laby.

Le matin du 9, Abdul Hamed dit au capitaine Campbell qu'Almamy ordonnait qu'on lui envoya un homme blanc à Teembo pour l'informer des motifs qui nous portaient à vouloir pénétrer dans le pays soumis à sa domination, et en même temps il nous fit défendre d'approcher davantage de ses états jusqu'à ce qu'il fut entièrement satisfait à cet égard. Je saisis cette occasion d'offrir mes services, en me rendant auprès du roi comme interprète pour faire avec ce chef tous les arrangemens qui sembleraient nécessaires; mais le capitaine Campbell ne crut pas convenable d'envoyer un officier, et fit partir Willam Tuft, sergent anglais qui avait déjà été employé par le gouverneur de Sierra-Leone dans une semblable mission; il partit le 10 de février, accompagné d'Abou

Baccary, un des princes de la suite d'Abdul Hamed.

Dans la soirée, les animaux portant les bagages se mirent en marche pour traverser la Tingalinta, qui, dans cet endroit, a environ cent dix pieds de large et deux à trois de profondeur, et coule sur un lit de petits cailloux arrondis; à peu de distance au-dessous du gué, on trouve un pont suspendu, construit en cannes et en cordes faites d'écorces d'arbres, qui servent à l'attacher à vingt-quatre pieds au-dessus du niveau de l'eau, aux branches des arbres qui croissent sur les rives; ce pont est d'un grand secours pour les piétons dans le temps des pluies et des inondations périodiques, quoiqu'il soit d'ailleurs effrayant par sa légèreté, et son balancement, sous les pas du voyageur.

Nous étions prêts à nous mettre en route le 12, à trois heures du matin, lorsque les gens de Kakundy que nous avions loués comme porteurs, se refusèrent à traverser la Tingalinta, nous donnant pour excuse qu'ils craignaient mortellement d'être pris et réduits en esclavage par les Foolahs, peuplade qui n'habitait cette contrée que depuis quelques années après les en avoir chassés eux, à qui elle appartenait précédemment.

Cet événement nous fit perdre un temps considérable, puisqu'il était près d'onze heures lorsque nous partîmes de l'endroit où nous avions passé la nuit. Le sentier que nous suivîmes d'abord était si rompu et si raboteux, que nous avions

une peine extrême à soutenir les bêtes de somme pour les empêcher de tomber avec leur fardeau. Cette difficulté provenait de ce que ces animaux ne sont pas ferrés et que leurs pieds ne sont pas habitués à rencontrer un terrain aussi dur, car le sol des environs du Sénégal et de Gorée est un sable léger et mouvant.

Nous arrivâmes à un endroit où le sentier se partage en deux branches, dont l'une conduit directement à Teembo et l'autre à Laby. Là, nous nous arrêtâmes pour attendre le capitaine Campbell. Dès qu'il fut arrivé, il conversa quelques instans avec Abdul Hamed, puis il donna l'ordre de suivre le chemin qui conduisait à Laby, quoique cette disposition fût en opposition formelle avec l'avis du prince. Le capitaine allégua pour motiver cette décision, l'espoir d'être aidé par le chef de Laby, qui avait une grande influence sur les habitans de ce canton.

Nous partîmes à une heure de l'après midi, traversant un petit ruisseau nommé Diudilicouric, coulant au nord; les rives en sont si escarpées, que nous employâmes beaucoup de temps à les suivre.

L'arrière-garde arriva vers les six heures à la place assignée pour faire halte, sur une hauteur dont le terrain était très-aride, et environ à deux milles à l'est du ruisseau. Il fallut envoyer à une très-grande distance, pour trouver quelques poignées d'herbes assez fraîches pour nourrir les animaux, et cependant nous y rencontrâmes un essaim d'a-

beilles qui s'étaient mises en chemin pour chercher de l'eau, elles se jetèrent sur le dos des *ânes* et des chevaux, au moment où on les dépouillaient de leurs harnois; mais les ayant aussitôt couverts d'un sable sec, les abeilles qui ne cherchaient qu'à se désaltérer en pompant la transpiration de ces animaux, les quittèrent pour aller ailleurs étancher leur soif, et nous les vîmes s'éloigner avec satisfaction.

Abdul Hamed nous avait rendu plusieurs services dans le cours de notre marche pendant cette journée; comme nous lui en témoignâmes notre reconnaissance avec effusion, il présenta au capitaine Campbell d'un air modeste, son arc et ses flèches en lui faisant comprendre qu'il serait enchanté d'avoir un fusil en échange, le capitaine lui en remit un aussitôt. Le 13, à huit heures du matin, avant que l'arrière-garde fût prête à se mettre en chemin, nous fîmes un mille et demi sur une pente douce très-agréable jusqu'à un petit ruisseau nommé Calling-Ko. Les ânes, voulant mériter leur réputation d'obstinés, montrèrent cette fois une répugnance invincible à se mouiller les pieds, ce qui nous causa beaucoup d'embarras et une grande perte de temps. Ici le pays nous parut un peu plus fertile; la contrée était embellie par différens bouquets d'arbres placés à quelque distance les uns des autres, et par une herbe plus verdoyante que celle que nous avions eue jusqu'alors sous les yeux. Nous nous arrêtâmes pour passer

la nuit, près d'un autre petit ruisseau, peu éloigné de Calling-Ko. Nous avions perdu dans cette journée, six ânes et un taureau, que nous avions été forcés d'abandonner.

Le matin suivant, nous partîmes à huit heures, et en vingt minutes nous avions passé un beau ruisseau nommé Sappa-courie, coulant au S. S. E.; le sentier devient encore plus rocailleux et plus difficile.

A 11 heures nous aperçûmes environ à un quart de mille sur la droite, le grand lac nommé Silla-Dharra (*); à midi nous passâmes un autre petit lac, et à une heure nous arrivâmes au Cogan, torrent majestueux que nous traversâmes pour nous arrêter sur ses bords à l'est : il a à peu près cent-cinquante pieds de large et deux de profondeur, il coule rapidement vers le nord sur un fond rocailleux.

Le 15, quoique nous fussions debout dès trois heures du matin, il était onze heures avant que la dernière division se mît en marche; le sentier nous conduisit dans la contrée la plus aride que j'eusse encore vue, dans laquelle nous restâmes jusqu'à trois heures après midi, mais ensuite nous parvînmes à une riche vallée, et à quelque distance sur notre droite, nous découvrîmes une petite ville, la seule que nous ayons trouvée depuis notre départ de Tingalinta; à quatre heures et demie nous arrivâmes à Serriwoomba, rivière où

(*) Nom Mandingue, qui signifie un voyage heureux.

nous fûmes obligés de nous arrêter pour nous ouvrir un passage à travers les buissons de bambous qui couvraient ses bords. Nous étions tous si fatigués que nous avions peine à tenir nos yeux ouverts, plusieurs de nos hommes tombèrent sur le chemin saisis par le sommeil; cependant nous tirâmes quelques coups de fusils pour annoncer notre arrivée aux habitans des villages voisins, et en moins de deux heures ils parurent tous à la fois venant de différentes directions, chargés de blé, de riz et de pistaches pour nous les vendre.

Les hommes et les animaux étaient tellement accablés de fatigue, que nous trouvâmes prudent de prolonger notre station jusqu'au 18, que nous repartîmes à huit heures du matin en nous dirigeant vers l'est; après avoir marché deux milles toujours en montant, nous traversâmes une ville déserte, et nous arrivâmes dans une vaste plaine complètement nue; nous la suivîmes pendant six milles, et alors trouvant une pente douce nous la descendîmes l'espace de quatre autres milles pour arriver à Kuling, rivière très-limpide coulant au N. N. E.; après l'avoir traversée, nous fîmes halte pour cette nuit sur son bord oriental.

A peine avions-nous débarrassé nos animaux de leurs fardeaux, que le feu prit aux longues herbes sèches qui nous entouraient, et en un instant tout s'enflamma, et nous ne dûmes le salut de nos bagages qu'à la promptitude et à l'in-

telligence que nos hommes mirent à les sauver.

Il n'est pas inutile de prévenir ceux qui doivent voyager dans ces contrées, de choisir leurs haltes avec précaution, car presque tous les chemins sont tracés à travers ces herbes qui ont cinq ou six pieds de haut, et qui sont tellement sèches, que la moindre étincelle est suffisante pour embrâser à l'instant l'espace de plusieurs milles.

Un de nos chevaux resté en arrière, en arrivant avec sa charge, se coucha avant que nous ayons pu nous en apercevoir, près de l'herbe brûlante, le feu se communiqua à son ballot, qui renfermait de la poudre, et en une minute il fut mis en pièce.

Le 19, à huit heures du matin, nous continuâmes notre route; pendant la première heure la marche fut très-pénible, le chemin étant situé sur le revers d'une montagne escarpée, et les animaux avaient les pieds meurtris de marcher sur des petites pierres rocailleuses; à dix heures du matin nous descendîmes dans une plaine où nous traversâmes trois petits ruisseaux, le premier coulant au N. N. E., et les deux autres, au S. O. Plusieurs des officiers volontaires et des soldats européens, se trouvèrent si fatigués qu'ils se couchèrent sous des arbres près du chemin; j'eus assez de crédit sur deux d'entre eux pour les décider à nous suivre, mais les autres voulurent rester en ce lieu jusqu'à la fraîcheur du soir.

Mon cheval, et tous ceux de la division étaient si lourdement chargés, qu'ils ne pouvaient

être d'aucun secours à personne; à une heure après midi, nous commençâmes à gravir quelques montagnes hérissées de rochers, où nous perdîmes trois de nos animaux. Bientôt nous passâmes à sec le lit d'une petite rivière dont le cours est interrompu par des masses de rochers.

Nous eûmes une peine extrême, à quelques pas de là; pour en traverser une autre de la même espèce. Ensuite nous nous arrêtâmes dans une petite vallée à côté d'un ruisseau appelé Bontong-Ko.

Le 20, un messager fut envoyé à l'almamy, avec quelques présens pour lui et pour les chefs qui entourent sa personne, afin de le prévenir de notre approche. Notre envoyé était accompagné d'un des chefs de la suite du prince, porteur des dépêches adressées au roi son frère.

Voyant l'impossibilité (faute de porteurs, et d'après le nombre des animaux que nous avions déjà perdus), de continuer le transport de nos bagages sans courir le risque d'en perdre une partie : nous nous décidâmes à enterrer deux petits canons avec leurs boulets, etc., etc. Après les avoir placés à trois pieds de profondeur, nous fîmes du feu sur la surface qui les recouvrait afin de ne laisser aucune trace de l'ouverture de la terre : par ce moyen, nous fûmes débarrassés d'un de nos plus lourds fardeaux. Le capitaine Campbell trouva plus prudent de les cacher, que d'en faire présent à l'almamy, malgré l'impossibilité où ce roi était

d'en faire usage; cependant la certitude de posséder une arme aussi destructive pouvait l'enhardir dans la guerre qu'il projetait contre ses voisins; et ceux-ci, informés qu'il les tenait de nous, auraient pu s'en venger cruellement lorsque nous aurions été sur leur territoire.

Dans la matinée de ce même jour, comme nous nous disposions à continuer notre route, le prince adressa un long discours au capitaine Campbell sur notre intention de continuer notre voyage sans l'en prévenir; ce fut un grand sujet d'étonnement pour nous, que les reproches peu mérités qu'il nous adressa, et l'emportement auquel il se livra sans sujet. Après une longue conversation avec le capitaine, dans laquelle il ne s'occupa presque point de l'affaire principale, il consentit enfin à notre départ, qui s'effectua à quatre heures après midi. Nous montâmes une colline escarpée et couverte de roseaux si serrés, que nous eûmes plus de peine à suivre ce chemin qu'aucun de ceux que nous avions suivis jusqu'alors; les feuilles mortes tombées des roseaux et dont le sentier était couvert, rendaient le terrain tellement glissant, que les hommes avaient une peine extrême à soutenir leurs chevaux, et pour que rien ne manquât à notre désordre, les Foolahs mirent le feu aux herbes sèches qui nous entouraient à une grande distance; heureusement que nous échappâmes à ce danger sans autre malheur que la perte de deux ânes, que nous ne pûmes jamais contraindre à faire

un pas de plus. Il était nuit quand nous descendîmes le côté oriental de la montagne. Nous eûmes tant de peine à soutenir nos chevaux, que nous employâmes deux heures à cette descente, et nous n'arrivâmes qu'à onze heures au petit ruisseau de Poosa pour camper sur son bord.

Nos moyens de transports devenaient à chaque instant plus difficiles; nous ne pouvions nous procurer assez d'hommes porteurs pour remplacer les animaux que nous avions perdus, tant par la mort que par l'obligation de les abandonner en chemin, ce qui nous décida à détruire deux de nos tentes, et d'enfouir une grande quantité de balles et de pierres à fusils.

Le prince ayant vu le capitaine Campbell assis sur une natte hors de sa tente, s'approcha avec un de ses chefs nommé Salihou, et sans cérémonie, ils vinrent s'asseoir à côté de lui, se mettant en devoir de détruire la vermine dont la royauté même n'est pas exempte dans ce pays. Ils entamèrent une conversation sur les dangers qui nous menaçaient dans cette contrée, sur la difficulté de nous garantir du pillage des naturels, et après quelques autres propos également fatigans, ils ajoutèrent que nous n'aurions pas dû quiter le Bontong-Ko sans les consulter.

Quoiqu'il nous fut aisé de deviner que cette comédie était jouée pour obtenir de nouveaux présens, le capitaine feignit de ne pas les comprendre; et alors Salihou prenant les habits du

prince, et les élevant pour montrer l'état de délabrement dans lequel ils étaient, nous demanda si ce vêtement était convenable pour le frère d'un almamy, et s'il pouvait décemment paraître ainsi devant les blancs. Le capitaine fut également sourd à cette observation; les deux interlocuteurs voyant l'inutilité de leur entretien, se turent et cessèrent aussi leur dégoûtante occupation.

Le jour suivant, à neuf heures du matin, nous quittâmes Poosa, et à onze nous entrâmes dans une vallée aussi belle que fertile, entourée de montagnes s'élevant les unes au-dessus des autres en forme d'amphithéâtre, et offrant un coup-d'œil ravissant; le sentier nous conduisit ensuite au bord d'une gorge profonde dans le fond de laquelle roule avec fracas le ruisseau l'Agoody, qui coule vers le nord-est. Le chemin est extrêmement scabreux et plein de rochers; il forme d'un côté un précipice perpendiculaire d'environ cent soixante pieds de profondeur; un cheval et un âne roulèrent jusque dans le ruisseau, et chose étonnante, ils n'éprouvèrent aucunes blessures dangereuses; nous gagnâmes bientôt la plaine de Parowel, où nous campâmes pour la nuit; pendant la marche de cette journée, un des Foolahs s'enfuit à notre insu, emportant un portemanteau contenant plusieurs effets assez précieux, et quoique le prince envoyât un homme de sa suite à la recherche du voleur, on ne put le retrouver.

Nous nous remîmes en route le 23, vers huit

heures; une demi-heure après, nous eûmes à passer un autre ravin très-profond suivi d'une plaine d'un mille de longueur, facile à traverser, mais qui nous conduisit à une montagne très-escarpée que nous eûmes beaucoup de peine à gravir; le chemin qui bordait le précipice était si étroit et tellement brisé qu'avant l'arrivée des autres divisions nous fûmes obligés de pratiquer un passage à la pioche pour les chevaux. Un d'eux avait déjà roulé dans le précipice et n'en fut retiré que très-blessé : nous continuâmes à descendre jusqu'au ruisseau de Koba coulant au nord, et, passant au travers d'un rocher, ce fut là que nous fîmes halte pour la nuit. Nous étions tous très-fatigués, et un des hommes était si malade, qu'il était hors d'état de marcher; nous avions chargé quelques Foolahs de le porter, mais ils le tourmentèrent de la manière la plus cruelle, en l'obligeant à marcher malgré son état d'épuisement, et s'il n'eût fait la rencontre de M. Stokoe, qui lui prêta son cheval, il serait tombé mort de lassitude; lorsqu'il arriva au camp, les pulsations de son pouls étaient imperceptibles et tout son corps était couvert d'une sueur froide.

Le 24, nous quittâmes le Koba à huit heures du matin, et nous passâmes quelques masses de rochers, peu distans les uns des autres et dont quelques-uns avaient vingt pieds de hauteur, et après avoir traversé un petit ruisseau, nommé Yangally, coulant à l'est sur des pierres et des

petits graviers, nous trouvâmes une plaine dont le sol paraissait annoncer de la fertilité, quoiqu'il n'y parût point de trace de culture; elle est bornée vers la droite par d'immenses rochers, derrière lesquels on découvre une chaîne de montagnes au sud et au nord. A deux heures après midi, nous traversâmes un ruisseau que joint le Dunso et bientôt nous entendîmes le bruit d'une chûte d'eau : on nous informa qu'elle était causée par la jonction de cette rivière avec la Thoominea que nous trouvâmes peu après. Elle coule avec une grande rapidité au nord nord-ouest; nous la traversâmes à un gué d'environ quatre-vingt-dix pieds de large et nous fûmes prendre quelque repos pendant la nuit sur l'autre bord.

A quatre milles de notre camp au nord-est, on voyait un rocher très-élevé couvert de sable dont la forme bizarre ressemblait beaucoup aux ruines d'une cathédrale.

Nous laissâmes le Dunso le 26 à sept heures du matin, pour traverser une plaine entourée de hautes montagnes et de rochers de grès élevés perpendiculairement. A onze heures, nous passâmes un petit ruisseau courant E. par S., et une heure après, nous étions sur les bords du Kankeenhang, autre ruisseau coulant du nord à l'ouest, où nous campâmes.

Le prince hésitant à nous accompagner au-delà, jusqu'au moment où il serait certain qu'un blanc aurait été présenté à son frère, nous séjournâmes

sur ce bord jusqu'au 2 de mars; mais alors, n'ayant aucun moyen de nous procurer un suplément de riz ou toute autre provisions, nous partîmes malgré l'avis du prince, qui nous signifia positivement alors qu'il ne s'engageait à aucune responsabilité.

Nous fîmes une marche de quatre heures, extrêmement pénible et ennuyeuse sur un sol marécageux; nous traversâmes quatorze ruisseaux avant d'arriver à la rivière de Panjetta que nous passâmes également.

Abdul Hamed nous voyant prêts à traverser la rivière et croyant que nous voulions continuer notre route, quoique nous l'eussions avant assuré du contraire, défendit à ses Foolahs de transporter leur charge de l'autre côté; mais nos hommes y suppléèrent, ce qui mortifia beaucoup le prince en voyant que nous nous mettions en devoir de camper sur la rive occidentale. Alors il manifesta de vifs regrets d'avoir paru douter de notre bonne foi.

Notre situation devenait réellement très-alarmante : les hommes manquaient tout-à-fait de nourriture; le prince n'osait prendre sur lui de nous laisser quitter la Panjetta sans en avoir reçu l'autorisation du roi, son frère. Le capitaine Campbell se décida à envoyer le lieutenant Stokoe, chargé de présens pour l'almamy, et deux de ses principaux chefs, afin de solliciter la permission formelle de voyager à travers le pays, et surtout de l'obtenir sans délai.

CHAPITRE II.

Halte à Panjetta. — Retour du messager envoyé à la capitale. — Réponse de sa Majesté. — Grande disette de provisions. — Un autre messager envoyé au Roi avec des présens. — Entrevue du capitaine Campbell avec Omerkookano. — Rapport sur le but de l'expédition. — Le capitaine Campbell part lui-même pour voir le Roi. — Arrivée du messager, de Ségo, — Retour du capitaine. — Réponse défavorable. — Maladie des officiers. — Le lieutenant Stokoe et M. Kummer sont renvoyés à la côte. — Le capitaine Campbell se décide à retourner sur ses pas. — Départ de Panjetta. — Arrivée à Kakundy. — Mort du capitaine Campbell. — Départ de Kakundy et arrivée à Sierra-Leone. — Description de Foota Jallon.

Le lieutenant Stokoe se disposait à partir le matin du 4 mars, lorsque le sergent Tuft et Baccary, que nous avions envoyés en députation vers le roi, arrivèrent et annoncèrent au capitaine, qu'après avoir remis les présens dont ils étaient chargés, et avoir fait connaître le but de leur message, sa majesté avait répondu qu'elle ne pouvait donner la permission de traverser Foota Jallon avant d'en avoir référé avec ses chefs auxquels elle ne pouvait adresser un seul mot à ce sujet, sans que le capitaine ne leur eût envoyé des présens convenables. Les messagers ajoutèrent qu'ils sa-

vaient que plusieurs rapports défavorables et mensongers avaient été faits au roi sur les projets ultérieurs de l'expédition, que cependant celui-ci avait paru prendre intérêt à ceux qui la composaient, et qu'il avait dit hautement qu'il serait très-contrarié qu'il leur arrivât rien de fâcheux pendant leur séjour sur son territoire.

D'après le résultat de l'entrevue de Tuft avec le roi, le capitaine Campbell pensa qu'il serait plus utile de le faire retourner à Teembo que d'y envoyer le lieutenant, ce qui fit naître une dispute très-vive entre Baccary et Salihou; ce dernier avait été nommé pour servir de guide à M. Stokoe, et le premier faisait valoir la confiance du roi qui l'avait nommé pour accompagner tous les messagers du capitaine. Salihou, certain qu'il lui reviendrait quelques présens, réclamait son droit avec obstination; il fut décidé qu'ils partiraient tous les deux, par égard pour Abdul qui ne voulait pas confier ses lettres particulières à Baccary. Cependant, la conduite qu'avait tenue Salihou, depuis qu'il était parmi nous, devait nous faire craindre qu'il ne fût un dangereux médiateur; mais il était si importun, et sa femme, quoique sœur de l'almamy, était une demandeuse si déhontée que nous ne fûmes pas fâchés de saisir cette occasion de nous en débarrasser.

Nous étions maintenant dans le district de Laby dont le chef, comme nous l'avons déjà dit, avait une grande influence sur le pays. Il nous envoya

un de ses commandans, nommé Mode-Duran, chargé de nous défendre contre les vexations des naturels des villages environnans.

Le sergent Tuft partit le 5 mars chargé de présens considérables pour le roi, ses ministres et ses favoris, et fut trouver sa majesté à Pappa-Darra, village près de Laby, où elle s'était rendue pour assembler son armée, avec le projet de faire une invasion dans la contrée de Gamba, située sur la rive méridionale de la Gambie.

Depuis notre arrivée à Panjetta, nous étions réduits à une très-petite ration, sans espoir d'en obtenir d'avantage, ne pouvant en trouver que très-loin de notre camp et dans une partie du pays où nous ne pouvions pénétrer; cependant depuis plusieurs jours, nous n'avions que la valeur d'une chopine de riz pour quatre hommes, et même le soir du 6, nous en manquâmes tout-à-fait.

Nous ne pouvions rester long-temps dans cet état, et quoique les naturels des environs nous vendissent assez de vivres pour nous empêcher de mourir, nos souffrances n'en étaient pas moins extrêmes. Les Européens étaient plus malades que jamais; les fruits verts qu'ils mangeaient et dont ils n'avaient pas encore suffisamment pour calmer la faim dont ils étaient tourmentés, achevaient de détruire leur santé.

Un chef nommé Omerhou-Cano, arriva à notre camp le 7; il s'établit avec beaucoup de pompe,

sous un arbre à peu de distance de nous; il était entouré d'une foule considérable (300 hommes armés), il envoya sommer le capitaine Campbell de se rendre auprès de lui, et celui-ci ne le fit pas attendre; après les complimens d'usage, le chef déclara qu'il avait été envoyé par l'almamy, pour prendre connaissance de l'état et du nombre des personnes qui composaient l'expédition, pour s'informer des raisons qui nous faisaient désirer de pénétrer dans le pays, et enfin pour connaître le but de notre voyage. Il nous dit et répéta plusieurs fois, que le roi soupçonnait les messagers envoyés jusqu'alors de l'avoir trompé sur nos véritables projets, et termina en nous engageant à prendre patience jusqu'à son retour auprès de l'almamy, et en nous donnant l'assurance qu'alors tous les arrangemens qui nous seraient agréables pourraient s'effectuer.

Il nous quitta le 8, après avoir examiné avec la plus scrupuleuse curiosité, tout ce qui composait le matériel de notre compagnie.

Tous les jours, il nous arrivait de nouveaux messagers du Roi, mais aucun ne nous apportait de nouvelles satisfaisantes. Un d'eux nous intima l'ordre de retourner à Kakundy; un autre nous assura que le Roi avait reçu une lettre de Mahomédoo Mariama, qui lui mandait que notre intention était de les forcer à changer de religion; qu'à cet effet, nous nous étions munis de machines de guerre qui tuaient à une grande distance,

et que nous avions avec nous des chiens si formidables, que chacun d'eux pouvait combattre cent hommes. Ces contes et plusieurs autres aussi ridicules circulaient dans le pays : mais quelque ignorans que l'on puisse supposer les chefs, la mauvaise foi seule pouvait les engager à prêter l'oreille à de semblables sottises, auxquels ils ne pouvaient croire.

Le 13, le sergent Tuft qui était encore auprès du roi, envoya Brahima au camp pour informer le capitaine Campbell qu'il n'espérait plus obtenir la permission de continuer notre voyage, à moins qu'il ne vînt lui-même la demander à l'Almamy ; nous pensâmes tous comme le capitaine qu'il devait y aller le plus tôt possible et il partit, dans l'espérance d'obtenir une réponse favorable, le matin du 16. Il se fit accompagner par M. Partarrieau, quatre naturels et une suite de porteurs montant en tout à dix-huit hommes. Le prince ne tarda pas à les suivre avec les siens.

A peine était-il parti que nous reçûmes une lettre de Lamina, le messager envoyé du Sénégal en 1816, pour se rendre à Ségo qui nous apprenait son retour. Il nous annonçait qu'il était acompagné de quelques hommes députés par le Roi, et qu'ils allaient se mettre en route pour venir nous joindre. Il était temps de prendre un parti décisif. Les animaux étaient mourans, nos provisions devenaient extrêmement rares, et la saison humide s'annonçait par un ciel chargé

de nuages; dans cette soirée, il plut pendant une heure et nous fîmes la triste expérience que nos cabanes n'étaient pas construites de manière à nous préserver de l'humidité.

Le capitaine Campbell ne revint que le 27 sans avoir obtenu aucune réponse satisfaisante de l'Almamy, qu'il avait trouvé à un village nommé Dohoutoo, à la veille de commencer une campagne contre quelque chefs du voisinage, il dit au capitaine qu'étant obligé de conduire son armée lui-même, et n'étant pas disposé à sacrifier sa réputation à notre sûreté, il ne nous permettrait pas d'aller plus avant pendant son absence qui ne serait pas longue, et pour subvenir à l'inconvénient des animaux qui nous manquaient et dont le capitaine déplorait la perte en sa présence, il s'engagea à nous fournir un nombre suffisant d'homme pour porter nos bagages jusqu'à Woondê, petite ville près de Laby où il nous engageait à attendre son retour.

Le lendemain matin, le prince Abdul Hamed revint avec treize porteurs, qui n'étaient pas à beaucoup près la moitié de ce qui nous était nécessaire, pour remplacer quatre-vingt-cinq animaux que nous avions perdus depuis notre départ de Robugga, le prince nous assura que le surplus devait bientôt arriver, et donna l'ordre imédiatement à tout étranger, excepté les Foolahs, de quitter le voisinage de notre camp. Nous ne pûmes deviner le but de cette mesure,

mais elle nous priva de plusieurs naturels qui nous étaient souvent utiles pour nous procurer des subsistances; nous restâmes dans cette triste position jusqu'au 7 avril, que nous eûmes l'espérance d'en sortir en voyant arriver un nouveau détachement d'hommes venant à notre aide. Quel fut notre désespoir le lendemain matin en apprenant que non-seulement ils étaient partis dans la nuit, mais qu'ils avaient entrainé avec eux les treize premiers, sans prévenir personne de leur intention! Abdul Hamed envoya un de ses hommes à leur poursuite avec ordre de les ramener; mais comme ils refusèrent d'obéir, il envoya le 10 une dépêche à Almamy pour obtenir de nouveaux ordres relativement à cet événement.

Brahima était absent du camp depuis quelques jours pour être plus à portée de surveiller les démarches du Roi. Le capitaine Campbell lui donna l'ordre de revenir; à son arrivée il nous apprit, que les opinions étaient très-partagées sur la conduite que l'Almamy devait tenir à l'égard de l'expédition, quelques-uns des chefs proposaient de la piller complètement; le Roi n'y voulait pas consentir, mais il assurait qu'il nous ferait bien payer la permission qu'il nous donnerait de passer outre. D'autres prétendaient que la contrée était déjà souillée par la présence de tant de cafres, où infidèles et que c'était offenser le prophète, que de nous accorder le passage

sur leur terre pour aller porter nos richesses chez le Roi de Ségo leur ennemi.

D'après ces rapports, il était évident qu'ils voyaient avec déplaisir notre projet d'aller à Ségo et que si nous n'obtenions pas de suite leur consentement nous arriverions à la saison des pluies, ce qui rendrait notre voyage extrêmement difficile où plutôt impraticable.

Notre situation devenait journellement plus alarmante; non-seulement, les provisions étaient très-rares, mais encore nous ne pouvions nous procurer le peu, qu'ils consentaient à nous fournir, qu'à un prix exorbitant; depuis que les pluies avaient commencé, le nombre des malades augmentait progressivement; le capitaine Campbell, le lieutenant Stokoe et M. Kummer étaient atteints, les deux derniers dépérirent sensiblement depuis le 12 jusqu'au 26, qu'il fut décidé qu'ils retourneraient à la côte, M. Kummer partit le même jour et le lieutenant Stokoe le 28.

Comme ils n'étaient pas en état de monter à cheval, on pratiqua deux espèces de litières auxquelles on adapta des rideaux pour garantir les malades de l'ardeur du soleil; chacun devait être portée par deux hommes; mais craignant que deux porteurs ne pussent suffire, et que nos malades n'éprouvassent du retard dans leur marche, on en donna à chacun cinq pour les accompagner et porter leur bagage.

Le 2 mai Lamina arriva au camp, en compagnie d'un chef nommé Abou Hararata, qu'escortait une longue suite pour informer le capitaine Campbell qu'Almamy, en faveur de ce que Lamina était le messager du Roi de Ségo, lui permettait de nous conduire par le chemin qu'il choisirait, et qu'il nous promettait des porteurs pour nos bagages, et que le chef Hararata était chargé de les rassembler; ceci nous parut plausible et cependant ce n'était que de vaines paroles, car l'expérience nous avait appris à mettre peu de confiance dans leurs promesses, ayant reconnu qu'ils n'avaient nulle envie de les exécuter : ce n'était qu'un subterfuge pour nous retenir jusqu'à la mauvaise saison; qu'alors il nous serait impossible de suivre aucune direction, et que nous deviendrions nécessairement leur proie; le capitaine Campbell dont la maladie était sérieusement agravée, décida que nous retournerions sur la côte, et le fit savoir à Almamy, qu'il nous envoya dire qu'il n'adoptait pas ce projet, que son pays nous était ouvert, quelque chemin que nous prissions; mais ce fut son dernier effort pour nous retenir, car, voyant que nous ne regardions pas cette observation comme une réponse satisfaisante, il donna ordre que l'on nous fournît des porteurs.

Ce ne fut cependant que le 18 mai que nous en eûmes un nombre suffisant, et nous éprouvâmes encore beaucoup de difficulté à les mettre à l'ouvrage; il fallut leur promettre de fortes ré-

compenses à leur arrivée à Kakundy pour les décider à marcher.

Notre retraite était presque aussi pénible et aussi fatigante, que notre introduction dans ces contrées; les porteurs donnaient autant de peine à conduire que les ânes; ils ne leur cédaient pas en obstination; les officiers malades, ainsi que beaucoup de nos hommes, m'avaient donné tant d'occupations, auxquelles se joignaient les fatigues du voyage et une abstinence forcée, que je me trouvai à mon tour dans l'impossibilité de rendre des soins aux autres. Depuis le 20 mai jusqu'au 1er juin je restai dans une insensibilité totale, ignorant tout ce qui se passait autour de moi; c'est dans cet état que je fus porté sur une espèce de litière semblable à celles qui avaient été fabriquées pour MM. Kumer et Stokoe, et je fus conduit dans la maison de M. Bateman, propriétaire d'un établissement aux environs de Kakundy; là seulement je repris mes sens pour apprendre la mort de M. Kumer et le départ du lieutenant Stokoe pour Sierra Leone.

Le capitaine Campbell quoiqu'il parût moins malade que moi, conservait une grande faiblesse; le 10, il me témoigna le désir de descendre la rivière afin de louer un bâtiment pour transporter l'expédition à Sierra Leone; craignant pour lui l'effet de la fatigue de ce petit voyage, je parvins à lui persuader d'envoyer M. Nelson à sa place. Dès le 12, lorsque je fus voir le capitaine il était

déjà si mal qu'il ne put me parler, et il me donna les plus vives inquiétudes; mes craintes n'étaient hélas que trop réelles, puisque le lendemain matin il expira; il fut sincèrement regretté de tous les individus qui composaient l'expédition; le 14 nous déposâmes ses restes auprès de ceux de son digne ami et compagnon le major Peddie, au milieu des larmes de tous les assistans, pour qui cette douleur renouvelait les regrets donnés à la perte de notre premier et bien aimé commandant. Ainsi se termina, à la fleur de l'âge, la carrière de deux officiers distingués, qui dédaignant le repos et les douceurs de la vie qu'ils pouvaient goûter dans leur patrie, se livrèrent à une entreprise dont ils avaient prévu les difficultés et les dangers. Le zèle pour le service confié à leurs soins multipliait autour d'eux les inquiétudes, dans un pays aussi inhospitalier, et ils périrent l'un et l'autre victimes de leur courage. Les expressions me manquent dans cette déplorable circonstance, pour peindre notre affliction; je dirai seulement, que le service perdit deux braves officiers, et moi de véritables amis.

Les malades qui étaient restés à Panjetta, nous joignirent sans accident.

Tant pour éviter de mourir de faim à Kakundy, que pour chercher un repos dont nous avions grand besoin, nous fîmes voile tout de suite pour Sierra-Leone, où nous ne pûmes arriver avant que nos provisions fussent épuisées; nous per-

dîmes pendant la traversée deux hommes, et presque tout le reste de nos animaux. Lorsque nous prîmes terre à Freetown, Son Excellence, sir Charles M'Carthy, n'omit rien pour soulager nos maux. C'est avec une vive satisfaction que je saisis cette occasion de lui témoigner ma reconnaissance pour les marques de bonté et de bienveillance que j'en ai reçu personnellement.

Le commandement revenait de droit au lieutenant Stokoe. Aussitôt qu'il présuma avoir recouvré assez de force, quoique dans le milieu de la saison des pluies, il entreprit en partant du port de Longo, de se rendre à Teembo, pour entrer, s'il était possible, en arrangement avec l'Almamy, et obtenir de lui des ôtages qui lui assurassent la libre circulation dans l'intérieur de son pays, sans craindre ni insultes ni injustice, pour arriver jusqu'au Niger; mais il ne put faire que peu de chemin, et fut forcé de revenir à la colonie attendre le changement de la saison pour essayer ensuite une autre route; il ne fut pas, hélas! plus heureux que ses prédécesseurs, et il n'était pas non plus destiné à conduire cette entreprise : il mourut à Sierra-Leone après quelques jours de maladies.

Foota Jallon, dont Teembo est la capitale, est une contrée d'une étendue considérable, située entre les rivières de Sierra-Leone et de la Gambie. Lorsque le pays était sous la domination des aborigènes, les Jallonkeas, il portait le nom

de Jallonk, qui, par corruption graduelle est devenu Jallon, que l'on a précédé du nom de Foota Jallon, signifiant ensemble les Foolahs de Jallo ou Foota Jallo. Les Jallonkeas sont maintenant sujets des Foolahs, qui s'emparèrent de cette contrée sous le commandement de la famille de Massina, composée du père et de ses deux fils, et d'un petit nombre de partisans. Un des fils était prêtre mahométan, peu à peu il prit une telle influence parmi les Jallonkeas, qu'il en convertit plusieurs à sa croyance, et s'aida, dit-on, des richesses qu'il possédait pour attacher le plus grand nombre à ses intérêts et à sa religion. En peu d'années tout le pays fut subjugué, les uns cédant à l'appât du gain, les autres à la force.

Le premier usage que firent de leur autorité les nouveaux conquérans fut d'obliger ceux qui voulaient rester fidèles au paganisme, à payer un tribu annuel considérable, ou à quitter pour toujours le pays qui les avait vus naître.

L'Almamy actuel descend de cette famille; le premier Almamy de Teembo se nommait Karamoka Alpha, on le surnomma Moudou ou le Grand, et il était en même temps reconnu comme le chef des Imans, et le défenseur de leur religion; son fils Yoro Padde surnommé Soori, lui succéda. A sa mort, Saadou s'empara de la couronne et fut déposé par Ali Bilmah, dont il devint la victime. Alpha Salihou fut ensuite proclamé roi; il rendit son règne fameux par d'odieuses excursions contre plusieurs tribus

de Cafres ou Païens des états voisins; les unes furent entièrement détruites, d'autres furent pillées, saccagées ou mises à contribution. Abdulahi-Ba Demba lui succéda; ayant eu une violente dispute avec Ali Bilmah, il le fit enchaîner et l'envoya à Bondoo, où il pensait n'avoir plus rien à craindre de sa vengeance; mais Ali parvint à conserver des relations secrètes avec ses amis, et fut l'instrument caché qui contribua à renverser ce tyran du trône, occupé ensuite par Abdoolghader. Alors Ba Demba se retira à Tougumba, village à quelque distance au nord-ouest de Teembo, et avec le secours de quelques amis, il assembla une armée dans l'espérance de reconquérir sa couronne; de son côté, Abdooghader se prépara à se défendre, et marcha avec une nombreuse troupe pour livrer bataille à son ennemi; mais celui-ci reconnaissant sa faiblesse, crut prudent de faire sa retraite; cependant il fut poursuivi jusque sur les bords de la Tingussoo, où il trouva la mort, ainsi que l'un de ses fils; le second eut sans doute éprouvé le même sort, s'il n'avait été protégé par Abdooghader, qui pensa ce dernier crime inutile, la mort du père lui assurant un règne paisible, dont il jouit encore à présent.

Les Foolahs, d'après leur propre calcul, sont en possession de Foota Jallon depuis soixante ans. Leur gouvernement est mixte, plus républicain que monarchique, et se compose des états de Teembo, Laby et Teembéé, avec leur dépendance; Almamy,

quoiqu'ayant le suprême pouvoir, ne peut prendre aucune décision importante relativement au pays, sans le consentement des chefs, chacun ayant voix au conseil.

Ils pratiquent la religion mahométane scrupuleusement, faisant la prière avec toutes ses cérémonies cinq fois par jour, et si quelque circonstance impérieuse les oblige à y manquer, dans un autre moment ils réparent cette omission, sans jamais supprimer une seule des prières obligées par le Coran.

Leurs manufactures sont semblables à celles de Bondoo, que nous décrirons plus tard.

Les productions végétales sont: l'indigo, le coton, le riz, le maïs, le *yam*, la *cassave*, l'échalotte et la courge. Les arbres à fruits: l'oranger, le limon, le plantain, le bananier, le tamarin et le nittas ou caroube. Ce dernier est une espèce de mimosa, ressemblant à l'arbre du tamarin; les fleurs croissent à l'extrémité des branches, et sont remplacées par des gousses semblables aux cosses des fèves de nos jardins, plus encore par la forme que par le volume; celles du nittas ont de neuf à douze pouces de longueur sur un de large, chacune de ces cosses contient environ douze petites pierres noires, que l'on peut comparer pour la forme et la taille au fruit du tamarin. Mais les graines du caroube sont entourées d'une poudre fine et farineuse, ayant quelque rapport avec le soufre sublimé : son goût ressemble un peu à la racine

de la réglisse, et cette poudre mélangée avec du lait, produit une boisson potable assez nourrissante, malgré les douleurs d'estomac qu'éprouvaient ceux qui avalaient de ces semences. Notre situation était si fâcheuse par la rareté des provisions, que nous eussions souffert bien davantage encore de notre disette, si le nittas n'avait pas été mûr pendant notre séjour à Panjetta.

Les hommes de cette contrée sont de stature moyenne, bien faits, très-actifs et intelligens; leur habillement est propre et semblable à celui des habitans de Bondoo, le bonnet est cependant d'une forme différente et plus ordinairement fait de drap écarlate; ils ont des sandales et portent habituellement un long bambou ou une lance; ainsi arrangés, ils prennent un air fier, et se donnent un air d'importance; leur caractère distinctif est la ruse, la duplicité, l'avidité et l'avarice; on peut ajouter qu'ils ne sont retenus de voler, ni par la honte, ni par la crainte; les étrangers ne peuvent se garantir des ruses de toute espèce qu'ils emploient, soit pour leur en imposer, lorsque leurs services deviennent nécessaires, soit pour dérober ce qu'ils peuvent attraper. Les femmes ont la figure douce, un air vif et gracieux, leurs traits ont plus de rapports par leur proéminence avec ceux des européennes, qu'avec ceux des négresses ordinaires; elles prennent beaucoup de peine pour conserver leurs dents, qui sont blanches

comme des perles, et sont continuellement occupées à les frotter avec de petites branches de tamarin, qui remplacent à merveille nos brosses à dent. Semblables à toutes les africaines, elles portent avec profusion, l'ambre, le corail et des perles de verres, sur leur tête, leurs bras, leur cou, en ceinture et autour de leurs jambes. Le commerce de Foota Jallon est divisé en deux branches; la première est celle des esclaves, mais elle commence à s'éteindre à l'extérieur, grâce à l'active surveillance des croisières anglaises, et le zèle éclairé du gouvernement de Sierra-Leone, pour amener les peuples de ces contrées à des relations plus intimes avec la colonie, et les déterminer à employer leur industrie à la culture, et porter ensuite aux marchés les productions d'un sol qui ne demande que des soins pour rendre cette seconde partie de leur commerce très-productive.

Le Rio-Nunez et Pongas qui étaient précédemment infectés de marchands d'esclaves et de leurs émissaires, sont maintenant purgés de leur odieuse présence; et ceux qui gardent des comptoirs pour le commerce, quoiqu'ils puissent sourire à l'espoir de le voir renaître, commencent prudemment à chercher des moyens moins atroces de faire fortune.

Fin du Journal de M. Dochard, chirurgien-major.

CHAPITRE III.

Journal du Major Gray.

Le major Gray prend le commandement.—Départ de Sierra-Leone. Arrivée à Bathurst, Ste.-Mary. — Evénement. — Départ et arrivée à Kayaye. —Description d'une tribu de Foolahs errans. — Description de Kayaye, des environs de la contrée et de ses habitans. — Leurs amusemens. — Visite à Katoha. — Le Roi vient nous voir. — Arrivée de chameaux du Sénégal. — Proposition de notre guide relativement au chemin.—Ma décision et mes motifs. — Mortalité parmi les animaux.— Arrivée de M. Partarrieau de Ste.-Mary.—Arrangement pour le départ.

Tel était l'état fâcheux de l'expédition, au mois de novembre 1817, lorsque j'offris volontairement mes services pour la commander. M. Dochard, qui la dirigeait en second, avait été envoyé aux Iles du Cap-Vert pour se procurer des animaux, et de là, se rendre à Bathurst et à Ste.-Mary, et à la rivière de Gambie; mais, quoique M. Stokoe, avant de mourir, eût fait réunir les ballots et envoyé une grande partie des bagages, il en restait encore beaucoup à Sierra-Léone, dans un désordre com-

plet. L'arrangement de ces bagages, la réunion des hommes qui composaient la première expédition, ainsi que l'équipement des troupes, employèrent beaucoup de temps, et ne permit le départ que le 14 décembre 1817, que nous quittâmes Sierra-Léone, et mîmes à la voile avec le brig la Découverte, appartenant à la colonie.

Nous n'étions que depuis un mois en mer, lorsque heureusement nous nous aperçûmes que les tonneaux qui contenaient notre eau fuyaient, et comme onze chevaux que nous emmenions sur le bâtiment en consommaient beaucoup, nous nous serions trouvés en peu de jours, sans en avoir une goutte, ce qui nous décida à relâcher dans l'île des Loss, où nous trouvâmes M. *Lee*, qui y faisait sa résidence, et, grâce à son secours, nous fûmes en état de remettre bientôt à la voile.

Un vent de nord-ouest joint à une grosse mer, nous retardèrent pendant plusieurs jours : nous semblions destinés à éprouver mille contrariétés dès notre première station; un coup de vent cassa le grand mât et notre bâtiment fit eau; depuis ce moment, nous fûmes sans cesse à la pompe, à laquelle nous restâmes constamment attachés jusqu'à notre arrivée à Ste.-Mary, le 13 janvier. Il ne nous restait alors que pour un jour et demi d'eau douce; l'un de nos chevaux mourut, les autres étaient dans un état pitoyable et bien près de mourir de faim; nous étions nous-mêmes réduits depuis quelques jours à une très-

nombre de ces arbres pourraient être utilement employés pour la construction.

On trouve beaucoup d'hippopotames et de crocodilles, les naturels en font la chasse avec succès, et se nourrissent de leur chair, dont ils vantent la délicatesse : la rivière contient aussi abondamment du poisson de diverses espèces; soit ignorance sur la manière de les pêcher, soit indolence, les habitans de ces contrées négligent d'en tirer parti.

Après avoir quitté Kawour, je me portai sur la rive droite de la rivière avec le projet de me rendre à Yani Maroo, accompagné par Lamina et deux hommes armés. Environ à un demi-quart de mille nous arrivâmes à une suite de montagnes situées parallèlement à la Gambie; je parcourus leur sommet, que je trouvai plat pendant un assez long espace, couvert de bois et de longues herbes sèches. Ces montagnes sont composées d'une terre glaise rougeâtre, d'un sable léger de même couleur, et d'énormes masses de pierres et de sables également rouges. Au pied de l'une de ces montagnes, j'aperçus quelques petites huttes; dans leur voisinage paissait un troupeau de bestiaux, mais je ne pus distinguer aucun être humain. Je descendis vers les huttes, dans l'une desquelles je trouvai un homme âgé, la seule personne qui fût pour lors dans sa demeure ; il parut très-effrayé en nous voyant, il me fit signe de ne pas approcher, il se montrait déterminé à se faire

obéir, car il saisit son carquois et ramassa quelques flèches placées près de lui par terre; cependant mon interprète lui expliqua que nous avions été amenés chez lui par l'effet du hasard et sans aucune intention hostile; néanmoins il avait peine à le croire et ne s'adoucit qu'à la vue d'une petite provision de tabac et de quelques perles que je lui présentai, en lui demandant en retour un peu de lait: ce fut encore avec beaucoup de peine qu'il se laissa persuader d'aller à la recherche de ses compagnons, qui, à notre approche, avaient fui dans les bois, chassant leurs bestiaux devant eux; dans l'espace d'un quart d'heure il était de retour, et peu de minutes après, nous vîmes arriver la tribu, qui ne se composait en tout que de quatre hommes, autant de femmes et dix ou douze enfans, les derniers totalement nus; mais jamais ils ne purent se déterminer à nous approcher au delà de trois cents pas; cette tribu est d'un noir cuivré et appartient à celle des Dyangèles, dont le chef préside dans un désert à trois journées de marche de ce point et à la latitude de 14° et 15°, entre les royaumes de Joloff et de Bondoo. La tribu reste réunie dans le désert pendant la saison des pluies, parce qu'à cette époque ses troupeaux y trouvent suffisamment de l'eau et des pâturages; mais dès que le mois de janvier est écoulé, les habitans sont forcés de quitter leur demeure et d'errer au loin pour trouver la nourriture de leurs bestiaux, les bords des rivières sont leur dernière ressource.

Ces peuples paraissent sales et misérables, leur principale subsistance consiste dans du lait et un peu de grain qu'ils reçoivent en échange de beurre, lorsqu'ils se trouvent dans le voisinage des villes, et d'autant de gibier qu'ils en peuvent tuer; leur seul mobilier se compose de quelques nattes qui leur servent de lits, d'écuelles de bois, de calebasses et de plusieurs sacs de cuir dont les uns servent pour battre le beurre, et les autres d'outres, pour renfermer l'eau, lorsqu'ils vont camper dans des lieux où ils craignent de n'en pas trouver.

Leur vêtement est très-simple, il consiste en une pièce de toile de coton d'une aune et demie de long sur une demi-aune de large, tournée autour du corps et descendant un peu au dessous des genoux, et en une autre semblable jetée sur les épaules; les hommes portent un bonnet de coton enduit de graisse, auquel ils ajoutent par fois comme ornement, l'extrémité d'une queue de vache teinte en bleu ou en rouge; comme tous les païens, ils sont très-superstitieux, et portent autour de leur cou, des bras et des jambes, un grand nombre d'amulettes; ils ont ordinairement de petits morceaux de drap rouge, dans lesquels ils enveloppent ces précieux talismans; leurs armes sont, une longue lance, un arc et des flèches, et dans certaines circonstances un fusil : ils sont tireurs très-adroits, mais ils font rarement usage de cette arme, non qu'ils craignent de s'en servir,

mais pour économiser les munitions de poudre, et de balles, etc., etc., qu'ils ont beaucoup de peine à se procurer.

Nous visitâmes aussi la ville de Yanimaroo, agréablement située sur une hauteur à une très-petite distance du bord de la rivière, elle est entourée de quelques arbres de l'espèce du bois d'acajou donnant un ombrage très-étendu; des arbres verts s'y trouvent mélangés avec des arbustes et un grand nombre de l'espèce de palmiers dont on extrait le vin.

Le paganisme est la religion dominante parmi les habitans de Yanimaroo; le petit nombre qui a adopté la religion de Mahomet, conserve néanmoins quelques restes des anciennes superstitions, et cependant ils sont révérés et ont une grande influence sur leurs concitoyens encore ignorans.

Le sol des environs de la ville est un mélange de terre glaise dure et jaune, avec un sable léger de semblable couleur, excepté dans les parties où croissent les palmiers; alors le terrain est végétal et mêlé d'un sable léger et blanc; on remarque sur les bords de la rivière un grand nombre d'arbres appelés (*self consuming tree*) c'est-à-dire qui se consument d'eux-mêmes; je ne puis dire les avoir vus enflammés ni même en avoir vu sortir de la fumée, mais on y remarque des traces évidentes laissées par le feu.

A notre arrivée à Kayaye, nous mîmes à terre

les animaux et les bagages, pour camper sur un point élevé entre la rivière et la ville, qui ne sont distantes l'une de l'autre que d'un quart de mille.

M. Bellaby, négociant anglais, demeurant à Kayaye, nous prêta une grande maison bâtie en terre, qui servit à la fois de quartier pour les officiers, et de magasin pour une partie de nos bagages.

Kayaye n'est qu'un très-petit village, n'ayant de remarquable que sa situation et la résidence d'une dame mulâtresse qui possède une grande influence dans la contrée. Ce village ne contient qu'environ cinquante huttes : tous les habitans sont parens ou dépendans de madame Élisa Tigh, dont cette place a pris le nom ; car elle est appelée, par les naturels, Tigh Cunda ou la ville de Tigh. Le peuple de Kayaye et des villes voisines est un mélange de Mandingoës et de Sousous ; le premier tirant son nom d'une contrée dans l'intérieur du pays, et le dernier du bord sud de la rivière.

Ils s'occupent également de commerce et d'agriculture, et sont aussi fins qu'actifs. Étant sujets du roi de Katoba, ils doivent professer la religion mahométane. Je pense que le plus grand nombre ne croit véritablement à aucune ; mais, afin de s'assurer la protection des sectaires de Mahomet, avec qui leurs excursions commerciales les mettent continuellement en relation, ils feignent une grande foi pour le prophète.

Les caravanes de l'intérieur s'arrêtent fréquem-

ment ici en se rendant aux colonies sur la côte, et vendent une partie de leurs marchandises, soit aux propriétaires des petits bâtimens marchands de Sainte-Mary, soit aux marchands du pays, qui font un commerce considérable en or, ivoire et cire, avec les villes situées dans les plaines basses près de la rivière, dont les naturels reçoivent en échange des armes à feu, de la poudre, des marchandises de l'Inde, du corail, de l'ambre, des grains de verre ou des perles, du fer, du tabac, du rhum et de la coutellerie.

L'habillement des hommes est propre et presqu'élégant, comparativement à celui des Foolahs. Ils portent sur la tête un bonnet en coton brodé en soie ou en laine de différentes couleurs. Ils ont sur la peau une chemise en toile de coton blanc, à manches courtes, qui prend depuis le cou jusqu'aux hanches, et est recouverte par une autre plus ample, avec de longues manches; puis une espèce de pantalon très-large à la ceinture, et se rétrécissant progressivement jusqu'à deux pouces au-dessous des genoux, où il se termine, et devient alors si étroit, qu'à peine a-t-il assez d'ampleur pour ne pas gêner les mouvemens. Cette partie de leur toilette est presque toujours bleue. Leurs cheveux sont coupés ras; ils ne font aucun usage de la graisse ou beurre rance dont les Joloffs sont si prodigues. Leurs sandales ou pantoufles défendent leurs pieds du sable brûlant et des épines, et complètent le détail de leur costume.

La toilette des femmes n'est ni aussi décente ni aussi propre; elles sont nues jusqu'au milieu du corps, à moins qu'elles ne soient enceintes. Alors elles portent une petite chemise courte et sans manches, qui couvre le cou et la poitrine. Elles tressent leurs cheveux avec beaucoup de soin en une quantité de petites nattes, puis les couvrent de graisse de palmier, qu'elles étendent aussi sur leur peau naturellement très-noire; mais ce mélange de graisse, joint à l'abondante transpiration à laquelle elles sont sujettes, produit une émanation repoussante.

Les huttes et les cours sont très-propres et très-habitables, en comparaison de celles des peuplades voisines; la plupart des murs sont faits avec des roseaux fendus, travaillés comme l'osier et ressemblant à des claies; les toits ont une forme conique et sont couverts avec de longues herbes sèches rattachées par des petites cordes faites avec l'écorce intérieure de l'arbre à pain: en tout, leurs maisons ont un aspect propre et agréable.

L'amusement de ces peuples, se borne à la danse et à la musique; ils se procurent presque tous les soirs ce plaisir aux dernières heures de la journée, et se réunissent dans une place au centre du village; lorsque la lune refuse sa lumière, ils allument un grand feu qui y supplée.

Les jeunes gens des deux sexes s'habillent de leurs plus beaux atours pour ce moment; les

spectateurs et les danseurs se rangent en cercle, puis les jeunes gens se détachent régulièrement deux à deux, hommes et femmes, pour former chacun à leur tour une danse : ils tirent une musique assez supportable d'un instrument très-matériel (*); il consiste dans un châssis de trois pieds de long sur dix-huit pouces de large à un bout, et neuf pouces à l'autre extrémité; ce châssis est fait de cannes ou roseaux fendus très-minces, soutenu aux quatre coins par des pieds d'environ un pouce de diamètre, et de neuf pouces de haut; au-dessus du châssis, sont posées vingt traverses d'un bois dur; ces traverses vont en diminuant progressivement d'épaisseur et de longueur, en suivant le châssis auquel elles sont légèrement attachées par un fil mince et retord; sous chacune de ses traverses, est suspendue une gourde creuse dont la grandeur est réglée sur le ton qu'elle doit donner; il y a un trou dans la partie où elle se trouve en contact avec le pied, et un autre dans le fond, celui-ci est recouvert avec un morceau très-mince de boyau de mouton séché. Celui qui joue de cet instrument, est assis par terre les jambes croisées, et frappe dessus avec deux petits bâtons : il est ordinairement accompagné d'un ou plusieurs tam-tams.

Je fus aussi témoin d'une espèce d'amusement ou plutôt de plaisanterie inquisitoriale appe-

(*) Voyez planche n° IX, fig. 1re.

lée par les naturels du pays Kougcorong ; la voici :

Un homme, couvert de la tête aux pieds avec de petites branches d'arbre, sous lesquelles il est méconnaissable, se rendit dans l'après midi auprès de la ville, et fit prévenir les jeunes femmes et les filles qu'il leur ferait une visite après le coucher du soleil ; à l'heure indiquée, il entra dans le village, se rendit à l'assemblée précédé des tambours et trouva tout le monde réuni, mêlant leurs voix au bruit des instrumens.

Il commença par dire hautement qu'il venait pour recommander aux dames beaucoup de circonspection dans leur conduite avec les blancs, désignant les hommes de l'expédition, et citant quelques circonstances dont il était disait-il bien informé, et qui n'étaient pas à leur louange ; mais en faveur de cette première fois, il voulait bien taire leur nom et leur faire grâce de la punition méritée, tel que le fouet ; cependant il prenait acte de ce moment et ne manquerait pas la première occasion, si elles étaient encore assez imprudentes pour s'y exposer. Tout ce qu'il disait fut répété avec un espèce de chant par les filles, battant des mains et accompagnées de la musique ; chacune de celles qui avaient quelque chose à craindre de l'autorité inquisitoriale qu'il s'arrogeait, lui fit un présent. Je remarquai qu'aucune des filles ne s'exempta de payer son silence, apparemment par le sentiment d'une conscience embarrassée. Il resta avec eux jusqu'à près de minuit.

La manière dont les hommes obtiennent les femmes en mariage, est aussi de même venue à notre connaissance et mérite d'être rapportée.

Un des habitans d'un village voisin, amoureux d'une fille de Kayaye, fit suivant l'usage un petit présent à sa mère, qui sans la prévenir en aucune manière donna son consentement, et permit à l'amoureux de l'obtenir par tous les moyens qui lui conviendraient; la pauvre fille ainsi accordée était tranquillement occupée à préparer le riz pour le souper, lorsqu'elle fut saisie par son futur aidé de trois ou quatre de ses compagnons, et emportée par force, malgré sa vive résistance, se débattant des pieds et des mains; elle égratignait, mordait et faisait des cris déchirans; il y avait un grand nombre de témoins de cette action, entr'autres les proches parens de la jeune fille, qui s'amusaient beaucoup de cette scène ainsi que les assistans, et qui lui disaient pour la consoler, qu'elle serait bientôt réconciliée avec sa nouvelle situation.

Peu après notre arrivée à Kayaye, je rendis une visite au chef ou roi, ainsi qu'on le nomme ici; il réside à la ville de Katoba dont il prend le nom, à vingt milles au nord de Kayaye. Le chemin ou sentier qui y conduit, traverse un terrain plat sans culture, et couvert çà et là de broussailles et d'arbres rabougris; la plus grande partie du sol est une argile couleur d'ocre, quelquefois mélangée de petits fragmens de pierres férugineuses, qui,

réunies en monceaux dans plusieurs lieux, ont l'aspect de rochers et forment même des éminences remarquables, que les habitans prétendent contenir beaucoup de fer. La proximité de la rivière donnerait une grande facilité pour trafiquer de ce fer avec les marchands anglais, mais jusqu'à présent, les naturels n'ont pas jugé qu'il valût la peine d'être extrait; cependant les forgerons du pays disent qu'il est plus maléable que le fer anglais, mais que les procédés pour l'exploiter sont trop difficiles et qu'ils manquent des moyens nécessaires.

Le roi nous reçut cordialement: s'étant fait rendre compte du sujet de notre visite, il nous promit son assistance et sa protection dans tout ce qui pourrait dépendre de lui, ajoutant que si nous désirions continuer notre voyage, il nous fournirait un guide pour nous conduire à Wooly.

Le chemin qui mène à cette ville traverse une vallée d'une médiocre étendue, n'offrant aucune particularité remarquable; nous passâmes aussi deux petits villages, dont l'un est à un mille de Kayaye et n'est habité que par des prêtres mahométans (*).

Tous nos chameaux et une partie de nos chevaux étaient morts, depuis notre arrivée à Kayaye; d'après la difficulté, même l'impossibilité de nous procurer ici un supplément pour le transport de nos bagages, nous prîmes la détermination d'en

(*) Nommés *Busrhéens*.

laisser derrière nous une grande partie, et de partir sans délai, ce qui nous obligea d'ouvrir les paquets pour choisir les objets les plus précieux. A peine avions-nous commencé ce fastidieux ouvrage, que M. Partarrieau arriva; je l'avais envoyé de Bathurst au Sénégal pour acheter des chameaux. Il m'annonça qu'avant de quitter lui-même le Sénégal, il avait fait partir un maure nommé Bon-Ama, conduisant dix chameaux et cinq chevaux; qu'il devait arriver sous peu de jours, ayant pris le chemin de terre le plus court, en traversant Kayor et Salum.

Tous nos préparatifs étant terminés, nous n'attendions plus que l'arrivée de Bon-Ama. Le 15 il n'avait pas encore paru, et je commençais à craindre que lui ou les animaux n'eussent éprouvé quelqu'accident grave. Lorsqu'enfin le 17 il arriva, ayant perdu deux chevaux qui avaient été dévorés par les lions, et laissé deux chameaux malades à un village à environ quinze milles d'ici. La venue de ce maure fut pour nous une véritable fortune, puisqu'elle nous mit à même de transporter tous nos bagages, et de plus une forte provision de riz, que nous venions de recevoir de Sainte-Mary.

Le roi, dont nous avions sollicité la visite, après avoir préparé des présens dignes de lui être offerts, arriva le 18 accompagné de cinquante hommes armés de lances et de fusils; sa majesté était montée sur un misérable animal,

n'ayant que la forme d'un cheval, et suivie par une troupe de tambours et de chanteurs, appelés jallikeas. Ils faisaient une effroyable musique instrumentale et vocale, et croyaient nous inspirer par ces chants la plus haute idée de la dignité de leur royal maître.

Le roi s'était arrêté à peu de distance de notre camp; nous fûmes bientôt auprès de lui, il était assis dans une petite hutte, entouré de sa suite, et l'on s'y trouvait si serré, que la chaleur, jointe au nuage épais causé par la fumée de tabac, m'aurait asphyxié, si je n'avais pris le parti de le supplier de se transporter dans une de nos tentes; il y consentit: alors je lui fis part de mon intention de quitter Kayaye sous peu de jours, et lui demandai de me procurer un guide pour nous conduire à Médina, la capitale de Wooly; il fit d'abord quelques objections incohérentes, mais à la fin vaincu par la richesse des présens que je lui offris, il y consentit. Ces présens montaient à cent bars, en taffetas, mousseline, corail, ambre, tabac, drap écarlate, et une paire de pistolets.

Il était ivre et très-criard, cependant notre entrevue se termina à l'amiable, et sa majesté assista à la réunion dansante que l'on établit en honneur de son arrivée et pour son amusement.

Nous avions déjà vu plusieurs chefs de l'ouest de l'Afrique, maures et nègres, mais jamais je n'en rencontrai d'aussi misérables, et ayant des manières aussi opposées à la considération que cet-

homme prétendait inspirer : il est abruti par le rhum pour lequel il est passionné, et serait toujours ivre s'il pouvait se procurer cette boisson suivant ses désirs; sa dernière demande fut de lui en donner deux bouteilles que je ne voulus pas lui refuser; il nous quitta le 19, étant dans une complète ivresse, et la plus grande partie de sa suite n'était pas beaucoup plus de sang-froid.

Connaissant la considération dont jouissait Bon-Ama dans l'intérieur de l'Afrique, comme prêtre mahométan, et sachant d'ailleurs qu'il avait déjà offert ses services à M'Carty, gouverneur, je cherchai les moyens de me l'attacher comme guide pour nous conduire jusqu'à Ségo, à Tombooctoo, et même au-delà; mais ce ne fut qu'après beaucoup de difficultées, nombres d'objections de sa part, et la promesse d'une forte récompense que nous parvînmes à le déterminer à nous accompagner. Il s'engagea enfin à nous conduire à Tombooctoo ou Jinnê, sous la condition que nous lui donnerions 500 liv. (12,000 fr.); mais il ajouta que quelle que fût la somme ou tout autres avantages que nous pourrions lui offrir, il ne ferait pas un pas au-delà, et exigea de plus la permission de retourner dès ce moment à Cayor pour ses affaires particulières, promettant de nous joindre dans la contrée de Bondoo. Nous essayâmes tous les moyens de le détourner de ce voyage, mais ce fut sa condition *sine*

quâ non. Nous achetâmes un chameau, et nous louâmes deux maures exprès pour servir Bon-Ama, et prendre soin de ses animaux et le suivre aussi loin que nous irions.

Le 20, Lamina notre guide à Ségo, nous dit qu'il croyait devoir nous prévenir qu'étant envoyé par le roi de Bambarra pour conduire l'expédition dans ces contrées, il regardait comme un devoir de la diriger par les routes qui traversent Voolly, Bondoo, Kasson, Foolédoo, comme les seul pays où elle serait en sûreté; ces contrées étant occupées par les sujets de son roi qui s'attendaient à nous escorter à notre passage, ajoutant qu'il avait déjà reçu des habitans de Bondoo, pour son usage personnel, un cheval de selle et six ânes pour porter ses bagages; ne voyant rien dans ce projet qui nous parût désavantageux, songeant que si nous étions forcés par quelqu'événement imprévu de séjourner quelque part, Bondoo par sa position élevée serait plus favorable que tout autre pays, surtout si nous étions surpris par la saison des pluies; que d'ailleurs le voisinage de la rivière du Sénégal ajouterait encore à l'agrément de notre position; nous accédâmes à sa proposition, d'autant plus volontiers que M. Partarrieau qui avait déjà parcouru ces contrées nous avait fait l'éloge de leur roi nommé Isata; le résultat prouva combien il s'était trompé lui-même, sur l'opinion qu'il avait conçue de cet homme, et que l'on ne saurait prendre assez d'informa-

tions, lorsqu'il s'agit d'assurer sa tranquilité dans ce malheureux pays.

Nos moyens de transport diminuaient journellement; nous avions perdu un chameau, une mule et quatre chevaux, sans trouver à Kayaye le moyen de nous en procurer d'autres pour les remplacer; les chameaux laissés sur la route par Bon-Ama, n'étaient pas encore arrivés quoique nous eussions envoyé un homme pour les ramener; mais chaque chose d'ailleurs étant prête, nous fixâmes le 25 pour notre départ.

CHAPITRE IV.

L'expédition quitte Kayaye. — Difficulté pour se procurer de l'eau à Jaroomy. — Arrivée et halte à Coonting — Description de cette ville et des contrées environnantes. — Civilité du chef. — Départ de Cooting. — Mortalité parmi les animaux et difficulté de nous procurer des porteurs. — Arrivée à Wallea-Creek. — Essais de quelques gens pour nous retenir. — Passage de la Crique. — Pont fait de roseaux. — Tentative de meurtre par un des hommes civilisés du pays et sa désertion. — Entrée dans le royaume de Woolli. — Arrivée à Madina la capitale. — Difficultés et transaction. — Description de la ville et de la cérémonie de Mumbo-Jumbo. — Départ de Madina et vol commis par les naturels. — Arrivée à Kussaye.

La première division avec vingt-deux animaux chargés, partit de Kayaye le 25, à sept heures du matin; la seconde et la troisième les suivirent immédiatement, avec dix-neuf bêtes de somme. Pour moi, espérant voir arriver les chameaux, mais trompé dans mon attente, je pris avec moi la partie de la division qui se trouvait prête à me suivre. M. Partarrieau resta, gardant la charge de deux animaux, pour attendre les chameaux laissés en arrière par Bon-Ama, il devait me rejoindre le plutôt possible; nous voyageâmes lentement vers l'est, ne faisant que deux milles à l'heure dans un pays plat; on y rencontre épars,

le baobab, le tamarin, le *rhamnus lotus* et autres arbres à fruit.

A une petite distance de la rivière, il y avait entre elle et le sentier que nous suivions, une étendue de terrain annuellement sujet aux inondations, et où les habitans cultivent le riz, dès que les pluies périodiques ont cessé et que les eaux se sont retirées.

A 9 heures après midi, nous arrivâmes à un petit village nommé Jaroomy, ou je trouvai M. Dochard qui avait fait faire halte au front de la division pour nous attendre; durant cette courte marche, un des chevaux mourut et nous fûmes forcés d'en abandonner un autre, qui avait perdu l'usage de ses jambes.

Ici les difficultés commencèrent déjà à s'offrir; le chef du village voulait faire payer un droit pour tirer de l'eau aux puits, M. Dochard très-prudemment ne voulut pas s'y soumettre, et envoya faire boire les animaux à la rivière; le chef convaincu alors de son tort, vint près de nous s'excuser en disant qu'il avait craint que nous ne missions les puits à sec; je ne lui cachai pas que cette excuse était très-mauvaise et j'ajoutai que sa conduite me dispensait de lui faire aucun présent.

La contrée environnant ce village porte des témoignages de culture, on y trouve une assez grande étendue de plantation de cotonnier et d'indigo; et quoiqu'il ne pleuve jamais dans cette saison, ces arbres sont d'un vert agréable

à l'œil; le sol paraît sabloneux et cependant il est bon et doit produire, jusqu'à parfaite maturité, toutes les graines et tous les végétaux qui croissent entre les tropiques.

Nous laissâmes Jaroomy le 26 à six heures, et nous voyageâmes à l'est jusqu'à sept heures et demie dans un sentier en pente douce; la contrée est agréablement boisée entre Jaroomy et un petit village nommé Jonkaconda habité par les Busrhéens; il est très-joliment situé sur une petite colline ombragée par de grands arbres ressemblans en partie au maronnier d'Inde (*), excepté que le tronc est garni de larges protubérances, se terminant en pointes en formes d'épines; cette espèce de cotonier produit une abondance de coton fin et soyeux qui est renfermé dans des cosses ovales ayant environ cinq pouces de long et quatre de circonférence; ces cosses s'ouvrent lorsqu'elles sont parvenues à maturité et contienent chacune environ une demi-once de coton, les habitans n'en font aucun usage, ils préfèrent le coton commun qu'ils manufacturent pour leurs propres vêtemens.

Bientôt le sentier tourna au sud-est et nous conduisit à une contrée semblable à celle que nous avons déjà décrite, avec cette seule différence que la partie boisée était plus fournie.

A huit heures et demie nous arrivâmes au petit village nommé Lemaine dont le chef était un

(*) Espèce de *Bombax* ou d'*Asclepias*; L.

jeune homme d'une belle figure ayant l'expression de la bonté; il fut très-poli pour nous, et nous fit présent d'un peu de vin de palmier, je lui donnai par reconnaissance *trois bars* en ambre, graines, etc., etc. Quand il nous rendit sa visite à notre bivouac établi sous l'ombrage de quelques arbres, il était accompagné d'environ quinze hommes précédés par un Jallikea, homme chantant, où plutôt vociférant les louanges de son maître, aussi ce chef tout bon homme qu'il était se regardait-il comme un personnage important; ce village n'est qu'à un mille et demi au sud-ouest de la rivière.

Après quelques heures de repos, dont les hommes et les animaux avaient un égal besoin, particulierement les chevaux, nous nous remîmes en marche à deux heures après midi; nous traversâmes deux petits villages, situés de même au pied des montagnes, à la distance de deux milles et demi l'un de l'autre: leur extérieur est propre, agréable, et les environs sont bien cultivés; on y remarquait de belles plantations régulières, de cotonier et d'indigo qui semblaient enclore chaque village. Le sentier dans la plus grande partie de la route était fort difficile à suivre à cause des fourés que nous étions obligés de traverser, dont les bois étaient bas et rabougris; le sol est un mélange de sables rouges et bruns et de petit gravier ferrugineux; nous vîmes sur toute sa surface des grandes masses de ces mêmes pierres. En général

cette partie de la contrée est couverte de bois, excepté aux environs des villes où l'on prend soin de l'éclaircir, soit pour mettre une partie du terrain en culture soit pour employer le bois en chauffage. Nous arrivâmes à Coonting très-fatigués.

La ville est considérable, entourée de murs construits en terre, hauts de six pieds ; elle est divisée en trois parties, par des places d'en viron cent toises où sont plantés de grands arbres verts; ces places servent de point de réunion pour les habitans qui y passent la plus grande partie de leur journée soit en conversation, soit en s'amusant à un jeu qui ressemble beaucoup au jeu de dame, et auquel il sont fort habiles, où bien à dormir, ce qui parait être leur plus grande récréation. Sur cette même place, ils tiennent aussi les assemblées des dignitaires du pays: c'est là où se décident toutes les affaires intéressantes ; chacune de ces divisions est gouvernée par un chef qui est lui-même soumis à un supérieur, sujet du Roi de Katoba; la ville est agréablement située dans une plaine très-étendue et bien cultivée, entourée de tout côté, excepté au sud-ouest, par des montagnes couronnées de bois; on y trouve beaucoup d'eau d'une excellente qualité, des puits de neuf brasses de profondeur, dont le fond est de roche solide.

Nous nous décidâmes à rester ici pour attendre M. Partarrieau, et les chameaux; tout nous y invitait: nous y trouvions abondamment l'eau et le four-

rage, et l'occasion de nous procurer une petite provision de riz, de pistache, de cassade et un peu de grains; le prêtre chef de Coonting nous fit une visite et nous apporta une volaille et deux bouteilles de lait : ce qu'ils appellent donner un service, ou faire une visite de compliment, que nous lui rendîmes le même soir. Nous le trouvâmes assis dans une grande hutte circulaire bâtie comme les murs de terre, entouré d'environ vingt-cinq jeunes garçons de l'âge de sept à quatorze ans apprenant à lire et à écrire l'arabe; le Koran était le seul livre qu'il leur enseigna, et leur éducation était regardée généralement comme complète, dès qu'ils pouvaient en expliquer quelques passages; la plupart de ces peuples sont mahométans.

Le vieux prêtre nous reçut cordialement, et nous conduisit chez l'alcaid ou chef, qui était un vieillard vénérable. Lorsque nous lui apprîmes le sujet de notre voyage, il nous dit qu'il se rappelait d'avoir vu M. Park quand il allait vers l'est, et que depuis il avait appris avec beaucoup de chagrin que ce digne voyageur, n'avait jamais revu sa patrie; et qu'il priait Dieu que nous n'éprouvassions pas le même sort. Nous lui fîmes un petit présent ainsi qu'au prêtre, dont ils parurent très-reconnaissans. Deux des Européens et un soldat du pays furent pris de fièvres intermittentes dans le même jour; mais néanmoins cela ne les empêcha pas de partir avec nous.

M. Partarieau nous joignit dans la soirée,

amenant un seul chameau, l'autre étant mort avant d'arriver à Kayaye. M. Partarrieau fut obligé de louer deux hommes pour porter le bagage destiné au chameau. Le 28, à quatre heures du matin, nous quittâmes Coonting pour voyager à l'est. Deux des chevaux, hors d'état d'être relevés furent abandonnés à leur sort. Après une marche d'environ un mois, nous entrâmes dans un bois taillis mêlé de roseaux, et si épais que nous fûmes obligés de couper des branches et même quelques arbres, pour faire un passage à nos chameaux avec leur charge. Ce travail dura assez long-temps. En quittant le bois, le pays s'élève: il est diversifié par des montagnes et des vallons. Les premières sont très-hautes et couvertes de bois; les vallons ont l'apparence de la fertilité. Le sol aussi était changé: au sable fin avait succédé une argile jaune et dure, mélangée de petites pierres. Après avoir fait environ deux milles, la route nous conduisit à un chemin montueux et raboteux à quelques pas du bord de la rivière.

Au milieu du jour, nous arrivâmes près de la petite ville de Kolicorri, entourée de murs. Quoiqu'ils eussent une bonne apparence, en y entrant nous la trouvâmes si misérable, que nous perdîmes l'envie de nous y arrêter. Nous continuâmes notre marche E. S. E., environ deux milles au delà, pour gagner Tandicunda, ville considérable fortifiée par une espèce de haie ou palissade faite de forts pieux entremêlés de buissons d'épines.

Tandicunda est principalement habitée par des Bushréens.

Deux de nos chevaux tombèrent sur la route, mourant de fatigue. Nous fûmes obligés de les abandonner et de louer des porteurs pour les remplacer. Nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer un nombre suffisant de ces porteurs : nos hommes furent obligés de prendre une partie de la charge.

A peu de distance de cette ville, on en voyait autrefois une autre, nommée Pisania, qui n'est plus à présent qu'un monceau de ruines. Elle était dans une situation charmante, sur un point élevé, ombragé de grands arbres, défendue d'un côté par la rivière, dont la proximité facilitait le commerce. M. Amsley, qui l'habitait, avait été obligé de la quitter, tourmenté par les excursions que faisaient continuellement chez lui les peuples de Bondoo et de Woolli.

Nous laissâmes Tandicunda le 29, à six heures du matin, marchant à l'est dans un pays agréable. Nous trouvâmes la petite ville de Samée, contenant environ cent vingt huttes. Ses habitans sont *sonikeas* ou païens. La teinture d'indigo est ici le principal commerce. Environ à un quart de mille de la ville, près d'un petit ruisseau formé par une branche de la Gambie, dont l'eau était bonne et abondante, nous fîmes halte sous un arbre énorme qui nous procura un agréable ombrage, bien précieux après l'exces-

sive chaleur dont nous étions accablés. Un de nos Maures fut saisi d'un accès de fièvre si violent, qu'il lui fut impossible de se soutenir. Nous laissâmes près de lui un homme civilisé du pays, pour le soigner.

Quand le soleil fut un peu descendu sur l'horison, nous reprîmes notre marche à l'E. N. E., dans un pays ouvert et bien cultivé. A peu de distance sur la droite du sentier, nous vîmes un bivouac de Foolahs, parmi lesquels étaient des femmes et des enfans. Les derniers, entièrement nus, s'approchèrent, et manifestèrent un grand étonnement à la vue des hommes blancs et des chameaux. Nos animaux étaient si faibles et si fatigués, que nous fûmes obligés de nous arrêter encore au petit village de Jindey, à un quart de mille de Wallia Creek. Nous campâmes pour la nuit sous quelques grands arbres au midi du village, après avoir voyagé toute la journée, et fait environ quinze milles. A peine avions-nous placé nos tentes et débarrassé nos animaux, qu'un de nos guides, revenant du village, nous annonça qu'un nombre considérable de Foolahs venaient d'y arriver; il ajouta que, d'après certain entretien qu'il avait entendu, il ne doutait pas qu'ils n'eussent formé le projet d'enlever cette nuit plusieurs de nos chevaux. Qu'ils en eussent véritablement ou non l'intention, je ne puis l'affirmer; ce qu'il y a de certain, c'est que le jour parut sans que la moindre tentative eût été faite.

J'ai présumé depuis que notre guide avait inventé ce conte et fait circuler ce bruit pour se faire valoir auprès de nous, et dans l'espoir d'obtenir une récompense pour ce rapport.

Le chef de Wallia demeure à cinq milles sud de Jindey, situé dans la province de Katoba; mais le roi a peu d'autorité sur les habitans. Comme ce chef nous parut être un personnage important dans la contrée, qui pouvait nous être utile, nous lui envoyâmes un présent montant à huit bars en tabac, ambre et perles; et après en en avoir fait un à peu près semblable au chef de Jindey, à six heures du matin nous prîmes notre route vers la Crique; mais à peine avions-nous fait cent pas, que la tête de la première division fut arrêtée par quelques hommes qui prétendirent être envoyés par le chef de Wallia, pour réclamer le même droit de passage que paient ordinairement les vaisseaux marchands en remontant la rivière, et nous empêcher de pour suivre notre route jusqu'à ce que nous les eussions satisfaits. Nous ne pûmes nous empêcher de rire de la prétention de trois ou quatre hommes se croyant capables d'arrêter notre marche. Nous leur dîmes que nous avions déjà envoyé un présent suffisant à leur maître, auquel nous voulûmes bien joindre pour eux la valeur de quatre bars. Cependant ils ne parurent pas encore contens, et ajoutèrent que nous ne devions pas aller plus loin avant l'arrivée de leur chef, qui devait ve-

nir en personne. Je donnai ordre de faire halte et de charger les fusils, ensuite je leur demandai où étaient les hommes qui devaient nous disputer le passage. Après quelques instans, ne voyant personne paraître, nous suivîmes notre chemin jusqu'à la Crique, où nous arrivâmes en vingt minutes, sans avoir fait aucune autre rencontre. La marée était presque haute, et cependant elle montait encore à raison d'un mille par heure.

On a construit sur cette petite rivière d'environ deux cent soixante pieds de large et quatre de profondeur, un pont supporté à chaque bout par deux rangs de pieds fourchus, sur lesquels sont posées des pièces de bois de traverse, recouvertes de bamboux et de petites branches de roseaux entrelacées; ce pont est parfaitement sûr pour deux ou trois piétons, mais il n'en pourrait supporter davantage.

Les bords de la Crique sont couverts d'une espèce de palétuviers, de quelques acacias et d'un grand nombre de mimosas.

Après avoir pris la précaution de décharger nos animaux pour leur faire traverser la rivière, les hommes se partagèrent les fardeaux et la passèrent à gué, en les portant sur leurs têtes; cette traversée assez difficile s'effectua sans aucun accident et n'employa qu'une heure; étant arrivés sur le bord à l'est, nous fîmes halte pour préparer notre dîner et donner à nos hommes le temps

de laver leurs vêtemens. Placé sur le pont, j'avais une vue délicieuse, dont je donne ici un aperçu dans une planche gravée (*).

Ces pays, quoique privés de pluies depuis plusieurs mois, brûlés par un soleil ardent et par l'influence d'un vent d'est desséchant, n'avaient pas encore perdu toute leur verdure; un grand nombre d'arbres verts et d'arbustes rafraîchissent la vue fatiguée par un sable blanchâtre, réfléchissant les rayons verticaux du soleil, dont aucun nuage ne vient adoucir l'éclat. Le thermomètre marquait 97 degrés exposé à l'ombre et placé à l'air, et 80 dans l'eau (de Fareinh); celle de la Crique, quoique douce et bonne à boire est très-bourbeuse, cette rivière contient beaucoup de poissons, je les ai vus s'agiter, mais il m'a été impossible d'assigner leur espèce; cependant d'après un squelette que j'ai trouvé sur le bord, et qui suivant toute apparence, avait été dévoré par un oiseau de proie, nous conclûmes qu'il appartenait au *catfish*. Ce ruisseau se joint à la Gambie à quelque distance au-dessous du pont; de chaque côté sont situées des villes, avec lesquelles on pourrait faire un commerce avantageux des produits du sol.

A quatre heures et demie le but de notre halte étant rempli, nous marchâmes vers Pakeba à trois milles et demi de distance; nous y arrivâmes à six heu-

(*) Voyez les planches de l'atlas.

res pour y passer la nuit; les environs de Pakeba sont bien cultivés, on y voit quelques enclos de coton et d'indigo, offrant un aspect agréable; la ville est petite et contient environ cent cinquante huttes, mais elle est fortement défendue par un mur de sept pieds de haut et une palissade au-delà; les habitans sont Sanikeas ou payens et sujets de Katoba, plus de nom que de fait. En général, en Afrique, les rois ont peu d'autorité au-delà de la capitale, et chaque peuple habitant des villes éloignées ne reconnaît d'autres lois que celles de son chef.

Nos animaux diminuaient journellement, et nous n'avions pu trouver encore ici l'occasion de les remplacer. Quatre chevaux moururent ou furent laissés hors de service, depuis notre départ de *Tandicunda*, et plusieurs étaient en danger d'éprouver le même sort. Nous n'étions parvenus qu'avec beaucoup de difficultés à nous procurer quelques porteurs parmi les naturels. Nos soldats et plusieurs des volontaires furent obligés de se charger d'une partie des bagages, qu'autrement nous eussions été obligés d'abandonner.

Dans la soirée, un messager du chef de Wallia se présenta à notre bivouac pour nous dire que son maître l'avait chargé de nous témoigner ses regrets de ce qui s'était passé le matin; que les hommes avaient mal entendu les ordres qu'il leur avaient donnés, qui se bornaient à nous prier de rester à Sindey jusqu'à dix heures; qu'il comp-

tait venir nous faire une visite de remercîment.

Nous trouvâmes à acheter ici une petite quantité de riz, de graines et deux taureaux. Ces derniers nous coûtèrent une livre sterling, (25 fr.)

A trois heures du matin, dans cette même nuit passée à Pakeba, nous fûmes réveillés par les cris d'une personne souffrante; je courus, accompagné de quelques védettes, à l'endroit d'où partaient ces cris; nous trouvâmes la femme de Yara-Comba, native de Sierra-Leone, nageant dans son sang, elle avait reçu à la tête trois blessures si profondes que nous doutâmes qu'elle pût jamais guérir. Nous parvînmes à savoir que son mari voulant déserter notre camp, et n'ayant pu obtenir qu'elle le suivît, avait entrepris de la tuer dans la crainte qu'elle ne le dénonçât; lorsqu'il nous entendit arrriver, il se sauva et parvint à nous échapper, grâce à une nuit très-sombre et aux bois qui nous environnaient.

Les blessures de cette femme la plupart très-dangereuses furent pansées avec le plus grand soin; mais ne voyant pas d'espoir de lui faire obtenir justice ni de retrouver le coupable, je l'envoyai au chef de la ville, auquel je remis six bars pour la faire soigner, et j'en ajoutai dix autres en présent pour lui, afin de l'engager à bien traiter cette malheureuse femme qui devait retourner à Kayaye, si toutefois elle guérissait; je promis encore à ce chef une forte récompense s'il parvenait à s'emparer du mari.

Nous quittâmes Pakeba le 1er mai à six heures du matin, marchant au N. N. E.; nous suivîmes un sentier facile tracé dans un terrain mélangé de sable et de petits graviers ferrugineux couvert çà et là de buissons d'épines et d'herbes sèches. Deux de nos chevaux avaient déjà été abandonnés à Pakeba comme étant hors de service; nous en laissâmes encore un sur la route, pour la même cause.

Environ à trois milles de Sandoo-Madina, nous trouvâmes des pierres d'une forme curieuse, composées d'un mélange de sable rouge, dans lequel étaient incrustés des petits cailloux; ces pierres, par leur forme, ressemblaient à des fragmens de colonnes ou à des piliers brisés; quelques-uns étaient restés droits, d'autres étaient couchés; leur forme oblongue et carrée nous fit présumer que ces piliers avaient été primitivement employés au soutient d'un toit; le plus considérable de ces fragmens avait quatre pieds de circonférence sur sept de hauteur.

Sandoo Madina est un petit village entouré de murailles; il est habité par les Jomkeys, sujets de Katoba, mais plus immédiatement sous l'autorité du chef de Wallia, qui est lui-même nominalement sujet du roi. Cette dépendance est cependant difficile à définir, car un esclave s'échappant de l'un de ces villages, et trouvant un asile dans l'autre, y sera gardé impunément quelque réclamation que puisse faire son maître.

A peu de distance de Sandoo Madina, au nord-ouest, on voit un petit village non enclos, nommé Coota Cunda, habité par des Bushréens, où nous trouvâmes de l'eau bonne et en abondance. Les environs paraissent bien cultivés, à une grande distance.

Le chef de Jambaroo, petite province indépendante de Jaloff et de Woolli, environ à quinze milles au nord de Cunda, vint pour nous faire visite, il nous vendit un petit cheval trapu pour la valeur de cinq livres sterling, en ambre et corail, et nous y ajoutâmes un présent de peu de valeur.

Notre Maure continuait à être très-malade, la pulmonie s'était jointe à la fièvre; je désespérais de le voir jamais guérir. Le caporal Richmont se trouvait dans le même état absolument; ceux de nos hommes qui n'avaient que des fièvres intermittentes, recouvrèrent promptement la santé. A cette époque l'expédition n'avait au total que peu de malades; M. Nelson était le seul des officiers encore souffrant. M. Pilkington s'était rétabli promptement.

Le 2 à quatre heures du matin, nous quittâmes Sandoo Madina; nous eûmes une marche agréable jusqu'à la ville de Fodia Cunda; la première de Woolli, où nous arrivâmes à neuf heures et demie, après avoir passé les ruines de deux villes, toutes les deux détruites par les guerres avec les peuples de Bondoo. Les animaux voya-

gèrent péniblement, parce qu'ils étaient trop chargés, ce que nous ne pouvions éviter, n'en ayant pas un nombre suffisant, et nous trouvant dans l'impossibilité de nous en pourvoir; nous en perdîmes encore cinq dans cette journée.

Nous trouvâmes ici du lait et du beurre en abondance, ainsi que de l'avoine pour des chevaux qui en avaient été privés depuis notre départ de Kayaye. La contrée environnant ce village, quoique brûlée par le soleil, présentait encore un coup-d'œil pittoresque; il s'y trouve beaucoup de bois, elle est agréablement partagée en montagnes et en vallons. Les Foolahs errans viennent en grand nombre dans les environs de ce village, ils sont suivis de leurs troupeaux, et fournissent aux habitans qui n'ont point de vaches, du lait et du beurre; ils reçoivent en échange des habits en cotonnade, des grains de verre et du tabac.

Pendant mon séjour à Fodia Cunda, j'envoyai Lamina, notre guide de Ségo, à la ville, pour voir Slatée Modiba, et lui demander de venir nous trouver le lendemain à Madina. Cet homme était parent du roi, et Lamina nous assura qu'il avait un grand empire sur l'esprit de sa majesté. Dans l'espoir de nous le rendre favorable, nous lui envoyâmes un petit présent, avec la promesse d'une belle récompense, s'il parlait au roi en notre faveur.

Nous quittâmes Fodia Cunda le 3 à six heures

du matin, pour traverser une plaine bien cultivée et peu boisée; le sol était d'une couleur noire contenant un peu d'argile, mais une plus grande partie de terre végétale que nous n'en avions vu depuis notre départ de Kayaye.

Nous arrivâmes à Madina à neuf heures; et notre bivouac fut établi sous un grand arbre, environ à deux cent cinquante toises de la ville.

Madina est une grande ville entourée de murs, contenant environ deux cent cinquante huttes, et de huit cents à mille habitans, tous Sonikeas; c'est la capitale du royaume de Woolli, et la résidence du roi. Tout autour des murs à l'extérieur, on voit une palissade formée de pieux et de buissons d'épines d'environ cinq pieds de haut, ce qui donne à la ville l'apparence d'une grande redoute fortifiée; l'extérieur en est agréable, des grands arbres verts, des figuiers et des espèces de palmiers produisent un ombrage rafraîchissant; il y a trois grandes portes, deux au nord et la troisième à l'est, elles se ferment toutes les nuits : l'intérieur de cette ville est loin de répondre à ce que l'on pouvait en attendre, étant remplie d'herbes. Les huttes sont construites en terre, elles sont pour ainsi dire jetées au hasard, sans aucune régularité, et dans l'intervalle de l'une à l'autre, on voit des monceaux d'ordures entassés. La maison du roi est séparée de celle de ses sujets par un mur en terre de neuf pieds de haut, et situé à peu près dans le centre de

la ville; celles de son fils et des autres chefs sont de même entourées de murs seulement moins élevés; deux puits placés aux deux bouts des murs à l'est de la ville, fournissent aux habitans de l'eau passablement bonne et en abondance; les terres aux environs de la ville, pendant l'espace d'un demi-mille, sont bien défrichées et paraissent soigneusement cultivées; quelques arbres verts qui y croissent, soulagent la vue du voyageur fatigué par l'aspect d'une longue plaine dépouillée de verdure.

A une très-petite distance de la capitale, au midi, est située la grande ville de Barra Cunda, habitation des Busrhéens : elle contient environ quinze cents habitans. Elle n'est entourée que d'une palissade de pieux entremêlée de buissons d'épines, la seule défense que les sectateurs de Mahomet adoptent dans cette contrée. Ils n'en ont nul besoin, ne prenant jamais parti dans les guerres que se font les habitans. Si quelques invasions ont lieu sur le territoire qu'ils habitent, tout est respecté chez eux, hors les denrées, dont ils sont toujours bien approvisionnés, étant plus industrieux et plus sobres que les païens. Ordinairement leurs blés et riz sont pilés, pour être transformés ensuite en liqueurs enivrantes. On distingue aussi les mahométans des païens, par le soin que les premiers prennent de leur personne. Les Sonikeas sont en général négligés dans leur vêtement, ce qui, joint à la fumée du tabac et à

l'habitude de la boisson, les rend le peuple le plus sale que l'on puisse rencontrer.

Je remarquai à l'extérieur de Madina, un pieu sur lequel pendait un vêtement composé de plusieurs bandes d'écorce d'arbre, destiné à envelopper, de la tête aux pieds, ceux qui s'en couvraient (*). J'appris ensuite qu'il était réservé pour servir d'épouvantail aux femmes mariées. Celui qui porte ce vêtement se nomme alors Mumdo Jumbo; il se promène par la ville pour inspecter la conduite des femmes. Il m'a été dit de plus que, lorsqu'un mari croyait avoir à se plaindre d'une de ses épouses (car ils en ont plus ou moins, suivant leur fortune), il prenait lui-même cet habillement, ou le faisait prendre à l'un de ses amis. Alors celui qui devait jouer ce rôle, se plaçait dans un bois attenant à la ville, et s'annonçait aux habitans par des cris, et même par des hurlemens. Dès que le soleil était couché, il se rendait dans la place intérieure, où il était reçu par toute la population, personne ne pouvant se dispenser d'assister à cette cérémonie. A l'arrivée de ce personnage, la musique et la danse commencent et durent quelques heures, après quoi le fantôme se saisit de la coupable ou présumée telle, et la fouette sans pitié en présence de tous les assistans, qui s'égaient beaucoup de cette correction.

Nous n'avons jamais été témoin de cette céré-

(*) Pl. n°. III.

monie; mais le fait nous a été tellement attesté et avec tant de détails et de véracité, que nous ne pouvons le mettre en doute. D'ailleurs nous avons eu bien d'autres exemples de l'ignorance et de l'aveugle superstition de ces peuples encore sauvages.

Immédiatement après notre arrivée, nous fûmes empressés de nous faire annoncer au roi, et de lui demander à quelle heure il pourrait recevoir notre visite : on nous fit réponse que Sa Majesté était occupée à boire, et ne serait pas visible de long-temps.

Cependant Slatée Modiba vint nous voir, amenant un beau taureau dont il nous fit présent. Il nous répéta ce qu'on avait dit du roi, ajoutant qu'il espérait que le soir il serait en état de nous recevoir.

Vers les cinq heures après midi, je me rendis chez S. M. (si l'on peut ainsi prostituer ce titre), accompagné de M. Burton, de Lamina et du sergent Tuft, qui me servait d'interprète. Nous la trouvâmes assise sur une petite escabelle de bois en dehors des murs de sa maison, entourée de tous les grands personnages, qui paraissaient, ainsi que lui, se ressentir encore de la débauche du matin. Nous lui fîmes d'abord un petit présent, préliminaire indispensable dans ce pays, avant de présenter une requête; ensuite notre interprète lui fit connaître le plus brièvement possible le but de notre voyage, le désir que nous avions de former une alliance avec lui, et d'établir dans ces contrées une correspon-

dance commerciale, en obtenant des divers souverains la libre circulation des commerçans voyageurs, ce qui leur procurerait la liberté d'exploiter leurs denrées, et l'avantage d'avoir les marchandises européennes à bien plus bas prix qu'ils ne les avaient eues jusqu'alors. Modiba se chargea de répondre pour le roi, qui ne prononça pas une parole : son chancelier fit de longues phrases en termes très-ambigus, que l'on peut réduire à ceci : « Le Roi avait toujours pensé que l'Angleterre était amie de l'Afrique; et il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour faciliter la réussite de nos projets.

Étant obligé de me soumettre à leurs habitudes routinières, et cette première visite devant se passer en complimens de part et d'autre, quand même le roi n'eût pas été *compos mentis*, je crus devoir prendre congé sans avoir obtenu rien de positif relativement à la protection que je réclamais, comme nous étant indispensable, et qu'il fallût remettre à une autre entrevue. Cependant Modiba nous promit de surveiller S. M. le matin qui précéderait la seconde audience, afin qu'elle pût être de sang-froid : il nous pria en même temps de lui faire voir les présens que nous destinions à son maître : nous lui promîmes de les lui montrer aussitôt qu'ils seraient préparés.

Dans la nuit suivante, le sergent-major Lee aperçut un naturel qui s'était introduit dans une de nos tentes, et qui cherchait à voler quelques objets.

Malgré l'éloignement, le soldat tira un coup de fusil dans la direction, qui, sans atteindre le voleur, servit du moins à l'effrayer, ainsi que ceux qui auraient voulu l'imiter.

Le présent que nous devions offrir au roi se composait d'ambre, de corail, de tafetas bleu et blanc, d'argent, de fusils, etc., montant en tout à la valeur de trente livres sterlings. Après l'avoir soumis à l'inspection de Modiba, qui en parut satisfait, nous attendîmes jusqu'à quatre heures que S. M. nous reçût dans l'intérieur de son palais, plus sale, par comparaison, que tout le reste de la ville. Il était assis sur une peau de lion, à laquelle on voyait attachées nombre d'amulettes, sous un toit de chaume dans la forme d'un balcon, en dehors de la porte de sa chambre à coucher; il avait auprès de lui cinq des chefs ou ministres, et malgré la promesse de Modiba, il n'avait pas plus que de coutume négligé le rhum; mais cette fois il nous honora de sa conversation, et nous fit diverses questions sur notre pays, et plusieurs autres relatives à l'expédition et à l'objet qu'elle avait en vue, etc., auxquelles nous répondîmes en peu de mots, le plus clairement possible. Lorsque les présens lui furent apportés, il daigna sourire à la vue de l'ambre, mais regardant pendant quelques instans les dollars et le corail avec la plus grande indifférence, il dit quelques mots à ceux qui l'entouraient, puis se tournant vers nous : « Je m'étonne, reprit-il, que des

hommes aussi riches que vous aient pu croire que j'accepterais de semblables bagatelles, surtout lorsque je sais que vous avez fait un bien plus beau présent au roi de Katoba, qui n'est qu'un très-petit souverain. » Modiba épuisa son éloquence pour lui persuader de prendre ce que nous avions apporté; mais il n'y voulut pas consentir. Ainsi nous fûmes obligés de repartir sans avoir rien obtenu de lui.

Peu de temps après, pendant que je m'entretenais avec Modiba, sur les moyens de satisfaire ce roi insatiable, ainsi que ses ministres; il parut lui-même suivi d'environ cinquante personnes chantantes et battant du tambour; il se plaça sous un arbre à quelque distance du camp, et chargea Modiba qui avait été au-devant de lui, de nous faire savoir qu'il venait nous rendre notre visite; je m'approchai aussitôt, il me fit signe de m'asseoir auprès de lui, ce que je fis de l'air le plus gracieux qu'il me fut possible; après les salutations d'usage, il me demanda une pièce de mousseline pour lui faire une robe, à quoi je consentis à l'instant, puis il me dit qu'il avait fait amener un jeune taureau pour le souper, et ajouta de suite qu'il était porté à croire que nous avions bien mauvaise idée de lui, d'après le présent médiocre que nous lui avions fait; à ceci fut joint beaucoup de paroles incohérentes et suivies d'une longue et brillante conversation avec ceux qui l'avaient accompagné, elle dura

au moins une demi-heure, sans avoir aucun rapport au sujet que je désirais traiter; enfin il nous quitta pour retourner à la ville, en disant qu'il laissait la décision de l'affaire à Modiba.

Voulant perdre ici le moins de temps possible, je remis à Modiba pour son maître, un suplément de corail et de dolars, ajoutant que je ne pouvais, ni ne voulais rien faire de plus; mais lorsque notre médiateur arriva chez le roi, celui-ci était encore à boire et ne voulut pas le recevoir. Quelques heures après, Mausafarra le fils aîné du roi, arriva à notre camp au grand galop, accompagné de cinq ou six hommes armés de fusils et de lances; il paraissait dans une grande colère, et nous dit avoir été très-offensé que nous ne lui eussions pas rendu nos devoirs chez lui; qu'il voyait que nous faisions peu de cas de lui; mais qu'il était bien aise de nous apprendre que sa personne était aussi importante dans la contrée, que celle de son père.

Nous essayâmes de le calmer en tournant la chose en plaisanterie, et j'allais lui présenter la main quand il se retourna et partit aussi vite qu'il était venu, après avoir ordonné à l'un des hommes de sa suite, de renverser un de nos faisceaux d'armes qui se trouvait à sa portée. Mécontent de l'indifférence que nous témoignâmes de cette insulte, il descendit de cheval et revint vers nous; la première personne qu'il rencontra, à son retour, fut un de nos soldats couché et dormant;

il le frappa deux ou trois fois, et lui aurait tiré un coup de fusil s'il n'en avait été empêché par un des hommes qui l'accompagnaient; nous eûmes beaucoup de peine a nous contenir dans cette circonstance, mais ce jeune homme était ivre; la moindre imprudence de notre part, pouvait amener une affaire grave, puisqu'il s'agissait d'une tête royale: il fallut dévorer l'injure; cependant, je fis mettre tous mes hommes sous les armes, sans daigner paraître m'occuper de lui davantage : ce mouvement lui déplut, et il s'éloigna aussi-tôt.

Les habitans de la ville ayant remarqué le peu d'attention que nous avions semblé faire aux insultes du prince, pensèrent pouvoir agir de même avec impunité, et s'emparèrent des objets qui se trouvaient à leur portée: ceci devenait impossible à souffrir; cependant, ne voulant pas engager une lutte dangereuse pour mes hommes, par l'inégalité du nombre, je donnai l'ordre de transporter les bagages à quelque distance de l'arbre sous lequel nous étions assis, et j'y plaçai triple sentinelles. Pendant que nos hommes étaient occupés de ce travail, les naturels nous enlevèrent deux chevaux, un âne, un taureau et une chèvre; les chevaux et l'âne furent rendus, mais nous ne vîmes jamais le taureau.

Une surveillance exacte pendant la nuit nous garantit des voleurs, et le 5, Modiba vint de grand matin nous dire que le roi n'était pas encore satisfait de l'addition faite au premier présent, et

qu'il nous prévenait que si nous refusions d'y ajouter encore, il enverrait ses gens prendre eux-mêmes le surplus. Une demande faite dans de semblables termes ne pouvait être agréée, et cependant elle exigeait que nous prissions un parti décisif. En conséquence, je répondis à Modiba que le roi pouvait venir quand il lui plairait, que j'étais prêt à le recevoir comme il le mériterait. Alors je fis sonner du cor pour rassembler tous les animaux et les réunir aux bagages, et les hommes, l'arme au bras, formèrent un bataillon carré autour.

Modiba parut très-surpris de ma réponse, et regarda nos préparatifs sans prononcer un mot, puis quelques minutes après, il nous demanda de lui remettre sur-le-champ dix dollars en paiement de deux chevaux que nous lui avions achetés quelques jours avant, et pour laquelle somme il avait consenti alors à prendre une traite sur la caisse des commissaires de Ste.-Mary, près la rivière de Gambie. J'acquiesçai à sa demande, il donna cette somme au roi, mais nous prîmes soin de lui laisser ignorer que nous en eussions été informés. Enfin le roi nous fit savoir qu'il nous procurerait un guide et que nous pourrions partir le lendemain, et le même soir il nous envoya un taureau pour remplacer celui qui nous avait été volé. Le guide nous joignit dans la matinée. Tous nos préparatifs étant à peu près faits, le 6, nous nous mîmes en marche pour quitter Madina; ce

repaire de voleurs, mais à peine l'avant-garde avait-elle dépassé les frontières que, MM. Dochard et Partarrieau, restés pour commander l'arrière-garde conduisant les chameaux chargés, furent assaillis par une troupe nombreuse de ces bandits, qui s'étaient réunis dans l'espoir du pillage; nos hommes avaient beaucoup de peine à les empêcher d'arracher de leurs mains ce qu'ils tenaient; un de ces voleurs s'était saisi d'une petite caisse contenant des objets de pharmacie : Ferrier, un de nos soldats, l'ayant attrapé comme il se sauvait, le frappa et le renversa; Ferrier allait tirer sur ceux qui venaient au secours de leur camarade, si M. Dochard ne lui avait enlevé son fusil. Les voleurs profitèrent de ce moment pour s'enfuir et ne revinrent plus.

Nous voyageâmes treize milles au sud-est quart Est jusqu'au village de Bambako; le sol du sentier que nous suivîmes dans cette journée était composé d'une argile dure mélangée de petits cailloux, et coupé par des ravins que les pluies avaient formés, excepté pendant l'espace d'un quart de mille que nous trouvâmes des bruyères et quelques grands arbres de l'espèce des acacias.

Le caporal Picard, européen, et le soldat Richmond, natif d'Afrique, étaient si malades l'un et l'autre, qu'ils ne pouvaient marcher, deux de nos officiers leur donnèrent leurs chevaux.

Bambako est un très-petit village d'une chétive apparence, ne contenant que vingt huttes,

sa situation cependant est agréable, il est sur une plaine élevée embellie de grands arbres, parmi lesquels on voit le cotonnier dont nous avons déjà fait mention, et un grand nombre de baobabs, de tamarins et de palmiers; il a de l'eau en abondance et d'une bonne qualité, fournie par des puits de douze brasses de profondeur. Nous achetâmes ici un cheval, deux ânes, trois chèvres et un peu de grain pour nos animaux; le cheval et les ânes se trouvèrent bien à propos dans ce moment, où nous venions de perdre dans la marche de cette journée trois de ces animaux.

Nous passâmes la nuit ici, et partîmes le lendemain à six heures du matin, marchant au S. S. E. Le sol et le pays nous parurent semblables à ceux que nous avions parcourus le jour précédent, seulement le sentier étant moins rompu, les animaux marchèrent plus facilement. Nous arrivâmes à onze heures à Canopê, où je fis faire halte pour rafraîchir et pour acheter, s'il était possible, quelques ânes; nos guides nous ayant assuré que nous en trouverions ici un grand nombre, ils nous en vendirent sept qu'ils nous firent payer un prix exorbitant, en ambre, corail et tafetas bleu. Nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer de l'eau dans ce village, non qu'il en manquât, mais parce que les habitans ne nous laissaient pas approcher des puits, ils prétendaient nous faire payer l'eau comme les autres denrées que nous leur achetions; enfin, moitié par les remontrances de notre guide,

moitié par force; et après de longs débats, nous parvînmes à en obtenir.

Nous quittâmes ce village inhospitalier à trois heures après midi, pour voyager dans la même direction, à travers une contrée riche et bien diversifiée; nous vîmes à quelque distance les ruines d'une ville autrefois grande et belle, et entourée de murs, nommée Maja-Cunda; mais elle est à présent détruite. C'était la première résidence de Modiba, l'homme qui nous avait obligé dans le Woolli; il l'a abandonnée ainsi que les autres habitans, parce que les terres qui l'environnent n'étaient pas productives; effectivement le sol se compose d'un sable fin, mêlé d'une argile dure et blanche, ressemblant à la terre de pipe. Après deux heures de marche, nous arrivâmes à un petit village appelé Cussaye ou Métofodia-Cunda; les incidens dont nous fûmes tourmentés à Madina, le mécontentement qui en fût la suite, les moyens de transport si difficiles, la santé si délabrée de plusieurs de nos hommes, toutes ces circonstances avaient jeté un grand désordre dans nos équipages, ce qui me détermina à rester ici tout un jour, pour remettre du calme dans les esprits et de l'ordre dans les bagages: nous plaçâmes notre bivouac à l'ombre de quelques grands arbres endehors du village. Le chef fut extrêmement complaisant et attentif pour nous procurer tout ce dont nous pouvions manquer, autant que ses moyens le lui permettaient.

CHAPITRE V.

Départ de Kussaye. — Passage à travers les bois de Simbarri. — Perte de chameaux. — Ruine et départ de Muntobe. — Arrivée à Sausanding. — Halte. — Le guide Woolli nous quitte. — Congé du caporal Harrop. — Arrivée à Sabée, la première ville du Bondoo. — Perte d'animaux. — Opposition de notre guide à notre départ. — Arrivée à Loonchea. — Mortalité parmi les chameaux. — Supplément de provisions de l'almamy. — M. Dochard envoyé en avant avec un présent pour l'almamy. — Départ de Lonchea. — Arrivée à Dachadoonga. — Difficulté et délai pour le transport des bagages. — Description d'un poison nommé l'arbre talée. — Arrivée à Goodeerri. — M. Dochard revient de la capitale. — Arrivée du fils aîné d'Almamy. — Transaction avec le père et difficulté pour s'arranger avec lui. — Départ de Goodeerri et arrivée à Boolibany, la capitale de Bondoo.

Pendant notre petit séjour à Kussaye, nos animaux furent amplement nourris avec du grain et des feuilles de pistachier; mais il fallut les arracher de ce séjour agréable le 9, à six heures du matin, pour continuer notre route d'un pas lent à l'E. N. E.

M. Nelson, le caporal Picard, Nicolson et Richmond avaient été pris de la fièvre depuis le 7

au soir; le reste de l'expédition continuait à jouir d'une bonne santé. Mais il n'en était pas de même de nos animaux; trois chevaux étaient morts depuis notre arrivée à Métafodia-Cunda, et plus de moitié de ce qui nous restait était incapable de porter leur charge, et malgré notre prévoyance, il avait été impossible de nous procurer un nombre suffisant de porteurs parmi les naturels; nos propres soldats dont la plupart étaient natifs d'Afrique, suppléèrent à cet inconvénient par leur zèle, en se chargeant de porter le surplus des ballots; ce qui nous mit à même de continuer notre marche, qui devenait à chaque instant plus pénible; les hommes ployant eux-mêmes sous le poids des fardeaux qu'ils portaient, ne pouvaient plus diriger les animaux, et soit que l'on eût mal attaché les ballots sur le dos des ânes nouvellement achetés, soit que la forme ronde donnée à nos paquets les disposassent à tourner sur le dos de l'animal. Nous étions sans cesse obligés de nous arrêter pour remédier à quelque inconvénient de ce genre, ce qui nous causa beaucoup d'ennui et de retard; à midi, nous fîmes halte sur les ruines d'une ville nommée Bantanto, dans le bois de Simbarry; nous y trouvâmes des puits ayant jusqu'à trente brasses de profondeur, qui cependant nous procurèrent de l'eau en abondance, mais désagréable au goût et à l'odorat, ce que j'attribuai à la stagnation de l'eau depuis l'abandon de la ville.

Nous demeurâmes ici jusqu'au lendemain 10, six heures du matin. Au moment de partir, on s'aperçut qu'un chameau manquait, il avait été volé par quelques naturels vagabonds, où il s'était écarté de lui-même pour chercher des pâturages plus à son goût. C'était une véritable perte, dans la pénurie où nous nous trouvions. Après avoir fait partir la première division, je restai vainement jusqu'à quatre heures pour faire chercher cet animal; lorsque, lassé d'infructueuses recherches, je laissai M. Partarrieau pour l'attendre dans l'espoir qu'il reviendrait, et je rejoignis l'avant-garde à neuf heures, aux ruines de Montobe.

Cette ville doit avoir été grande et belle, elle était séparée en deux parties distinctes, nous campâmes dans la plus petite, située sur une éminence ombragée par de superbes arbres, l'autre partie de la ville était placée dans le milieu d'une plaine étendue portant encore des marques de culture, et généralement entourée de bois; l'une et l'autre ont un grand nombre de puits ayant seulement trois ou quatre pieds de profondeur, dont l'eau, n'étant pas renouvelée depuis long-temps, était bourbeuse; nous fûmes obligés de les curer avant d'en obtenir de potable; le sol me parut meilleur qu'aucun de ceux que j'avais trouvés jusqu'ici; c'est une terre meuble, mélangée d'un sable blanc. Les murs de quatre pieds de haut, et plusieurs des maisons me parurent solidement construits, on y avait

employé une argile jaune mêlée de bouse de vaches, d'herbes sèches ou de paille coupée.

La destruction de cette malheureuse ville avait eu lieu trois mois avant notre arrivée, par le peuple de Bondoo, dans une de leurs excursions meurtrières; la plus grande partie des habitans avaient été tués ou fait prisonniers (esclaves). Sort trop commun dans ces contrées, où le plus fort est toujours prêt à fondre sur le plus faible, sans aucun sujet de plainte, et sans que rien puisse faire prévoir leurs intentions hostiles à leurs malheureuses victimes; ils n'ont pas d'autre but que de s'enrichir en faisant des prisonniers pour les vendre, oubliant que ces créatures infortunées sont leurs compatriotes.

Une multitude de pensées s'élevèrent dans mon esprit en fixant avec horreur des cadavres encore gissans en dehors des murs de la ville.

Les habitans de ce séjour agréable étaient sans doute heureux jusqu'au moment de cette incursion; ceux qui avaient échappé à la mort étaient maintenant réduits à l'esclavage, pleurant tout à la fois leur patrie et les liens les plus chers de la nature; et les hommes à qui ils doivent une si atroce existence sont exposés d'un moment à l'autre à éprouver un semblable sort! Mais l'appât de l'or est plus fort chez ces barbares sauvages que la crainte de subir un jour un pareil traitement, et tant qu'ils trouveront des marchands pour acheter leurs semblables, ils continueront

cet infâme trafic. Combien l'Angleterre, et toutes les autres nations de l'Europe ne doivent-elles pas se féliciter et remercier la Providence de jouir de la civilisation, et d'être à l'abri de ces odieuses surprises.

M. Partarrieau n'ayant encore pu venir nous joindre, nous laissâmes Muntobé le 11 à six heures du matin, et marchant lentement à l'est jusqu'à midi, nous arrivâmes à la petite ville de Sansandig, la dernière du territoire de Wooli; bien située sur une éminence au pied de laquelle coule en serpentant dans une belle vallée, un bras de la Gambie, presqu'à sec maintenant; ses bords sont couverts de roseaux, d'acacias, de mimosas, qui nous procurèrent un ombrage délicieux pendant l'ardeur du soleil. Nous restâmes ici un jour tout entier pour restaurer nos animaux, particulièrement nos chameaux, dont la faiblesse s'était augmentée depuis deux jours par le manque de l'espèce de nourriture convenable pour eux. Nous en perdîmes un qui tomba mort subitement, le Maure nous apprit que cet événement était causé par une herbe qu'il avait mangée, reconnue pour un poison subtil et très-abondant dans cette contrée; nos hommes profitèrent de cette occasion pour laver leur linge; on ne pouvait trouver une circonstance plus favorable, étant éloigné de tous pays habités, et la sécheresse nous faisant craindre de ne pas retrouver d'eau sur le chemin d'ici aux frontières de Bondoo.

Le soldat Picard s'était trouvé si mal en chemin, que nous avions été obligés de le laisser à l'ombre sous un arbre jusqu'au soir; dès que nous fûmes arrivés à notre halte, nous envoyâmes huit hommes avec un hamac pour le rapporter, mais avant qu'ils fussent arrivés, il avait déjà recouvré assez de force pour monter sur un des chevaux de M. Partarrieau, lorsque celui-ci le rencontra. Le chameau perdu à Bantanto avait été volé par un des hommes de la suite du roi. Nos gens en le cherchant suivirent ses traces jusqu'à Kussaye, cependant le voleur trouva moyen de s'échapper avec sa prise, et M. Partarrieau resta avec un seul chameau pour porter le bagage de deux. Les ânes, quoiqu'extrêmement chargés, marchèrent bien, et nous eûmes la preuve qu'ils étaient plus propres à ce service que les chevaux ou même les chameaux.

Notre guide refusa de nous accompagner plus loin, par la crainte, disait-il, d'être détenu par les habitans, en entrant sur le territoire de Bondoo; j'en fus très-fâché, car cet homme était doux et attentif; mais rien ne put le déterminer à nous suivre. Je présume qu'il pensait qu'à notre arrivée dans une ville de Bondoo, nous le ferions arrêter jusqu'à ce que notre chameau nous fut rendu: il est vrai que ce parti avait été proposé par quelques officiers pour l'effrayer, mais jamais nous n'en eûmes réellement l'intention; quoi qu'il en soit, ne pouvant le déterminer à changer

d'avis, je le congédiai avec un présent de vingt-deux barres.

Le caporal Harrop, natif de Woolli, reçut également son congé ici; il avait été vendu comme esclave dans sa jeunesse, et libéré par une croisière anglaise. Il retrouva sa mère à Madina qui, sans doute, regarda son fils comme échappé du tombeau; il nous témoigna le désir de rester avec elle : il eût été aussi inutile que maladroit de le refuser, puisque dans ce pays, il pouvait déserter sans avoir à craindre aucune punition; aussi je lui accordai sa demande, en saisissant cette occasion de nous montrer bons et généreux aux yeux de ses compatriotes; Harrop parut très-reconnaissant de cette indulgence, et dit qu'il n'oublierait jamais les Anglais et qu'il retournerait près de la Gambie pour dépenser avec nos compatriotes, l'argent que nous lui avions fait gagner.

Il fit un adieu amical à ses camarades, et retourna avec le guide près de sa vieille mère.

Nous goûtâmes une espèce de boisson faite avec du miel et du millet fermenté, qui ressemblait à de l'hydromel par son acidité; mais le défaut d'amertume, la rend repoussante.

Après avoir acheté six ânes, nous partîmes le 13, à six heures du matin, et nous entrâmes dans une espèce de désert, dans lequel nous voyageâmes à l'est jusque vers midi; alors j'aperçus une large ouverture pratiquée dans un bois, je m'empressai

d'y entrer et j'y trouvai un abreuvoir presque à sec ; mais certainement sujet à des débordemens dans la saison des pluies. Il sert à abreuver les éléphans; je ne pus en douter, car le sol était couvert des traces que laissent leurs pieds, lorsqu'ils y viennent pour se désaltérer. Un de nos hommes s'étant écarté à quelque distance du sentier, nous dit en avoir vu deux : on nous assura qu'il avait existé ici autrefois une ville nommée Sabée-Looroo ; mais on n'en retrouve d'autres traces qu'une plantation de grands arbres, telle que toutes les villes d'Afrique sont dans l'usage d'en avoir autour de leurs murs ou de leurs palissades.

De ce lieu jusqu'aux frontières de Bondoo, nous ne devions point trouver d'eau; aussi nous nous décidâmes à remplir de grandes outres de cuir de celle-ci, afin d'éviter le tourment de la soif, si terrible en marchant pendant la chaleur du jour.

Nous quittâmes notre abreuvoir à six heures du soir, et nous marchâmes très-lestement à travers le bois, en nous dirigeant au N. E., jusqu'à dix heures et demie, que nous fûmes obligés de faire halte, parce que la nuit devint très-sombre. Plusieurs de nos chevaux, surtout dans l'arrière-garde, étaient fort malades : quatre étaient tombés morts sur le chemin. Je laissai M. Pilkington avec quatre hommes, pour garder leur charge jusqu'à ce que nous puissons lui renvoyer des ânes. Il n'arriva à notre bivouac que le lendemain à la pointe du jour. Nous avions perdu six

chevaux dans cette marche, et nous étions menacés d'en perdre davantage chaque jour. Nos provisions devenaient également très-rares; mais l'espoir de trouver à Bondoo de quoi remplacer amplement tout ce qui nous manquait, nous donnait le courage pour supporter nos privations, et il nous les rendait moins pénibles.

Nous arrivâmes à Sabee le 14, à sept heures du matin, et nous campâmes sur une place élevée, au N. E., à la distance de cinquante toises de la ville, qui est grande, entourée de murs, et située dans une plaine étendue, dont le terrain s'élève insensiblement à l'E. S. E., et est bornée par des montagnes dans cette direction, à travers lesquelles coule un petit torrent que les naturels appellent le Neerico.

Les habitans de Sabee sont tous mahométans et surrawoollies; ils viennent originairement de Kajaga ou Galam; ils paraissent doux et paisibles. Non-seulement ils sont mieux vêtus, mais plus propres sur leur personne que ceux de Woolli. leurs denrées sont aussi plus abondantes, nous y trouvâmes à acheter trois ânes, trois petits tauraux, une chèvre avec quelques volailles, du lait, du beurre et des œufs.

La latitude de Sabee, est par une hauteur méridienne du bord inférieur du soleil, de 85° 22' 6"; le thermomètre à l'ombre indiquait 14° 20' 58". Ils cultivent sur les bords du Neerico, dans les parties les plus humides, une espèce de tabac, à basse

tige et d'un vert pâle, portant une fleur jaune : on le manufacture pour être employé en poudre, la seule manière dont ils en fassent usage ; ils en cultivent une seconde espèce plus grande et plus ressemblante par la forme et la couleur au tabac d'Amérique, qui porte une fleur blanche, et qu'ils emploient à fumer lorsqu'il est sec.

On trouve ici le maïs, le millet et deux autres variétés de grains, le riz, le coton, l'indigo et quelques oignons et potirons : toutes ces productions paraissent très-bien adaptées au terrain.

Comme nous nous disposions à partir le 15 au matin, un homme nommé Masiri-Cabba, qui était venu de Bondoo voir Lamina, et qui nous avait joint à Kayaye, vint pour nous dire, qu'un messager envoyé par l'Almamy, nous apportait de sa part, la défense d'avancer plus avant dans son royaume, avant d'avoir envoyé quelqu'un vers lui, pour en obtenir la permission. Nous devinâmes bientôt que ce n'était qu'un complot entre ces deux hommes pour nous retenir, car nous les avions vus causer en particulier quelques minutes avant, ce qui nous décida à n'avoir aucun égard à ce soi-disant messager, et à partir à 6 heures du matin; voyageant au S. E. dans une belle contrée, ouverte, très-cultivée et plus divisée en montagnes et vallons qu'aucune de celles que nous avions encore rencontrées.

Nous nous arrêtâmes à un village d'une assez grande étendue dont les huttes sont assez éloi-

gnées les unes des autres, on le nomme Jumjoury : il est situé sur une éminence, et rien ne le protége. Nous y trouvâmes en grande quantité le cotonier qui y croît avec vigueur, et les plantations paraissent disposées avec beaucoup de symétrie. Le chef nous fit présent d'une chèvre et d'un peu de cous-cous (*). Nous lui donnâmes en retour le double de leur valeur. Sans doute il n'y a jamais eu de profit pour l'expédition à accepter ces présens, faits dans l'espérance d'en tirer avantage, mais il eut été dangereux de les refuser, puisqu'on eût regardé ce refus comme une insulte. Nous achetâmes ici deux beaux moutons, cinq chèvres et quelques grains.

Après avoir quitté Jumjoury le 16 à six heures du matin, nous voyageâmes à l'est dans une riche contrée, généralement cultivée et passant par un petit village pour arriver à Lonchéa, située à l'E. S. E. de Jumjoury. Les chameaux cheminèrent avec peine dans cette journée; l'un d'eux tomba mort au moment de notre arrivée, et les autres paraissaient très-malades. Nous fîmes halte sous de grands arbres, à côté d'un ravin profond, dont le fond, à l'époque de la sécheresse, n'était qu'une boue humide; mais au moment des pluies, il devient un torrent qui coule au S. S. O.

Le supplément de riz que nous avions apporté

(*) Le cous-cous est la nourriture de la plupart des peuples de l'Afrique; ils la retirent des graines de l'*holcus spicatus*.

de Kayaye était presque épuisé; il ne nous en restait que quelques mesures, et nous étions dans l'impossibilité de nous procurer ici de la farine, même pour deux jours, les seules ressources que nous y trouvâmes, furent du lait et quelques volailles.

Un de nos chameaux paraissant prêt à mourir, je le fis tuer, et sa chair fut une excellente nourriture pour nos hommes; j'y goûtai et la trouvai aussi bonne que le meilleur bœuf que nous nous nous serions procuré.

Le chef de la ville me fit demander, et me dit qu'il avait reçu d'Almamy, l'ordre de me fournir une petite provision de blé, et qu'il était prêt à nous la remettre; comme il était gâté, nous ne pouvions en faire usage, je le sollicitai d'y substituer du cous-cous et de la farine, ce qu'il fit volontiers. La nécessité où nous nous trouvions d'attendre ce suplément et la mort de nos trois chameaux depuis notre arrivée ici, nous obligea à y rester quelque temps, dont je profitai, pour envoyer M. Dochard à la capitale vers l'Almamy, afin de réclamer son assistance et sa protection, pendant que nous traverserions son royaume : les arrangemens pris, M. Dochard partit accompagné de Masiri-Cabba-Dharra, un des sujets du roi de Ségo, et quatre de nos hommes : il emporta des morceaux d'un bel ambre pour les offrir au roi. Le même jour, ayant reçu du chef de la ville, une provision de cous-cous et de farine suffi-

gnées les unes des autres, on le nomme Jumjoury : il est situé sur une éminence, et rien ne le protége. Nous y trouvâmes en grande quantité le cotonier qui y croît avec vigueur, et les plantations paraissent disposées avec beaucoup de symétrie. Le chef nous fit présent d'une chèvre et d'un peu de cous-cous (*). Nous lui donnâmes en retour le double de leur valeur. Sans doute il n'y a jamais eu de profit pour l'expédition à accepter ces présens, faits dans l'espérance d'en tirer avantage, mais il eut été dangereux de les refuser, puisqu'on eût regardé ce refus comme une insulte. Nous achetâmes ici deux beaux moutons, cinq chèvres et quelques grains.

Après avoir quitté Jumjoury le 16 à six heures du matin, nous voyageâmes à l'est dans une riche contrée, généralement cultivée et passant par un petit village pour arriver à Lonchéa, située à l'E. S. E. de Jumjoury. Les chameaux cheminèrent avec peine dans cette journée; l'un d'eux tomba mort au moment de notre arrivée, et les autres paraissaient très-malades. Nous fîmes halte sous de grands arbres, à côté d'un ravin profond, dont le fond, à l'époque de la sécheresse, n'était qu'une boue humide; mais au moment des pluies, il devient un torrent qui coule au S. S. O.

Le supplément de riz que nous avions apporté

(*) Le cous-cous est la nourriture de la plupart des peuples de l'Afrique ; ils la retirent des graines de l'*holcus spicatus*.

de Kayaye était presque épuisé; il ne nous en restait que quelques mesures, et nous étions dans l'impossibilité de nous procurer ici de la farine, même pour deux jours, les seules ressources que nous y trouvâmes, furent du lait et quelques volailles.

Un de nos chameaux paraissant prêt à mourir, je le fis tuer, et sa chair fut une excellente nourriture pour nos hommes; j'y goûtai et la trouvai aussi bonne que le meilleur bœuf que nous nous nous serions procuré.

Le chef de la ville me fit demander, et me dit qu'il avait reçu d'Almamy, l'ordre de me fournir une petite provision de blé, et qu'il était prêt à nous la remettre; comme il était gâté, nous ne pouvions en faire usage, je le sollicitai d'y substituer du cous-cous et de la farine, ce qu'il fit volontiers. La nécessité où nous nous trouvions d'attendre ce suplément et la mort de nos trois chameaux depuis notre arrivée ici, nous obligea à y rester quelque temps, dont je profitai, pour envoyer M. Dochard à la capitale vers l'Almamy, afin de réclamer son assistance et sa protection, pendant que nous traverserions son royaume : les arrangemens pris, M. Dochard partit accompagné de Masiri-Cabba-Dharra, un des sujets du roi de Ségo, et quatre de nos hommes : il emporta des morceaux d'un bel ambre pour les offrir au roi. Le même jour, ayant reçu du chef de la ville, une provision de cous-cous et de farine suffi-

sante pour six jours, nous répartîmes la charge des trois chameaux morts, sur les autres animaux qui nous restaient, et nous nous mîmes en route à cinq heures après midi; nous nous dirigeâmes à l'E. N. E., dans un pays plat, coupé souvent par les lits desséchés des torrens, dont les bords sont couverts d'acacias et de mimosas; un de ces ravins était si profond que nous eûmes beaucoup de peines à le traverser; plusieurs de nos ânes tombèrent, en se débarrassant de leur fardeau, ce qui, joint à la mort d'un de nos chameaux, qui survint en même temps, occasionna un retard considérable, et fut cause que nous n'arrivâmes à Gongally qu'à minuit, harassés de fatigue.

Dans le cours de la matinée du 19, j'achetai deux ânes; ce fut tout ce que je pus tirer de cette ville, quoique les habitans eussent pu faire davantage, et que je leur offrisse des prix très-élevés, ce qui m'obligea de louer quelques porteurs en sus; de nouvelles dificultées s'élevèrent avec ce moyen de transport par l'excessive surveillance à laquelle nous étions forcés, pour empêcher chacun de ces hommes de s'écarter du chemin et de nous échapper avec sa charge.

Nous quittâmes Gongally à quatre heures après midi, et nous arrivâmes à Dacha-Doonga, après une marche très-fatigante pendant trois heures et demie, sur un terrain rocailleux et dans un pays très-boisé.

Gongally est une petite ville, dont le chef a épousé une fille de l'Almamy.

Il nous restait très-peu de chevaux; nos chameaux étaient si faibles qu'ils étaient hors d'état de porter la moindre charge, et nous n'avions pu trouver à acheter des ânes pour y suppléer. C'est pourquoi le 20, je pris le parti d'envoyer M. Burton à Gooderie, avec tous les ânes et autant de fardeaux qu'ils pouvaient emporter : il devait me les renvoyer le lendemain de grand matin, soit que les guides se fussent détournés exprès, soit qu'ils eussent réellement perdu le véritable chemin, ce ne fut que le 21 à huit heures du soir que les ânes arrivèrent, ayant été obligé d'envoyer Lamina au devant d'eux pour remettre leurs conducteurs dans la route.

Nous achetâmes ici trois beaux ânes, et nous partîmes le 22 à sept heures du matin, et à onze heures, nous arrivâmes à un autre petit village nommé Ganado. MM. Nelson et Pilkington, étaient allés à Goodeerie, n'y trouvant personne de l'expédition, ils revinrent sur leurs pas nous joindre à Ganado, où nous passâmes la nuit; nous y perdîmes quatre chevaux et six moutons qui nous restaient; ils moururent empoisonnés, pour avoir mangé les feuilles d'un arbre appelé Talee par les naturels; il est très-abondant dans cette contrée; c'est un poison violent dont le goût est agréable; les païens dans quelques parties de l'Afrique, se servent de l'infusion de l'écorce

de cet arbre, pour leur servir d'épreuve contre ceux qu'ils soupçonnent de sorcellerie; l'accusé est obligé d'en boire une certaine dose, qui lui procure ordinairement des vomissemens et de violentes douleurs d'estomac, plus ou moins fortes, suivant la constitution de l'individu, le plus souvent il en meurt, et alors il est reconnu coupable; ceux qui échappent à la mort, ne le doivent qu'à l'antidote administré à temps, ou à la faiblesse de la dose préparée adroitement par celui qui en est chargé, en reconnaissance d'un riche présent qui lui est remis avant la préparation; alors l'accusé est déclaré innocent: les mahométans pratiquent peu cette coutume.

M. Burton étant le seul officier en état de faire un service actif, je l'envoyai à Gooderie le 23 au matin, avec tous les ânes chargés, pour qu'ils me fussent renvoyés le même soir; il nous quitta à quatre heures, et à neuf heures nos ânes étaient au camp.

La contrée environnante est réellement agréable, entrecoupée de montagnes et de vallons couverts de bois magnifiques. A une petite distance, au S. E., on trouve une rivière désséchée, qui au temps des pluies, coule au sud-ouest et se joint à la Gambie. Ici les habitans avaient commencé à semer le blé et le riz. Le temps annonçait de la pluie depuis deux ou trois jours, pendant lesquels nous avions eu des éclairs et du tonnerre sans pluie ni vent, mais avec une chaleur continuelle. Les tra-

vaux de la culture ne sont pas très-pénibles dans ce pays; on commence par nétoyer complètement la terre du chanvre et des herbes ou petits arbustes qui ont repoussé depuis la récolte précédente; ensuite, on réunit le tout, on le brûle, et l'on étend les cendres sur la surface, puis on fait des petits trous dans la terre, à un pied ou dix pouces de distance, les uns des autres, on jette dans chaque trois ou quatre grains de blé, puis on les recouvre de ce mélange de terre et de sable; ils restent ainsi jusqu'à ce que le blé soit sorti de terre environ à deux pieds de haut; alors avec la houe, on arrache de nouveau, toutes les mauvaises herbes qui ont repoussé entres les mottes du grain, et cette dernière opération se renouvelle souvent, dans ce pays où la végétation est exubérante, surtout dans la saison des pluies.

Le 24 à sept heures du matin, nous quittâmes Ganado, passant à travers deux petits villages, situés dans un pays découvert et bien cultivé; à quelques distances, nous vîmes une troupe énorme de singes noirs, qui à notre approche, jetèrent d'effroyables cris et s'enfuirent dans les bois: j'en remarquai plusieurs de la taille de nos plus gros chiens.

A neuf heures, nous arrivâmes à Gooderie, petit village dont les maisons sont éparses; il est habité par des Surrawoollies et des Foolahs, et Masiri-Caoba en est le chef: il nous procura des huttes en nombre suffisant pour abriter nos hommes et

nos bagages; comme je prévoyais que je serais forcé de rester ici plusieurs jours, et que la saison des pluies arrivait à grands pas, j'acceptai avec empressement ce moyen d'attendre à couvert les difficultés que nous devions craindre de la part d'Almamy, et nous prîmes, pour ainsi dire, notre quartier d'hiver à Gooderie.

M. Dochard revint et nous apprit que le roi était absent à cause de la guerre qu'il faisait aux peuples de Galane. Comme il lui aurait fallu peut-être l'attendre long-temps, il aima mieux rester pendant ce temps avec nous, et revint le 21 sans avoir vu le roi. Il était accompagné d'Almamy-Gay, un neveu de sa majesté, qui nous était envoyé pour nous procurer un supplément de taureaux et de grains. L'Almamy fit dire à M. Dochard qu'il était fort satisfait d'apprendre que nous étions dans son pays, et qu'il nous donnerait assistance et protection, autant qu'il serait en son pouvoir, jusqu'à Foolidoo; que lorsque nous y serions arrivés, un seul de ses chefs serait pour nous une sauve-garde suffisante; mais qu'il nous demandait de l'attendre à Gooderie jusqu'à ce qu'il vint nous voir, et qu'il y serait sous peu de jours. Cette demande annonçait un long retard et devenait très-contrariante pour nous. Cependant il nous était impossible, sans courir beaucoup de dangers, de continuer notre course à travers le territoire d'Almamy, lorsqu'il paraissait entraver notre départ, et cependant nous sentions

l'inconvénient d'un délai tout en reconnaissant la difficulté de voyager dans le pays pendant la saison des pluies qui devait commencer le mois prochain, il fallut céder à celui dont nous dépendions, et nous résoudre à attendre avec patience.

Depuis notre arrivée ici, nous étions tourmentés par une multitude de mendians de toute espèce; des princes et leurs femmes venaient nous offrir des bagatelles en présent, dans l'espérance de recevoir le double en retour ; les gens qu'ils traînaient à leur suite n'étaient pas moins exigeans. Les Goolahs (ou les chanteurs) toujours en foule autour de ceux qui ont quelque chose à donner, nous entouraient pour célébrer nos louanges, et s'accompagnaient de tambours et d'un instrument ressemblant à nos guitares; alors nous essayâmes de nous en débarrasser en leur donnant quelques bagatelles; mais cela ne contentait pas leurs désirs. Quelques chefs les avaient accoutumés à recevoir en paiement jusqu'à des esclaves, ce qui les rendait très-exigeans pour nous, qu'ils regardaient comme très-riches, et plus peut-être que nous n'étions réellement. Jamais ma patience ne fut mise à une plus rude épreuve.

Le 31, il nous arriva un homme de Boolibany pour nous dire que l'Almamy serait à Gooderie le jour suivant; mais nous restâmes jusqu'au 5 de juin sans entendre parler de lui. Dans cet intervalle nous fûmes harcelés par ses neveux, cousins, etc.,

qui ne venaient à notre camp que pour demander.

Le 5, Saada le fils aîné d'Almamy, accompagné de deux ministres de sa majesté et de trois autres grands personnages du pays, vint pour nous annoncer l'arrivée de son père dans une petite ville portant le même nom que celle-ci, environ à cinq milles de distance à l'est.

Il prétendait que je me rendisse au-devant de lui, et j'étais prêt à sacrifier ma dignité au désir d'accélérer le départ de l'expédition, lorsque Lamina leur persuada, que n'étant que porteurs de message, c'était à eux à venir vers moi. Saada s'y décida, mais il ne nous parla qu'avec hauteur et avec un air d'indifférence très-offensant : il affectait de s'envelopper la bouche et le nez avec la partie de son turban qui était pendante sur son cou, comme si il eût craint de respirer le même air qu'un infidèle. Certaines paroles exprimées à la fin et d'un ton impérieux, nous apprirent enfin, qu'Almamy était arrivé et qu'il désirait me voir, il m'offrait le choix d'aller le joindre, ou de se rendre lui-même à notre camp. Je me décidai aussitôt à l'aller trouver, convaincu que sa présence nous amènerait une troupe de mendians insupportables. Je partis sur-le-champ, accompagné de MM. Dochard, Partarrieau, Lamina, Masiri-Cubba, et d'un de nos hommes pour servir d'interprète, sans aucune suite.

Arrivés à la ville, il nous fallut attendre une

demi-heure avant d'obtenir audience; ensuite, après les complimens d'usage, je lui fis connaître, à l'aide de mon interprète et le plus brièvement possible, le motif de notre passage dans son pays, et le désir que je formais, qu'il ne nous retînt que quelques jours, ayant seulement l'intention de traverser son territoire. Il répondit qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour nous satisfaire; que le plus ou moins de prolongation de notre séjour ici dépendait de notre volonté, ce qui voulait dire, en d'autres termes, du prix que nous mettrions à obtenir un prompt départ, en nous faisant entendre que le présent que je lui avais envoyé par M. Dochard, était à peine digne de son *goulas* (*).

Je compris le reproche, et je lui demandai d'envoyer des gens de sa suite, pour rapporter le présent que nous lui destinions. Ceux-ci furent bientôt désignés et conduits par *Saada*, qui reçut l'ordre de rester avec nous. L'Almamy nous nous dit obligeamment qu'il l'envoyait pour veiller à ce que nous fussions convenablement traités; mais ce n'était réellement que pour nous espionner. Alors nous revînmes aussitôt au lieu de notre halte.

Le lendemain, 6, dans la matinée, je fis voir aux employés d'Almamy, les présens que je lui destinais; ils étaient dix fois plus considérables

(*) Espèce de jongleur.

que ceux que j'avais faits au roi de Wooli : je fis en même temps un beau présent à *Saada*, dont il parut reconnaissant; mais il nous dit que nous devrions d'abord terminer avec son père, demandant si ce que l'on venait de lui montrer était seulement regardé comme un service ou une douceur, ainsi qu'ils appellent les présens qui précèdent les cadeaux considérables. Je répondis que c'était tout ce que je prétendais donner. Alors ils dirent que c'était trop peu, et de longs pour-parlers s'établirent, sans qu'on pût s'accorder. Je me décidai alors à retourner près de l'Almamy, espérant trouver plus de facilité à traiter avec lui, qu'avec ses ministres; mais mon attente fut bien trompée, il fut encore plus difficile qu'eux, ce qui me paraissait impossible. En définitif, il nous dit positivement que, si nous ne voulions pas terminer avec ses ministres, nous étions les maîtres de venir chez lui où il retournait à l'instant, ne voulant pas attendre plus long-temps, ajoutant qu'il nous recevrait lorsque nous serions disposés à consentir à ses demandes, qui portaient principalement sur une augmentation de présens; que d'ailleurs tous les rois des contrées voisines ne voyaient qu'avec défiance notre voyage vers l'est, et qu'enfin les chefs de son royaume y étaient formellement opposés, et qu'il prenait une grande responsabilité en nous permettant de continuer notre voyage. Il ajouta à

cela des réflexions très-fastidieuses, mais toujours dans le même sens.

Pour éviter de nouveaux délais, nous nous décidâmes à donner à ces misérables au-delà, peut-être, de ce que la prudence permettait; mais il fallait s'en débarrasser, à quelque prix que ce fût. Les pluies commençaient, nous n'avions pas un jour à perdre pour le salut de l'expédition.

Ayant rassemblé un énorme présent, j'envoyai M. Partarrieau le porter au roi. Ce ne fut que le 9 qu'il revint, ayant à peu près satisfait cet homme insatiable. Cependant il fit encore des observations en le recevant, insinuant qu'on l'avait informé que nous avions des monceaux d'or et d'argent. Depuis ce jour, les demandes se renouvelèrent sans cesse, et ce ne fut que le 13, que je parvins à terminer avec lui, en lui donnant un ordre sur la Gambie, pour toucher cent vingt livres de poudre de guerre, vingt fusils communs et un beau mousqueton.

Le 14, il vint, disait-il, pour nous faire une visite d'amitié : il était accompagné d'une troupe de ministres, de chefs, etc., qui tous, probablement, s'attendaient à recevoir quelque chose. Pour cette fois, il parut parfaitement content de tout ce que nous avions fait pour lui et sa suite, et il nous promit d'envoyer un guide capable de remplir nos desseins, et qu'il nous conduirait dans quelle direction où il nous plairait de porter nos pas. Cependant nous ne pûmes obtenir ce

guide que le 17, et dans cet intervalle l'Almamy avait changé de résolution. Il prétendait absolument diriger notre marche en passant par Lasson, parce que, disait-il, le chef de cette contrée était son ami. Ce fut précisément ce qui nous fit craindre de prendre cette route, par la conviction qu'ils s'entendraient pour nous retarder encore, et peut-être nous mettre dans l'impossibilité d'exécuter nos projets.

Néanmoins l'Almamy nous envoya son neveu, pour nous procurer des subsistances. Elles étaient devenues fort rares depuis notre arrivée à Gooderie, quelque prix que nous en offrissions, et nous étions forcés d'envoyer des hommes de tous côtés, pour chercher à grands frais du blé, du riz, et autres objets propres à la nourriture de notre troupe. Les princes et les chefs rôdaient sans cesse autour du camp, dans l'espérance d'obtenir quelque chose de notre générosité. Les bagatelles que nous leur donnions étaient loin de contenter leur avarice. Ils empêchaient les habitans d'apporter au marché le peu de denrées qu'ils pouvaient y vendre dans les temps les plus difficiles de l'année. L'Almamy nous envoya en présent un jeune esclave maure, beau garçon, âgé seulement de huit ans, en nous faisant dire que nous pourrions l'échanger contre des taureaux, et que ce serait un moyen certain de nous en procurer. Quelqu'affamé que nous fussions, nous aimions mieux nous condamner

encore à l'abstinence, que de trafiquer de la liberté d'une créature humaine. Cet enfant paraissait frappé de terreur, et il était persuadé que nous devions le manger. Comme il parlait très-bien la langue du pays, on essaya de le tranquilliser; mais il s'écoula quelque temps avant que ses craintes fussent évanouies. Pendant plusieurs jours nous nous étions soumis avec résignation aux privations auxquelles on nous avait condamnés; en voyant qu'aucune autre ressource ne nous était offerte pour nous procurer des vivres, que d'obéir aveuglément à la volonté d'Almamy. J'y parvins enfin, par de nouveaux présens offerts à lui et à sa suite, et je n'oubliai point les *Sonikeas* ou chanteurs, et les forgerons, race de mendians insatiables, peut-être encore plus difficiles à contenter que leur maître. Ces gens ont une telle influence sur lui, qu'il ne décide aucune affaire sans avoir pris leur avis. Je crus donc nécessaire d'acheter la protection de ces insignes fourbes, qui, lorsqu'ils recevaient nos présens, nous faisaient les plus belles promesses, et qui, de retour auprès de l'Almamy, tenaient un langage tout différent. Nous fûmes ainsi ballottés par l'Almamy et par ceux qui l'entouraient, au moment même où nous croyions être certains qu'ils allaient tenir enfin leurs promesses. Des difficultés s'élevèrent de nouveau, et il est impossible que les personnes qui n'ont pas eu occasion de connaître cette espèce d'hommes, puissent se

former une idée de leur fourberie, de leur duplicité, et du supplice que peut éprouver un Européen placé sous la dépendance de semblables êtres; pour les besoins les plus nécessaires de la vie.

Telle était notre situation le 16; je fus moi-même à la résidence d'Almamy, pour tâcher d'obtenir de lui la permission de suivre la route qui nous paraîtrait le plus à notre convenance: mes efforts furent inutiles; je ne pus réussir à le persuader. Je feignis alors de me résigner de bonne grâce à suivre le chemin qu'il indiquerait, et je lui annonçai que nous serions prêts à partir le 18; comme je le croyais plus en droit de nous protéger sur la route qu'il nous avait choisie, je demandai que le guide fut désigné sur-le-champ; l'Almamy ayant consenti à nous satisfaire sur ce point, nous retournâmes à nos huttes, et nous fîmes tous les préparatifs nécessaires pour le voyage. Nous quittâmes Gooderie le 18 juin, à cinq heures et demie du soir, pour aller passer la nuit au village que l'Almamy avait occupé précédemment. Pour la première fois nous fûmes obligé de laisser en arrière un des nôtres. Le volontaire Picard était si malade de la dyssenterie, qu'il ne pouvait ni marcher ni monter à cheval, et M. Dochard désespérait de son rétablissement. Je laissai deux de nos hommes près de lui avec l'ordre de le bien soigner et de nous le ramener à Boolibany, où nous séjournerions plusieurs jours pour nous ap-

provisionner; si au contraire il succombait, je leur enjoignis de l'inhumer et de venir nous joindre le plus tôt possible. Je leur laissai les moyens de se procurer des subsistances, j'avais le cœur navré d'abandonner ainsi un homme dont je n'avais eu qu'à me louer, et dont l'activité nous avait été si utile.

MM. Nelson et Pilkenston, étaient aussi dans un état de faiblesse extrême, et plusieurs de nos soldats européens, sans être précisément malades, étaient souvent souffrans, soit des maux de tête, soit des maux d'estomacs, symptômes précurseurs de fièvre ou de dyssenterie.

Il était déjà tombé beaucoup de pluie, la chaleur du soleil, jointe à l'humidité de la terre, activait la végétation.

Au nord de Gooderie, on voit une chaîne de montagnes qui s'étend du nord-est au sud-ouest; elle est en partie couverte de bois; nous passâmes un torrent qui tombe des montagnes au sud-ouest de la route, et qui se dirige en serpentant au nord-ouest pour aller ensuite se jeter dans le Sénégal. Son lit était encore à sec dans la partie que nous passâmes.

Plusieurs villes dans le canton, portent le nom de Gooderie, elles tirent leurs noms des peuples de Galam, leurs fondateurs, qui s'y établirent, après avoir quitté celles qu'ils habitaient.

Nous partîmes le 19 à sept heures du matin; après une marche de cinq heures et demie au N. E.

en retour du blé, du riz, du lait; à la vérité ces provisions nous étaient procurées en abondance; mais aussi, nous les payâmes largement, et plus qu'elles ne valaient.

CHAPITRE VI.

Description de Boolibany. — Délai et désagrément. — Pénurie de subsistances. — Mort de Picard — Je me décide à faire passer à l'expédition la saison des pluies dans cette contrée. — Mon départ pour *Samba-Contaye*, pour y choisir une position propre à y établir notre quartier d'hiver. — Arrivée de l'expédition de Boolibany. — M. Pilkington et ses hommes y sont laissés malades. — Mort du lieutenant *Burton*. — Maladie parmi nos gens. — M. Dochard va à Ségo. — Préparatifs pour son départ. — Objet de son ambassade. — Arrivée d'Almamy près de notre camp. — Difficultés avec nos guides. — Départ de M. Partarrieau pour la côte. — Etat de faiblesse de M. Nelson. — Etablissement d'un marché régulier. — Arrivée de M. Pilkington de la capitale. — Mort de M. Nelson. — Mon indisposition. — Mortalité parmi nos hommes. — Singulière cérémonie a l'occasion d'une lionne tuée à la chasse. — Les lions attaquent nos chevaux. — Relation de M. Dochard. — Retour des messagers. — Conduite injuste d'Almamy, et ses résultats.

Boolibany, la capitale de Bondoo, est située dans une vaste plaine, au pied d'une chaîne de montagnes nues et pelées, dont elle n'est éloignée au plus que de deux cents toises, sur le versant oriental. A l'occident, se dessine le lit desséché d'un large torrent, qui, dans la saison des

pluies, réunit dans son cours tous les ruisseaux qui prennent leurs sources dans les montagnes, pour aller se jeter dans le *Falemmé* et dans le *Sénégal.*

Cette bourgade est la résidence du roi ou de l'Almamy; mais elle n'est pas aussi grande que nous ne devions nous attendre à trouver la capitale d'une contrée si peuplée. Sa population est tout au plus de quinze à dix-huit cents habitans, dont le plus grand nombre est allié, esclave, ouvrier ou serviteur de l'Almamy, ou bien de la famille royale. *Boolibany* est entouré d'un mur en terre glaise de dix pieds de haut sur dix-huit pouces d'épaisseur. Il est construit avec des angles saillans et percé de barbacanes fort rapprochées; ce qui, dans le cas où la ville serait assiégée, défendrait le front de la muraille par un feu soutenu des flancs; c'est le meilleur moyen que l'on puisse employer avec d'aussi faibles armes que les leurs (*): elle a cinq portes avec quelques pans de murailles que surmontent des petites tours placées simétriquement, ayant neuf à dix pieds carrés et percées également de meurtrières, ce qui donne à cette place une apparence de fortification plus redoutable qu'aucune de celles que j'eusse encore vues dans ce pays.

(*) Lorsque nous étions à Boolibany, cette ville n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été, depuis qu'en 1817, une invasion des Kartans l'avait détruite. Elle n'avait pas été rebâtie depuis.

Les palais de l'*Almamy*, de son fils *Sooda* et de son neveu *Moosa-Yoro-Maliek*, sont adossés aux murailles, à l'ouest de la ville, et entourés de murs plus épais et plus élevés, construits de la même façon et de la même matière; ces palais se touchent, mais sans avoir aucune communication intérieure.

La mosquée est dans le plus pitoyable état; elle est située à l'extrémité de la ville, au sud-ouest, et est presqu'entièrement dépouillée du chaume qui lui servait de toiture. Elle est de forme allongée dans le sens du levant au couchant: les murs construits en terre glaise, ont environ neuf pieds de haut, et le toit se compose d'une charpente grossière, et supportée au centre par trois forts piliers fourchus, hauts de dix-huit pieds. Ce toit descend en pente sur le mur et déborde d'environ six pieds: il est soutenu à son extrémité par d'autres piliers fourchus qui n'ont que cinq pieds de haut. Cet espace entre la muraille et les poteaux forme une galerie qui sert de promenade aux habitans. La prière se dit dans la mosquée cinq fois par jour avec la dévotion extérieure la plus fervente. La ville se compose de rues étroites, sales et irrégulières, et l'extérieur des murailles est un réceptacle d'immondices d'où s'exhale, surtout dans la saison des pluies, des miasmes délétères. Les huttes ou maisons sont construites avec des formes diverses. Quelques-unes sont entièrement bâties en terre et en char-

pente grossière que recouvre un toit plat; d'autres sont rondes, avec des murs en terre comme les premières, et un toit de forme conique, composé de bâtons recouverts de longues herbes sèches employées comme le chaume; les portes sont basses et incommodes, particulièrement celles des huttes rondes, et d'autant plus désagréables qu'elles servent à la fois de portes, de croisées et de cheminées.

Les palais de l'Almamy et de tous les membres de la famille royale ont le même inconvénient, et ne se ressemblent point. Seulement, ces édifices sont construits sur une plus grande échelle, l'intérieur couvre une superficie d'un arpent environ, et se trouve divisé en plusieurs petites cours, séparées par des murs de terre à hauteur d'appui. Dans l'une, sont les logemens des femmes et des concubines, dans les autres, les magasins d'armes, de munitions, de marchandises et de grains. Les murs ont environ treize pieds de haut, et sont garnis dans leur pourtour à l'intérieur de petites chaumières carrées, qui servent de cuisines, d'étables ou de logemens pour les esclaves, et pour diverses autres besoins du service. Les toits de ces chaumières sont plats, et dans les cas d'attaque, on y place des combattans qui s'y trouvent défendus et garantis par le parapet que forme la muraille. Dans ce cas, on choisit toujours les meilleurs tireurs, et ceux-ci

font un feu continuel sur l'ennemi qui les attaque au dehors.

A peu de distance au sud-ouest, on voit les ruines d'une ville presque aussi grande que *Boolibany*, et qui en formait une partie; elle fut complètement détruite par l'armée des *Kartans*. On ne peut douter que cette affaire n'ait été horriblement meurtrière, en voyant une grande étendue de terrain, jonchée d'os humains blanchis par le temps et dépouillés de leur enveloppe et par les oiseaux de proie, et par les bêtes féroces.

La mère du jeune enfant que nous avait donné l'Almamy, vint à nos huttes pour voir son fils; l'enfant déjà rassuré sur la crainte qu'il avait eu d'être mangé, et, se trouvant dans une condition heureuse, nous supplia à genoux, en pleurant, de prendre aussi sa mère. Cette pauvre femme voyant l'expression de bonheur répandue sur la physionomie de son fils, et surtout d'après les rapports qu'il lui fit, sentit aussitôt la différence du sort qui lui était réservé, et ne cherchant point à cacher son émotion, fondit en larmes, et se prosternant devant nous, invoqua notre protection avec des signes et des expressions qui ne peuvent appartenir qu'à la divinité.

Il est inutile de dire que nous lui promîmes de faire tout ce qui serait en notre pouvoir pour la tirer de l'esclavage; mais hélas! je ne pus y réussir, et c'est en vain que j'offris à son maître in-

humain trois fois la valeur d'un des meilleurs esclaves, et même le prix qu'il voudrait en demander. Il refusa toujours, en répondant tranquillement, que nous devrions au contraire lui faire présent du fils pour le réunir à sa mère et à son plus jeune frère. Cette pauvre femme venait nous voir habituellement, et chaque jour elle emportait de quoi faire un bon repas, car il eût été inutile de lui donner le moindre objet de quelque valeur, que son maître lui aurait arraché.

Depuis notre arrivée à *Boolebany*, nous étions aussi mal approvisionnés qu'à *Goodeerie*. L'Almamy nous avait fait présent d'un taureau, mais nous n'en pouvions trouver d'autres à acheter et le blé ou le riz étaient extrêmement rares et chers. Nous ne pouvions nous procurer qu'une si petite quantité de lait, que les officiers étaient réduits à quelques cuillerées chacun, avec une légère mesure de riz, ce qui complétait la nourriture de la journée.

Pour ajouter aux désagrémens de notre position, MM. Pilkington et Nelson étaient atteints de fièvre et de dyssenterie, et presque tous les soldats européens se trouvaient dans un aussi triste état.

Nous ne pouvions obtenir de l'Almamy l'accomplissement d'une seule de ses promesses. Un jour, il nous disait qu'il s'occupait de faire réunir des subsistances pour nous ; une autre fois, il attendait le retour d'un messager qu'il avait

envoyé pour choisir le chemin qu'il nous serait plus avantageux de prendre!.. C'est ainsi qu'il nous retarda de jour en jour par des excuses frivoles, jusqu'au 23 juin, qu'il nous envoya un guide, en nous laissant la liberté de partir quand nous le jugerions convenable.

Nous hâtâmes nos préparatifs, dans l'espoir de partir le lendemain matin, afin d'échapper le plutôt possible au pouvoir tyrannique de l'Almamy, et pour cela, nous n'avions pas un moment à perdre. Mais nos contrariétés n'étaient pas encore finies, et nous devions être arrêtés par de nouveaux retards.

A la fin de cette même soirée, l'Almamy nous envoya son fils nous prévenir qu'il venait d'apprendre la destruction de plusieurs villes du Kasson, par l'armée des Kartans. Il ne pouvait, nous disait-il, nous permettre de partir avant le retour du messager qu'il avait envoyé pour savoir la vérité de cette nouvelle. J'essayai de faire entendre à *Saada* que je doutais de ce rapport, et qu'il me suffisait du consentement du roi pour continuer mon voyage, même sans guide. Mais il s'y refusa obstinément, en disant que son père nous regardant plutôt comme des amis, que comme des étrangers, ne souffrirait pas que nous nous exposassions à des dangers dont il ne pourrait nous garantir. Cette excuse était très-plausible sans doute, mais nous avions quelque sujet de nous méfier de ce nouveau subterfuge,

inventé pour nous retenir plus long-temps. Enfin Je me décidai à dire à *Saada*, que nous attendrions un jour ou deux, pour donner au messager de son père le temps de revenir. Sur ces entrefaites les hommes que nous avions laissés à *Goodeerie* pour soigner *Picard*, arrivèrent le 23, après l'avoir déposé dans la terre le 21, jour de sa mort.

Le 25, nous n'avions pas encore entendu parler du retour du messager : je réunis tous les officiers, et nous nous rendîmes ensemble chez Almamy, pour obtenir qu'il nous laissât partir. Nous le trouvâmes assis dans une grande hutte en chaume, dans la cour intérieure de son palais, entouré de chefs et de ministres. Il évita de répondre directement à notre demande, et passa le temps de la visite à nous parler d'un ton jovial des folies de sa jeunesse. L'heure de la prière arriva, et nous fûmes alors obligés de retourner à notre camp, et d'attendre un autre jour, sans espérer de mieux réussir auprès de lui. La deuxième fois que nous y retournâmes, il fit un grand nombre de questions à ceux qui l'entouraient, sur le chemin à suivre par *Kasson* et *Foolidoo*, et cependant il n'apprit rien qu'il ne sût déjà. Il se défendit très-mal, lorsque je lui représentai qu'il manquait à sa promesse; que nous ne devions pas nous attendre à cette conduite de sa part, d'après les énormes présens que nous lui avions faits, qu'il nous montrait évidemment l'intention de nous tromper. Son fils *Saada* répliqua

d'un ton fort brusque, que tant de biais étaient inutiles; que, lorsque nous aurions satisfait son père, il nous satisferait à son tour; voulant nous faire entendre que nous n'obtiendrions rien du roi, sans faire encore de nouveaux sacrifices. Outré de tant de mauvaise foi, je feignis de ne l'avoir pas compris, et je retournai au camp, pour me consulter avec les officiers sur le parti que nous devions prendre.

La saison avancée, le grand nombre de nos Européens malades, la pénurie d'argent, suite naturelle des présens considérables que nous avions faits à l'Almamy, et à tous les gens de sa suite, nous déterminèrent à rester dans le Bondoo, jusqu'après les pluies, ainsi qu'à envoyer une députation au roi de Ségo, pour l'informer que nous étions retenus par l'Almamy de *Bondoo*, et pour nous assurer d'une manière certaine de ses intentions, en nous recevant dans son pays. Une telle série d'incidens aussi ennuyeux à écrire que fastidieux à lire, eurent lieu depuis ce jour, entre l'Almamy et nous. Jusqu'au 17, nous fûmes établis à *Samba-Contazye,* petit village à vingt-sept milles au nord de *Boolibany,* et à quinze mille du Sénégal; nous plaçâmes notre camp dans une plaine élevée à deux cent cinquante toises du village; dans cet espace, coulait un beau ruisseau dont le cours a été considérablement augmenté par les pluies; sur une surface d'environ deux arpens dégarnis de bois, je fis élever plu-

sieurs huttes; mais on s'aperçut bientôt qu'elles n'étaient pas assez solides pour résister aux *Tornados* (*), ni assez closes pour défendre des pluies et surtout de l'humidité si dangereuse dans ces climats; la plus grande partie de nos hommes tomba malade : MM. Burton et Nelson étaient accablés par la fièvre et la dyssenterie.

M. Pilkington et trois de nos gens se trouvèrent si malades lorsque nous quittâmes *Boolibany*, qu'ils ne purent être transportés. Le 18, M. Burton était très-mal, et ses souffrances furent terminées le 19. Cet événement douloureux répandit une consternation générale parmi nous, et lorsque ses restes furent confiés à la terre, chaque Européen semblait craindre qu'un sort pareil ne lui fût destiné.

Il importait que l'officier envoyé au roi de Ségo, fut accompagné par un guide ou un messager de l'Almamy, avant de quitter Boolibany. J'avais enfin obtenu de lui qu'il viendrait à Sambo-Contaye sous peu de jours, et qu'il nous enverrait un homme propre à remplir cette mission. Cependant je ne l'avais pas encore vu le 21, lorsque j'appris qu'il venait d'arriver à *Wooro Samba*, petit village, ou plutôt espèce de ferme apparte-

(*) Les *Tornados* de la côte d'Afrique sont des ouragans subits, violens, mais de courte durée, très-redoutés des navigateurs et dont le nom portugais, indique qu'ils font le tour du compas. (R. P. L.).

nant à un de ses parens à un mille environ de notre camp : je me rendis aussitôt près de lui, et j'obtins que ce guide serait désigné pour accompagner l'officier envoyé à *Ségo*. M. Dochard accepta cette mission avec empressement. Indépendamment de son zèle pour le service, qui lui faisait entreprendre un voyage si difficile dans cette saison, il était réellement alors le seul officier en état de risquer une telle entreprise. L'Almamy avait exigé que je fusse chargé de l'habillement et du paiement du guide, à quoi je consentis sans peine. Cet homme arriva le lendemain et débuta par se plaindre de la longueur et de la difficulté d'un tel voyage, des privations qu'il entraînerait, etc., ajoutant qu'il voulait que je fixasse la récompense que je lui donnerais en retour, autrement qu'il ne partirait pas. Malgré l'étonnement ou je fus de cette menace, je lui dis que sûrement il recevrait une récompense, mais que la somme serait proportionnée à la conduite qu'il aurait tenue pendant le voyage et aux services qu'il aurait rendus. Cette réponse parut ne pas lui convenir, il finit par dire qu'il était le maître de partir ou de rester, qu'il ne dépendait que de lui-même, puisqu'il n'était pas esclave de l'Almamy.

Je fus immédiatement vers l'Almamy lui rendre compte de la conduite de ce naturel, et lui demander d'en nommer un autre, ne pouvant prendre aucune confiance en celui-ci. Sa majesté était de très-bonne humeur en ce moment. Elle me dit

que cet homme était un sot, qu'il allait envoyer à *Boolibany* et qu'il donnerait à M. Dochard un homme de sa suite pour remplacer celui que nous refusions. Je fis observer à l'Almamy que le nouveau guide ne pouvant être arrivé avant deux ou trois jours, il serait à propos, pour éviter un nouveau retard, que M. Dochard se rendît d'avance aux frontières où le guide le rejoindrait.

Nous étions convenus de cela entre nous. Je lui parlai ensuite du projet que j'avais formé, d'envoyer M. Partarrieau à la côte pour nous procurer le plutôt possible, les objets promis à sa majesté, ainsi que ceux qui nous manquaient à nous-mêmes, et je lui demandai des lettres de recommandation pour les chefs de la contrée de *Foota-Toro*, par laquelle M. Partarrieau devait passer pour rejoindre le Sénégal. Je réclamai en outre un homme de confiance pour accompagner cet officier, et rester avec lui jusqu'à son retour. Mes demandes furent accordées, et notre conférence se termina comme à l'ordinaire, par de nouvelles demandes de sa part, cette fois c'était du tabac qu'il désirait, et je lui en envoyai aussitôt.

En revenant au camp, je trouvai M. Dochard qui avait terminé ses préparatifs, et qui n'attendait plus que moi pour partir. La petite caravane se composait d'un sergent, de sept soldats, d'un naturel du pays, du domestique de M. Dochard et de Lamina avec deux hommes pour son service. M. Dochard et sa suite partirent le 23 à quatre

heures après midi; je les accompagnai à quelque distance, et lorsque je me séparai d'eux, j'avais le cœur oppressé de la triste pensée que je ne les reverrais peut-être jamais. En serrant la main de M. Dochard en signe de dernier adieu, j'éprouvai une douleur aussi vive que si je m'étais séparé pour toujours du frère le plus chéri. Pour encourager Lamina à nous servir utilement auprès du roi de Ségo, et l'attacher à la personne de M. Dochard, je lui avais fait un riche présent, et je lui avais donné un à-compte sur la récompense que je lui avais promise, s'il restait fidèle aux engagemens qu'il avait pris avec moi. Cet à-compte était en marchandises, dont la valeur se montait à la somme de quinze livres sterling.

J'avais bien réellement quelque sujet de me méfier de sa bonne foi, comme officier du roi et dévoué à son maître; cependant je crus devoir user de tous les moyens qui m'étaient permis pour l'attacher à nos intérêts. Sa femme, qui voyageait à la suite, reçut plusieurs petits présens, dont elle se para pour son voyage, et son mari surpris de ce luxe s'écria qu'elle ferait honneur à la générosité des hommes blancs, sujets du grand roi blanc avec lequel l'Afrique est depuis long-temps en relations d'amitié. Après le départ de M. Dochard, ma première occupation fut de tout disposer pour envoyer M. Partarrieau à la côte. Il était maintenant le seul officier en état de faire un service actif; il devait nous rapporter les articles promis à l'Al-

mamy, et un supplément de marchandises, qu'une halte aussi longue que celle que nous étions obligés de faire, nous rendait absolument nécessaires.

L'Almamy étoit resté à *Vooro-Samba*; je lui fis une nouvelle visite en lui portant encore un petit présent. Le 25, il me fit savoir qu'il se rendait à un village à cinq milles environ au nord-ouest de notre camp, pour arranger quelques affaires relatives à la succession d'un chef décédé, et comme le village se trouvait sur la route de M. Partarrieau, il était sûr de le rencontrer. Il le vit en effet, et il lui remit le même jour une lettre pour l'Almamy de *Foota-Toro*, qui devait le protéger à son passage dans ses états. Le 27 juillet, M. Partarrieau nous quitta, accompagné de deux soldats, de quatre volontaires et de deux maures. Je lui remis quelques présens pour l'Almamy et les chefs de *Foolah*. Le même jour, j'envoyai huit soldats africains à la capitale, avec ordre de ramener M. Pilkington, et s'il n'était pas en état de monter à cheval, de construire une litière pour l'apporter.

L'état de M. Nelson empirait chaque jour; sept de nos soldats ne donnaient point d'espérances; l'un d'eux était mort le 22. Nous leur prodiguions tous les secours qui se trouvaient en notre pouvoir; j'étais aidé dans ce soin, par le soldat Kenyon, qui avait servi sept ans comme infirmier dans l'hôpital du Sénégal, et qui connaissait un peu la médecine. Mais voyant que nous ne pouvions lutter efficacement contre l'insalubrité du climat, nous

eûmes recours aux remèdes africains : ils ont été par fois administrés avantageusement, surtout lorsque la maladie pouvait être attaquée dans son principe. A peine se passait-il un jour dans la semaine sans qu'il tombât des pluies abondantes; cette humidité continuelle influait considérablement sur la santé et sur le moral des Européens.

Cependant depuis notre arrivée à *Samba-Contaye*, nous avions des denrées en suffisante quantité, et nos huttes avaient été restaurées avec un peu de travail, grâce aux matériaux qu'on nous avait fournis. Si elles n'étaient pas aussi commodes que nous eussions pu le désirer, du moins elles nous abritaient contre les intempéries de cette saison malsaine.

Les habitans établirent un marché régulier, et les naturels venaient des villages environnans, à la distance de sept à huit milles, apporter du blé, du riz, du lait, du beurre, des œufs, de la volaille et du gibier.

Notre situation eût été heureuse comparativement à ce que nous avions précédemment éprouvé, si notre satisfaction n'eût été troublée par les maladies d'une grande partie des Européens, et si nous n'avions pas eu d'inquiétude sur le résultat de la mission de M. Dochard à Ségo, et l'ennuyeuse perspective d'un séjour de plusieurs mois dans une inactivité complète.

Le 29, M. Pilkington arriva de *Boolibany*, quoique sa santé fut bien meilleure que lorsque nous

l'avions quitté, cependant il était encore si faible, qu'il ne pouvait prendre aucun exercice, ce qui me privait de sa société pendant les différentes excursions que je faisais dans le pays. Chaque jour la maladie de M. Nelson empirait; le 6 août, on ne voyait plus en lui qu'un squelette inanimé, et le 9 il s'éteignit sans effort; il fut enterré auprès de M. Burton, sous l'ombrage de deux grands tamarins, à deux cents toises à l'ouest de notre camp. Soit la douleur que j'éprouvai en perdant un ami, un compagnon, l'un des plus dignes et des plus méritans de nos officiers, soit que je fusse moi-même dans une disposition fâcheuse et sans que je sache à quelle cause l'attribuer, en rendant les derniers devoirs à mon ami, je fus pris de la fièvre et restai trois semaines sans sortir de mon hamac, et lorsque je me relevai, j'étais si faible, que je pouvais à peine me soutenir.

Aussitôt que je fus en état de me livrer à quelques occupations, je partageai mon temps entre l'étude de la langue *foolah* et des promenades dans toutes les villes adjacentes, en profitant des jours qui devenaient moins pluvieux. Nos provisions étaient toujours abondantes; je fis construire une forte palissade autour de nos huttes, pour nous défendre de l'approche des bêtes féroces dont nous entendions les cris pendant la nuit; et durant le jour, des visites des habitans. Lorsque l'abord de nos huttes était facile, ils y entraient pour ainsi dire malgré notre défense, et nous

avions beaucoup de peine à nous en débarrasser, encore n'en sortaient-ils jamais sans emporter quelque chose. La fièvre et la dyssenterie continuaient leurs ravages parmi les Européens; le soldat *Watz* en mourut le 19, *Fallen* le 22, et le caporal *Howel*, le 25 août. Beaucoup d'autres étaient dangereusement malades: j'employai différens moyens pour distraire les hommes en bonne santé, de l'espèce de mélancolie dans laquelle les jetait l'aspect continuel de la mort qui les environnait; je les menais à la chasse, le gibier de toute espèce abonde ici, et je trouvais dans cet exercice un amusement et une sorte d'utilité, car ils ne revenaient jamais sans rapporter des cochons sauvages, des antilopes et différens oiseaux, tels que perdrix, poules sauvages, etc. Dans une de nos excursions, nous rencontrâmes une énorme lionne, qui depuis quelque temps était la terreur du village; nous eûmes le bonheur de la tuer; cette fois nous étions accompagnés par quelques habitans de Samba-Contaye. Ce fut un d'eux qui blessa le premier l'animal. Aussitôt qu'il fut tué, les compagnons de celui qui l'avait blessé d'abord, se jetèrent sur lui, le désarmèrent, lui lièrent les mains derrière le dos, et le conduisirent ainsi jusqu'au village, faisant cortége à l'animal mort, que l'on portait sur une espèce de civière, fabriquée exprès et recouverte d'un drap blanc, entourée de tous les chasseurs; à la porte de la ville, nous trouvâmes toutes les femmes ve-

nant au-devant de nous, poussant des cris de joie, en battant des mains; elles se réunirent à leurs compatriotes qui accompagnaient le corps de la lionne et firent des tours et des singeries de toute espèce. Pour moi, je ne pouvais revenir de mon étonnement, en voyant celui qui me semblait avoir mérité des récompenses, pour avoir contribué à délivrer le pays d'un animal aussi dangereux, puni comme un coupable. Je multipliai mes questions sur cet usage bizarre : alors on me répondit que cet homme n'étant lui-même qu'un sujet, ne pouvait sans se rendre criminel, tuer ou blesser un souverain ; que le lion était le roi des animaux et que celui qui l'avait attaqué le premier devait être puni jusqu'à ce qu'il fut prouvé que ce souverain était ennemi de leur contrée; ce qui arriva dès que nous eûmes trouvé le chef qui rendit la liberté au patient et le félicita même sur sa conduite. Je désirais beaucoup connaître l'étymologie et le but de cet usage singulier, mais je ne pus jamais obtenir d'autre réponse que celle si commune aux Africains : « *nos pères faisaient* « *ainsi.* »

Cette lionne, et une hyène mise à mort par une de nos sentinelles au moment où elle cherchait à se jeter sur nos ânes, sont les deux seuls animaux de cette espèce que nous ayons tués pendant notre séjour en Afrique.

Plusieurs nuits après celle-ci, nous fûmes surpris par trois lions; ils étaient parvenus à forcer

la barrière qui entourait le camp : malgré plusieurs coups de feu que tirèrent les sentinelles, ils ne s'éloignèrent qu'après avoir laissé presque mort un de nos chevaux attaché à un piquet à sept ou huit toises de nos huttes; ce pauvre animal éprouvait de si grandes souffrances, que je me vis forcé pour abréger ses maux, de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Les lions font de grands ravages dans le pays, surtout à l'époque où les blés et les herbes sont presque à hauteur d'homme, ce qui leur donne la facilité de se cacher près des villages et d'attaquer pendant la nuit le bétail, qu'ils détruisent en grande partie. Cependant les habitans, pour s'en garantir, allument de grands feux et tirent des coups de fusil ; mais ils ne réussissent pas toujours à les effrayer.

N'ayant pas entendu parler de M. Dochard depuis son départ, je commençais à concevoir de vives inquiétudes sur son sort, lorsque je fus agréablement surpris par l'arrivée d'un de ses hommes, qu'il m'envoyait de *Kasson* pour me rassurer, m'informer de sa marche et demander quelques supplémens à ses provisions : il me faisait savoir qu'il était arrivé le 25 à *Nayer*, ville de Bondoo, sur la rive de la *Fa-Lemme*, à trente-quatre milles de *Samba-Contaye*. Là, il fut obligé d'attendre l'arrivée du guide promis par l'Almamy; mais celui-ci ne vint que le 27, et refusa de marcher, si on ne lui donnait un cheval et un habillement

complet, chose que ne pouvait ni ne voulait faire M. Dochard. Sur son refus, le naturel le quitta pour revenir dans son pays, et M. Dochard le chargea d'une note pour moi; mais je n'entendis pas parler de lui et ce ne fut que plusieurs jours après cette lettre, que je le trouvai accidentellement à *Boolibany*; alors il me dit que M. Dochard lui avait remis une lettre à mon adresse, dans laquelle il me recommandait de lui donner un habillement complet, mais qu'il avait perdu cette lettre en traversant le *Fa-Lemme*. Je connaissais la fausseté de cette assertion, et je lui répondis simplement, que puisqu'il n'avait pas conservé sa lettre, et puisque je ne l'avais pas reçue, il m'était impossible de satisfaire à sa demande.

L'Almamy avait déjà envoyé un autre homme pour servir de guide à M. Dochard, il le joignit près du *Fa-Lemme,* qu'il passa le 27, et arriva à Mamier, sa résidence de Hawoh Demba, le 1er août, après avoir eu beaucoup de peine à traverser plusieurs torrens qui coulent vers le Sénégal, et avoir été fort inquiété par les bêtes féroces. Mamier est un petit village à quatre-vingts milles de Fa-Lemme. Le prince y réside de temps en temps : il s'y trouvait depuis quelques semaines, et il retint M. Dochard jusqu'au 17, sous prétexte de n'en avoir pas reçu un assez beau présent; après ce délai, il lui donna un des hommes de sa suite pour l'escorter jusqu'à *Foolidoo*, à quatre milles environ de Mamier. Ils montèrent d'abord quel-

ques collines rocailleuses; sur leur sommet ils jouirent d'une vue magnifique, produite par le cours du Sénégal à un mille de distance, au nord. En descendant dans la vallée, ils marchèrent à travers des rochers pendant l'espace de plus d'un mille; ensuite ils se trouvèrent dans une vaste plaine cultivée en blé, bordée par la rivière; nos voyageurs suivirent son cours, en traversant plusieurs petits villages, et arrivèrent à *Savusirie*, autre ville du Kasson; ils y rencontrèrent une division de l'armée d'*Hava-Demba*, se disposant à de nouvelles excursions dans les états voisins.

M. Dochard avait l'intention de quitter *Savusirie* le jour suivant; mais la pluie continuelle et les innombrables ruisseaux qu'il fallait traverser, et qui s'étaient considérablement accrus, le retinrent jusqu'au 21, qu'il voulut se mettre en route contre l'avis des habitans qui s'étayaient de leur expérience; mais quelle confiance ajouter à leurs paroles, après en avoir été trompés tant de fois? cependant M. Dochard n'eut pas fait quatre mille, en arrivant à un torrent nommé Tangina, qui va se perdre vers le Sénégal, qu'il reconnut l'impossibilité de le traverser sans canot, tant il était rapide et profond; n'en trouvant point, ils furent obligés de rétrograder l'espace d'un mille, jusqu'à la petite ville de *Jamoonia*, où ils demeurèrent jusqu'au 25; la continuité des pluies les tint renfermés pendant ce temps; et M. Dochard et plusieurs des hommes de sa suite furent pris

de violens accès de fièvre, qui furent du reste de peu de durée. Le 25, ils étaient en état de se remettre en marche, et d'entreprendre de traverser le torrent qui n'avait plus alors que neuf pieds de profondeur : ils s'aidèrent d'un grand arbre qu'ils trouvèrent sur le bord, l'abattirent et le jetèrent en travers; il servit pour les hommes, qui prirent les paquets sur leur tête, et firent passer les animaux à la nage; mais la rapidité du courant leur offrit beaucoup de difficultés, et la suite du voyage, pendant cette journée, ne fut que fatigue et ennui, marchant toujours dans un terrain marécageux, et n'ayant rencontré que quelques villages sans consistance.

Ils passèrent la nuit dans une ville appelée Dhiamu, et le lendemain ils trouvèrent encore un torrent à traverser; celui-ci était plus large que l'autre, quoique sa profondeur ne fut que de quatre ou cinq pieds, sur un lit de rochers; en deçà de ce ruisseau, le terrain était solide et commode pour la marche; on remarquait, à peu de distance, des roches d'une forme fantastique, qui semblaient être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature.

Ils arrivèrent avant la nuit à *Ténakie*, grande et belle ville entourée de murailles, et située dans une vallée fertile, bordée de montagnes et de rochers; elle appartient à un prince nommé Ségo-Amadi, qui se donne et se fait donner le titre de roi; mais il ne lui est pas accordé au-delà des

murs de la ville. Ici les pluies et les importunités du chef sur la valeur des présens qu'il prétendait lui être dus pour le droit de passage, retinrent M. Dochard jusqu'au 29. Dans cette journée, la marche fut encore pénible pendant l'espace d'un mille. Ils traversèrent un marais où les chevaux et les hommes enfonçaient jusqu'aux genoux, ce qui rendait les bagages très-embarrassans : on fut même obligé de suspendre le cheval de M. Dochard sur de grandes perches, et plusieurs hommes le portèrent. Ils traversèrent ensuite le Bangayko, ruisseau considérable coulant au nord.

La marche du 30 ne fut pas moins pénible que celle de la veille ; et ils eurent à franchir successivement des marais fangeux, des montagnes ou des rochers difficiles à gravir. Ils s'arrêtèrent la nuit dans un petit village situé dans une vallée, au milieu de hautes montagnes. Le chef a fixé sa résidence sur la plus élevée ; elle n'est accessible que par un sentier étroit et rocailleux, ce qui le met à l'abri des excursions ennemies. Cette place est appelée *Moosa-Caré*. La vue s'étend sur toutes les contrées environnantes, jusqu'à une très-grande distance.

La toiture des huttes fournies à M. Dochard, pour lui et sa suite, était si mauvaise, qu'ils reçurent une grande partie de la pluie, tombant par torrens cette nuit ; elle éteignit leurs feux, et produisit une fumée très-incommode, mais nécessaire pour se préserver des *sand flies* (mouches

de sable) et des moustiques (*), qui, à cette époque de l'année, sortent par essaims, et s'introduisent partout. Les rideaux les mieux fermés ne peuvent en défendre : une épaisse fumée est le seul préservatif contre ces ennemis de l'homme, principalement contre les *sand-flies*, d'une taille si petite, qu'ils sont presque imperceptibles.

Le 31 août, il partit à sept heures du matin et voyagea sans s'arrêter, jusqu'à trois heures après midi, sur un terrain semblable à celui qu'il avait parcouru la veille, jusqu'à l'approche d'une rivière appelée *Goolo-Kucko*, qu'il était impossible de passer sans canot, et ne pouvant en trouver plus près qu'à un village à six milles de la rive opposée à celle où il se trouvait. Tous les hommes étaient si fatigués, que pas un seul n'eut le courage de traverser cette rivière à la nage pour aller chercher les canots, ce qui les obligea à passer la nuit à cette place, en s'abritant avec une seule petite tente; ils allumèrent de grands feux pour se garantir de l'approche des bêtes féroces dont cette contrée est infestée.

Dès la pointe du jour, un naturel passa la rivière et fut au village indiqué; quelle fut la surprise de M. Dochard en voyant revenir son homme

(*) Insectes des pays chauds, qui s'attachent aux hommes et aux animaux, et en pompent le sang avec une avidité extrême. Les moustiques et les maringoins habitent les régions équatoriales sur toutes les parties du monde, et les Européens s'en garantissent dans l'Inde, pendant la nuit, en s'enveloppant de rideaux de gaze. (L.)

suivi de plusieurs naturels portant de très-grandes calebasses pour remplacer les canots dont ils n'ont pas l'habitude de se servir. Ce ne fut pas sans difficulté, ni même sans danger que ceux qui ne savaient pas nager, tels que M. Dochard, parvinrent à traverser la rivière avec ce faible secours. Elle avait soixante-quinze toises de large, et était profonde et rapide; cette navigation extraordinaire est peu faite pour inspirer de la confiance (*). Quand ces calebasses sont remplies de ballots autant quelles en peuvent contenir, on les met sur l'eau, deux nageurs s'y jettent ensuite, et chacun d'eux prend la calebasse avec une main, et la pousse en avant; mais celui qui ne sait pas nager est obligé de tenir la calebasse avec ses deux mains, en saisissant fortement *cette planche du naufrage*, pour ainsi dire, afin d'éviter d'enfoncer; alors un nageur pousse la calebasse devant lui; et c'est ainsi que M. Do-

(*) Le premier canot de l'homme, le plus près de la nature, est un simple morceau de bois flottant. Ses idées se développant, il forme avec le tronc des arbres un radeau grossier, qu'il manœuvre sur les rivages ou sur les fleuves qu'il fréquente pour en retirer sa subsistance. Mais déjà l'art perfectionne ces mêmes idées, lorsque semblable à l'habitant de l'Australasie, il noue les extrémités des longues écorces, pour en façonner une pirogue. Enfin, creuser ces nacelles élégantes qu'on remarque chez tous les insulaires de la mer du sud, les évoluer avec adresse, annonce une demi-civilisation que favorise un ciel pur, un climat productif; et tous ceux qui ont visité la nouvelle Cythère, cette île d'Otahiti si célèbre, et les archipels voisins, peuvent déjà apprécier qu'elle est l'influence puissante de la navigation et de l'architecture navale, sur les peuples dans l'enfance de cette même civilisation, dont nous sommes si fiers. (R. P. L.)

chard parvint à l'autre rive au grand divertissement des habitans du pays, toujours persuadés, comme le sont tous les Africains, que nous vivons dans l'eau, et qui sont très-étonnés de voir un blanc ne pas savoir nager (*).

Ils marchèrent de là jusqu'à un petit village nommé *Diaperey*, dont les maisons sont éparses sur la rive du Bafing; ils n'y arrivèrent que fort tard, et ils y passèrent la nuit et le jour suivant, pour faire reposer leurs animaux. Ils ne purent traverser la rivière, dont la largeur est de deux cent-cinquante toises et qui est très-rapide, qu'à une heure; la pluie, qui dura toute la soirée, rendit ce passage doublement long et difficile; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils arrivèrent à une petite ville du même nom que le village qu'ils venaient de quitter, à la distance d'un demi-mille de la rivière où ils campèrent pour la nuit.

Le 4 ils voyagèrent dans une contrée plus élevée et plus aérée que celle des trois jours précédens, ils traversèrent plusieurs villages pour arriver à *Sambula*, ville du *Kasson*.

En traversant le *Bafing*, leurs bagages se mouillèrent, ils furent obligés d'ouvrir les ballots pour

(*) Tous les hommes que les Européens appellent sauvages dans leur orgueil, savent dès l'enfance nager en perfection. C'est du moins ce que présentent tous les peuples riverains et maritimes. Je les ai toujours vus très-étonnés de notre ignorance à cet égard; car on sait, que par une singularité assez fatale à beaucoup de marins, très-peu d'entr'eux savent nager. (L)

faire sécher ce qu'ils contenaient. En remettant chaque chose en place, ils s'aperçurent qu'il leur manquait un petit sac contenant des dolars, appartenant à *Lamina* qui les avait confiés à M. Dochard; celui-ci présumant qu'ils lui seraient redemandés à son arrivée à Ségo, sentit la nécessité de les remplacer, et me dépêcha un homme accompagné de Lamina, pour me transmettre la relation que je viens de donner.

Dans cette marche, M. Dochard avait déjà acquis l'expérience des difficultés sans nombre qu'il devait rencontrer pour arriver au Ségo, à travers un pays inondé par les pluies, dans cette saison, et sous la dépendance de gens remplis de mauvaise foi, même de perfidie envers les blancs; et cependant, jusqu'alors il les avait surmontées au-delà de toute espérance. Les députés qu'il m'avait envoyés, seraient arrivés bien plus promptement s'ils avaient été nageurs; mais le domestique de M. Dochard ne savait point nager, et son compagnon fort peu. Pour obvier à un pareil délai je choisis un autre homme pour accompagner le domestique de M. Dochard, et je leur remis les dolars qu'il me demandait, avec quelques morceaux d'ambre et des perles; j'en fis un paquet enveloppé soigneusement d'une toile goudronnée, et j'ajoutai des subsistances largement calculées pour qu'ils ne manquassent pas pendant le voyage. Ils partirent le 21 septembre.

Je vécus en très-bonne intelligence avec l'Al-

particulier pour me dire que si je n'avais acheté que des ânes et des petits chevaux du pays, l'Almamy n'aurait jamais réclamé ce droit : il avait raison, l'Almamy n'avait rien demandé avant l'achat du cheval arabe; mais c'était à la vérité un bel animal; il était jaloux de le savoir en ma possession, et il profita de cette circonstance pour renouveler ses mauvais procédés, et finit par me faire entendre que je devais lui donner la jument ou l'équivalent en présens. D'abord je ne voulus rien entendre, ni faire aucune réponse précise; je dis froidement au messager hautain et impertinent qu'il m'avait adressé, que j'enverrais quelqu'un traiter directement avec Almamy sur ce sujet. L'ambassadeur parut quitter notre camp avec répugnance, et paraissait surtout mécontent de sortir les mains vides. Je ne doutai pas que ce député ne fût chargé par l'Almamy de quelque mission relative au cheval, mais je n'étais pas certain qu'on nous refusât de nous vendre des provisions, c'est pourquoi je remis à prendre un parti après le marché, qui devait avoir lieu sous peu de jours, pour savoir s'il serait approvisionné comme à l'ordinaire; j'aurais pu sans difficulté lui faire un cadeau de la valeur de la jument, mais je craignais de l'autoriser par cette faiblesse à devenir de jour en jour plus exigeant. Pendant trois jours je ne remarquai aucun changement, alors j'envoyai Charles Jow à *Boolibany* pour rendre compte à Almamy des discours tenus par son messager, et

mamy depuis le départ de M. Dochard jusqu'aux premiers jours d'octobre que j'avais acheté des chevaux et des ânes; je l'en avais prévenu d'avance en lui disant que c'était pour remplacer ceux que j'avais perdus, et il ne fit alors aucune objection. Le dernier achat était une belle jument arabe, qui fut amenée à notre camp par un habitant de Foota-Toro, auquel j'en avais donné la commission le mois précédent. Peu de jours après l'arrivée de cet animal, l'Almamy m'envoya un de ses serviteurs pour me faire savoir que je devais lui payer un droit pour avoir acheté des chevaux sans lui en avoir préalablement demandé la permission; il était chargé de me prévenir qu'aucuns vivres ne me seraient fournis par ses sujets, jusqu'à ce que j'eusse satisfait à sa demande.

Il était d'usage, lorsqu'Almamy m'adressait un message, qu'*Osman Comba*, le chef de la ville, fut présent à notre entrevue; me tournant alors vers lui je lui demandai à quoi il pensait que dût monter la somme à payer, et de quelle nature elle devait être; il me répondit que cette circonstance ne s'était pas encore présentée; il n'avait jamais entendu l'Almamy faire de telles réclamations; plusieurs gens âgés de la ville appelés en témoignage dirent qu'ils ne connaissaient pas cette coutume dans le *Bondoo*; mais qu'Almamy, étant souverain de la contrée, était le maître d'exiger le tribu qu'il jugerait convenable.

Osman Comba, le chef de la ville, me prit en

particulier pour me dire que si je n'avais acheté que des ânes et des petits chevaux du pays, l'Almamy n'aurait jamais réclamé ce droit : il avait raison, l'Almamy n'avait rien demandé avant l'achat du cheval arabe; mais c'était à la vérité un bel animal; il était jaloux de le savoir en ma possession, et il profita de cette circonstance pour renouveler ses mauvais procédés, et finit par me faire entendre que je devais lui donner la jument ou l'équivalent en présens. D'abord je ne voulus rien entendre, ni faire aucune réponse précise; je dis froidement au messager hautain et impertinent qu'il m'avait adressé, que j'enverrais quelqu'un traiter directement avec Almamy sur ce sujet. L'ambassadeur parut quitter notre camp avec répugnance, et paraissait surtout mécontent de sortir les mains vides. Je ne doutai pas que ce député ne fût chargé par l'Almamy de quelque mission relative au cheval, mais je n'étais pas certain qu'on nous refusât de nous vendre des provisions, c'est pourquoi je remis à prendre un parti après le marché, qui devait avoir lieu sous peu de jours, pour savoir s'il serait approvisionné comme à l'ordinaire; j'aurais pu sans difficulté lui faire un cadeau de la valeur de la jument, mais je craignais de l'autoriser par cette faiblesse à devenir de jour en jour plus exigeant. Pendant trois jours je ne remarquai aucun changement, alors j'envoyai Charles Jow à *Boolibany* pour rendre compte à Almamy des discours tenus par son messager, et

s'assurer de ses intentions à cet égard. Si le roi avouait que cet homme avait reçu de lui l'ordre de parler ainsi, Charles devait lui dire de ma part que j'étais très-fatigué de sa conduite; qu'il m'était démontré qu'il ne cherchait qu'à me tromper, voulant me faire payer un tribut qui ne lui était pas dû, et en même temps m'empêcher de remplacer les animaux qui avaient été volés dans son pays.

Charles revint le lendemain et m'apporta la réponse obligeante de l'Almamy; il prétendait, disait-il, recevoir un tribut dont il ne voulait pas spécifier la valeur, mais tant qu'il ne se trouverait pas satisfait, nous pourrions *manger* nos marchandises, tandis qu'il mangerait son blé, sa viande: ceci me confirma dans l'intention d'attendre le jour du marché; je m'y rendis pour m'assurer de la vérité par moi-même, je n'y trouvai qu'un peu de lait, encore ne pûmes-nous l'obtenir qu'après le coucher du soleil et à un prix exorbitant.

Quoique j'eusse du blé en magasin pour un moïs, je sentis la nécessité de subir le joug qui m'était imposé plutôt que de continuer à vivre en mauvaise intelligence avec un homme dont je dépendais, et qui avait mille moyens de me nuire. Je pensais d'ailleurs que, plus je résisterais, plus il deviendrait difficile à contenter; enfin, j'entrepris de faire ma paix avec lui en lui offrant un présent de la valeur de trois cent cinquante bars,

ce qui est presque le double de ce que j'avais payé la jument. Tout cet arrangement me fit perdre beaucoup de temps, et l'obligation d'envoyer successivement plusieurs messagers me gêna également. C'est une dure position pour un homme, de se trouver dans la dépendance de ces chefs qui lui font éprouver mille vexations, dont il ne peut se défendre, sans danger pour le présent ou pour l'avenir.

---

ma demande, avaient consenti à l'attendre : je lui fis une relation exacte de l'événement, tel qu'il s'était passé, lui faisant remarquer l'impossibilité que le coup eût été dirigé exprès, d'après la distance de sa hutte à la place du marché; qu'il était bien plus probable que, la hutte n'étant construite qu'en paille, la balle avait passé à travers pour aller frapper la malheureuse femme, que le soldat ignorait être à cette place. Les marabous affirmèrent la vérité de mes assertions, en y ajoutant les détails les plus minutieux; et ils attestèrent que ceci devait être regardé réellement comme un accident, ajoutant que la femme morte étant esclave d'un habitant du village voisin, il serait avantageux pour moi d'y envoyer une personne pour le prévenir, et traiter de cette affaire avec le propriétaire de l'esclave, et en même temps adresser un messager de lui à l'Almamy, pour obtenir un jugement immédiat. Je suivis à l'instant leur conseil, et je dépêchai les deux hommes, et je remis le coupable entre les mains d'Osman; il me fit entendre qu'il aimerait mieux me le laisser, mais j'insistai pour qu'il s'en chargeât, ayant beaucoup à craindre des gens du pays, et principalement des habitans du village auquel la malheureuse victime appartenait, qui devaient être sans doute plus satisfaits de voir le coupable entre les mains d'un de leurs chefs, qu'entre les miennes.

Le pauvre nègre était fort effrayé, il aurait donné volontiers sa vie pour racheter celle de

cette femme, s'il eût été possible; il redoutait l'esclavage; Osman le rassura, en disant que ce coup n'étant dû qu'au hasard, et guidé par la main du dieu tout-puissant, que le jugement d'Almamy lui serait favorable et qu'il n'avait rien à craindre, quelque fâcheux que fût cet événement.

Le lendemain, dès le matin, nous vîmes arriver à notre camp soixante à soixante-dix hommes, tant libres qu'esclaves, tous armés, venant du village où demeurait l'infortunée mise à mort, en demandant hautement justice, d'un ton très-arrogant. Un vieillard, qui paraissait chargé de porter la parole pour tous, demanda que l'assassin fut remis entre leurs mains, s'appuyant sur la loi du pays, qui dit : « quand un esclave en a tué un » autre, le survivant devient la propriété de la » personne à qui le décédé appartenait; il peut, » à son choix, le tuer, le vendre ou le garder. » Tous regardaient les hommes sous mes ordres, quelque soit leur couleur, comme mes esclaves; j'eus beaucoup de peine à leur faire comprendre qu'ils étaient aussi libres que moi, et que je ne pouvais rien décider avant d'avoir reçu la réponse de l'Almamy, auquel j'avais envoyé un messager. Osman, informé de leur arrivée, vint au camp au moment où ils se disposaient à joindre la violence aux paroles; sa présence produisit le meilleur effet; il leur ordonna, d'un ton impérieux, de retourner à leur village, et de laisser le jugement de cette affaire à lui seul; qu'elle s'était passée

sur un terrain de sa domination, et qu'elle devenait de sa juridiction, et qu'il se réservait d'en traiter avec les étrangers (en nous désignant). Ils partirent immédiatement, en manifestant un mécontentement extrême; malgré la satisfaction que j'éprouvai d'en être débarrassé, je sentais que cette obéissance passive de leur part pouvait n'être que momentanée, et que la vengeance qui suivrait en serait plus terrible; je suppliai Osman de les accompagner à quelque distance; de leur dire que j'étais disposé à satisfaire à leur loi dans tout ce qui serait en mon pouvoir; que j'étais prêt à rendre au propriétaire au-delà de la valeur de son esclave. Peu de minutes après, Osman revint à ma hutte avec le vieillard qui avait porté la parole, il me présenta sa main, que je pris avec cordialité, et s'assit, en me disant qu'il était parfaitement satisfait de ma conduite dans cette circonstance, qu'il attendait avec impatience la décision de l'Almamy, et que pour me convaincre de la vérité de sa promesse, il enverrait les femmes de son village au marché le lendemain comme à l'ordinaire. Le messager envoyé à l'Almamy ne revint que le 28, dans la soirée, il était accompagné d'un ministre, un chef des prêtres, appelé par les habitans *alpha* ou *thierno*, portant le jugement de son souverain, rédigé en nombreuses paroles, dont voici l'extrait : « Almamy et ses Imey-Mojubey, autrement les bons hommes composant son conseil, reconnaissant que la mort de la

femme tuée d'un coup de fusil, n'a point été préméditée, mais est réellement l'effet d'un accident, et qu'il suffit de remplacer cette esclave par une autre à peu près du même âge, et la remettre entre les mains d'Osman. » Almamy chargea encore son ministre de me témoigner son regret que j'eusse fait punir mon enfant, car c'est ainsi qu'il appelait toujours mes hommes, et qu'il désirait qu'on le relâchât tout de suite.

Je représentai à Alpha la répugnance que j'éprouvais à acheter une créature humaine, et de la marchander comme un animal ; je sollicitai la liberté de commuer le paiement en marchandises estimées à la valeur d'une esclave du prix le plus élevé. Il refusa d'être le médiateur de cette affaire, ajoutant qu'il n'était venu que pour remplir la mission que lui avait donnée l'Almamy, qu'il ne pouvait rien décider à cet égard; mais que si celui à qui l'esclave appartenait consentait à cet arrangement, Almamy n'y mettrait sûrement aucune opposition.

L'offre d'un riche présent ajouté au prix de l'esclave, aurait sans doute tenté le propriétaire, mais il ne voulut jamais accepter cet échange dans la crainte qu'Almamy ne s'emparât des marchandises qu'il recevrait, en lui promettant en échange une esclave qu'il ne lui donnerait jamais.

Je me vis donc réduit à la nécessité désagréable d'employer une personne à parcourir la contrée pour acheter une malheureuse créature remplissant les conditions exigées, ce qui fut extrême-

sur un terrain de sa domination, et qu'elle devenait de sa juridiction, et qu'il se réservait d'en traiter avec les étrangers (en nous désignant). Ils partirent immédiatement, en manifestant un mécontentement extrême; malgré la satisfaction que j'éprouvai d'en être débarrassé, je sentais que cette obéissance passive de leur part pouvait n'être que momentanée, et que la vengeance qui suivrait en serait plus terrible; je suppliai Osman de les accompagner à quelque distance; de leur dire que j'étais disposé à satisfaire à leur loi dans tout ce qui serait en mon pouvoir; que j'étais prêt à rendre au propriétaire au-delà de la valeur de son esclave. Peu de minutes après, Osman revint à ma hutte avec le vieillard qui avait porté la parole, il me présenta sa main, que je pris avec cordialité, et s'assit, en me disant qu'il était parfaitement satisfait de ma conduite dans cette circonstance, qu'il attendait avec impatience la décision de l'Almamy, et que pour me convaincre de la vérité de sa promesse, il enverrait les femmes de son village au marché le lendemain comme à l'ordinaire. Le messager envoyé à l'Almamy ne revint que le 28, dans la soirée, il était accompagné d'un ministre, un chef des prêtres, appelé par les habitans *alpha* ou *thierno*, portant le jugement de son souverain, rédigé en nombreuses paroles, dont voici l'extrait : « Almamy et ses Imey-Mojubey, autrement les bons hommes composant son conseil, reconnaissant que la mort de la

femme tuée d'un coup de fusil, n'a point été préméditée, mais est réellement l'effet d'un accident, et qu'il suffit de remplacer cette esclave par une autre à peu près du même âge, et la remettre entre les mains d'Osman. » Almamy chargea encore son ministre de me témoigner son regret que j'eusse fait punir mon enfant, car c'est ainsi qu'il appelait toujours mes hommes, et qu'il désirait qu'on le relâchât tout de suite.

Je représentai à Alpha la répugnance que j'éprouvais à acheter une créature humaine, et de la marchander comme un animal ; je sollicitai la liberté de commuer le paiement en marchandises estimées à la valeur d'une esclave du prix le plus élevé. Il refusa d'être le médiateur de cette affaire, ajoutant qu'il n'était venu que pour remplir la mission que lui avait donnée l'Almamy, qu'il ne pouvait rien décider à cet égard; mais que si celui à qui l'esclave appartenait consentait à cet arrangement, Almamy n'y mettrait sûrement aucune opposition.

L'offre d'un riche présent ajouté au prix de l'esclave, aurait sans doute tenté le propriétaire, mais il ne voulut jamais accepter cet échange dans la crainte qu'Almamy ne s'emparât des marchandises qu'il recevrait, en lui promettant en échange une esclave qu'il ne lui donnerait jamais.

Je me vis donc réduit à la nécessité désagréable d'employer une personne à parcourir la contrée pour acheter une malheureuse créature remplissant les conditions exigées, ce qui fut extrême-

ment difficile à trouver, non pour la rareté, mais par le prix démesuré qn'on y mettait; ces misérables marchands de chair humaine voulaient mettre à profit la position désagréable dans laquelle je me trouvais, n'ayant que peu de temps pour terminer cette affaire. Le dégoût que m'inspirait ce trafic m'empêcha de m'en occuper en personne; enfin Osman n'ayant pas les mêmes scrupules, m'offrit de s'en charger, et bientôt tout fut arrangé à leur satisfaction. Je ne doute pas qu'Osman n'en ait aussi tiré quelque bénéfice, mais du moins cette fâcheuse affaire était terminée; elle nous avait sensiblement affligés, et fut plutôt oubliée par les habitans que ne l'aurait été la mort d'une de leurs bêtes de somme. Dans ces contrées la vie d'un esclave n'a de prix que pour celui à qui il appartient.

Le temps commençait à devenir plus beau, nos malades se rétablissaient; il ne restait plus que trois Européens, un sergent et deux soldats, ayant encore la fièvre. L'approche de la belle saison et l'espoir de continuer bientôt notre voyage vers l'est semblait nous faire renaître; notre séjour ici avait été trop prolongé pour que l'ennui ne vînt pas nous assiéger.

L'arrivée de la flotte française marchande, fut pour nous une heureuse diversion; elle venait de Saint-Louis à Galam, et était commandée par un officier avec lequel j'avais eu le plaisir de faire connaissance au Sénégal; en se rendant

à Boolibany il vint me voir. La pensée de savoir près de nous des Européens, allégea dans l'instant tous nos maux ; il faut avoir souffert long-temps la privation d'êtres capables de partager nos sentimens pour comprendre toute ma joie de me retrouver avec mes semblables.

Le capitaine Dechastelieu me dit que l'officier commandant à Saint-Louis, l'avait expressément chargé de me procurer tous les secours qui seraient en son pouvoir, et j'ai grand plaisir à reconnaître que j'ai reçu de tous les officiers, dans plusieurs occasions, la plus cordiale assistance.

J'appris par eux que M. Partarrieau était arrivé à Saint-Louis, mais que par suite de maladies et des contrariétés qu'il avait éprouvées dans le Foota-Toro, il ne s'était pas mis en mesure d'envoyer par ces bâtimens, ni les choses nécessaires pour l'expédition, ni celles promises à l'Almamy; j'espérais cependant que cet incident n'apporterait aucun retard à mon départ pour le Sego; que M. Partarrieau, connaissant mon impatience de m'y rendre, trouverait le moyen de hâter ses préparatifs et de me joindre promptement.

M. Pilkingston, quoique débarrassé de la fièvre qu'il avait à Boolibany, manifesta une extrême répugnance à suivre l'expédition, et me demanda de retourner à la côte; j'aurais pu m'y opposer, mais je préférai le laisser partir, persuadé qu'un

pareil service exige plutôt encore le zèle que la soumission; je donnai en même temps congé au soldat Nicholson, tourmenté d'une dyssenterie invétérée qui l'avait rendu la véritable image d'un squelette.

Étant informé par le capitaine Dechastelieu qu'un de ses vaisseaux devait retourner à Saint-Louis sous peu de jours; je profitai d'une invitation qu'il m'adressa en son nom, comme en celui de tous les officiers de sa flotte, et je me rendis à Conghell, ville de Galam, sur la rive du Sénégal, environ à 14 milles de notre camp, où ils étaient alors, avec l'intention de réclamer le passage pour mes deux malades sur le bâtiment destiné à partir; mais je fus prévenu de la plus aimable manière par l'officier commandant ce vaisseau, qui m'offrit de s'en charger, avant même que j'aie pu le lui demander.

En rentrant au camp, je fis part à M. Pilkington de l'obligeance du commandant qui promettait de protéger son voyage, puis je lui confiai quelques effets appartenans aux officiers décédés pour être remis au gouverneur de Sierra-Leone, M. Pilkingston quitta le camp le 4 novembre, accompagné d'un sergent que j'envoyai pour rapporter des raffraîchissemens que le capitaine Dechastelieu m'avait offerts très-obligeamment, et que j'avais acceptés avec reconnaissance, en ayant un grand besoin, tant pour moi que pour mes

hommes; pour extirper les restes de fièvre et de dyssenterie dont nous avions été tous plus ou moins atteints.

Almamy, voulant aller voir les vaisseaux, m'adressa un messager pour me demander de sa part de l'y accompagner et de choisir le jour qui me conviendrait. N'étant nullement content de la conduite d'Almamy, je me serais volontiers dispensé de sa royale société; cependant je dissimulai mes sentimens, et je dis au messager que l'Almamy pouvait désigner un jour pour se rendre à mon camp d'où nous partirions: le messager avait craint mon refus, car il avait réclamé l'influence d'Osman auprès de moi pour aider à me déterminer; il parut surpris de la complaisance que je montrai pour son maître; cette crainte lui avait sans doute été inspirée par Almamy lui-même dont la conscience commençait enfin à parler en ma faveur. Il aurait voulu dans ce moment me faire oublier sa conduite passée et tous ses mauvais procédés; il était persuadé que j'avais un grand crédit sur les Français nouvellement arrivés, et il calculait déjà que la valeur du présent qu'il devait en attendre serait fondée sur le rapport que je pourrais faire; mais quelque besoin que j'eusse encore d'Almamy pour continuer mon voyage, j'étais déterminé à éclairer les Français sur son caractère, afin qu'ils se tinssent en garde dans leurs transactions avec lui.

Almamy arriva le 11 dans un petit village près

de notre camp, et le lendemain matin je l'accompagnai à Guinion, village du Bondoo, environ à quatre milles de Conghell : pendant la route, l'arrivée des Français fut le sujet de la conversation, ensuite il me dit qu'il avait été instruit par une lettre du Sénégal que le but de leur expédition, comme de la nôtre, était de prêter assistance aux Kartans ses ennemis; je l'assurai que les Européens, quoique affligés du peu d'union qui existait entre les peuples africains, étaient indifférens à ce que telle ou telle contrée fût victorieuse; que je pouvais affirmer que mon roi n'avait en vue que la civilisation des Africains, et l'établissement de relations de commerce plus étendues et plus libérales qu'elles n'avaient existé jusqu'à présent : il me fit entendre qu'il croyait les Européens en général plus disposés en faveur des Païens que des Mahométans, ayant beaucoup plus d'espoir de convertir les premiers à leur religion que ceux-ci, et sans faire mention de la différence entre les deux nations, il n'ignorerait pas qu'il existait un traité entre Daisey, roi de Karta, et le commandant du Sénégal, qui avait été signé lorsque cette province appartenait aux Français, par lequel traité Daisey avait juré que ni lui ni ses successeurs n'accorderaient la paix au pays situé entre St.-Louis et sa propre contrée, que jusqu'à ce qu'une femme puisse voyager impunément à travers ce pays, avec une corbeille sur sa tête sans avoir rien à craindre. Ce fut en vain que j'entre-

pris de lui persuader qu'un semblable traité n'était pas probable, et que jamais aucun gouvernement n'avait pris de tels engagements avec ses ennemis; à l'appui de mon assertion, je lui rappelai que lui-même avait eu pendant long-temps au Sénégal une correspondance amicale avec plusieurs gouverneurs anglais, et que les riches et beaux présens qu'il avait reçus d'eux et des capitaines marchands trafiquans le long de la rivière, de même que ses prédécesseurs prouvaient des intentions pacifiques; à tous ces argumens, il répondait d'une manière évasive, terminant toujours son discours par cette expression africaine: « *tout est dans la main de Dieu* ». Il était déjà très-malade et si faible, qu'il ne pouvait se soutenir à cheval sans avoir un homme à pied de chaque côté, il tenait la main appuyée sur leur épaule. Le pays que nous traversions était peuplé; le blé était mûr et les habitans étaient occupés à faire la récolte.

Almamy s'arrêta à Guinion, je l'y laissai et me rendis de suite à Conghell où je fus parfaitement reçu par les officiers français : le capitaine de Chastelieu était très-malade, ce qui joint au désir que j'avais de rejoindre mon camp me décida à ne rester que deux jours avec ces messieurs; pendant mon séjour auprès d'eux, ils avaient transporté leur demeure à Baquelle, autre ville de Galam, à environ six milles au-dessous de la rivière, ils avaient l'intention d'y bâtir un fort et d'y faire

et faire de petits présens aux chefs ou à ceux dont l'assistance leur serait nécessaire; ils quittèrent le camp le 25 décembre après s'être engagés par toutes les promesses possibles de faire la plus grande diligence et de me rapporter des nouvelles de M. Dochard. Le temps était devenu doux et tempéré, ainsi qu'il arrive dans ces climats à la suite des pluies; jamais saison ne fut plus favorable pour voyager; je regrettais extrêmement l'absence de M. Partarrieau, et surtout la privation des objets qu'il devait m'apporter ou m'envoyer, et dont je ne pouvais me passer pour continuer mon voyage. Ces difficultés réunies m'arrêtaient, et s'opposaient à ce que je pusse profiter de la belle saison pour me mettre en marche avec toute l'expédition, pour le *Ségo* (*), j'étais si persuadé qu'il ne pouvait tarder au-delà de la mi-décembre que j'attendis avec résignation jusqu'à cette époque. J'a-

(*) Ségo capitale du royaume de Bambara, fut visitée par le célèbre et infortuné Mungo-Park. Dès 1720, Francis Moore explora une portion de la contrée, et depuis les Européens essayèrent à différentes fois de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, tantôt par la Gambie, tantôt par le Niger ou par le Sénégal. L'expédition qui, un instant, donna les plus belles espérances est celle de Denham et de Clapperton. On sait que ces voyageurs disent avoir été très-près de la fameuse *Tombouctou*, et prétendent avoir constaté le cours du Niger, ce qu'on est loin de regarder comme démontré. D'un autre côté, le nombre des Européens qui ont péri victimes de leur désir de faire connaître l'intérieur de l'Afrique est vraiment effrayant. Depuis Mungo-Park et Horneman, on peut ajouter dans ces dernières années seulement, Belzoni, Oudney, Tool, Bowdich, de Beaufort, etc. (R. P. L.)

vais d'ailleurs une agréable distraction dans les visites fréquentes des officiers français; ils avaient aussi à regretter plusieurs de leurs compagnons qui de même que les nôtres avaient péri victimes du climat et de la saison des pluies, ceux qui avaient échappé à la mort étaient comme nous souvent pris de violens accès de fièvre, ce qui les avait empêché jusqu'alors de commencer à bâtir le fort projeté (*); mais dès qu'ils voulurent choisir et acheter le terrain, ils trouvèrent autant de difficultés que nous en avions rencontré pour continuer notre voyage.

Le mois de décembre était près de finir, et je n'avais reçu aucune nouvelle de M. Partarrieau. ce retard me paraissait inexplicable, et cette fois le courage m'abandonna; le chagrin vint s'emparer de mon âme à un tel point que j'en perdais le sommeil, et qu'un malaise général, sous lequel j'aurais peut-être succombé, vint me saisir; le poids qui m'oppressait ne fut allégé que de temps à autre par la présence et les consolations que me donnaient les officiers français, auxquels je me réunissais à Baquelle : j'y passai les fêtes de Noël; et le 1er janvier 1819, jour que j'avais fixé en espérance pour mon départ, s'écoula triste-

(*) L'établissement dont parle le major Gray, est Baquelle, où on eut le projet de bâtir un fort, et d'établir des cultures. Les maladies moissonnèrent presque tous les Européens. Les dyssenteries et les fièvres dites pernicieuses, y font les plus grands ravages, et les blancs ne peuvent se soustraire à ses funestes effets. (L.)

ment à Samba-Contaye, sans pouvoir prévoir quel serait le terme d'une inaction si fatigante.

Un événement arrivé dans notre camp au mois de décembre ne contribua pas peu à augmenter la mélancolie qui m'accablait. Le feu prit à une des nattes occupées par nos hommes, et tout le camp aurait été consumé en entier sans la prévoyance et l'activité de quelques-uns d'eux, et sans le secours de la providence, qui permit de se rendre maître du feu, en faisant succéder un calme parfait à la forte brise qui soufflait quelques minutes avant.

Je ne pouvais m'expliquer cet accident, d'après les précautions qui avaient été prises jusqu'alors pour l'éviter; les hommes à qui appartenaient cette hutte en étaient absens; elle était placée loin de la cuisine et près du magasin. Cette observation, jointe à la vérité des réponses faites aux questions adressées à tous les miens, me donna quelque soupçon que cet accident était l'ouvrage de la malveillance; mais je n'avais aucune preuve, et je dus renfermer ces présomptions dans mon sein. Le troisième jour après celui-ci le feu se renouvela à la même place, et cette fois la hutte fut entièrement consumée; le magasin qui renfermait nos munitions de poudre, nos ballots et nos provisions de bouche, était à une petite distance; le vent soufflait heureusement dans la direction opposée; la moindre étincelle portée sur le toit, couvert par de longues herbes sèches pouvait l'em-

brâser en un instant, et nécessairement enflammer la poudre dont cette hutte était remplie. Tout était perdu sans ressource, même nos moyens de subsistance. La providence nous prit encore une fois sous sa protection, et le feu s'amortit entièrement à la chûte du premier bâtiment embrâsé. Jamais je ne pus connaître la cause de ces deux événemens, qui se succédaient à de si courts intervalles, mais ils augmentèrent la contrariété que j'éprouvais déjà de demeurer oisif dans cette contrée.

L'Almamy *Amady* ne fit que décliner depuis son départ du Sénégal, jusqu'au 8 janvier qu'il mourut.

Suivant les lois du pays, le droit de succession appartient aux descendans mâles de la branche aînée de la famille régnante, il doit se présenter trois candidats entre lesquels le peuple choisit: mais ordinairement l'intrigue préside à cette élection presque autant que dans un pays civilisé: cette fois les prétendans étaient *Malick Samba Tomany*, cousin du feu roi, et l'héritier le plus direct; et deux de ses neveux *Tomany-Moody* et *Moosa-Yeoro*, tous déjà avancés en âge et possédant chacun une grande influence dans la contrée; *Moosa-Yeoro* était peu disposé à disputer les droits de *Malick*, le regardant comme le plus légitime héritier; d'ailleurs il avait pour lui les égards dus à son âge avancé, et sa grande modestie lui faisait reconnaître son insuffisance et dou-

ter du suffrage populaire. Mais *Tomany-Moody* l'obligea à soutenir sa cause en lui faisant entendre qu'il pouvait à son gré fomenter une guerre civile, s'il se rangeait du côté de son antagoniste. Indépendamment du désir de régner, *Moody* avait une raison plus puissante encore pour écarter *Malick* de la souveraineté, il avait fait assassiner le frère de *Malick* dans une querelle violente qu'ils avaient eue ensemble quelques années auparavant. Il craignait que montant sur le trône *Samba* ne voulut venger son frère soit en le faisant mourir, soit en l'exilant, ce qu'il redoutait beaucoup, espérant de régner après *Malick* si cette fois il ne l'emportait pas sur lui. *Yeoro* se vit forcé de ployer devant la volonté de l'ambitieux, et de devenir un instrument qu'il faisait agir à son gré. Ainsi dans l'Afrique comme dans toutes les autres parties du monde l'intérêt et l'ambition gouvernent les hommes, et le plus adroit domine le plus faible.

L'élection n'eut lieu que le 20 du mois; quoique les deux partis fussent prêts à en venir aux mains, il n'y eut point de sang répandu, et contre l'usage cet interrègne se passa paisiblement, ce qui fut regardé comme miraculeux; ce temps étant ordinairement réservé pour les crimes les plus atroces que l'impunité autorise dans cet intervalle. Le jour où le roi meurt les lois périssent avec lui, et ne sont remises en vigueur que le jour où son successeur prend le sceptre.

Peu de jours après l'élection (*) je rendis ma visite au nouvel Almamy; il me reçut très-cordialement, avec beaucoup d'égards, promit de me servir de tous ses moyens pour la continuation de mon voyage, ajoutant que l'Almamy son prédécesseur, peu de momens avant sa mort, lui avait recommandé d'agir ainsi envers moi. Il n'avait plus les mêmes ministres, ils avaient préféré s'attacher à *Saada* fils du roi son prédécesseur, dans l'espoir sans doute de lui enlever petit à petit les richesses particulières de son père dont il venait d'hériter.

Il s'éleva une dispute entre lui et le nouvel Almamy, sur le partage des esclaves ordonné par son père avant sa mort : les principaux esclaves suivirent les ministres et se vengèrent du parti de *Saada*, ils l'encouragèrent aussi à refuser toutes les réclamations de l'Almamy. Cependant peu de temps après s'étant aperçus qu'ils ne pouvaient rien arracher à l'avarice de *Saada*, ils s'éloignèrent de lui et se rangèrent sous la bannière de l'Almamy; celui-ci, enchanté de voir son parti augmenté de personnages si puissans, les reçut avec affabilité, et fut certain de les conserver tant qu'il aurait la puissance; car ici, comme partout, les hommes se tournent vers l'autorité (**).

(*) Moosa-Yeoro fut celui des prétendans qu'on élut.

(**) Et ajoutons, du côté de leur intérêt personnel. Combien sont chimériques les idées que plusieurs écrivains, d'ailleurs justement

célèbres, ont émis sur le bonheur de l'homme, que n'entravent point les freins nombreux créés par la haute civilisation? En le peignant bon, vertueux, vivant en paix des fruits de la terre, ils ont esquissé une idylle fantastique : partout il est faux, fourbe, vicieux, égoïste et ses vices primitifs sont d'autant plus enracinés chez lui, qu'il est plus loin de la civilisation, dont les lois enchaînent au moins ses penchans dépravés. (R. P. L.)

CHAPITRE VIII.

Description de Bondoo. — Son étendue. — Ses limites. — Aspect de la contrée. — Productions. — Commerce. — Manufactures. — Gouvernement. — Revenus. — Religion. — Son influence sur les habitans. — Description de leur manière de vivre. — Equipages militaires. — Forces. — Manière de faire la guerre. — Cause de guerre avec Karta. — Conduite sanguinaire d'Almamy. — Attaque des Kartans sur Boolibany.

Le *Bondoo* est situé entre le 14° et 15° de latitude nord et le 10° et 12° de longitude ouest, de Greenw. Il est borné au nord par le royaume de *Kajaga*, au midi par *Tenda* et *Dentilla*, à l'est par le *Fa-Lemme*, *Bambouk* et *Logo*, et à l'ouest par *Foota-Toro*, le bois de *Simbany* et *Woolli*; sa plus grande étendue de l'est à l'ouest n'excède pas quatre-vingts milles anglais, et du nord au sud soixante. L'aspect de la contrée est en général montagneux, principalement au nord et à l'est; ces montagnes sont en grande partie composées de rochers et ne sont pas très-élevées; la plupart

sont couvertes de bois clair semé, mince et tortu, qui ne peut être propre qu'à brûler.

Les vallées où sont situés les villes et villages sont défrichées par la culture; le sol mélangé de terre et de sable la rend très-facile. D'innombrables torrens, plus ou moins considérables, coulent en tout sens à travers ces vallées et les arrosent pendant la saison des pluies; le reste de l'année ils sont à sec. Mais le *Sénégal* et le *Falémé* se sont enrichis de leurs eaux, qu'ils ont reçues et rapportées des montagnes. Un grand nombre de tamarins, de baobabs (*), de rhamnus lotos (**) et autres arbres fruitiers agréablement dispersés dans ces vallées, fréquemment enrichies de villes, de villages entourés de plantations, de cotonniers et d'indigo, forment un ensemble pittoresque et romantique.

Ils ne cultivent qu'une petite étendue de terrain; mais elle suffit à leur consommation. Ils recueillent quatre sortes de grains et divers fruits,

(*) Le Baobab aussi nommé pain de singe, est le géant du règne végétal. Cet arbre gigantesque que vénèrent la plupart des peuples africains, vit des siècles, et on connait ceux de la Magdeleine, qui dit-on, sont âgés de plus de 4000 ans, Le Baobab a consacré chez les savans le nom du célèbre Adanson. (L.)

(**) *Rhamnus lotos* : Les fables ingénieuses et riantes de l'ancienne Grèce nous ont transmis la connaissance de l'arbre des lotophages qui faisait oublier à ceux qui en mangaient des fruits, le sol de la patrie. M. Desfontaines, qui a exploré la Barbarie avec tant de soin pour la botanique, croit avoir retrouvé cet arbre dans le jujubier africain, que pour cela on nomme *Rhamnus lotos*. (R. P. L.)

qui sont : le riz, le potiron, le melon d'eau, la gourde ou calebasse (*), l'oseille, l'oignon, le tabac, le poivre rouge, la pistache, le coton et l'indigo.

La plus grande partie des habitans font le commerce; il consiste dans l'échange de toile de coton manufacturée chez eux, et par la vente de la surabondance de leurs productions, pour laquelle ils reçoivent de l'or, de l'ivoire, et des esclaves qui leur sont amenés par les peuples de *Bamboack*, *Kasson* et *Foota-Jallon*. Les Européens leur portent des armes à feu, de la poudre à canon, des marchandises de l'Inde, de la quincaillerie, de l'ambre, du corail et des grains de verre qui leur sont fournis par les marchands des rives de la Gambie et du Sénégal.

Ils ont peu de manufactures, mais elles suffisent à leurs besoins sous le rapport de l'habillement et des ustensiles nécessaires à leur ménage, ils fabriquent des instrumens aratoires, des outils nécessaires aux charpentiers, aux forgerons et

(*) Les plantes de chaque pays se lient à l'histoire des peuples qui les habitent. Ainsi le laurier de la Grèce au palmier de l'Idumée, et l'arbre à pain de la mer du sud, au pin des Irlandais ou au bouleau des Kamschatkdales. La calebasse est la plante par excellence de l'Africain. Il l'a transportée avec lui, dans son exil sur les plages américaines : elle lui fournit des objets d'ornemens, des vases de toutes sortes, des instrumens de musique, dont la surface est couverte de dessins en relief, qui annoncent du goût, et qui charment ses loisirs. (L.)

aux tanneurs; ils font des aiguilles, des pointes de flèches très-aiguës, des étriers, des mords, des lances, des pinces et autres outils. La manière dont tous ces ouvrages sont finis annonce du goût et de l'intelligence de la part des ouvriers qui les fabriquent, et, ce qui paraît plus surprenant, c'est qu'ils ne travaillent jamais qu'assis et les jambes croisées. Les ouvriers et commerçans sont la partie du peuple la plus intéressante que j'aie vue en Afrique; c'est toujours parmi eux que le roi choisit ses ministres et ses favoris; il est vrai que leur esprit s'étant plus développé, ils sont plus adroits courtisans et connaissent mieux le langage de la flatterie, si doux à l'oreille des souverains de toutes les nations.

Le gouvernement de Bondoo est monarchique; l'autorité suprême réside dans l'Almamy, ou Roi; il se trouve cependant quelques circonstances où les lois de Mahomet doivent lui servir de guide; alors elles sont interprêtées par les imans, ou prêtres mahométans, qui sont entièrement sous sa domination, et d'ailleurs habitués au rôle de courtisans, tournent toujours l'interprétation en faveur du roi.

Les revenus de l'état sont la propriété de l'Almamy, ou du moins totalement à sa disposition; ils sont considérables, et se composent du dixième de tous les produits territoriaux, et d'une taxe imposée à tous les marchands européens qui traversent le pays pour faire le commerce; cette

taxe est calculée sur la charge qu'un âne peut porter en marchandises; chaque charge est imposée à sept bottes (*) de poudre à canon et un fusil, ou leur valeur en marchandise quelconque. Le commerçant est obligé d'y joindre encore des présens pour l'Almamy et ses ministres; s'il osait refuser de satisfaire aux demandes exagérées du roi et des siens, il serait inévitablement pillé, et sa personne serait en danger; cependant ces événemens arrivent rarement, les marchands ayant l'adresse de soustraire à leurs yeux la meilleure partie de leurs richesses, soit en les gardant sur eux, soit en les cachant chez leurs hôtes, dont ils achètent la discrétion; ces précautions sont prises avant l'inspection des délégués d'Almamy; il tire aussi un fort revenu de la dîme de tout le sel pris sur les côtes et importé dans son pays, ainsi que du tribut annuel payé par les vaisseaux marchands de la compagnie des Indes, commerçant sur la rivière, et par le comptoir français établi à Baquelle. Dans un article subséquent, sur Galam, je parlerai de l'influence et de l'autorité que les Français y ont acquis récemment. Il est impossible d'évaluer à combien se monte ce que l'on pouvait appeler le casuel; ce sont les présens (ou douceurs) offerts soit pour obtenir justice ou quelque grâce de Sa Majesté; esclaves, chevaux, bestiaux, volailles, riz, blé, toile de coton même, l'or, tout

(*) Mesure du pays.

peut être également présenté à l'Almamy, qui les accueille avec un égal plaisir; ces objets ne sont pas la moindre partie de ses revenus.

Les habitans de *Bondoo* suivent la religion mahométane, mais pas aussi régulièrement que les autres contrées de l'ouest de l'Afrique; ils ont dans chaque ville des mosquées; quelques-unes ne forment qu'une place de peu d'étendue, entourée de pieux, et soigneusement balayée avant l'heure de la prière, qui se fait publiquement cinq fois par jour; les ablutions, et toutes les cérémonies ordonnées par Mahomet, y sont également pratiquées; lorsqu'ils se rendent à la mosquée ils se dépouillent de leurs armes, de leur bourse et de toute espèce de tabac ou tabatière, n'emportant qu'un chapelet ou rosaire, dont ils disent une partie entre chaque acte de dévotion, qui consiste à tourner la face vers l'orient et à courber le corps si bas, que la face touche à terre, ils récitent en même temps quelques prières du Koran, assez abrégées et répètent souvent le nom du prophète avec un profond recueillement, du moins en apparence.

L'Almamy-Amady, lorsqu'il embrassa cette religion erronée, ne consulta que son intérêt personnel et le désir d'attacher à son parti les peuples de *Foota-Toro* et de *Jallon;* il aurait pu, par son exemple, amener ses sujets à des sentimens de respect pour la divinité, et de loyauté entre eux; le désir seul de lui plaire était capable d'opérer ce miracle; mais sous le masque de la dé-

votion ils ont conservé tous leurs vices; la cupidité les rend bas et fourbes dans toutes leurs relations, soit entre eux, soit avec leurs voisins; enfin je n'ai jamais vu un peuple plus généralement hypocrite, esclave des pratiques extérieures, d'une religion dont les principes de morale n'ont aucun empire sur leur esprit.

Dans la plupart des villes, ils ont des écoles pour les enfans qui doivent professer la religion mahométane; ces écoles sont tenues par les imans ou prêtres; ils se bornent à enseigner à leurs élèves la lecture et l'écriture prises seulement dans le Koran, mais ils ne leur donnent aucune notion de l'arithmétique; ils sont tellement ignorans à cet égard, que nul Africain ne peut assembler deux nombres sans compter sur ses doigts, ou en formant des lignes sur le sable; l'étudiant ou l'écolier est toujours regardé comme le serviteur du maître d'école, et peut être employé par lui au service le plus bas et le plus pénible suivant son bon plaisir. Dès que la leçon est finie, ils se réunissent et parcourent le pays en mendiant, lorsqu'ils trouvent quelqu'ouvrage à faire, le paiement qu'ils reçoivent de ceux qui les emploient est toujours le profit du prêtre qui les instruit.

Le peuple de *Bondoo* est un mélange de *Foolahs*, de *Mandingous* de *Serrawollies* et de *Jallons;* ils ont conservé les mœurs et les usages des *Foolahs*, et parlent exclusivement leur langue; ils sont

d'une taille moyenne, très-bien faits et très-actifs; leur couleur est cuivrée et leurs traits ont plus de rapport avec ceux des Européens qu'aucune autre peuplade de l'Afrique excepté les Maures; leurs cheveux ne sont ni aussi courts ni aussi crépus que ceux des Nègres; leurs yeux ont plus d'expression, sont plus grands, plus ronds et plus ouverts.

Les femmes sont vives. Elles ont la taille svelte, et des traits et des formes dignes d'être enviés par les plus belles Européennes; leur physionomie est bien supérieure pour l'agrément aux *Sarrawoollies*, aux Mandigoes ou *Joloffs*. Elles sont propres jusqu'à la recherche, ornent leur tête, leur cou, leurs bras et leurs jambes de corail, d'ambre et de perles de diverses couleurs, auxquelles elles mêlent souvent des petits boutons d'or ou d'argent : elles portent toujours un voile d'un tissu imitant la mousseline, tiré de leurs manufactures; leurs ouvriers n'ont pas encore atteint une grande perfection à cet égard; mais ils ne sont pas éloignés d'y parvenir. Les autres parties de leur habillement sont absolument les mêmes que celui des habitans de Kayaye, mais elles ont un avantage, c'est que la plus grande partie est travaillée chez eux, excepté la soie et les cotons imprimés qui leur viennent de la côte. Les femmes aiment le musc (*) et toutes les odeurs avec pas-

(*) La coquetterie et l'amour des cosmétiques semblent être l'apa-

sion ; ne pouvant se procurer facilement des essences de rose et de lavande, elles y suppléent par le girofle réduit en poudre et mêlé avec une autre fève broyée de la même manière à peu près, et aussi parfumée que celle que nous appelons ici fève de Tonka; ce mélange est arrosé d'un peu d'eau gommée, elles en forment des petites boules de la grosseur d'un pois; lorsque ces boules ont pris une sorte de consistance, on les perce, et alors elles en façonnent des colliers et des bracelets; souvent elles enfilent simplement les grains de giroflée et les portent de même : mais la manière dont elles aiment le mieux en faire usage, c'est de les renfermer dans un petit sachet d'étoffe de soie des couleurs les plus brillantes, en en réunissant plusieurs qu'elles pendent à leur cou. Leurs cheveux, peignés avec le plus grand soin, sont divisés en un grand nombre de tresses flottantes sur les épaules, et réunies seulement près de la tête par une chaîne d'ambre ou de corail dans laquelle sont entremêlées des perles; cette chaîne va se joindre aux autres bijoux qui ornent le sommet de la tête, telle est principalement la coiffure des jeunes filles; les femmes mariées attachent leur chevelure avec une petite bande étroite ou cor-

nage des femmes de tous les peuples, et on retrouve ce besoin inné, aussi bien chez la Circassienne que chez la Hottentote. Les Abyssiniennes comme le beau sexe de l'orient, font un usage habituel de la teinture d'alcanna, des essences de rose ou l'ather'gull des Persannes, tandis que les Malaises ont la chevelure sans cesse parfumée par des huiles très-odorantes, et principalement par le Tsiampaca. (R. P. L.)

donnée, soit en soie, soit en drap de coton, ayant à peu près un doigt d'épaisseur : pour compléter leur parure, elles portent à leurs oreilles des anneaux d'or si larges qu'ils tombent jusque sur leurs épaules, et si lourds que leurs oreilles en seraient déchirées si elles ne prenaient la précaution de les soutenir avec une petite bande de cuir rouge très-étroite, attachée par un bouton à chaque anneau, et fixée sur le sommet de la tête; leur démarche, quoiqu'elle paraisse étrangère à des yeux européens, a cependant de la noblesse et de la grâce.

L'habillement des hommes est semblable à celui des habitans de *Kayaye*, seulement il prend mieux à la taille. Le bleu et le blanc sont leurs couleurs favorites; les plus riches préfèrent les mousselines de l'Inde aux étoffes de leurs propres manufactures. Le vêtement de dessus qui ressemble beaucoup aux blouses est brodé en soie de différentes couleurs sur le dos, autour du cou et sur la poitrine; le bonnet est d'une forme agréable, aussi brodé mais toujours en blanc; les marabouts ou prêtres, ainsi que les vieillards, portent un turban blanc dont la forme est rouge ou bleue, et quelquefois un chapeau fait de jonc ou d'herbes tressées avec une forme conique et les bords très-larges. Lorsqu'ils montent à cheval ou vont à la guerre, ils font attacher les deux grandes manches pendantes de leur robe derrière leur cou, qui se trouvent alors rabattues et fixées sur leurs

épaules : le corps de la robe étant très-large leur deviendrait très-incommode si elle n'était arrêtée par une ceinture à laquelle sont attachés plusieurs cordons, qui leur servent à maintenir leur poudre et les autres munitions de guerre, pendant au côté droit, et la boîte qui renferme leurs amorces au côté gauche. Ces objets sont suspendus par de forts cordons en soie ou en laines rouges, jaunes ouvertes, croisés sur leurs épaules en forme de baudrier ; une dague de neuf pouces à un pied de long, est attachée au côté droit à la ceinture du pantalon ; un fusil simple ou double complète l'équipement. Quelques-uns des princes ou des chefs y joignent une épée soutenue aussi du côté droit par le même baudrier, et un ou deux pistolets renfermés dans des étuis de cuir de diverses couleurs, suspendus au pommeau de la selle, et balottant à chaque mouvement du cheval ; un vase aussi en cuir contenant de l'eau, un autre sac renfermant une petite provision de cous-cous secs pour leur nourriture personnelle ; un troisième sac plus petit pour leur tabac (*), une longe pour attacher leur cheval, complètent tout l'équipement d'un militaire en marche. Ces différens sacs sont attachés par des courroies derrière la selle ordinairement mal construite, et qui n'est composée que de morceaux

(*) Le tabac est si universellement usité dans tout l'intérieur de l'Afrique, qu'on doit croire que cette herbe nauséabonde y était connue, bien avant la découverte de Tabago sa patrie primitive suivant quelques auteurs. (L.)

de bois liés ensemble par des cordes faites de peaux de vache qui, lorsqu'elles sont mouillées, s'étendent de manière à mettre le bois de la selle en contact avec le dos du cheval, qui s'en trouve presque toujours blessé.

D'après tous les renseignemens que je me suis procurés, la force armée du Bondoo peut s'élever à cinq ou six cents chevaux et à deux ou trois cents fantassins. Quand le roi croit nécessaire de réunir son armée, soit pour la défense de son pays, soit pour faire quelqu'excursion chez ses voisins, il se rend, avec les gens de sa suite, dans un des villages environnans, et fait proclamer la guerre au son du tambour (*). Cette proclamation est répétée aussitôt de ville en ville et de village en village par le même moyen, et sert à informer toute la contrée des intentions de l'Almamy. Alors le chef de chaque ville ou village rassemble tous les hommes destinés à marcher, et se mettant à leur tête, les conduit au quartier-général. Ces chefs tiennent conseil avec le roi sur les moyens d'attaque et de défense; ils ne mettent aucune régularité dans la division de leur troupe, et ne s'occupent nullement de les approvisionner ni de les

(*) Ce tambour est un grand rond en bois, en forme d'une large cuvette, ayant environ trois pieds de diamètre, recouvert de trois peaux; une que l'on dit être humaine, la deuxième venant d'une hyène et la troisième une peau de singe. Cette dernière est couverte de caractères arabes et de passages extraits du Koran. Voyez Pl. II fig. 10.

équiper. Chaque officier ou soldat est obligé de se pourvoir de munitions et de sa nourriture personnelle; aussi sont-ils très-mal fournis de l'un et de l'autre. Quand je vis ce qu'ils appellent leur armée rassemblée, la plupart n'avaient pour toute arme qu'un couteau et un fort bâton d'un bois très-dur. Les plus favorisés, lorsqu'ils possèdent déjà un fusil, reçoivent deux pierres et deux ou trois charges de poudre et de balles. Plus rarement encore, et par une grâce spéciale, le roi fait présent d'un cheval à l'un et d'un fusil à un autre; mais pour les provisions de bouche, ils n'ont d'autre ressource que le pillage : aussi malheur aux propriétaires des magasins et des bestiaux, dans les villes où ils séjournent.

Lorsque les troupes sont réunies, si le but de la campagne n'est pas décidé en peu de jours, et que le départ soit retardé, peu à peu les soldats disparaissent, et souvent l'armée se trouve réduite aux deux tiers de son effectif primitif, encore dans le nombre en est-il plusieurs qui ne restent que pour solliciter quelques dons de l'Almamy. Tels sont principalement les prêtres et les Goulas.

Quand le roi projète d'envoyer un détachement de ses troupes au pillage de quelque ville frontière des contrées voisines, il choisit un chef parmi ses parens ou ses ministres pour commander, ou plutôt pour conduire le détachement. Le plus grand secret est gardé sur l'objet de l'expé-

dition, qui ne doit être connu que de l'Almamy et de celui qui la commande : ceux qu'ils conduisent l'ignorent également, et n'en sont informés que lorsqu'ils arrivent sur le terrain. Les habitans de ces villes, surpris à l'improviste, sont ordinairement emmenés avec leurs troupeaux, et réduits en esclavage ; si parfois quelque indicrétion éclaire les villes que l'on projète d'attaquer, sur le danger qui les menace, les femmes les enfans et les vieillards se sauvent dans les bois, emmenant avec eux leurs troupeaux ; les hommes en état de porter les armes restent seuls pour faire tête à l'orage; alors, les assaillans prennent la fuite presque aussitôt, et retournent chez eux après avoir perdu quelques hommes, emportant le regret de n'avoir pas réussi selon leurs espérances. Pendant notre séjour au *Bondoo*, plusieurs de ces excursions furent commandées, et ceux qui y furent employés revinrent presque toujours victorieux, si cette expression peut être admise pour une horde de brigands pillards, n'ayant d'autre but que de réduire leurs semblables en esclavage, pour trafiquer de leurs personnes avec des marchands voyageurs du pays, ou ceux qui viennent par le Sénégal jusqu'à Galam, car ils ne manquent jamais d'acheteur. Les contrées de *Wooli, Tenda, Dentilla* et *Bambouk* sont fréquemment le théâtre de ces cruelles déprédations, dont les Almamys de Bondoo tirent le double avantage, de s'enrichir des fruits du pillage, qui leur fournissent

abondamment des armes, des munitions, des chevaux, et d'autres marchandises européennes dont ils sont très-avides, et celui d'agrandir leur pays. Les habitans de ces villes, fatigués d'être sans cesse exposés à tant de violences, après avoir été plusieurs fois pillés, finissent par quitter leur domicile, pour aller chercher le repos dans l'intérieur de la contrée. Alors l'Almamy s'empare du terrain abandonné, et par ce moyen, augmente journellement l'étendue de sa domination, surtout depuis quelques années. Cependant Bondoo a souvent souffert aussi des attaques des voisins plus puissans que lui; mais l'occasion ne lui manque jamais d'exercer sa vengeance sur des peuples plus faibles.

Plusieurs naturels de Kakaye, Joloffs et Woolli sont venus s'établir dans le Bondoo, et ont embrassé la religion mahométane; les villes qu'ils habitent, situées à l'ouest des frontières, sont renommées pour leur richesse, leur étendue et le produit de la culture. Les meilleures troupes de l'armée sont entièrement composées de Joloffs et Woolli, dont la bravoure est si reconnue qu'elle est devenu proverbiale. Les peuples de *Kakaye*, étant presque tous prêtres, sont exempts de faire la guerre, au moyen d'un présent considérable et annuel offert à l'Almamy, que celui-ci parvient toujours à faire augmenter, en leur adressant de nouvelles demandes, qu'ils n'osent refuser, soit en denrées, soit en bestiaux, dont ils ont la ré-

putation, à juste titre, d'être mieux fournis qu'aucun des autres habitans; ils ont l'avantage plus précieux encore d'être généralement considérés, et respectés, et de conserver leur indépendance, ne reconnaissant d'autre supérieur que l'Almamy, en sa qualité de chef des imans. Les princes et les ministres leur témoignent la plus grande vénération, elle s'étend jusque sur leurs propriétés regardées comme sacrées.

Le *Bondoo* s'est trouvé engagé dans une guerre avec le *Karta*, qui a duré plusieurs années. Elle a commencé comme la plupart des interminables guerres d'Afrique, par une agression du Bondoo. Il est nécessaire, pour en faire connaître le détail, de remonter à la source, ce qui donnera en même temps une juste idée de la politique de ces peuples.

Vers l'an 1780, un prêtre mahométan, nommé *Abdoolghader*, et chef d'une tribu de *Foolahs*, quitta *Nadina* pour venir s'établir à Toro, alors gouverné par la famille des *Diléankéy*. Bientôt il convertit la plus grande partie des habitans à sa religion, et obtint un tel empire sur leur esprit, qu'il les amena à renverser du trône leur souverain, et se fit proclamer à sa place, comme Almamy (ou roi). *Abdoolghader* régnait à peine, lorsque les habitans du Ségo Bambaras firent une invasion dans le Karta. Les chefs et la majeure partie des habitans furent obligés de fuir; ils se retirèrent à Galam, pour se donner le temps

de rassembler leurs forces; ils y furent bien reçus. De là ils envoyèrent un messager à *Abdoolghader*, pour l'informer qu'ils devaient se rendre chez lui, et mettre son hospitalité à l'épreuve. Celui-ci, loin d'accueillir la demande, assembla promptement son armée pour marcher au-devant d'eux; mais les Kartans, informés de ses intentions, ne l'attendirent pas, quittèrent aussitôt Galam pour retourner à Karta; et en passant, ils détruisirent plusieurs villes du *Gedumah*, pour se venger, disaient-ils de son refus de les défendre contre leur ennemi le roi de *Ségo*. Le chef d'une de ces villes, Iman, jouissant d'une grande considération dans la contrée, se rendit au camp d'Abdoolghader, établi alors dans le Bondoo, pour se plaindre à lui de la conduite de Séga, roi de ce pays, comme étant l'allié du roi de Ségo. Il l'accusa personnellement de plusieurs griefs: d'avoir contribué à la ruine de leur ville; d'avoir emmené sa femme et sa fille pour les joindre à ses concubines, et de plus, d'avoir détruit ses livres sacrés écrits par lui-même, si nombreux et si volumineux, ajoutait l'Iman, qu'il y en avait le poids de la charge d'un âne. Il mit beaucoup d'éloquence pour démontrer l'énormité de ces crimes, et invoqua *Abdoolghader*, au nom de Dieu et du Prophète, pour lui faire rendre justice comme homme et surtout comme ministre du culte de Mahomet.

Abdoolghader étant lui-même dans les plus

hautes dignités de l'église mahométane, et tenant à prouver son respect pour la religion, somma aussitôt Séga de se rendre près de lui, pour répondre de sa conduite devant la loi du Prophète. Séga crut devoir obéir, soit par la crainte qu'un jour Abdoolghader ne l'y forçât, soit par les conseils d'ennemis cachés qui désiraient le pousser à sa perte. Il se décida à paraître devant le monarque irrité, qui, sans écouter ce que Séga put dire pour sa défense, le condamna à être banni de son royaume pour habiter à *Toro*, où, dit-il ironiquement, on lui apprendrait comment il devrait vivre Séga n'avait pas fait cent pas hors des murs de Marsa, ville du Bondoo, où Abdoolghader avait établi son camp temporairement, que le malheureux fut assassiné par les gens de la suite du roi, et son corps jeté, sans aucun égard pour son rang, dans un ravin profond.

Abdoolghader, par son influence, fit nommer Amadi Paté pour régner sur le Bondoo; il le choisit comme ennemi invétéré de *Séga;* mais *Amadi Isata*, frère de *Séga*, ayant un parti considérable dans la contrée, fomenta une guerre civile pour défendre ses droits au trône. *Amadi Paté* fut tué dans le combat, et *Isata*, secondé par *Samba Congole*, prince des environs (Kajaka) ou *Galam*, s'empara de la souveraineté du Bondoo. Son premier soin fut de se fortifier contre les attaques d'*Abdoolghader*, et de contracter une alliance avec le roi de *Karta*, en s'engageant

à lui payer annuellement un moulo d'or (*), sous la condition de le secourir dans cette circonstance. *Abdoolghader*, informé de ces dispositions, rassembla une partie de son armée, et retourna vers les fontières de Bondoo. Il y resta plusieurs jours, inquiet et impatient de ne pas voir arriver le surplus des forces qu'il avait mandées, et qui devaient être amenées sous la conduite de plusieurs chefs. Mais son espérance fut cruellement déçue, car les chefs dans lesquels il mettait sa confiance, loin d'être disposés à le secourir, déjà fatigués de son règne, s'occupaient à lui choisir un successeur, et à s'opposer à son retour.

Abdoolghader, obligé de renoncer au projet d'attaquer *Isata*, ne pouvant même compter sur un assez grand nombre de partisans, pour rentrer avec sécurité dans son royaume, traversa le Sénégal, et se retira chez les *Gédumahs*.

Pendant son absence, les habitans du Toro avaient nommé, pour lui succéder, *Moctar Coodega;* mais reconnaissant bientôt sa nullité comparée à la supériorité d'*Abdoolghader*, ils renvoyèrent le nouvel élu, et redemandèrent celui-ci. Il se mit tout de suite en route pour retourner à Toro, accompagné d'une petite troupe conduite par un prince de Kasson, et de quelques *Gedumahas*. En arrivant au petit village de Woro So-

(*) Mesure usitée en Afrique, contenant environ deux quarts ou un demi-boisseau.

gée, dépendant du Toro, il fut attaqué et battu par les partisans de *Noctar Coodéga*. Ce faible échec jeta un tel découragement dans l'armée de ceux qui avaient le plus ardemment désiré le retour d'*Abdoolghader*, qu'aucuns n'osèrent se prononcer en sa faveur, ni venir au-devant de lui. Se voyant ainsi abandonné, il se décida à retourner avec les *Gedumahas;* mais il ne put demeurer long-temps en sûreté dans la même contrée. La famille des *Dileankeys*, dont il avait précédemment usurpé le trône, y avait aussi trouvé un asile; il était difficile qu'ils vécussent en paix. *Abdoolghader*, apprenant que sa vie était menacée par ces hommes qui nourrissaient le désir de la vengeance, se retira à *Moodcerie*, ville du Galam, habitée seulement par des prêtres. A peu près à cette même époque, l'Almamy *Isata* avait formé une alliance avec les chefs de Foota Toro, et une partie de ceux de *Kajaga*, pour détruire entièrement la puissance *d'Abdoolghader* : la grande réputation dont il jouissait, ses talens et son titre de Marabou le rendaient tout à la fois un objet de crainte et de respect pour tout le pays; Modiba, roi de Kurta, également son ennemi, leur fournit des forces considérables; Hawach Demba, se voyant seul pour défendre *Abdoolghader* contre des ennemis si puissans, fut effrayé à son tour, et l'engagea à se refugier dans le désert, parmi les Maures, où il se trouverait à l'abri de toute poursuite. La difficulté de se procurer

de l'eau empêchant les armées de s'étendre jusque-là; il n'adopta pas ce conseil, et se rendit à *Goorick*, ville du Toro, où il attendit tranquillement ses ennemis avec un petit nombre des siens qui, malgré ses revers, n'avaient pas voulu l'abandonner; il leur donna l'exemple du courage jusqu'au dernier moment, lorsqu'Almamy Amadi Isata, accompagné des troupes du Kartons, l'attaquèrent, le combat ne fut pas long; pas un seul des hommes d'*Abdoolghader* ne fut épargné; se voyant lui-même sans ressources, il descendit de cheval, et s'assit sous un arbre pour faire ses prières.

Amadi Isata s'approchant de lui, fit trois saluts suivant l'usage sans recevoir de réponse, puis il lui dit: « c'est vous, *Abdoolghader*, que je vois ici? vous ne pensiez guère lorsque vous fîtes assassiner mon frère Séga que bientôt la lumière du soleil s'éteindrait pour vous; allez, et dites à mon frère Almamy Séga que c'est moi qui vous ai envoyé vers lui. » En disant ces mots, il lui tira un coup de pistolet à balle qui termina la vie de l'Iman; il le reçut, dit-on, sans s'émouvoir; il était âgé de près de quatre-vingts ans.

Lorsque Modiba apprit cet acte de cruauté exercé sur un vieillard sans défense, il en parut indigné, et dit à Amadi Isata que s'il n'avait pas été son ami, il le traiterait de même à l'instant, et lui rappela la noble conduite de Damel, roi de

Gayor (*), lorsque son ennemi était tombé entre ses mains. Modiba voulait, disait-il, pour laver cette tache à la réputation du roi, que le Bondoo s'engageât à lui payer autant d'or que pourrait en contenir le crâne nu d'*Abdoolghader*. Cette exigeance et le ton d'autorité que prit Modiba dans cette circonstance fit présumer que la paix ou l'alliance entre ces deux rois ne pouvait durer longtemps; d'ailleurs les chefs de Foota craignaient que l'ascendant de Modiba, roi païen, n'arrêtât la propagation de la religion mahométane dans leur contrée, et que Modiba ne finît peu-à-peu par y établir son influence : ils convoquèrent une assemblée où ils appelèrent Amadi Isata roi de Bondoo, et Samba Congole prince du Kajaga ou Gasani.

Le premier se rendit à l'invitation, mais Congole, soit qu'il connût les intentions de l'assemblée, soit qu'il eût des craintes personnelles, ne voulut pas y accéder, il envoya son frère pour le remplacer.

Les chefs proposèrent de rompre toute alliance avec Modiba dont les secours étaient devenus inutiles par la mort d'*Abdoolghader*, et demandèrent que les puissances réunies s'opposassent collectivement à l'entrée des Kartans sur leur territoire.

Almamy *Isata* conservant beaucoup de ressen-

(*) Voyez le voyage de M. Mungo-Park.

timent des paroles menaçantes de Modiba sur l'assassinat d'*Abdoolghader*, et se trouvant soutenu par cette nouvelle alliance avec les habitans du Toro, consentit sans hésiter à ces propositions, et pressa vivement le prince de Galam de suivre son exemple; mais le frère de Samba s'y refusa, en donnant pour motif que jamais les peuples gouvernés par son frère ne consentiraient à rompre une alliance si ancienne avec les Kartans, à moins qu'ils n'y donnassent eux-mêmes sujet par leur conduite. L'assemblée fut dissoute, mais Almamy *Amadi*, mécontent du refus du prince de Galam, saisit depuis ce jour les occasions de lui nuire; en conséquence, il autorisa les habitans des frontières du Bondoo à s'emparer des parties de terre ensemencées appartenantes aux citoyens de Galam; et lorsque Samba fit des réclamations, Amadi ne daigna faire aucune réponse satisfaisante. Une autre discussion s'éleva peu après relativement à un cheval; la conduite d'Almamy dans cette nouvelle occasion prouva son injustice, et montra clairement à Samba qu'il ne pouvait plus compter sur son allié; alors, il lui fit dire par un envoyé que toutes relations étaient rompues entre eux.

Les choses restèrent dans cet état jusqu'à l'année 1815, que *Modiba* envoya des messages à Bondoo pour réclamer le tribut qu'il prétendait lui être dû; Amadi ne se contenta pas de refuser, mais fit saisir et mettre à mort les deux

chefs envoyés, et s'empara de tout ce qui composait leur suite, pour en faire des esclaves, n'en réservant qu'un seul qu'il renvoya vers son maître, pour lui dire que le roi de Bondoo n'avait pas d'autre tribut à lui adresser que les balles de ses fusils.

A peine le message était-il parti qu'Almamy se hâta d'assembler ses troupes, et de marcher vers Kasson, avec l'espoir de réunir ses forces à celles d'Awah-Demba, pour entrer sur le territoire de Modiba le plus promptement possible; mais celui-ci avait été informé du projet presqu'aussitôt qu'il avait été conçu; au lieu d'attendre Almamy, il laissa seulement un détachement pour garder ses frontières, et fit une marche forcée jusqu'à Dramanet, où il traversa le Sénégal, puis resta quelques heures sur l'autre rive, pour donner le temps à Samoa de réunir ses forces aux siennes.

Ils trouvèrent les villes et villages abandonnés; tout ce qui n'était pas en état de se défendre avait pris la fuite. L'armée arriva sans opposition jusque dans *Boolibany*, également déserte; le peu d'hommes qu'Almamy avait laissés derrière lui s'étaient renfermés dans son palais, il s'y défendirent si vaillamment que Modiba essaya en vain de l'assiéger; en attendant ils firent nombre d'esclaves, principalement de femmes et d'enfans, et s'enrichirent de tous les troupeaux, grains et autres denrées qui étaient en magasin; ils repassèrent les parties de murailles qu'ils avaient abat-

tues pour entrer, et suposèrent n'avoir plus rien à craindre d'Almamy. Les chefs restèrent dans la ville où ils trouvaient en abondance tout ce qu'ils pouvaient désirer, mêmes des femmes. Ils envoyaient seulement des partis au dehors pour achever le pillage, ramasser les traîneurs, et faire prisonniers des malheureux sans défense qui imploraient en vain leur pitié.

Cependant *Modiba*, tourmenté par son avarice, renouvela plusieurs tentatives pour s'emparer du palais d'Almamy, mais elles furent toujours vaines; il n'était pas même secondé efficacement par les siens. Ces peuples, ne faisant jamais la guerre que dans l'espoir de s'enrichir par le pillage, ne voyaient aucun avantage à risquer leur vie pour entrer dans ce palais: puisque *Modiba* avait rendu une loi, disant que celui qui oserait détourner la moindre parcelle des trésors renfermés dans l'enceinte du palais, aurait à l'instant la tête tranchée: ce décret sévère avait jeté le découragement parmi des hommes peu guerriers, qui, ne voyant plus que des dangers à courir, sans aucun profit, n'hésitèrent pas à proclamer l'impossibilité de réussir, et les chefs eux-mêmes quittèrent *Modiba* pour se répandre dans la contrée, et glaner ce qui avait échappé à la rapacité de leurs soldats. Almamy Amadi, secrètement informé de la conduite de Modiba, partit en toute hâte du Kartan, et arriva avec son armée jusqu'à *Boolibany;* Modiba, surpris par son arrivée inattendue, n'ayant

plus auprès de lui que quelques hommes pour sa défense personnelle, ne put s'opposer que très-légèrement à son passage : Almamy rentra dans l'intérieur de son palais; et après avoir enlevé à Modiba tous les prisonniers, que celui-ci aurait dû envoyer à *Toobab-en-Cané*, sous la protection de Samba-Congole, mais ayant été surpris plongé dans la mollesse, il se troubla et perdit la tête; cependant il n'abandonna pas la partie, et resta plusieurs jours à peu de distance de la ville, échangeant de part et d'autre quelques coups de fusil; les munitions de Modiba furent bientôt épuisées; tandis qu'il envoyait à *Toobab-en-Cané* pour s'en procurer de nouvelles, Almamy fit une sortie et les attaqua dans leurs retranchemens; Modiba n'étant pas en état de se défendre, fit une prompte retraite, laissant derrière lui nombre de traîneurs, tellement disséminés, et ignorans de ce qui se passait à la ville, que beaucoup de femmes firent des prisonniers. Almamy aussi cruel que son ennemi, voulant tout à la fois se venger et l'imiter, fit égorger tous les prisonniers mâles. Cette affaire eut lieu au printemps de 1817.

Dans l'année suivante Almamy saisit un moment où Modiba était occupé chez lui pour se rendre à *Toobab-en-Cané* et l'assiéger; en passant il avait essayé de s'emparer de deux autres villes appartenantes à *Samba Congole;* mais il avait échoué dans cette première entreprise; cependant il mit tant d'activité dans celle-ci, que

les assiégés se virent tout-à-coup privés d'eau, quoique la rivière ne fût qu'à quinze toises de leurs murs, il était impossible de sortir pour s'en procurer sans risquer inutilement la vie de ceux qui y seraient envoyés; l'industrie y suppléa, ils creusèrent dans l'intérieur de la ville des puits de quarante pieds de profondeur. Pendant que Samba envoyait vers Modiba pour demander du secours, après huit jours d'attente quatre cents chevaux parurent sur le côté opposé de la rivière.

Almamy craignant qu'une armée entière ne suivît ce détachement crut prudent de lèver le siége et se retira à Lanel, une ville forte sous la dépendance de Samba, commandée par son beau-frère qui eut la bassesse d'ouvrir ses portes à Almamy pour s'éviter la peine de se défendre.

Dès que les Kartans eurent traversé la rivière, ils tinrent conseil avec Samba, et leur détermination fut bientôt prise de poursuivre Amadi, et de l'attaquer sans délai; leurs troupes étaient composées d'environ mille hommes tant cavaliers que fantassins. En arrivant à Lanel, ils trouvèrent Almamy retranché derrière les murs de la ville, et son armée bien supérieure en nombre à la leur; elle s'était augmentée de tous les habitans en état de porter les armes. Voyant l'impossibilité de l'atteindre victorieusement, ils retournèrent à Toobab-en-Canê pour y attendre un corps nombreux d'infanterie venant du Karta. Almamy, de son côté, réclamait le secours de Hawa Demba,

chef du Toro; cependant un mois s'écoula avant que ni l'un ni l'autre de ces renforts ne fussent arrivés.

Lorsque l'armée de Samba fut au complet, elle se composait de ses troupes propres, de celles de Gédumahas comprenant trois villes sous la rive droite de la rivière, l'armée des Kartans et un détachement commandé par Saféry, prince de Kasson, le tout montant de deux mille cinq cents à trois mille hommes.

Les forces d'Almamy que l'on disait être doubles de celles de ses adversaires consistaient dans ses propres troupes, en un fort détachement du Foota Toro et de Kajaga, ainsi qu'un corps considérable commandé par *Hawah Demba*, neveu de Saféry, et le même dont il a déjà été parlé.

Au mois d'avril 1818 ces deux armées s'attaquèrent mutuellement, le combat fut sanglant, et se termina par la défaite d'Almamy qui fit une prompte retraite à Foota-Toro, laissant plus de cent fusils sur le champ de bataille. La cavalerie des Kartans entra dans le Bondoo, le dévasta de nouveau, puis retourna chez elle en emmenant les prisonniers.

Almamy essaya de persuader aux chefs de Foota-Toro de l'aider à chasser *Samba* du pays, et le forcer à se retirer dans le Karta; mais ils eurent la sagesse de refuser de seconder une entreprise dont le succès leur paraissait douteux; ils conseillèrent au contraire à Almamy de faire la paix avec

ce chef plutôt que de recommencer une guerre aussi désastreuse; en conséquence, une assemblée générale fut convoquée et se tint dans la ville de *Marsa;* et un des chefs de Foota fut envoyé vers Samba pour entamer avec lui les négociations de la paix qui fut conclue pendant notre séjour dans cette contrée.

CHAPITRE IX.

Message d'Almamy. — Ma visite à Boolibany. — Motif de notre entrevue. — Sa conduite hostile et vexatoire. — Il exige que je quitte Samba-Contaye. — La nécessité d'obéir. — Retour au camp avec une escorte pour m'accompagner. — Préparatifs pour notre déplacement. — Départ pour Boolibany. — Notre arrivée. — Almamy veut nous faire séjourner dans l'intérieur de la ville. — Mon refus et choix d'une position pour le camp. — Retour de mon premier messager vers M. Dochard. — Ses malheurs et ses torts. — Fausses alarmes dans la capitale et ses conséquences. — Indécision d'Almamy et des chefs.

Le mois de janvier 1819 s'écoula aussi sans recevoir de nouvelles de M. Dochard ni de M. Partarrieau; je me perdais en conjectures sur les motifs qui pouvaient empêcher l'un de venir me rejoindre et l'autre de m'envoyer quelques émissaires, pour m'informer des progrès de son voyage. Je me serais volontiers déterminé à partir avec l'expédition, et résigné à la privation des objets qui nous manquaient personnellement; j'aurais fait de bien plus grands sacrifices encore à l'espoir d'arriver à *Ségo* et d'obtenir du *Dha* des bateaux pour continuer mon voyage sur le Niger;

mais comment oser s'adresser à ces chefs ?... comment compter sur quelque bienveillance de leur part sans les acheter par des présens, ainsi que leur suite ? dépourvu de marchandises de toute espèce, c'eut été une entreprise folle; d'ailleurs le même motif m'obligeait encore à attendre M. Partarrieau; j'étais certain que le nouvel Almamy ne me laisserait pas partir que je n'eusse rempli les engagemens que j'avais pris avec son prédécesseur; ce que je n'avais pu faire encore, même avec les secours que m'avaient offerts à cet effet les officiers français à *Galam*.

J'étais déjà contrarié jusqu'à l'exaspération lorsqu'un nouvel incident imprévu vint mettre le comble à mes disgrâces.

Dans les premiers jours de février, j'avais été à Baquelle, pour acheter aux marchands français une provision de perles qui me devenaient nécessaires pour payer aux naturels les denrées que j'en recevrais. A mon retour au camp, le soir, je trouvai un envoyé d'Almamy, qui me mandait auprès de lui pour une affaire trop importante pour être confiée à nul messager. Je ne pouvais d'abord deviner ce dont il s'agissait; mais quelques mots échappés à l'envoyé me firent soupçonner qu'il était question de nouvelles de M. Dochard : cette idée était d'autant plus probable, que je savais que plusieurs marchands voyageurs venant de *Ségo*, étaient arrivés dans la capitale. L'empressement que j'avais d'avoir quelques in-

formations sur M. Dochard, joint au désir de profiter de la circonstance, pour obtenir d'Almamy, qu'il m'autorisât à transporter notre camp à *Baquelle*, me déterminèrent à me rendre sur-le-champ à *Boolibany*. Je trouvai l'Almamy entouré de tous ses chefs et de ses ministres. Lorsque je parus, le roi me dit que je devais, sans délai, venir établir mon camp dans sa capitale; qu'il n'avait en vue, dans ce changement, que ma propre sûreté, ayant été informé que les *Kartans* se préparaient à faire une invasion dans la contrée; que plus nous serions près de sa personne royale, plus il lui serait facile de nous protéger. Je ne puis exprimer ici ni la surprise ni l'excès de mécontentement que j'éprouvai à ces paroles; et cette prévoyance cachait quelque mystère que je ne pouvais pénétrer pour le moment : cependant, je m'étudiai à dissimuler, sous un extérieur calme, la vivacité des sensations qui m'agitaient. Tout en le remerciant de sa bienveillante prévoyance pour notre salut, je lui exprimai, d'un air satisfait, le désir de ne pas quitter le domicile que nous avions adopté, regardant comme superflu d'entreprendre un déplacement difficile, qui peut-être ne serait pas terminé avant l'arrivée de M. *Partarrieau*, que j'attendais à tous momens, et dont notre départ serait une suite immédiate; mais sa résolution de me ramener auprès de lui était si bien prise, qu'il répondit à mes objections, qu'il me procurerait tous les secours qui me seraient nécessaires

pour accélérer le transport de nos bagages, et pour établir notre nouveau camp, si toutefois je ne voulais pas demeurer dans l'intérieur de la ville, où il lui serait facile de me donner autant de logement que j'en demanderais. Je refusai décidément, et je fis les objections les plus fortes sur les inconvéniens de ce transport; mais il m'imposa silence d'un ton sévère et impérieux, et me dit qu'il ne recevrait point d'excuses; que si je ne me prêtais de bonne volonté à satisfaire ses désirs, il saurait bien m'y contraindre.

La résistance eut été inutile, j'étais en son pouvoir, et il paraissait disposé à en abuser, puisqu'il me dit qu'il était le maître de me retenir jusqu'à ce que j'eusse écrit au commandant qui me remplaçait à *Contaye* de venir me joindre à *Boolibany* avec les hommes, les bagages, et enfin tout ce qui composait toute l'expédition; ne voulant pas m'exposer à aucune violence, je promis de transporter mon camp dans le voisinage de la ville, en réclamant la liberté d'y retourner tout de suite, sous le prétexte de hâter les préparatifs. Il fit encore quelques objections; mais voyant que j'étais déterminé à ne pas céder sur ce point, alors il consentit à mon départ, en ajoutant qu'il me donnerait une escorte nombreuse qui servirait en même temps à faciliter la prompte exécution de ma promesse. Ceci me surprit beaucoup, car jusqu'alors dans toutes nos relations il s'en était rapporté à ma parole, et je fus d'autant plus vexé

de cette précaution, et je dois l'avouer, que j'avais conçu l'espoir de me délivrer de cette tyrannique dépendance, en faisant cette même nuit une marche forcée pour nous transporter à *Baquelle*, qui est hors de sa domination; mais ces peuples sont trop disposés eux-mêmes à la duplicité pour n'y pas joindre la méfiance, et par ce stratagême il se mit en garde contre toute supercherie de ma part, et il s'assura de ma soumission, quelqu'involontaire qu'elle fût.

Je ne puis donner une juste idée de l'état d'anxiété dans lequel je passai le reste de la nuit; pour la première fois depuis que j'avais quitté la côte, je reconnaissais véritablement une intention formelle de la part de cet Almamy et de ses chefs, de nous empêcher de continuer notre voyage au-delà de notre territoire, j'ouvrais les yeux sur toutes les ruses qu'ils avaient employées pour nous retenir; il me restait cependant encore un faible espoir, à force de temps et de patience, de calmer l'Almamy, et d'obtenir enfin après quelques entretiens particuliers, la permission de continuer mon voyage vers l'Orient.

N'ayant plus aucun intérêt à me presser à retourner au camp, je passai la nuit à *Boolibany*. Le lendemain matin il me fallut attendre une grande heure sa hautesse *Saadà*, qui s'était chargée de m'apporter les ordres d'Almamy. Elle vint me prendre pour m'accompagner avec environ cent hommes, tant à pied qu'à cheval, dont le nombre

s'augmentait à chaque village où nous passions; environ à moitié du chemin, *Saada* se plaignit de la fatigue et de la chaleur; il désirait que nous fissions halte en même temps que lui, et voyant que je ne voulais pas y consentir, il détacha une partie de sa troupe pour me suivre.

Nous employâmes deux jours pour nous préparer à nous mettre en marche vers *Boolibany*. Nous partîmes le 13 février à cinq heures du matin, et nous passâmes cette nuit au village de Gamby, et nous arrivâmes aux portes de *Boolibany* à huit heures et demie. L'Almamy, avec quelques personnes de sa suite, vint au-devant de nous pour nous engager à nous établir dans la ville avant que nos huttes fussent préparées; mais je témoignai, d'une manière si formelle, la résolution de ne pas accepter cette proposition, qu'il prit le parti de me laisser le choix d'un emplacement convenable pour notre camp, que je voulais asseoir à proximité de l'eau. Une petite éminence, ombragée d'un énorme tamarin, ayant quelques fruits aux environs, et située à-peu-près à deux portées de fusil de la ville, me parut être ce qu'il avait de mieux, je m'en emparai, et je fis à l'instant décharger les animaux et ranger les bagages sous l'arbre.

Mon premier soin, le lendemain matin, fut de faire établir une barrière autour de notre poste, comme toutes celles de ce pays, en forts pieux entremêlés de buissons d'épines; peu de jours

après nous avions des huttes, et nous fîmes creuser un puits de quinze pieds de profondeur. Sa majesté nous rendit quelques visites durant nos travaux, dans l'une desquelles elle me fit présent d'un taureau, et me demanda en retour une pièce de *Baft* (*), pour se faire une parure; j'y consentis sans difficulté, quoique ce fut lui payer au double la valeur de l'animal.

Nous étions ici depuis peu de temps, lorsque *Alley Lowe*, l'homme que j'avais envoyé de *Samba Contaye* avec les dollars et d'autres articles pour remettre à M. Dochard, revint, n'ayant pu passer au-delà du Kasson, où il avait été pillé, et d'où il ne s'était même sauvé qu'en risquant sa vie. *Dheangina*, celui qui devait l'accompagner pour le diriger dans sa route, était tombé malade dès les commencemens de leur voyage. *Alley Lowe* était resté quelques jours auprès de lui, mais le voyant décidément incapable de marcher, il s'était décidé à partir seul, et ce projet mal entendu devint une faute grave; il n'avait ni vu, ni entendu parler de Bakoro, le naturel que j'avais envoyé à sa recherche, ce qui me laissa penser qu'il était parvenu jusqu'à M. Dochard; mais, hélas! il ne fut pas de longue durée, car j'eus le chagrin de les voir revenir peu de temps après, n'ayant pas mieux réussi. *Bakoro* au lieu de trouver *Alley Lowe*, avait malheureusement ren-

(*) Etoffe indienne.

contré *Dheangina*; ces deux hommes réunis n'ayant pas le même zèle pour le service, loin de marcher rapidement vers le but indiqué, s'amusèrent de ville en ville à dépenser les provisions qui devaient servir pour tout le voyage : elles se trouvèrent bientôt épuisées, alors ils se virent dans la nécessité de vendre un des chevaux que je leur avais confiés, pour se procurer des subsistances au retour. Tout semblait concourir à m'affliger. Forcé de renoncer à avoir des informations sur M. Dochard, parce qu'aucune promesse de récompense, même celle de tout notre bagage, n'aurait pu déterminer les habitans du pays à entreprendre ce voyage. Il était impossible d'y envoyer des Européens : cette fâcheuse position me faisait sentir d'autant plus douloureusement l'absence de M. *Partarrieau;* et l'abattement dans lequel j'étais tombé était extrême, car j'avais perdu jusqu'au désir de prendre le moindre exercice nécessaire à ma santé, qui, en dépit des chagrins, des contrariétés, de l'ennui et de la saison malsaine que nous venions de passer, se soutenait intacte. Cependant je voulus connaître les environs de *Boolibany*, ils offrent une agréable variété de collines et de vallons, peu boisés.

Dans le mois de mars, l'Almamy fut informé des frontières du nord-est, que l'armée des *Kartans* n'était qu'à une journée de marche de la capitale; cette nouvelle jeta la consternation dans la ville, et une telle épouvante parmi les habi-

tans des campagnes, qu'ils accoururent en foule avec leurs bestiaux pour se réfugier dans *Boolibany*. La ville et les rues étaient tellement encombrées qu'une grande partie de ces fuyards ne trouvèrent pas même de place pour s'y reposer, et furent réduits à passer les nuits couchés sur la terre. Dans un moment où toutes les femmes, et même plusieurs hommes, étaient occupés à tirer de l'eau des puits pour en faire chacun une petite provision dans le cas de disette, des gens revenant de mener paître leurs bestiaux du côté de l'est, rentrèrent effrayés, annonçant que l'ennemi avait été vu à une très-petite distance. A ce récit toute altercation autour des puits cessa, et chacun ne s'occupa plus qu'à jeter au loin sacs de cuir, jarres ou calebaces, et courir vers la porte de la ville la plus rapprochée pour s'y renfermer. Ces portes sont étroites, et la foule était si grande qu'un vieillard et un enfant de huit ans furent écrasés.

Aussitôt que ce bruit vint aux oreilles des chefs, ils tinrent un conseil de guerre présidé par l'Almamy, sa famille et toute sa suite; ils s'assemblèrent dans une plaine entre la ville et notre camp. J'étais présent à ce conseil sans y prendre aucune part autre que celle de la simple curiosité; je remarquai qu'ils n'avaient ni tenue, ni ordre, ni méthode; chacun proposait son opinion comme la meilleure, en rejetant celle des autres comme la plus mauvaise. Ils ne pouvaient

arriver à une décision positive : l'Almamy avait à peine prononcé un mot sur la question lorsque, m'apercevant à cheval à quelques pas de lui, il me fit signe d'approcher, puis avec une vivacité, et une anxiété que trahissait son maintien, il me demanda mon opinion ; j'hésitais à la donner, mais je cédai bientôt aux instances générales : je lui dis qu'il me paraîtrait plus sage, avant de prendre aucun parti sur l'attaque ou sur la défense, de s'assurer des forces de l'ennemi, de sa position, et surtout de la vérité de son approche, dont je doutais beaucoup, et même de son entrée sur le territoire.

Mon opinion fut reçue favorablement de tout le conseil, mais il ne se trouva personne d'assez courageux pour risquer d'aller à la découverte, ils paraissaient effrayés de cette innovation ; *Saada*, jeune cavalier bien monté, fut le premier à refuser. Après de longues incertitudes, un homme de Joloff, et de la suite d'Almamy, s'offrit pour remplir cette tâche difficile si le roi voulait lui fournir un cheval et nommer quelques hommes pour l'accompagner. Le cheval fut livré, mais il ne se trouva pas un seul homme, même parmi les esclaves de l'Almamy, disposé à le suivre de bonne volonté, ce qui décida le Joloff à partir seul.

A peine une heure était-elle écoulée que l'on apprit que cette alarme était fausse, qu'elle avait été donnée par le gardien des troupeaux de Saada, qui, voyant beaucoup de monde se presser autour

des puits, et craignant de ne pouvoir fournir à ses animaux leur consommation ordinaire, avait imaginé ce moyen pour écarter la foule.

On pourrait croire qu'un tel mensonge eût été puni ; mais il n'en fut même pas question. *Saada* s'amusa beaucoup du stratagème de son berger, et lorsqu'on vint réclamer quelques dédommagemens pour la famille des deux individus qui avaient péri par suite de cette fausse alerte, il répondit qu'ils avaient mérité leur mort pour s'y être exposés. Jamais je n'avais vu jusqu'alors rien de semblable à l'encombrement de *Boolibany*, pendant ces temps d'effroi. Cependant l'ennemi n'arrivant pas, et les provisions devenant rares, les gens des campagnes se décidèrent à retourner chacun dans leur domicile.

CHAPITRE X.

M. Partarrieau arrive de la côte. — Mon voyage à Baquelle et mon retour. — Entrevue avec l'Almamy. — Arrangemens pris avec lui. — Sa conduite fausse et artificieuse. — Ma détermination et ma retraite de Boolibany. — Marche difficile. — Manque d'eau et trahison de notre guide. — Entrée dans Foota-Toro. — Difficultés. — Mon voyage et mon retour de Baquelle. — Affaire avec les Foodahs. — Ma captivité. — Départ de l'expédition pour Baquelle. — Mon chagrin en trouvant le camp abandonné. — Mon retour à Baquelle

Le 30 avril, je reçus enfin une lettre de M. Partarrieau, datée de Balla, où il attendait un secours de ma part, pour venir me joindre, ayant perdu la plus grande partie de ses chameaux; il réclamait des hommes et des ânes pour transporter les marchandises qu'il apportait: je députai aussitôt douze hommes et trente ânes, et j'obtins d'Almamy un de ses neveux pour leur servir de guide; ils partirent le lendemain de grand matin.

Vers les neuf heures du soir, ce même jour, l'Almamy vint me rendre une visite en particulier. Après de longs complimens sur la prochaine arrivée de M. *Partarrieau*, qu'il appelait mon

ami, il me confia qu'il désirait savoir si les présens promis au défunt *Almamy* devaient lui revenir, ou bien à Saada qui les regardait comme sa propriété, venant de la succession de son père; je lui répondis que c'était avec l'Almamy que j'avais pris cet engagement, que c'était au roi que je les remettrais. Alors il me prit la main, en me disant que depuis ce moment il était convaincu de mon amitié, et qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour me seconder dans mes projets ultérieurs, ajoutant que, si je n'étais pas sorti de Bondoo, deux jours après l'arrivée de M. Partarrieau, ce serait ma faute et non la sienne. Ces belles paroles exprimaient dans notre langue la promesse de son amitié, si je satisfaisais son avarice, mais rien de plus; j'avais hélas, depuis mon entrée dans le *Bondoo,* fait une dure expérience de l'égoïsme, de l'avarice et de l'ingratitude de ces peuples.

Les provisions commençant à diminuer dans la capitale, le 3 mai j'envoyai un sergent, avec un autre homme à Samba-Contaye, pour acheter des grains, du riz et des bestiaux. Le même jour je me mis en route, avec quatre hommes, pour aller à la rencontre de M. Partarrieau; je le trouvai le lendemain matin au petit village de *Patako*, à environ trente milles ouest sud-ouest de la capitale, où nous restâmes depuis six heures jusqu'à neuf heures du matin; il m'apprit que, depuis son départ de la côte, il n'avait eu qu'à se louer des chefs ou rois chez lesquels il avait passé,

principalemeni ceux de Kayaye et du Joloff; il était encore accompagné d'un chef de ces pays.

Le 7, nous nous rendîmes ensemble chez l'Almamy; nous le trouvâmes seul, avec deux esclaves, dans un de ses magasins; je lui fis part de l'arrivée de M. Partarrieau, et lui annonçai en même temps que les présens promis à son prédécesseur, ainsi que ceux que je me proposais de lui offrir, étaient à sa disposition; que je comptais partir sous peu de jours, et que je ne doutais pas que, dans cette occasion, il ne s'empressât de me donner des preuves de cette amitié qu'il faisait depuis long-temps profession de m'accorder; il me répondit qu'il était prêt à me satisfaire dans tout ce que je pourrais désirer.

Le chef de Joloff alors, s'adressant à l'Almamy, se fit connaître pour l'envoyé du roi de Joloff, et parlant au nom de son maître, dit que son souverain, nous ayant pris sous sa protection, réclamait que nous fussions traités avec les mêmes égards qu'il avait eus lui-même pour M. Partarrieau à l'instigation du roi de Kayor; que d'ailleurs ils étaient informés que nous étions les messagers d'un très-grand *roi blanc* qui avait, tout à-la-fois, le pouvoir de récompenser noblement, ou de punir ceux qui se comporteraient mal envers ses envoyés, dont l'intention, en visitant l'Afrique, était d'établir des relations amicales et commerciales entre les deux nations. L'Almamy se perdit en longs discours dans sa réponse qui

se termina par ces paroles. « Ma conduite envers ces étrangers sera telle, qu'elle satisfera tout à-la-fois le grand roi blanc et tous les chefs de l'Afrique. »

En quittant l'Almamy pour retourner au camp, je lui demandai d'envoyer chercher les présens qui lui étaient destinés, il me promit de ne pas me faire attendre; cependant ses députés n'arrivèrent qu'à minuit, je pensai qu'il était trop tard pour s'occuper d'un pareil ouvrage; d'ailleurs j'avais réfléchi qu'il serait plus prudent de ne pas délivrer un seul de ses articles, avant d'avoir un écrit tracé en arabe, et signé de la main d'Almamy, par lequel il s'engagerait à protéger, par tous les moyens que je requérerais, mon départ immédiat et mon voyage jusqu'à la sortie de son territoire.

Cet engagement ne fut signé que le 9 par l'Almamy et quelques-uns de ses chefs, les présens furent remis en même temps, ainsi que le beau fusil double envoyé au souverain du *Bondoo*, par son excellence sir Mac-Carthy comme un témoignage de son estime (*).

Dès que je me vis en possession de ce précieux écrit, et d'après les protestations réitérées d'Almamy de me servir en tout point, je compris que rien ne devait plus retarder mon départ : tout

(*) Voyez pour le montant des présens et la forme de l'engagement, les articles 6 et 7 de l'appendice.

étant préparé le 10 au soir, je me rendis chez lui pour lui annoncer mon projet de partir le lendemain matin, et de commencer ma route par Baquelle, où je devais me procurer chez les Français différens articles qui manquaient à mes bagages pour les garantir de la pluie et me mettre définitivement en état de continuer mon voyage: je lui réitérai que l'unique objet de mon séjour était le même que je lui avais déjà fait connaître, l'établissement de relations commerciales entre l'Angleterre et l'Afrique, et non pour nous mêler de leurs guerres, auquel mon souverain n'avait aucun intérêt à prendre part: j'ajoutai que mon seul désir maintenant était de m'éloigner du Bondoo, où j'avais été retenu trop long-temps. Je ne puis exprimer mon mécontentement, lorsqu'il me dit qu'il ne pouvait me permettre d'aller à Baquelle, les peuples de ce pays sans être en guerre avec lui n'étant pas ses amis; j'essayai en vain de le convaincre de son injustice, je ne pus rien obtenir.

Depuis ce jour jusqu'au 21 je mis en usage tous les moyens de séductions, accablant les chefs de présens et à l'insu (*) les uns des autres, afin qu'il plaidassent ma cause auprès de l'Almamy; mais soit qu'ils me trompassent, soit par l'obstination de leur souverain, il ne voulut rien entendre; il fut inébranlable, jusqu'au point de refuser des otages

(*) Voyez appendice, n° 7.

camp, que lorsque cela lui conviendrait. » Sur-le-champ il vint à ma tente pour me prévenir que les guides devaient nous faire prendre un chemin qui nous conduirait dans le Ferlo supérieur, une province sur les frontières du sud-ouest du Bondoo, où l'eau était si rare que les habitans étaient obligés de l'abandonner pendant cette saison; il nous engagea ensuite à ne pas nous remettre en route avant qu'Almamy et sa suite ne fussent rentrés dans *Boolibany*, nous prévenant qu'une grande partie de ceux qui l'accompagnaient n'avaient été engagés à le suivre que par l'espoir de trouver l'occasion de nous piller; cette précieuse information jointe à la perte de plusieurs de nos chameaux, m'engagea à rester près de Lewa jusqu'au 24. La veille je renouvelai tous les habits de mes hommes, nous détruisîmes les vieux ainsi qu'une grande partie des miens, de ceux de M. Partarrieau et quelques fusils et balles, afin d'alléger nos bagages; peut-être que les personnes qui ne connaissent pas ces peuples auront de la peine à se persuader que l'Almamy vînt nous retrouver dans la soirée du 23, et après m'avoir exprimé ses vœux pour un heureux voyage, eut l'audace de me demander un nouveau présent, seulement, disait-il, pour être gardé précieusement comme un souvenir; enfin je fus obligé de céder à ses importunités, ne trouvant pas d'autre moyen de me débarrasser de sa personne; à peine était-il parti que nous découvrî-

mes qu'il avait emporté la tabatière de M. Partarrieau, que celui-ci avait oublié sur sa nate où il s'était assis; l'objet était de peu de valeur, mais il sert à prouver les dispositions de cet homme à la rapacité.

Le 24, à six heures du matin, nous quittâmes *Lewa;* pendant douze milles nous traversâmes une contrée non cultivée et brûlée par le soleil. A dix heures nous arrivâmes à un misérable et petit village nommé *Giowèle*, où nous ne pûmes obtenir, qu'à grand prix, très-peu d'eau pour nous et nos animaux. Vers le soir je fis venir à ma tente un de nos nouveaux guides, et je parvins à savoir de lui-même qu'il avait reçu l'ordre de nous conduire à Ferlo; alors je lui témoignai le désir de suivre un autre chemin plus au nord, en passant par un village nommé Dindoody, ajoutant que s'il voulait nous y conduire directement, je lui ferais un beau présent; il m'objecta que l'autre guide ne voudrait pas y consentir, à quoi je répondis que j'en faisais mon affaire; alors il ne me mit plus aucune opposition; son camarade Macca nous était dévoué, et consentit à ma demande sans aucune observation. Ainsi le 25 ils nous guidèrent par un chemin tout opposé à la direction qui leur avait été indiquée; après avoir fait onze milles au nord-ouest, nous arrivâmes au village de *Gwina*, où nous fîmes halte; dans le voisinage des puits nous fournirent de l'eau bonne et en abondance.

camp, que lorsque cela lui conviendrait. » Sur-le-champ il vint à ma tente pour me prévenir que les guides devaient nous faire prendre un chemin qui nous conduirait dans le Ferlo supérieur, une province sur les frontières du sud-ouest du Bondoo, où l'eau était si rare que les habitans étaient obligés de l'abandonner pendant cette saison; il nous engagea ensuite à ne pas nous remettre en route avant qu'Almamy et sa suite ne fussent rentrés dans *Boolibany*, nous prévenant qu'une grande partie de ceux qui l'accompagnaient n'avaient été engagés à le suivre que par l'espoir de trouver l'occasion de nous piller; cette précieuse information jointe à la perte de plusieurs de nos chameaux, m'engagea à rester près de Lewa jusqu'au 24. La veille je renouvelai tous les habits de mes hommes, nous détruisîmes les vieux ainsi qu'une grande partie des miens, de ceux de M. Partarrieau et quelques fusils et balles, afin d'alléger nos bagages; peut-être que les personnes qui ne connaissent pas ces peuples auront de la peine à se persuader que l'Almamy vînt nous retrouver dans la soirée du 23, et après m'avoir exprimé ses vœux pour un heureux voyage, eut l'audace de me demander un nouveau présent, seulement, disait-il, pour être gardé précieusement comme un souvenir; enfin je fus obligé de céder à ses importunités, ne trouvant pas d'autre moyen de me débarrasser de sa personne; à peine était-il parti que nous découvrî-

mes qu'il avait emporté la tabatière de M. Partarrieau, que celui-ci avait oublié sur sa nate où il s'était assis; l'objet était de peu de valeur, mais il sert à prouver les dispositions de cet homme à la rapacité.

Le 24, à six heures du matin, nous quittâmes *Lewa;* pendant douze milles nous traversâmes une contrée non cultivée et brûlée par le soleil. A dix heures nous arrivâmes à un misérable et petit village nommé *Giowèle*, où nous ne pûmes obtenir, qu'à grand prix, très-peu d'eau pour nous et nos animaux. Vers le soir je fis venir à ma tente un de nos nouveaux guides, et je parvins à savoir de lui-même qu'il avait reçu l'ordre de nous conduire à Ferlo; alors je lui témoignai le désir de suivre un autre chemin plus au nord, en passant par un village nommé Dindoody, ajoutant que s'il voulait nous y conduire directement, je lui ferais un beau présent; il m'objecta que l'autre guide ne voudrait pas y consentir, à quoi je répondis que j'en faisais mon affaire; alors il ne me mit plus aucune opposition; son camarade Macca nous était dévoué, et consentit à ma demande sans aucune observation. Ainsi le 25 ils nous guidèrent par un chemin tout opposé à la direction qui leur avait été indiquée; après avoir fait onze milles au nord-ouest, nous arrivâmes au village de *Gwina*, où nous fîmes halte; dans le voisinage des puits nous fournirent de l'eau bonne et en abondance.

quelque présent, ou de voler ce qui se trouvait à leur portée.

Le 28, à six heures du matin, nous partîmes, et fîmes dix milles au nord-est, dans un pays très-couvert, pour arriver au petit village de *Bokey-Guiley*; nous y passâmes la nuit. Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés que nous pûmes obtenir de l'eau pour nos animaux, encore était-elle bourbeuse; cette contrée n'en fournit pas de meilleure.

Le lendemain, tandis que l'on chargeait les animaux pour le départ, *Macca* m'envoya un de ses gens me prévenir qu'il était incommodé, et me demander de remettre notre départ au lendemain, n'étant pas en état de partir ce jour même. Je me méfiai aussitôt que cette maladie ne fut que feinte, et n'était qu'un prétexte pour nous retenir. J'envoyai M. Partarrieau, pour engager *Macca* à venir avec lui nous joindre, et je pris les devans, suivi de tous mes hommes. A peine avais-je fait un mille qu'un des nôtres, qui avait suivi M. Partarrieau, accourut à moi bouillant de colère, en me disant que les habitans des villages, à l'instigation de notre guide, semblaient vouloir s'opposer au départ de M. Partarrieau. Je pris aussitôt un sergent et quinze hommes, et je retournai vers le village; je n'avais pas fait un quart de mille, que je rencontrai *Amadi-Samba*, avec le guide; et peu de minutes après, M. Partarrieau, qui m'apprit qu'on avait

essayé de l'empêcher de venir me joindre avec tant de ténacité, qu'il avait été prêt à en venir aux mains avec le guide et les villageois.

Peu de temps après, un énorme taureau, que nous avions acheté à *Gary-Eli*, conduit par un Foolah, ayant déjà blessé un de nos hommes, je donnai ordre de le tuer sur-le-champ : on fut obligé de tirer plusieurs coups de fusil pour l'abattre. Le bruit des armes à feu jeta l'alarme parmi les habitans du village dont nous n'étions pas encore éloignés : ils se persuadèrent, d'après l'événement du matin, que nous avions un combat avec nos guides, et accoururent aussitôt à leur secours. L'intervention de Macca nous fut très-nécessaire pour les empêcher de nous attaquer avant de s'informer du sujet du prétendu combat.

L'explication terminée, nous nous remîmes en marche, et plusieurs nous accompagnèrent jusqu'à *Dindoody*, où nous arrivâmes à midi, après avoir fait dix milles au nord nord est.

La journée était excessivement chaude; nous établîmes notre bivouac à quelques pas d'un puits, mais nous éprouvâmes le supplice de Tantale, car il ne nous fut pas permis d'en approcher avant sept heures du soir, encore les habitans nous firent payer fort cher cette faveur; et lorsque nos hommes revinrent pour rassembler et attacher nos ânes, on s'aperçut que deux avaient été volés; *Macca* promit de nous les faire retrouver, mais nous ne les avons jamais revus.

Je ne pouvais plus douter que nos guides ne fussent les instigateurs de toutes les difficultés que nous éprouvions, tant pour nous procurer de l'eau, que sur le chemin que je voulais suivre. Les habitans de *Dindoodony* nous retinrent toute la journée en pourparlers avec eux; j'essayai alors de lier ces hommes par l'intérêt et la religion, je leur fis un très-beau présent (*); ils jurèrent sur le Koran de m'être fidèles, et de diriger l'expédition selon mes désirs.

Quoique leur roi m'eût déjà appris le peu de confiance que je devais avoir dans leurs sermens, cependant j'espérais encore dans la foi de ceux-ci; mais je ne tardai pas à reconnaître mon erreur, et j'eus bientôt la preuve de leur manqne de probité. Nous continuâmes notre route vers le nord, et en moins de deux heures nous arrivâmes à *Loogoonoody*, où nous fûmes encore obligés de payer l'eau, avant que les habitans nous permissent d'approcher des puits. Nous fûmes joints là par deux hommes qui s'annoncèrent comme venant de la part du chef de *Foota Toro* pour nous conduire dans son pays; mais le chemin qu'il nous indiquait étant beaucoup trop à l'ouest, d'après la direction que je m'étais proposé de suivre je refusai de m'y rendre, en signifiant mon intention de passer par la ville de Gawde Bofé, dont le chemin tourne plus à l'est;

(*) Voyez appendice, art. IX

que là je devais attendre le retour d'une personne que j'avais envoyée vers le chef de *Toro* pour conférer avec lui sur notre voyage; ils prétendirent avoir reçu l'ordre de s'opposer à notre départ, si nous entreprenions de résister à la volonté de leur maître, qu'ils étaient chargés de nous la transmettre.

Je ne pouvais douter des nombreuses difficultés que nous rencontrerions en traversant la contrée de Foota; de vives altercations qui depuis quelque temps s'étaient élevées parmi les chefs avaient le même inconvénient que les interrègnes, celui d'abolir les lois pendant leurs durée et de laisser sans aucun frein un peuple dangereux par ses dispositions vicieuses; je crus donc beaucoup plus prudent de retourner à *Bokey-Guiley*, où je serais hors du pouvoir des *Footas*, plus à craindre encore pour nous que les *Bondoo*; persuadé d'ailleurs que cette marque de confiance donnée à nos guides, les flatterait et les engagerait à avoir plus de probité envers nous, mais je fus encore une fois trompé pendant ce voyage. Vers *Bokey-Guiley* que nous longeâmes en grande partie de nuit, ils nous enlevèrent deux ânes avec leurs charges et plusieurs articles de peu de valeur.

Les deux hommes de *Foota* nous ayant suivis, nous restâmes à *Bokey-Guiley*, depuis le premier jour jusqu'au 4, et tout ce temps fut employé en discussions avec eux et les guides de Bondoo,

enfin ils finirent par devenir jaloux les uns des autres et par ne plus s'entendre; je cherchais à mettre à profit cette mésintelligence; comme les gens de Foota étaient les plus faibles pour nous, je voulus essayer de les gagner en leur proposant de nous conduire à *Gowde-Bofé*, où je leur promettais de rester jusqu'au retour des messagers, que j'enverrais de cette place avec eux vers leur maître, puis j'ajoutai que s'ils ne voulaient pas consentir à cet arrangement, je brûlerais tous mes bagages, et je m'ouvrirais un passage vers Baquelle, les armes à la main.

Cette menace eut l'effet que je m'en étais promis, ils ne firent plus aucune objection et les guides du Bondoo, voyant qu'ils n'étaient pas les plus forts décampèrent le 4 à cinq heures du soir. Nous quittâmes Bokey-Guiley, après avoir fait halte la nuit à *Dindoody*, nous arrivâmes le lendemain matin à huit heures à *Loogoonoody*, delà nous envoyâmes un de nos hommes, accompagné par deux Footas, porter de petits présens aux chefs de cette contrée (*), en les priant de nous adresser à Gowde-Bofé au moins deux personnes de considération, ayant pouvoir de traiter avec nous pour assurer la libre circulation dans leur pays; en vérité, ce n'était nullement mon projet d'en profiter, mais j'employais ce moyen pour leur persuader que je désirais traverser leur

(*) Voyez appendice, art. X.

contrée, et endormir leurs soupçons, sur mon désir d'aller à Baquelle.

Ces hommes nous quittèrent le 5, et le 6 à cinq heures du matin nous prîmes notre direction à l'est, traversant un pays inculte et brûlé; à dix heures nous étions à *Siendoo*, grande ville, où nous eûmes encore beaucoup de peine à obtenir de l'eau. Ici nous fûmes joints par un fort détachement d'hommes armés, qui s'annoncèrent comme envoyés de *Thurno-Bayla*, chef de *Hourey*, district de Foota, pour nous engager ou nous forcer à prendre le chemin de cette ville : je refusai positivement, en disant que, s'ils étaient disposés à remplir leurs ordres et à employer la force, j'étais prêt à les recevoir : alors, ils se retirèrent à peu de distance de notre camp et restèrent toute la nuit sous les armes. Ce temps fut employé en pourparlers que je tâchai de rendre les plus amicals possible; mais cette affaire était bien difficile à arranger, car à peine avaient-ils consenti à un plan qu'ils s'en désistaient presqu'aussitôt; à la fin il fut arrêté que j'enverrais un de nos guides avec un d'eux vers le chef de *Gowde-Bofé*, pour savoir s'il nous permettait de rester dans son pays, jusqu'au retour du messager que j'avais envoyé à *Foota* : le guide revint fort tard dans la même soirée du 7, apportant la réponse que le chef consentait à nous recevoir comme amis, sur son territoire et que nous pouvions y rester tant que cela nous serait agréable. Cette approbation

parut contrarier fortement l'autre chef et son parti, ils s'éloignèrent en murmurant.

Je fis quelques petits présens aux habitans de Seindoo, qui nous avaient montré de l'intérêt, et je passai une nuit tranquille en comparaison des précédentes; le lendemain 8, à six heures et demie du matin nous partîmes et nous arrivâmes à *Looboogol* à neuf heures; nous éprouvâmes tant de difficultés le premier jour à nous procurer de l'eau, que les hommes n'en eurent point à discrétion et que les animaux en furent totalement privés.

Thierno Bayla, le chef qui nous avait envoyé un détachement à *Seindoo*, vint ici, le 9, avec un corps de troupes nombreux composé de cavaliers et de fantassins: il nous fit une visite dans la journée, pour s'informer, dit-il, des motifs et des intentions qui nous amenaient dans son pays; je lui répondis qu'ayant été trompé et pillé par l'Almamy et les princes du *Bondoo*, je m'étais déterminé à retourner à la côte en traversant le *Foota*; que ne trouvant pas à Foota d'Almamy régnant, je pensais qu'il ne serait pas prudent d'y entrer sans avoir préalablement obtenu la permission des chefs, auxquels j'avais envoyé des messagers, dont je projetai d'attendre le retour à *Gowde Bofe*. Il me fit diverses objections sur ce projet, et me demanda de l'accompagner dans sa propre ville, à vingt-cinq milles de *Loogoobal*, et dans une direction entièrement opposée à celle que je vou-

lais suivre. Lorsqu'il eut entendu mon refus positif, il quitta le village après avoir défendu aux habitans de nous fournir une seule goutte d'eau, et laissa un détachement de ses troupes pour assurer la stricte obéissance des villageois, et surveiller nos mouvemens.

Un *tornados* (*), accompagné de pluies menaçant de tout inonder, s'annonça par des nuages épais; nous fîmes des vœux pour les voir s'ouvrir sur nos têtes; la pluie aurait eu pour nous le double avantage de nous donner de l'eau et de chasser nos ennemis de leur poste; ils nous croyaient incapables de marcher pendant un temps si peu propice, et ils se seraient empressés de chercher un abri dans le village; nous aurions profité de leur absence pour faire charger les animaux, et nous rendre aussitôt à marches forcées vers *Baquelle* (**), que j'estimais être à quarante milles de distance; mais malheureusement les nuages se dissipèrent, et nous n'eûmes pas une seule goutte de pluie.

(*) L'Afrique semble être le partage des vents les plus désastreux par leurs effets. Les *Tornados* bouleversent les côtes, tandis que le *Sémoùn* ou le *Kamsim* frappent de mort dans le désert l'imprudent voyageur qui reçoit leur souffle embrasé. (L.)

(**) Baquelle est élevée au-dessus du niveau de la mer, suivant M. de Beaufort, de cent mètres; cette ville est distante de quatre-vingts lieues de la côte la plus voisine. Ses environs produisent beaucoup de poudre d'or et du beurre Galam, qui suinte d'un arbre nommé *Shea*, décrit pour la première fois par Mungo-Park. (L.)

Vers les six heures du soir, notre situation devint extrêmement pénible, et même alarmante; les animaux avaient totalement manqué d'eau depuis le 7, les hommes n'en avaient obtenu qu'une très-petite quantité le 8, et le 9 ils en furent entièrement privés. Nous avions trop de malades, et nos animaux étaient trop faibles pour entreprendre de forcer notre marche jusqu'à Baquelle; d'un autre côté, détruire tout notre bagage ou même une partie, me paraissait une ressource que je ne devais employer qu'à la dernière extrémité. Dans cette occurence je me déterminai à me rendre à Baquelle, seulement accompagné de deux soldats natifs d'Afrique, pour réclamer de l'obligeance des Français un secours d'environ trente hommes, avec lesquels je reviendrais immédiatement, et qui m'étaient absolument nécessaires, soit pour intimider le détachement aposté pour nous surveiller, dans le cas où il entreprendrait de nous retenir par la force. Je laissai le commandement à M. Partarrieau, avec ordre de tenir toujours ces hommes à une grande distance des nôtres, et de tâcher de se procurer de l'eau à tout prix, jusqu'à mon retour, que je fixai à la fin de la soirée du 12.

A sept heures et demie du soir je quittai le camp, suivi de nos deux soldats; après avoir passé deux villages pendant la nuit et un troisième au point du jour, nous arrivâmes à *Tuabo*, capitale du bas Galam; le 10, à huit heures du matin, je

m'avançai vers Baquelle, qui par le fait, se trouve à plus de cinquante milles de *Looboogol.*

Je fus reçu de la manière la plus cordiale par les officiers français et par les négocians. Dès que je les eu informés de notre position, ils me témoignèrent avec la plus noble franchise le désir de me servir de tous leurs moyens.

Je trouvai à Baquelle *Isaaco* (*), le même individu qui avait accompagné M. *Mungo Park* à son dernier voyage, il me proposa de me suivre à mon retour à *Looboogol*, et de mener avec lui trois hommes sous sa dépendance, que je fournirais d'armes. J'obtins quinze volontaires du brigantin l'Argus, appartenant à sa majesté très-chétienne, et cinq des vaisseaux marchands de la compagnie du Sénégal; je louai huit maures et onze taureaux, porteurs pour le transport de l'eau. Je partis de Baquelle le 11 à deux heures, par eau, en suivant le Sénégal jusqu'à *Joward*, ville du Galam, sur la rive méridionale du Sénégal, où je pris terre à sept heures du soir, après avoir eu beaucoup de peine à faire ce trajet, la rivière n'ayant que dix-huit pouces d'eau. Les maures et les taureaux la traversèrent à *Tuabo* et arrivèrent une demi-heure avant; nous restâmes à *Joward* jusqu'à deux heures du matin, et nous profitâmes d'un beau clair de lune pour faire charger nos taureaux et partir ; nous commençâmes notre

(*) Proprement dit Siacco.

marche à l'ouest tirant sur le sud jusqu'au jour, que nous trouvâmes en vue de *Gowd-Bofé, Jsaaco* qui était boîteux et par suite fatigué; je lui donnai mon cheval; il me proposa de marcher en avant pour avoir plutôt des informations sur M. *Partarrieau*, et faire boire le cheval; je lui opposai la crainte qu'il ne put nous retrouver, puis que nous ne voulions pas suivre les sentiers battus, il m'assura qu'il connaissait trop bien cette contrée pour nous perdre; à neuf heures et demie nous passâmes le village de *Gangelu*, et peu à après nous entrâmes dans un bois que je reconnus pour être le même que j'avais traversé le soir où j'avais quitté le camp, et que je savais n'être qu'à trois ou quatre milles de nous. Vers midi la chaleur était devenue si intolérable que je me décidai à faire halte dans le bois, avec la certitude d'arriver au camp en moins de deux heures; j'envoyai deux hommes à *Gangele*, pour tacher de nous rapporter de l'eau, et s'il était possible d'amener un guide pour nous diriger vers le sentier le plus court jusqu'à notre camp, nous les attendîmes avec impatience jusqu'à trois heures et demie : lorsque le temps se couvrit vers l'est et nous annonça l'approche d'un *tornados*; je me mis promptement en marche du côté du village dans l'espoir de les rencontrer; mais le *tornados* devint tout-à-coup si violent que le soleil fut complètement obsurci, et que nous ne pouvions plus distinguer le sentier déjà mal tracé

que nous suivions; nous continuâmes à marcher vers l'est sans trouver nos hommes, pour lesquels je commençai à prendre de l'inquiétude. La pluie et l'obscurité ne nous arrêtèrent pas, avec l'aide de la boussole, mais quatre de nos hommes les maures et trois taureaux se trouvèrent séparés de nous; dès que je m'aperçus de leur absence, je tirai plusieurs coups de fusil, je ne les ai plus revus; à huit heures il faisait nuit complète, nous nous arrêtâmes dans le bois, et la pluie ayant cessé, je fis allumer un grand feu qui servit à sécher nos vêtemens trempés de part en part. Dès la naissance du jour suivant, nous reprîmes notre marche vers l'est, une heure après nous entendîmes des bestiaux dans les environs, ce qui nous indiquait le voisinage de quelque habitation; à peine avions-nous marché un quart-d'heure de plus, nous sortîmes du bois et aperçûmes un village à peu de distance, en y arrivant j'appris que M. Partarrieau avait quitté *Looboogol*, pour se rendre à un village à quatre milles de celui où nous étions.

On nous procura un guide, et marchant d'un pas leste nous arrivâmes en face du village où était M. Partarrieau, nous y trouvâmes nombre d'hommes armés qui paraissaient attendre notre arrivée; car le premier de nos hommes qui s'avança pour entrer fut repoussé, ils étaient disposés à nous disputer le passage, si l'un de nos guides ne les avaient assurés que nos intentions

étaient bonnes; un de ces villageois, apparemment leur chef, vint à moi et me présentant la main m'invita à me mettre près de lui, à l'ombre sous un arbre, à peine étions-nous assis que cette foule d'hommes armés, entoura nos hommes qui n'étaient que onze, ils déchirèrent leurs habits qu'ils voulaient leur enlever ainsi que leurs armes; mes hommes entreprirent de se défendre et se réunissant en corps, vinrent près de la place où j'étais; au premier mouvement qu'ils firent, un cri de guerre s'éleva parmi les habitans *Foolahs* (*), ils tirèrent sur les gens de notre expédition qui ripostèrent; mais la pluie que nous avions reçue la veille ayant laissé de l'humidité sous les armes, la défense n'était pas égale à l'attaque, il y avait déjà trois hommes blessés dans chaque parti, lorsque *Thiérno-Bayla* arriva et me dit que si je voulais le suivre en toute confiance, personne des nôtres ne serait plus injurié; persuadé comme je l'étais de l'inutilité de la résistance, j'y consentis, et cependant malgré son éloquence et sa bonne volonté il ne put empêcher cette canaille de tenter d'arracher mon habit et mon épée, ils étaient si exaspérés que trois d'entre eux me couchèrent en joue, mais à la né-

(*) De tous les obstacles qui sont venus s'opposer aux tentatives des Européens pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, les maladies produites par un climat dévorant, ne sont pas les plus redoutables. L'avarice et la perfidie des Africains, convertis au mahométisme, ont suscité sans cesse à tous les voyageurs les dangers les plus réels qu'ils

gligence qu'ils mettaient à tirer leurs fusils, je présumai qu'ils n'étaient pas chargés.

En entrant dans la ville ou village, on nous conduisit à une hutte, et un homme fut placé à la porte pour écarter la foule. M. Partarrieau ayant été informé de ce qui s'était passé, vint me joindre et m'apprit qu'*Isaaco* n'était arrivé que le soir précédent, qu'il avait annoncé à *Bayla*, que je venais avec une armée, qu'il laissa le cheval que je lui avais prêté et était retourné à *Baquelle*. M. Partarrieau convint avec Bayla, que nous irions au village de *Fadger*, à dix milles de *Gowde-Bofé*, pour y attendre le retour de notre messager de *Foota*. Il était d'abord nécessaire de penser à ma délivrance, car j'étais bien réellement leur prisonnier, ainsi que les hommes que j'avais avec moi; dans cette intention, *Bayla* se rendit au camp avec M. Partarrieau; ils eurent une longue conférence, dont le résultat fut que je serais libre le même soir, ou le lendemain matin, et que tout ce qui nous avait été pris nous serait rendu à Fadger.

aient eu à redouter; car ces hordes barbares, que l'ignorance la plus profonde couvre de son voile épais, faciles à émouvoir et à écouter les pernicieux conseils, n'ont guère laissé échapper les occasions favorables de piller ceux qui visitent leurs contrées, ou même de les faire périr, en leur supposant toujours des desseins cachés et dangereux. Telle est l'opinion qu'on doit en avoir, d'après Mungo-Park, Horneman, Mollien, Erdman, Isert, etc. M. Dambrugger, qui seul dit avoir traversé l'Afrique, du cap de Bonne-Espérance au royaume de Maroc, n'est pas croyable; il peint d'ailleurs des peuples qu'il n'a pas vus, et sur lesquels il débite le plus souvent des contes faits à plaisir. (L.)

Le 14, à sept heures du matin, notre prison fut ouverte; j'espérais me rendre aussitôt à notre camp, mais *Bayla* ne voulut pas le permettre; on me présenta une horrible rosse, tenue par un homme de la suite de *Bayla*. La résistance n'eut été que de la fanfaronnade; je me résignai. *Bayla* monté sur mon cheval, escorté d'environ cent hommes armés, nous accompagnait. Dans cet équipage, nous marchâmes vers le camp, où je trouvai tout disposé pour le départ, n'attendant plus que moi et mes hommes; mais il ne nous fut pas permis de voyager avec ceux du camp, nous continuâmes notre marche d'un pas assez rapide jusqu'à deux heures de l'après-midi, que nous arrivâmes à un grand village nommé *Samba-Jamangele* à douze milles ouest de *Fadger*, rendez-vous convenu avec M. Partarrieau qui y était déjà; je fus très-contrarié d'être ainsi tenu captif, mais je ne voyais plus d'autre remède que le courage et la patience pour attendre l'issue de cette manœuvre.

A notre arrivée au village, toutes les femmes vinrent au-devant de nous, pour féliciter de leur retour, leurs maris et leurs fils qui formaient la troupe armée de *Dayba*.

Les plus jeunes garçons, qui apparemment n'avaient jamais vu d'hommes blancs, approchèrent tout près de moi, et après avoir examiné ma figure avec autant de crainte que de surprise, m'accablèrent d'injures, m'appelèrent idolâtre,

fils de porc ou du diable, et ennemi de Dieu. une vieille femme qui avait apparemment la vue très-faible me prenant sans doute pour un des siens, vint à moi et s'avança pour me prendre la main, apercevant qu'elle était blanche, elle poussa un cri et se jetta à terre de frayeur.

Bayla qui était allé à *Foadgar* avec M. Partarrieau revint le soir, et me promit que je serais libre de rejoindre le camp le lendemain matin, ainsi que les hommes que j'avais avec moi; mais il ne fut pas plus fidèle à cette promesse qu'il ne l'avait été jusqu'alors. J'attendis jusqu'au 16, il nomma un guide pour me conduire à *Foadgar*.

Je quittai *Samba Jammangèle* le 17 à deux heures du matin pour arriver au camp à cinq heures et demie; je fus très-étonné de le trouver désert, les tentes encore montées, quelques ânes hors de service et autres objets qui sûrement eussent embarrassé leur marche, étaient abandonnés à la place qu'ils occupaient. L'espoir qu'ils étaient allé à Baquelle, qu'ils y étaient arrivés, put seul adoucir l'amertume que j'éprouvais de ce départ inattendu.

Les hommes de *Bayla* beaucoup plus occupés d'emporter les objets abandonnés par nos gens, et surtout de chercher scrupuleusement si quelques pièces d'argent ou de monnaie n'avaient pas été oubliées, que de ma destinée, m'engagèrent à rejoindre M. Partarrieau, ce que j'aurais fait certainement si j'avais pu en arracher un seul

de cette occupation, pour me guider dans ce pays absolument inconnu et dangereux; mais l'espoir de trouver des trésors, ne permit à aucun de me faire ce sacrifice; craignant donc de rencontrer au premier village où nous passerions quelques affidés de Bayla, qui se saisissent de ma personne et ne me maltraitassent plus encore que je ne l'avais été; je me décidai à retourner à *Samba Jammangèle*, pour prendre de nouveaux arrangemens avec Bayla, et obtenir de lui la permission de me rendre à Baquelle, et de me donner un guide pour m'y conduire.

Ces pillards ne pouvaient se résoudre à quitter leurs recherches; lorsqu'ils se déterminèrent à me suivre, ce fut en témoignant beaucoup d'humeur de n'avoir trouvé aucun objet de prix.

Aussitôt que je fus rentré dans la ville, j'envoyai un homme vers Bayla pour lui rendre compte de l'expédition, et lui demander de revenir auprès de moi le plutôt possible, pour arranger mon départ et celui de mes hommes; il vint le soir, arrivant de *Fadgar* où il s'étoit empressé d'aller dès qu'il avait su le départ de M. Partarrieau, pour recueillir les tentes ou les autres objets que les gens qui m'avaient accompagné n'avaient pu emporter; il m'annonça que l'expédition était maintenant en sûreté à Baquelle et qu'il me donnerait le lendemain matin des hommes pour m'y conduire.

Cette fois, il ne put me tromper, car je ne

croyais plus à sa parole, tant de fourberies récidivées m'avaient rendu presque insensible, et je bannissais de mon cœur jusqu'à l'espérance.

Je restai jusqu'au 20 juin sans entendre parler de lui, lorsqu'enfin j'imaginai de lui faire présent de deux bagues d'or que j'avais encore sur moi, et de lui promettre de lui envoyer un présent par le guide qu'il me donnerait. J'obtins enfin la nomination de ce guide et la promesse formelle de me laisser partir le lendemain matin.

CHAPITRE XI.

Description de la plaine de Hourey. — Evénemens. — Départ et arrivée à Baquelle. — Nouvelles fâcheuses de M. Dochard. — Royaume de Galam.

Le village de *Samba Jamangele* est considérable, il fait partie avec plusieurs autres, du district de *Hourey:* tous sont situés dans une vaste plaine, bornée au sud et à l'ouest par des chaînes de montagnes couvertes de bois; au nord on aperçoit encore des montagnes, mais isolées les unes des autres; à l'est, la vue se perd sur une immense surface ondulée, interrompue seulement par quelques grands arbres.

Le nombre des habitans n'excède pas trois mille âmes: ils descendent des *Foolahs* qui occupaient autrefois ce pays, dont la majeure partie se trouve convertie à la religion musulmane. Ils sont gouvernés par *Bayla*, prêtre et ministre du conseil de Foota, sorte de république, présidée par un *Almamy* qui ne règne que suivant le bon

plaisir du conseil. Il n'est pas rare de voir ces chefs changés deux ou trois fois dans la même année ; cependant ce peuple en général paraît heureux, en le comparant à ses voisins : il a peu de terre labourée, mais elle produit suffisamment de riz et de grains pour la consommation, et le sol d'ailleurs produit encore des végétaux alimentaires en assez grande abondance. Les habitans sont riches en bétail qui leur fournit du lait, du beurre et de la viande ; à ces ressources ils ajoutent quelquefois des poules et du gibier, par ce moyen ils sont rarement réduits au seul *cous-cous*. Ils ne cultivent pas autant le coton que les *Bondoos* ; car ils tirent une partie de leurs vêtemens de chez ceux-ci, et l'autre leur est fournie par les marchands français du Sénégal, avec lesquels ils sont continuellement en relation, quoiqu'ils se conduisent toujours envers eux avec la fourberie et la cupidité qui les caractérise. Il arrive quelquefois que lorsque des contestations d'intérêt s'élèvent entre le marchand et les naturels, que ceux-ci l'assassinent et pillent ses marchandises, à moins qu'il ne soit le plus fort. L'influence dangereuse de la religion mahométane qui permet et pour ainsi dire, ordonne le meurtre et le pillage de ceux qu'ils traitent d'infidèles, se montre ici dans tout son jour. Cette odieuse morale leur est inculquée par les prêtres ; mais nous traiterons ailleurs ce sujet avec toute l'étendue qu'il mérite.

Le 21 juin à deux heures du matin, nous quittâmes *Samba Jamangele*, et après une marche de huit heures, très-fatigante, nous arrivâmes à un petit village nommé *Bunjuncole*, où nous fîmes halte.

Le chef nous fit une réception hospitalière. Sa femme était une ancienne concubine du dernier *Almamy* de *Bondoo*; j'avais reçu sa visite avec celle d'autres importuns lorsque j'étais à *Boolibany*, et je lui avais fait alors un petit présent: elle en avait conservé de la reconnaissance, et je lui dus l'accueil favorable que je reçus ici, et qui nous parut bien doux après les désagrémens que nous avions éprouvés.

Cependant nous repartîmes à deux heures pour arriver à *Jouar* à six heures du soir. Nous aurions pu aller coucher à Baquelle, si je ne m'étais trouvé horriblement fatigué d'avoir marché pendant cinquante milles environ : aussi, aussitôt que je me fus assis, j'éprouvai un engourdissement tel, qu'il m'eût été impossible de faire usage de mes membres.

Le chef de Jouar nous traita à merveille: je n'avais pas trouvé un si bon gîte, depuis que j'avais quitté mon camp, ni rencontré autant de bienveillance, chez aucun chef. Accoutumé depuis long-temps aux indignes traitemens de l'Almamy et plus récemment encore à ceux de *Bayla*, je fus enchanté des procédés de celui-ci, qui me donna un cheval pour moi et un pour *Charles Jowe*, qui

n'avait pas voulu absolument me quitter depuis la malheureuse affaire du 13. Le lendemain matin je partis pour Baquelle, en cotoyant la rivière, j'y arrivai à neuf heures et demie; là je fus comblé de marques d'intérêt de la part des Français; M. Partarrieau m'accabla de témoignages de sensibilité. Il n'espérait point me voir sitôt échappé de la captivité où me tenait *Bayla*, et tous ses momens étaient consacrés à rassembler des forces suffisantes, pour m'arracher au pouvoir de ce chef avaricieux et méchant; mon arrivée rendit ses préparatifs inutiles.

Le jour suivant, je remis à chacun des hommes de *Bayla* qui m'avaient accompagné, une demi-pièce de *Baft*; et j'acquittai ma promesse envers leur chef, par un présent que je lui adressai, montant à cinquante bars ou environ. Ils me remercièrent pour ce qui les concernait; mais ils ne purent cacher l'étonnement où les jetait ma fidélité à remplir un engagement, dont les mauvais procédés de *Bayla* auraient dû me dégager. Ils pensaient, qu'échappé à son pouvoir tyrannique, je n'étais plus tenu à remplir les conditions d'un traité arraché par la violence.

Depuis l'arrivée de l'expédition à Baquelle, notre camp avait été établi sur la rive nord de la rivière, et les hommes avaient commencé à y construire quelques huttes : je trouvai cette position mauvaise, sujette aux inondations pendant les pluies dont on ressentait déjà les effets, la rivière

s'étant accrue de plusieurs pieds, je fis alors transporter le camp au midi, sur un roc élevé d'environ six pieds au-dessus du fleuve, entouré en partie par les murs non achevés du fort projeté par les Français, et de l'autre par les ruines de l'ancienne ville de Baquelle qui occupait jadis cette place.

J'avais un double but en choisissant cette position. Le bruit s'était répandu que l'Almamy de *Bondoo* avait assemblé des forces à *Conghel*, avec l'intention de nous attaquer. Ici nous étions assez près des officiers français pour compter sur leur secours, et sur celui des vaisseaux de la compagnie du Sénégal, qui, à cette époque trafiquaient sur les rives du fleuve. Ce renfort nous était d'autant plus nécessaire, que la plupart de nos soldats nègres étaient attaqués du *ver de Guinée* (*), et que les Européens étaient si fatigués de la dernière retraite, qu'ils étaient presque hors d'état de combattre.

L'Almamy, qui n'était point encore satisfait des

(*) Le *ver de Guinée*, *ver de Médine*, est une des plus singulières maladies qui attaquent les Européens et même les naturels, sur la côte d'Afrique. Ce ver, nommé *filaria medinensis*, par Gmelin, s'insinue sous la peau de l'homme, principalement aux jambes, s'y développe jusqu'à cinq pieds de longueur, y vit long-temps sans causer de douleurs ou parfois occasionne d'affreuses convulsions. L'opération par laquelle on débarrasse le malade, se borne à retirer chaque jour une partie, qu'on roule sur un tuyau avec les plus grandes précautions. Ce ver est très-commun sur les côtes de la *Gambie*, de *Sierra-Leone* et du *Cap-Coast*. (P. P. L.)

nombreuses difficultés qu'il avait suscitées pour empêcher la continuation de notre voyage, et présumant que je me mettrais de suite en route pour le *Kaarta*, fit des préparatifs pour s'opposer à mon départ; mais ici j'aurais mis son habilité en défaut, en remontant la rivière en bateau, si la saison et l'épuisement dans lequel se trouvaient mes hommes, m'avaient permis d'exécuter une telle entreprise qui dans ce cas était intempestive.

L'incertitude dans laquelle je flottais de savoir si M. Dochard était arrivé à Ségo, et sur la manière dont nous y serions reçus en nous y présentant, ne m'aurait pas arrêté; si mes hommes eussent été en état de continuer le voyage.

Le 28 juin, je reçus enfin une lettre de lui, datée du 10 mai; elle ne me donnait aucune espérance d'obtenir une réponse favorable du roi de *Ségo*. M. Dochard me disait qu'il était arrivé le 9 novembre à *Dhaba*, ville de *Bambarra*, où Lamina accompagné du soldat Wilson, le quitta pour se rendre auprès du roi et l'informer de l'arrivée de M. Dochard, en lui promettant d'être de retour en moins de dix jours. Cependant *Wilson* revint seul et n'arriva que le 21: il raconta que Lamina l'avait laissé à *Ségo-Korro* pour se rendre auprès du roi; que Lamina, à son arrivée, avait appris la mort de son frère, trésorier du roi, et qu'il le chargeait de retourner, dire à M. Dochard, qu'il était obligé de rester jusqu'à ce que ses affaires fussent terminées. Cette nouvelle n'était pas

agréable; mais il fallut prendre patience, car il serait chimérique de tenter de dissuader le moindrement de tels hommes de leur routine, et surtout lorsqu'il s'agit d'affaires d'intérêt.

M. Dochard resta donc dans l'incertitude jusqu'au 12 décembre, qu'il se décida à se rendre à *Ko*, petit village à quelques lieues de *Nyamina*. Il y arriva le 9 janvier 1819; le 11, il reçut un message du roi qui l'engageait à rester à *Ko*, jusqu'à ce qu'il lui eût expédié un nouveau message. M. Dochard demeura ainsi, attendant avec impatience les envoyés promis, qui ne se présentèrent que le 14 février avec Lamina. Les députés du roi étaient chargés de faire des excuses à M. Dochard de l'avoir retenu si long-temps, et de prendre connaissance des présens qu'il destinait à leur maître : il les leur montra aussitôt; ils examinèrent chaque objet minutieusement et parurent satisfaits; puis ils dirent que le roi désirait aussi qu'ils fussent inspectés par un prêtre qui se présenterait le lendemain dans ce but.

Cet homme vint le 15; il ne fut pas moins scrupuleux dans son examen, et finit par donner son approbation. Les présens furent remis aux envoyés pour être portés au *Dha*; ensuite le prêtre enjoignit à M. Dochard de se mettre en route pour *Bamakoo*, d'y rester jusqu'à ce que le roi sût complètement quels étaient les projets des blancs, en venant sur son territoire, et que d'après ce, il saurait en quels termes il doit répondre.

M. Dochard très-contrarié de se voir ainsi éloigné de *Ségo*, fit plusieurs objections contre cette disposition : ce fut en vain. Le prêtre répondait seulement, le roi l'a ordonné ainsi, il doit être obéi.

Cependant, il avoua que la raison principale était la crainte que ses ennemis les Foolahs, ne fussent informés de l'arrivée des blancs. Cette raison parut très-insignifiante à M. Dochard, mais il n'avait pas les moyens de lutter, il fallut se soumettre.

Le 17, il se rendit avec sa suite au bord de la rivière où un canot les attendait pour les conduire à *Bamakao*. Ils étaient le 18 à *Cumeney*, sur la rive méridionale du Niger, et le même jour ils remontèrent le fleuve, large en cet endroit d'un demi-mille.

Leur marche était contrariée par l'inégalité du lit de la rivière qui avait à cette époque très-peu d'eau : ils passèrent plusieurs villes bordant les deux côtés du fleuve, s'arrêtèrent le 20 à *Koolikoro* et arrivèrent le 21 à midi à *Manahoogoo*.

Koolikoro est une grande ville, dont la population n'est composée que de voleurs, de meurtriers et d'esclaves fugitifs, qui vivent tranquillement, exempts de la punition due à leurs crimes, par suite de la superstition de ces peuples. Il suffit à ces bandits de porter sur eux une pierre tirée d'une montagne dans le voisinage de leur ville; les *Bambarras* tuent immédiatement l'homme

assez hardi pour mettre la main sur celui qui porte cette pierre, nul n'oserait ni les arrêter, ni se venger de leurs atrocités. La crainte qu'inspirent les habitans de cette ville est si forte, que personne n'ose prononcer leur nom en présence du roi.

La rivière n'étant plus navigable dans cette saison, les voyageurs descendirent à terre et marchèrent jusqu'à *Bamakoo*, où on leur fournit des huttes.

Lamina, qui les avait accompagnés jusque-là, partit avec un hommme de la suite du roi pour se rendre auprès de sa majesté, lui faire connaître le sujet qui amenait M. Dochard dans son pays, et rapporter sa réponse: Lamina avait en même temps promis d'employer toute son influence pour la rendre favorable, et d'être de retour le plus promptement possible.

Le 25 avril 1819, *Dhangina*, l'homme que j'avais envoyé avec Alley Lowe, de Samba-Contaye, en septembre 1818, arriva à *Bamakoo* avec ma lettre à M. Dochard, qui, à cette époque, n'avait encore reçu aucune réponse décisive du Ségo, quoiqu'il eut envoyé successivement nombre de messagers pour connaître la cause de ce délai: il parvint enfin à savoir qu'il tenait à un état d'incertitude sur la guerre ou la paix avec *Massina*, roi des Foolahs.

Cette circonstance paraissait avoir peu de rapport avec nous; peut-être n'était-elle qu'un pré-

texte; mais ne pouvant en être informés, la patience et la persévérance étaient les seuls moyens à notre disposition pour atteindre notre but. M. Dochard et moi nous étions également déterminés à tous les sacrifices pour remplir les vues du gouvernement britannique dans la mission qu'il nous avait confiée.

Je renvoyai *Dhangina* encore une fois à M. Dochard, avec des lettres et de nouveaux secours.

Nous commencions à sentir les effets de notre dernière retraite: la santé des Européens était mauvaise; l'un d'eux avait été tué par la foudre, les autres étaient très-mal de fièvres et de la dyssenterie. Le ver de Guinée, ainsi que je l'ai déjà dit, faisait aussi des ravages parmi nos soldats africains: M. Partarrieau en fut atteint, et fut retenu au lit pendant plusieurs semaines.

Le chef de *Foota* ayant été informé de la manière dont nous avions été traités par Bayla, parut offensé de n'avoir pas été consulté à cet égard, et de n'avoir partagé ni les présens, ni le pillage: il supposa sans doute que ces mauvais procédés étaient la seule raison qui nous empêchait de traverser leurs contrées pour nous rendre à la côte, et par suite les priver des présens qu'ils comptaient recevoir de nous.

Autant peut-être par un sentiment de jalousie que par un esprit de justice, il m'adressa un messager le 8 juillet, pour me prier de lui faire un récit exact de la conduite de Bayla envers nous,

assez hardi pour mettre la main sur celui qui porte cette pierre, nul n'oserait ni les arrêter, ni se venger de leurs atrocités. La crainte qu'inspirent les habitans de cette ville est si forte, que personne n'ose prononcer leur nom en présence du roi.

La rivière n'étant plus navigable dans cette saison, les voyageurs descendirent à terre et marchèrent jusqu'à *Bamakoo*, où on leur fournit des huttes.

Lamina, qui les avait accompagnés jusque-là, partit avec un hommme de la suite du roi pour se rendre auprès de sa majesté, lui faire connaître le sujet qui amenait M. Dochard dans son pays, et rapporter sa réponse: Lamina avait en même temps promis d'employer toute son influence pour la rendre favorable, et d'être de retour le plus promptement possible.

Le 25 avril 1819, *Dhangina*, l'homme que j'avais envoyé avec Alley Lowe, de Samba-Contaye, en septembre 1818, arriva à *Bamakoo* avec ma lettre à M. Dochard, qui, à cette époque, n'avait encore reçu aucune réponse décisive du Ségo, quoiqu'il eut envoyé successivement nombre de messagers pour connaître la cause de ce délai: il parvint enfin à savoir qu'il tenait à un état d'incertitude sur la guerre ou la paix avec *Massina*, roi des Foolahs.

Cette circonstance paraissait avoir peu de rapport avec nous; peut-être n'était-elle qu'un pré-

texte; mais ne pouvant en être informés, la patience et la persévérance étaient les seuls moyens à notre disposition pour atteindre notre but. M. Dochard et moi nous étions également déterminés à tous les sacrifices pour remplir les vues du gouvernement britannique dans la mission qu'il nous avait confiée.

Je renvoyai *Dhangina* encore une fois à M. Dochard, avec des lettres et de nouveaux secours.

Nous commencions à sentir les effets de notre dernière retraite: la santé des Européens était mauvaise; l'un d'eux avait été tué par la foudre, les autres étaient très-mal de fièvres et de la dyssenterie. Le ver de Guinée, ainsi que je l'ai déjà dit, faisait aussi des ravages parmi nos soldats africains: M. Partarrieau en fut atteint, et fut retenu au lit pendant plusieurs semaines.

Le chef de *Foota* ayant été informé de la manière dont nous avions été traités par Bayla, parut offensé de n'avoir pas été consulté à cet égard, et de n'avoir partagé ni les présens, ni le pillage: il supposa sans doute que ces mauvais procédés étaient la seule raison qui nous empêchait de traverser leurs contrées pour nous rendre à la côte, et par suite les priver des présens qu'ils comptaient recevoir de nous.

Autant peut-être par un sentiment de jalousie que par un esprit de justice, il m'adressa un messager le 8 juillet, pour me prier de lui faire un récit exact de la conduite de Bayla envers nous,

leur plumage brillant, argenté sur lequel reflétaient les rayons du soleil, formait un contraste agréable avec la verdure des roseaux, et celle des arbres, sur lesquels ils voguaient au hasard.

Le fleuve, en s'élevant, allait baigner le pied des montagnes qui bornent la contrée de chaque côté : dans son passage il avait recouvert le tronc des arbres, permettant seulement à leur cîme feuillue, de lutter contre son envahissement.

Le soir du 7 octobre, Charles Jowe revint de *Foota*, rapportant plusieurs des objets que l'expédition avait laissés à *Fodgar*, et ramenant aussi les animaux : il me donna les détails suivans.

A son arrivée à *Chuloigne*, la capitale de Foota, il fut obligé d'attendre l'élection d'un nouvel Almamy, ce qui le retint six semaines. *Tieno-Biram*, connu par son amitié pour les Européens, fut choisi. Une assemblée générale fut convoquée, et l'affaire qui m'intéressait, fut portée devant elle. Après de longues discussions, *Bayla* fut déclaré avoir commis un crime digne de mort; mais il fut arrêté que la peine serait commuée en bannissement hors du territoire. Il présenta pour sa défense, l'exemple et les suggestions du roi de Bondoo; mais l'Almamy répondit, que Bayla n'étant pas sujet du roi de Bondoo, ne devait suivre que les lois de son propre pays et les ordres de l'Almamy qui le gouverne, et qui n'aurait certainement pas souffert une semblable conduite envers nous; la sentence de bannissement fut portée.

L'assemblée décida en même temps que tous les objets qui avaient été perdus dans la contrée, ou donnés en présent à Bayla, nous seraient restitués ou payés, et que tous ceux qui avaient servi Bayla dans ses mauvais traitemens envers nous, recevraient cent coups de fouet ou paieraient une amende pour se racheter de cette punition.

Mon cheval, mon épée qui m'avaient été pris, et un fusil dont je lui avais fait présent, furent remis à Charles Jowe, qui se mit en route aussitôt pour venir me rejoindre, accompagné du frère et du fils de l'Almamy, qui avaient reçu de lui l'ordre de recueillir tout ce qui avait appartenu à l'expédition, et de me le rapporter, ce qui fut fait exactement (*) pour tout ce qu'on put retrouver; mais sachant qu'il me manquait encore beaucoup de choses, je remis au frère de l'Almamy la liste de ce qui restait, et après leur avoir fait des présens, je les priai de hâter leur départ afin de me rapporter ces effets le plus promptement possible; mais je n'ai jamais revu ni les hommes, ni les objets, ce que j'ai attribué à la chûte de *Biram*, qui fut déposé peu de temps après son élection.

La fin de novembre approchait, et je n'avais aucune nouvelle de M. Dochard. La flotte du Sénégal n'arrivait pas, et je n'avais ici aucun moyen de me procurer les marchandises qui m'étaient absolument nécessaires pour continuer mon voyage.

(*) Voyez appendice, art. 1er.

Afin de me tranquilliser sur le compte de M. Dochard, j'envoyai un nouveau messager au Ségo le 9 de décembre, et n'ayant aucun moyen de remplacer les objets qui me manquaient, je me vis obligé d'attendre jusqu'à l'arrivée de la flotte.

Pendant mon séjour à Baquelle, j'eus encore à déplorer la perte de deux soldats regrettables par leur zèle, et de deux Européens dont la santé s'était le mieux soutenue jusqu'alors, le sergent Duffy et le soldat Doods, tous deux attachés au corps royal africain. En général tous nos hommes avaient éprouvé, plus ou moins, la pernicieuse influence de la saison des pluies, qui cessent à la fin d'octobre, mais laissent après elles des marais fangeux, plus malsains par les vapeurs pestilentielles qu'ils répandent que les pluies elles-mêmes.

Nos animaux, principalement ceux qui n'étaient pas nés dans le pays, ne purent s'acclimater et moururent promptement : depuis notre arrivée, nous avions déjà perdu trois chameaux, six chevaux et huit ânes.

Nous avions beaucoup de peine à nous procurer habituellement les provisions nécessaires, tant que durèrent les pluies. Cette difficulté venait, d'une part, de la guerre entre le Sénégal et les Foota, et, de l'autre, de la mésintelligence qui existait entre les Français et l'Almamy de Bondoo, qui, pour nous nuire, engagea le *Tonca*, ou chef de Tuabo, à intercepter la vente des denrées que nous fournissaient les habitans des villes sous sa

domination : il fit saisir un bateau qui servait à transporter les grains achetés des villes riveraines, sous le prétexte que les blancs étant ses tributaires, ne lui avaient pas fait des présens assez considérables, ou du moins n'avaient pas suffisamment contenté son avarice.

Ce *Tonca* était vieux, infirme et aussi faible d'esprit que de corps; mais il était dirigé dans toutes ses actions par un de ses parens, entièrement dévoué à l'Almamy de Bondoo, qui n'était certainement pas étranger à la confiscation de notre bateau, et se servait de ce chef pour arrêter les progrès des ouvrages français à Baquelle. L'Almamy craignait que l'établissement du fort qu'ils projetaient, n'affaiblît son autorité, et ne replaçât la contrée de Galam dans la position avantageuse, où elle était autrefois. Il avait encore une autre raison pour ne pas tolérer un comptoir permanent à Baquelle, et celle-ci, il osait l'avouer : c'était, disait-il, donner aux *Kaartans* ses ennemis, ainsi qu'aux habitans des états supérieurs, la facilité de se procurer des munitions de guerre. Dans le fait, s'il eut eu des forces suffisantes pour réussir dans ses projets, aucune marchandise européenne n'aurait dépassé le Bondoo, et nulles productions des pays voisins ne seraient arrivées aux marchés européens.

Le royaume de *Galam* (*) s'étend depuis la

(*) Appelé *Kajaaga* par les naturels.

cataracte de *Feloo*, à l'est, où il est borné par le *Kasson*, environ à quarante milles ouest de la *Fa Lemme*, jusqu'à la Crique nord de *Geercer* qui le sépare du Foota; au midi par le Bondoo, et est à présent composé principalement d'un cordon de villes régnant le long du bord sud du fleuve Sénégal: il s'étendait précédemment bien davantage dans la direction du Bondoo, de Foota et de Bambouk; mais depuis les dissentions qui s'élevèrent il y a quelques années dans la famille royale, les rênes du gouvernement ne furent plus tenues d'une main ferme, et les voisins mirent ce désordre à profit pour s'enrichir et accroître leur territoire aux dépens de celui-ci.

Le pays de Galam est divisé en haut et bas; la rivière de Fa-Lemme fait la division: aucun ne connaît la suprématie de l'autre, quoiqu'anciennement et de droit, elle appartint à la partie haute, près de laquelle sont les ruines du fort St. Joseph. La succession à la couronne n'est pas héréditaire, elle descend en ligne directe, à la branche aînée d'une nombreuse famille appelée *Batchérie*, qui sont chefs du pays sans contestation.

L'aspect de la contrée est montueux et très-boisé; les bois sont beaux et peuvent être employés utilement; ses productions végétales sont les mêmes que celles du Bondoo, d'avec lesquelles elles ne diffèrent en rien, excepté que la proximité de la rivière et ses inondations partielles pendant les pluies les favorisent.

domination : il fit saisir un bateau qui servait à transporter les grains achetés des villes riveraines, sous le prétexte que les blancs étant ses tributaires, ne lui avaient pas fait des présens assez considérables, ou du moins n'avaient pas suffisamment contenté son avarice.

Ce *Tonca* était vieux, infirme et aussi faible d'esprit que de corps; mais il était dirigé dans toutes ses actions par un de ses parens, entièrement dévoué à l'Almamy de Bondoo, qui n'était certainement pas étranger à la confiscation de notre bateau, et se servait de ce chef pour arrêter les progrès des ouvrages français à Baquelle. L'Almamy craignait que l'établissement du fort qu'ils projetaient, n'affaiblît son autorité, et ne replaçât la contrée de Galam dans la position avantageuse, où elle était autrefois. Il avait encore une autre raison pour ne pas tolérer un comptoir permanent à Baquelle, et celle-ci, il osait l'avouer : c'était, disait-il, donner aux *Kaartans* ses ennemis, ainsi qu'aux habitans des états supérieurs, la facilité de se procurer des munitions de guerre. Dans le fait, s'il eut eu des forces suffisantes pour réussir dans ses projets, aucune marchandise européenne n'aurait dépassé le Bondoo, et nulles productions des pays voisins ne seraient arrivées aux marchés européens.

Le royaume de *Galam* (*) s'étend depuis la

(*) Appelé *Kajaaga* par les naturels.

cataracte de *Feloo*, à l'est, où il est borné par le *Kasson*, environ à quarante milles ouest de la *Fa Lemme*, jusqu'à la Crique nord de *Geercer* qui le sépare du Foota; au midi par le Bondoo, et est à présent composé principalement d'un cordon de villes régnant le long du bord sud du fleuve Sénégal: il s'étendait précédemment bien davantage dans la direction du Bondoo, de Foota et de Bambouk; mais depuis les dissentions qui s'élevèrent il y a quelques années dans la famille royale, les rênes du gouvernement ne furent plus tenues d'une main ferme, et les voisins mirent ce désordre à profit pour s'enrichir et accroître leur territoire aux dépens de celui-ci.

Le pays de Galam est divisé en haut et bas; la rivière de Fa-Lemme fait la division: aucun ne connaît la suprématie de l'autre, quoiqu'anciennement et de droit, elle appartint à la partie haute, près de laquelle sont les ruines du fort St. Joseph. La succession à la couronne n'est pas héréditaire, elle descend en ligne directe, à la branche aînée d'une nombreuse famille appelée *Batchërie*, qui sont chefs du pays sans contestation.

L'aspect de la contrée est montueux et très-boisé; les bois sont beaux et peuvent être employés utilement; ses productions végétales sont les mêmes que celles du Bondoo, d'avec lesquelles elles ne diffèrent en rien, excepté que la proximité de la rivière et ses inondations partielles pendant les pluies les favorisent.

Le commerce est aussi le même que celui de leurs voisins, et consiste dans l'échange des productions du pays pour des marchandises européennes, qui sont encore une fois échangées avec les habitans du Kaarta, de Kasson et de Bambouk pour de l'or, de l'ivoire et des esclaves qu'ils revendent aux vaisseaux français du Sénégal.

Leurs manufactures, quoique semblables sous beaucoup de rapports à celles des contrées environnantes, ont plusieurs avantages sur elles, particulièrement le tissu et la teinture du coton; et soit que l'humidité du sol sur les bords de la rivière, soit plus favorable à la culture de l'indigo (*) et du coton, ou que les manufacturiers aient plus de talent, je ne puis le décider; mais il est certain qu'il est impossible de produire un plus beau bleu que celui que j'ai vu dans le Galam. Le procédé est absolument le même que celui dont parle M. *Park* et qu'il dit être suivi par les habitans de Jindey près de la Gambie.

Leur costume et leur manière de vivre se

(*) La colonie du Sénégal serait susceptible de fournir à la France des produits que réclament nos manufactures et que nous tirons encore de l'étranger. Le gouvernement a bien essayé d'en améliorer les cultures, et d'y introduire diverses branches précieuses, telles que l'éducation de la cochenille, l'indigo, etc. Mais l'indolence de la plupart des autorités de cette colonie a rendu nulle sa bonne volonté, et cette portion de l'Afrique, qui pourrait nous devenir avantageuse, est presque à charge à la nation qui ne sait pas en tirer parti. (L.)

rapprochent beaucoup de ceux du Bondoo; leurs habillemens sont semblables, on y remarque seulement plus d'ampleur. Ils ajoutent à leur nourriture les poissons de toute espèce, dont la rivière abonde; ils ont la réputation d'être carnivores et préfèrent les viandes avancées. J'ai vu des habitans prêts à se battre pour le partage d'un hippopotame mort, flottant sur la rivière et dans un tel état de putréfaction, que l'athmosphère en était infecté.

Le plus grand nombre de ces peuples a passé du paganisme à la religion mahométane; mais plusieurs d'entre eux méprisant ses rites et dédaignant de suivre ses lois, se livrent sans scrupule aux liqueurs fortes. Quelques-unes des villes sont habitées uniquement par des prêtres qui sont en général les plus riches et les plus recommandables du pays. Il y a une mosquée dans chaque ville, et l'heure des prières est strictement observée par les ministres du culte et leurs adeptes.

Les relations commerciales établies depuis longtemps entre ces peuples et les commerçans au Sénégal, leur ont donné l'habitude d'une sorte d'urbanité envers les Européens qui visitent leurs contrées; et quoique leurs chefs exigent des présens considérables, qu'ils sont parvenus à transformer en droits, ce qui souvent élève des discussions entre eux, même parfois des querelles graves, cependant on doit les considérer comme plus amis des Européens qu'aucun de leurs voisins. Quel-

ques personnes prétendent que cette disposition tient plus à la crainte que leur inspire le canon des vaisseaux, qu'à la bonté du caractère de ces peuples : je ne saurais prononcer sur ce sujet; mais je ne crains pas de me tromper en affirmant que les avantages qu'ils tirent annuellement de ce commerce les a éclairés sur le besoin de ménager les Européens. L'avidité naturelle à ces peuples leur faisant comprendre, qu'ils tireraient plus de profit des bons que des mauvais procédés, ils font hautement profession d'un grand attachement pour les habitans du Sénégal et le manifestent par leur hospitalité envers eux. Il est vrai de dire que la maison d'un *Serrawoli*, est toujours ouverte, même au plus pauvre des habitans du Sénégal.

Leur situation locale et les avantages qui en dérivent, les rendent ennemis naturels des peuples du Bondoo, qui ne peuvent approcher la rivière qu'en traversant leur contrée. Le dernier Almamy Amady a fait de grands efforts pour subjuguer ce pays ; il était parvenu à acquérir une grande puissance chez eux, au point que dans les dernières années, les vaisseaux commerçans sur la rivière étaient obligés de lui payer un droit, ou d'envoyer un superbe présent avant de passer Yafrey (*).

Il réussit aussi à semer la discorde parmi les

(*) Grande ville à dix milles ouest de la *Fa-Lemme*.

haut et bas Galam, et à s'attacher ceux du Galam inférieur, de manière que lorsqu'il vint attaquer la partie supérieure, ceux-ci, quoique vivement pressés de venir à leur secours, restèrent neutres.

Depuis la mort d'Almamy Amady et l'arrivée des Français à Galam, les deux contrées se sont progressivement rapprochées, et l'union paraît se rétablir. La population du Galam s'est considérablement augmentée depuis deux ans, le plus grand nombre des habitans des villes du *Gedumags* étant venu s'y fixer pour échapper à la tyrannie du chef de *Kaarta*, dont ils étaient tributaires; car après avoir, pendant quelque temps, refusé de satisfaire à des taxes exorbitantes, ils se virent obligés de fuir pour sauver leurs biens, et préserver leurs personnes de l'esclavage.

On voit dans la ville un grand nombre de figuiers, de dattiers, et autres espèces de grands arbres donnant un ombrage délicieux. Les murs sont bien construits; la ville en tout a plus d'apparence que l'on ne doit l'attendre, d'un peuple dont les moyens sont si limités.

Leurs animaux, leurs meubles, leurs instrumens de musique et leurs récréations, sont les mêmes que ceux du Bondoo; mais les habitans n'ont pas autant de vivacité, ni dans leur manières, ni dans leur travail : on voit très-rarement un *Serrawoli* courir. Leur maintien est grave, l'indifférence est le fond de leur caractère, la sobriété une de leurs qualités : ils sont plus forts

et plus robustes que leurs voisins; mais ils ont moins d'élégance dans la taille que les Foolahs; leur peau est d'un noir de jais, et pour la conserver brillante, ils emploient, à se frotter, une quantité de beurre rance (*), principalement dans les temps de sécheresse. Les femmes sont encore plus avides de parures que celles du Bondoo; elles attachent un grand prix au clinquant et aux colifichets dont elles se surchargent.

(*) Tous les peuples qui vivent sous la ligne vont presque nus. Ils ont donc adopté la coutume de se frotter le corps avec des substances grasses, qui les préservent de l'action trop vive du soleil et de la piqûre des insectes. Les Taïtiens, comme les nouveaux Irlandais, se frottent d'huile de coco. Les nègres emploient le même procédé. Le Hottentot se couvre de bouse de vache et l'Aléoute d'huile de baleine; mais ces derniers ont pris cet usage des peuples dont ils descendent primitivement. (R. P. L.)

CHAPITRE XII.

Récit de l'arrivée de M. Dochard dans le *Kaarta*. — Mon départ pour St.-Joseph et rencontre de M. Dochard.—Retour à Baquelle. —Messager envoyé au Ségo.—Arrivée de la flotte de St.-Louis — M. Dochard retourne à la côte. — Ma dernière résolution.— Visite à St.-Joseph. — Conduite de l'Almamy de Bondoo. — Retour de St.-Joseph. — Etat des affaires de Baquelle. — Départ. — Retard à St.-Joseph. — Assemblée des chefs.

Le 30 de juin, je fus informé par un marchand *Serrawoli* qui venait directement de *Dhyage*, que M. Dochard avait quitté le Ségo pour revenir dans cette ville, où il l'avait vu; mais cet homme ne m'apportant pas de lettre de lui, et connaissant le peu de véracité de ces peuples, je n'ajoutai point de foi à son rapport. Cependant je saisis avec empressement une occasion favorable qui se présenta, pour me rendre à St.- Joseph par un bateau que montait un officier français, espérant obtenir de là une parfaite connaissance de la marche de M. Dochard, et en même temps pour demander à *Samba Congole* qu'il voulût bien envoyer sans retard un messager vers lui, afin de

lui procurer les secours qui sans doute lui étaient nécessaires.

Je quittai Baquelle le 6 de juillet, et j'arrivai à St.-Joseph le lendemain à sept heures. Je fus surpris très-agréablement en y trouvant M. Dochard, qui m'y avait précédé de trois jours; mais cette satisfaction fut douloureusement troublée par l'état de maladie, dans lequel se trouvait mon ami, à la suite d'une violente dyssenterie : à peine put-il soulever le bras de la natte sur laquelle il était couché, et me donner la main. Je le trouvai si faible et si changé que je désespérai de le voir renaître à la vie; son esprit était parfaitement sain, et devina mes inquiétudes, sans paraître les partager; Il m'assurait que le plaisir de nous revoir et le repos, lui rendraient bientôt la santé.

J'éprouvais aussi une grande impatience de connaître le résultat de son voyage; mais je n'osais pas l'interroger, il me prévint en me disant ce peu de mots, la seule réponse positive qu'il eût reçue : que le Dha ne pouvait nous permettre de passer sur son territoire avant que les hostilités n'eussent cessé.

Ainsi, après avoir attendu près de deux années, et fondé nos espérances sur les promesses de ce roi, transmises par ses messagers, lorsque je croyais n'avoir plus qu'à marcher vers le Ségo, pour y recevoir un accueil favorable; je me voyais obligé d'attendre l'issue d'une guerre qui pouvait ne pas tourner à l'avantage du Bambara. Cette in-

certitude augmentait mon anxiété, il fallait cependant prendre un parti d'après cette dernière circonstance, et choisir celui qui paraissait devoir nous conduire plus sûrement au but que nous désirions atteindre.

L'objet le plus important alors était de faire transporter M. Dochard à Baquelle. Le lieutenant Dusault avec lequel j'étais venu, ne devait pas repartir tout de suite; mais j'espérais de son obligeance qu'il me prêterait son bateau.

A notre arrivée à bord du brick de Sa Majesté très-chrétienne, j'y trouvai l'officier-commandant, le lieutenant Dupont, auquel je devais déjà, ainsi qu'à M. Dusault, beaucoup de reconnaissance pour les attentions dont ils m'avaient comblé: ils ajoutèrent un nouvel anneau à la chaîne des obligations qui m'attachaient à eux, en offrant à M. Dochard de le prendre sur le brick. M. Dupont, avec une cordialité pleine de franchise, m'assura que rien de ce qui dépendrait de lui ne serait oublié pour soulager les maux de cet intéressant malade, et s'il était possible, lui faire oublier ses souffrances passées, voulant, disait-il, rivaliser avec moi dans les soins dont il devait être l'objet. Ces offres furent faites avec tant de franchise et de délicatesse, que je crus devoir les accepter : après avoir partagé avec mon ami le peu de linge que ma misère me permettait alors de lui offrir, nous le laissâmes goûter un repos bien nécessaire.

M. Dochard avait quitté Bambarra sans la permission du Dha, et avait laissé après lui trois de ses hommes qu'il avait envoyés à Ségo quelque temps avant de partir de *Bamakoo*, je craignais que ce départ subit ne fît présumer, à ce chef, que nous avions renoncé au projet de continuer notre voyage, et quoiqu'il n'eût pas encore accordé notre passage, je ne pouvais abandonner l'espoir que je nourrissais depuis deux ans; d'ailleurs cette guerre avec les *Massina Foolahs*, devait avoir un terme non éloigné.

Afin de bien prouver au Dha mon intention de poursuivre mon voyage et de lui apprendre que la maladie de M. Dochard l'avait seul engagé à revenir sur ses pas, et l'avait également empêché de prévenir de son départ, son intention étant de retourner aussitôt qu'il serait guéri, j'envoyai un de mes hommes, natif de *N'Yamina*, avec des lettres et des présens pour le Dha et pour ses ministres, leur recommandant spécialement de prendre soin des hommes laissés par M. Dochard, et de m'envoyer le plus promptement une réponse positive. Mon courrier partit le 3 août, accompagné d'un marchand du pays, nommé *Usuf*, qui allait au Ségo pour son commerce; je lui promis cinq pièces de baft, s'il rendait à mon messager tous les services qui seraient en son pouvoir.

M. Dochard ne se remettait point, et son état était tout ausssi alarmant. Déjà épuisé par les souffrances précédentes, depuis son retour,

il avait de plus été accablé par la fièvre. Je ne conservais plus d'espoir, et je n'espérais guère le sauver. Sa maigreur et sa faiblesse légitimaient mes craintes, mais son courage ne l'abandonna jamais, et le moral semblait réagir sur le physique, pour lui donner les forces qui lui manquaient. Je suis persuadé qu'il dût sa conservation à son énergie morale. Le temps humide et chaud, tout à la fois, qui règne dans cette saison, était d'ailleurs très-peu propre à son rétablissement.

Le 28 août, un bâteau à vapeur arriva de Saint-Louis, ayant, peu de jours avant, quitté la flotte qui avait éprouvé de grandes difficultés à son passage le long du *Foota-Toro*. Les habitans armés de fusils, avaient formé un retranchement d'un côté de la rivière, et tirèrent sur les vaisseaux : plusieurs hommes furent tués, d'autres furent blessés, et un sloop, de la compagnie du Galam, coulé bas dans la confusion.

Le 21 septembre, la flotte parut; je m'empressai de m'adresser à elle pour me fournir le supplément de provisions de toute espèce, après lesquelles je soupirais depuis si long-temps pour me remettre en route; mais ce fut inutilement, je ne pus rien trouver, et je vis alors l'impossibilité de continuer mon entreprise dans un tel dénûment. Je pris dès ce moment la détermination de renvoyer MM. Dochard et Partarrieau à la côte avec le surplus de l'expédition, ne gardant près de

moi que quinze hommes pour m'aider dans une nouvelle tentative de voyage.

M. Dochard, malgré sa mauvaise santé et son extrême faiblesse, désirait encore m'accompagner; je crus, dans cette occasion, devoir user de mon autorité, connaissant le danger que ses jours courraient en continuant une vie aussi pénible, et jugeant en même temps que ce serait courir les risques d'entraver ma marche et la mission dont le gouvernement m'avait chargé, et que j'avais tant à cœur d'amener à sa fin. Cependant le moment où je me vis prêt à me séparer, peut-être pour l'éternité, de mes deux amis et des autres compagnons de nos infortunes, fut si cruel, que j'aurais succombé si je n'avais été soutenu par la satisfaction de n'avoir que des remercîmens et des éloges à donner à tous ceux dont je me séparais : ils voulaient tous me suivre, mais je leur montrai ma position présente qui rendait absolument impossible d'emmener un si grand nombre de personnes.

Cependant en louant le courage, la soumission et la patience de tous, j'étais forcé de faire le choix parmi eux de quinze hommes pour m'accompagner. D'abord mon sergent-major Lee, un homme rempli d'honneur, brave jusqu'à l'intrépidité, et d'un sang-froid imperturbable, capable de me rendre les plus grands services dans des occasions difficiles. Tous les autres étaient des

hommes de couleur, soldats du corps africain, habitant le Sénégal; dans le nombre, je distinguai Charles *Joe*, appartenant à une famille respectable; j'avais eu sujet de remarquer dans plusieurs circonstances son zèle pour le service de l'expédition, et son attachement personnel pour moi. Plusieurs de ses amis, alors à Baquelle, usèrent de toute leur influence pour l'empêcher de me suivre; il répondit simplement, qu'il avait donné sa parole de ne jamais déserter l'expédition, et que rien ne pourrait lui faire rompre cet engagement.

Les préparatifs étant terminés pour le départ des officiers et soldats qui retournaient à la côte, ils s'embarquèrent le 29 septembre sur la flotte retournant à St.-Louis, commandée par M. Leblanc qui reçut M. Dochard à sa table; ils mirent à la voile le 30, je les accompagnai jusqu'à Tuabo. Je suis incapable d'exprimer aujourd'hui ce que j'éprouvai de douleur cette fois, en m'arrachant d'auprès de mes amis et de mes fidèles compagnons. Je laisse à ceux qui ont connu de semblables afflictions, à apprécier quelle était la mienne alors: j'ajouterai seulement que je restai la journée entière dans un accablement total; je fus retiré de cet état léthargique, par la persuasion que le parti que j'avais pris, était le seul qui offrait quelqu'espoir de succès.

Le 5 octobre, je profitai d'un bateau qui allait au fort St.-Joseph, pour me rendre chez *Samba*

Congole et lui demander son assistance auprès de *Modiba*, roi de Kaarta, afin qu'il me laissât traverser sa contrée. Les vents contraires et la force du courant me retardèrent trois jours; je n'arrivai que le 8 à St.-Joseph. Je n'eus qu'à me louer de la réception de Samba; il me promit de faire tout ce qui dépendait de lui pour remplir mes désirs, et consentit à m'envoyer un piquet de cavaliers pour escorter mon départ de Baquelle, que je projetais pour le mois de novembre.

A mon retour, je trouvai le commandant français, M. *Hesse*, en querelle avec le *Tonca* de *Tuabo* qui réclamait impérieusement le paiement d'un droit que le Français refusait d'acquitter. La colère, les injures et les menaces en furent la suite, mais ils en restèrent là. Pour moi, je m'occupai des préparatifs de mon nouvel essai et tout était prêt pour mon départ. Le 31 octobre je dépêchai un homme à Samba pour réclamer l'escorte qu'il m'avait promise. Son frère arriva à Baquelle, le 6 novembre, avec quatre hommes à cheval et dix piétons, et m'informa qu'ayant quelques affaires pour son frère à arranger à Tuabo, il ne pouvait être prêt à partir avant quatre jours.

L'Almamy de Bondoo ayant appris mon projet de voyage, et supposant que je commencerais par remonter la rivière jusqu'au fort St.-Joseph, apposta un fort détachement à Yafrey pour s'opposer à notre passage. Ainsi, il me prouva jusqu'à la fin le désir de nuire à mes progrès dans le

pays, mais cette fois son calcul se trouva faux. Mon intention était de profiter de bateaux pour transporter mes bagages, mais les hommes et les animaux devaient suivre un sentier sur le côté nord de la rivière, hors de la dépendance du Bondoo et même d'aucunes autres tribus; les villes de ce côté étant en partie détruites par les Kaartans, ou abandonnées. L'arrivée d'Almamy à Baquelle avec son armée, empêcha *Dhyabé*, le frère de Samba, de venir me joindre aussitôt qu'il le projetait: je fus obligé de l'attendre jusqu'au 16, après avoir fait partir mes bagages le 9 de grand matin.

Nous quittâmes Baquelle le 17 au matin, et nous voyageâmes à l'est sud-est jusqu'à six heures après midi. La contrée par laquelle nous venions de passer est basse et plate, et présentait des traces des dernières inondations; nous vîmes plusieurs troupeaux de cochons sauvages, d'antilopes, et les marques récentes de pieds d'éléphans et d'hippopotames dans le voisinage d'un petit ruisseau que nous avions traversé. Nous fîmes halte pour la nuit dans un bois auprès d'un étang dont l'eau était bourbeuse.

Le lendemain matin, nous suivîmes la même direction jusqu'à notre arrivée près la rive nord de la rivière, d'où, en continuant notre marche, nous traversâmes des villes ruinées et désertes jusqu'à trois heures après midi que nous arrivâmes à *Goosela*, petite ville entourée de murailles

dépendantes du *Gidumagh*, où nous fîmes halte pour la nuit.

Goosela est une de ces villes tributaires du Kaarta et des Maures; la misère de ses habitans atteste l'avarice et l'injustice de ceux qui les gouvernent. La ville est située sur une élévation à peu près à quinze cents pieds au-dessus de la rivière.

Après avoir marché deux heures le matin du jour suivant, nous nous trouvâmes à huit heures, le 19, sur la rive opposée au fort St.-Joseph. *Samba Congole* nous fit aussitôt amener des bateaux et nous traversâmes promptement la rivière. Je trouvai les bagages arrivés sans accident, et déposés dans un bâtiment, dans la cour de Samba, où il me logea moi-même fort agréablement.

Mon premier soin fut de dépêcher un exprès à Modiba pour le prier de m'envoyer, sans retard, une personne de confiance qui pût me conduire dans son pays. Un frère de Samba se chargea de ce message et reçut ordre de son frère de mettre le plus de célérité possible dans le voyage et le retour : il partit le 1er décembre.

Fotigue et le frère d'*Isaacco*, que j'avais envoyés au Ségo dans le mois d'août, revinrent le 3 décembre à St.-Joseph; n'ayant pu aller au-delà de *Dhyage*, la contrée entre le Galam et Kasson étant obstruée par les inondations : ils perdirent tout ce qu'ils portaient en traversant un des innombrables torrens qui partagent ces pays pen-

dant les pluies; ils auraient péri infailliblement sans le secours inattendu d'un prince de Kasson, passant en canot près des arbres sur lesquels ils étaient montés pour éviter d'être noyés; ils étaient là depuis deux jours n'ayant pris aucune nourriture et sans aucun espoir de salut, lorsque le prince les recueillit dans sa nacelle. Ils me rapportèrent qu'ils avaient vu à *Dhyage*, un Maure qui venait du Ségo et qui les avait informés qu'au moment de son départ, les hommes que M. Dochard y avait laissés étaient sur le point de revenir, conduits par un nommé *Sitafa*, de la suite du Dha.

Déjà le 1er janvier 1821 était arrivé, et je n'avais pas entendu parler d'un seul messager: cependant j'appris par quelques marchands venant de Kaarta, qu'ils étaient prêts à partir lorsqu'ils avaient quitté le pays.

Le 11, je fus témoin d'une assemblée tenue à *Dramanet*, par les chefs du Galam supérieur, au sujet de la nomination d'un nouveau *Tonca*, et pour régler quelques affaires relatives à l'état actuel de la contrée. J'accompagnai *Samba Congole* qui était suivi par son frère et les chefs de *Maghana* et de *Magha-doo-goo*. L'asssemblée se tenait sous un arbre, près de la mosquée, cet arbre se nomme *Beutang* (*) par rapport à cette destina-

(*) Cet arbre est probablement un figuier. Le *Ficus religiosus* de l'Inde, nommé aussi figuier des pagodes, est lui-même l'objet d'une vénération analogue de la part des brames et des indous du Malabar. (P. R. L.)

tion. A notre arrivée, on nous présenta des nattes sur lesquelles nous nous assîmes parmi un grand nombre de chefs et de spectateurs, tous également assis.

Le *Tonca* (*) qui paraissait être attendu avec inquiétude ne tarda pas à arriver, il était précédé de plusieurs tambours et de chanteurs faisant des cris épouvantables. Sa Majesté était à cheval, ses habits étaient jaunes, elle avait aux oreilles deux grands anneaux d'or, elle était suivie par environ cent hommes armés de mousquets. Dès que le roi descendit de cheval, une natte fut préparée pour lui auprès du tronc de l'arbre, après qu'une vieille femme eût arrosé la place avec une eau tirée d'une jarre de terre: cette eau est bénite et a la vertu de chasser le malin esprit. Cette cérémonie s'accomplit en grande pompe avec beaucoup de recueillement et un grand silence de la part des assistans; ensuite le *Tonca* prend sa place, alors un des chanteurs proclame à haute voix les sujets qui doivent se traiter dans l'assemblée et engage ceux qui veulent émettre leur opinion à se faire connaître. Dans ce moment chaque chef témoigne son respect au Tonca, en l'appelant hautement par son surnom de *Batchirie*; et lui souhaitant un règne long et prospère.

Le chef de Dramanet, prêtre ayant le titre d'Almamy, parla longuement. Il reprocha aux chefs

(*) Ou roi.

présens d'avoir abandonné leurs villes pour se réfugier à l'est de la *Fa-Lemme*, pendant la dernière guerre intentée par le Bondoo; que là ils étaient restés tranquilles spectateurs de la destruction de leur propre pays, si toutefois quelques-uns n'y avaient pas contribué: il devenait absolument nécessaire, ajouta-t-il, d'adopter des mesures décisives pour réparer cette lâche conduite et se mettre en état de défense. Ensuite il cita l'exemple de la résistance de *Samba-Congole*, et des chefs de *Mag ghassa* et de *Mgaha-Doo-Goo*, qui avaient préféré risquer leur vie et la liberté de leur propre famille à l'humiliation de se voir subjugués par un peuple ennemi: le temps était arrivé, disait-il, où l'union devait se rétablir entr'eux; qu'il les engageait fortement à rentrer dans le devoir, à rebâtir leurs villes et à supporter avec lui et ses collègues une guerre qui menaçait aujourd'hui leur existence. Le *Tonca* et *Samba* parlèrent à leur tour à peu près sur le même sujet: la fin de chaque phrase que prononçait le roi était suivie de trois coups de tambour, et chacun des derniers mots était couvert d'applaudissemens. En général, la tenue de cette assemblée aurait pu disputer de dignité avec un sénat composé d'hommes plus éclairés; on n'entendait qu'une personne parler à la fois, d'un ton de voix clair et posé; l'orateur n'était jamais interrompu (*), jusqu'à ce qu'il annonçât lui-même

(*) Quelles sont les chambres ou parlemens des peuples policés qui puissent fournir un exemple analogue?

avoir terminé son discours, qui se répétait ensuite à haute et intelligible voix par le *barde* ou *griot* (*) de chaque chef. Je fus témoin d'une assemblée tenue à Bondoo, elle était loin d'égaler celle-ci pour l'ordre et la dignité.

Cette séance dura trois heures et fut terminée par le *Tonca*, qui prononça ces paroles: « J'ai » entendu les opinions de chacun de vous, il » reste maintenant à ceux à qui l'union a été pro- » posée pour leur propre avantage et celui de leur » pays, à décider s'ils veulent prendre ce parti ou » supporter les conséquences sans doute très-fu- » nestes d'une scission des peuples du même état; » mais je dois leur apprendre, que le roi de Kaar- » ta a fait connaître sa détermination (suivant la » volonté de Dieu), de visiter leur contrée cette » année. »

J'étais étonné de la profondeur et de la finesse des argumens que je venais d'entendre sortir de la bouche de ces hommes encore si rapprochés de la nature. *Almamy Dramanet* déjà avancé en

(*) Les griots sont des jongleurs très-aimés de tous les Africains. Ils improvisent des chansons à la louange de ceux qui les paient, ou des chefs dont ils achètent les faveurs par la flatterie. Mais instabilité des choses humaines! ces troubadours si honorés pendant la vie, sont regardés comme infames après leur mort, et jugés indignes d'être placés dans les mêmes sépultures que leurs compatriotes. On les pend dans l'intérieur crevassé des vieux *Baobads*, et leurs corps desséchés par les vents brûlans sont des exemples, dont les autres griots ne retirent aucun fruit. Tels étaient naguère nos comédiens auxquels on refusait la terre sainte..... (R. P. L.)

âge, possédant une grande influence dans la contrée, et comme il le dit lui-même, étant seulement responsable à Dieu et à son pays de ses actions; il rappela aux déserteurs de la cause publique l'exemple de leurs ancêtres; votre bras et votre courage, leur disait-il, appartiennent à votre patrie; venez parmi nous laver dans le sang de l'ennemi commun, la tache imprimée sur votre front. Par votre désertion vous avez perdu votre honneur aux yeux des hommes, et péché envers Dieu, en abandonnant vos frères. Il peignit ensuite avec de brillantes couleurs le bonheur d'un pays dont les chefs s'unissent pour le bien général et la défense de leurs propriétés, contre les agressions étrangères, la jouissance tout à la fois, d'une conscience pure et d'une vie douce et paisible, dont jouissent ceux qui remplissent ce saint devoir.

Je pourrais citer nombre d'argumens aussi solides que ceux-ci, employés par divers orateurs; mais le but que je m'étais proposé, en donnant l'extrait de quelques-uns de ces discours, me paraissant rempli, je ne fatiguerai pas davantage l'attention du lecteur par un sujet étranger à cet ouvrage. J'ai seulement désiré prouver que ces peuples ne sont pas aussi abrutis qu'on le croit généralement, qu'ils sont même capables de raisonnemens; et s'il m'est permis d'émettre mon opinion, je suis persuadé que des relations suivies avec des nations éclairées, et l'introduction de la

religion chrétienne parmi ces peuples, les mettraient bientôt au niveau des habitans du nord.

Le messager de Samba ne fut de retour que le 26 de janvier, il arriva si tard et si fatigué, que malgré mon impatience de connaître le résultat de son ambassade, je fus obligé d'attendre au lendemain pour en être informé. Samba vint avec lui de grand matin à ma hutte : ils m'apprirent qu'après avoir attendu plusieurs jours une réponse de Modiba, il leur avait enfin fait savoir qu'il allait nommer immédiatement un guide pour me conduire au Kaarta; que dès que je serais sur son territoire, j'y trouverais de sa part soins et protection dans tout ce qui dépendrait de sa domination et de la force de ses armes. Ces paroles étaient sans doute très-satisfaisantes; mais le guide n'arrivait pas, et il avait promis à nos envoyés de les rejoindre avant qu'ils eussent passé les frontières du Kaarta; ils l'y avaient attendu deux jours, ne le voyant pas, ils prirent leur parti de venir me joindre, et m'assurèrent qu'il serait ici sous peu. J'eus encore recours à la patience si nécessaire dans la position où je me trouvais; cependant cette fois elle ne fut pas trop mise à l'épreuve, l'homme arriva le 28, et me dit aussitôt qu'il devait me conduire au Kaarta, où je serais traité comme l'ami de Modiba; mais il ajouta qu'étant obligé de suivre un sentier qui conduisait à travers un désert infesté de bandes de voleurs, sous le commandement de *Hawah Demba*, il ne vou-

drait pas risquer de me conduire par ce chemin, sans une escorte militaire; qu'en conséquence il allait retourner au Kaarta pour la chercher. J'essayai de le détourner de ce projet en lui disant que j'étais instruit de l'existence de ces voleurs, que je n'ignorais pas qu'ils avaient pillé plusieurs voyageurs; mais que j'étais convaincu que fussent-ils trois fois plus nombreux que nous, ils n'oseraient pas nous attaquer; j'étais très-déterminé à suivre ma route sans les craindre. Ce fut en vain que j'entrepris de le rassurer, je fus encore obligé de me soumettre à un nouveau délai que Samba et le guide Bokari m'assurèrent ne devoir pas durer plus de douze jours.

J'éprouvai une vive contrariété de ce retard; je voyais mes provisions diminuer et les beaux jours s'écouler rapidement dans une inaction insupportable; l'expérience que j'avais acquise de la fausseté des Almamys du Bondoo, me faisait craindre de trouver le même caractère chez Modiba. Quelques instans après, je cherchais à me persuader de l'injustice de cette opinion et je flottais ainsi entre la crainte et l'espérance, comme un homme blasé sur les tourmens de corps et d'esprit; lorsqu'un nouvel incident vint encore ajouter à mon ennui. Je ne pus décider *Bokari* (*) à partir avant le 4 de février, parce que Samba ayant envoyé deux Maures à la chasse pour lui

(*) Voyez son portrait, planche 1re.

procurer du gibier, l'un des deux fut assassiné par les brigands de *Hawah Demba*, le 25 de janvier. Cependant afin de ne pas perdre un moment lors du retour de *Bokari* avec l'escorte promise, je fis mes présens à Samba et aux chefs de cette partie du Galam dont j'avais tant à me louer, et pour leurs attentions et pour leur intercession auprès de Modiba. Jamais présens ne furent mieux mérités, ni offerts avec plus de plaisir.

Depuis le 10 février, jour ou Bokari m'avait d'abord fait espérer son retour, jusqu'au 13 mars, mon temps fut employé en sollicitations auprès d'un marchand alors au fort St.-Joseph; il se rendait au Kaarta avec une forte caravane, je désirais qu'il me permît de me joindre à lui pour le voyage il me refusa toujours, en disant qu'il n'oserait pas entrer dans le Kaarta avec des blancs, sans la permission de Modiba : il n'osait pas avouer le véritable motif de sa répugnance pour m'accompagner, mais il me fut aisé de le deviner, parce qu'il me parut juste.

Il calculait qu'après mon séjour dans cette contrée, ses marchandises baisseraient nécessairement de prix ou seraient même d'une défaite plus difficile, étant de même nature que les présens que je devais distribuer ou donner en échange pour me procurer des subsistances.

Ce même jour 13 mars, Samba qui s'était absenté depuis la veille, vint me dire qu'un parti de Kaartans était arrivé au Bondoo dans cette matinée

pour y faire une descente meurtrière; qu'il ne doutait pas qu'ils arrivassent cette nuit à St.-Joseph, et qu'ils n'eussent reçu de Modiba l'ordre de me servir d'escorte; que je pourrais partir aussitôt qu'ils auraient pris un peu de repos.

Assurément je désirais leur arrivée et les attendais avec impatience, mais je ne fus pas moins affligé d'apprendre que sous le prétexte de me rendre service, ils avaient saisi cette occasion d'exercer le meurtre et le pillage sur les malheureux habitans de Bondoo, et d'y commettre des actes de cruauté heureusement inconnus aux nations civilisées. A huit heures du soir, nous vîmes paraître un détachement de dix à douze cavaliers; ils se succédèrent ainsi par pelotons jusqu'à minuit.

Le matin du 14, je m'empressai de me rendre chez Samba pour avoir une entrevue avec le chef de la troupe, nommé *Garran*: il était neveu de Modiba et fils de *Sirabo*, premier roi de cette contrée. Après les complimens et salutations d'usage, il me dit avec le secours de son interprète, que son père, (c'est ainsi qu'il appelait Modiba), l'avait envoyé avec son détachement pour m'escorter et me conduire chez lui, où je trouverais amitié pendant mon séjour et tous les secours que je pourrais réclamer dans toute l'étendue des possessions de Modiba, pour m'aider à continuer mon voyage. Sur ma demande de nommer un jour pour notre départ et de le rapprocher le plus pos-

sible, il me répondit qu'il avait quelques affaires à traiter avec le chef du Galam supérieur, mais qu'aussitôt qu'elles seraient terminées, on ne me ferait pas attendre un instant de plus. Il me fit plusieurs questions relativement au traité que j'avais fait avec l'Almamy de Bondoo, et après avoir entendu mes réponses, il me dit que la conduite d'Almamy dans cette circonstance était d'accord avec tous les antécédens; il m'exprima ses regrets que je n'eusse pas appelé Modiba à mon secours dès l'instant où j'eus reconnu qu'Almamy ne cherchait qu'à me tromper, et témoigna une grande surprise lorsque je lui dis que malgré les mauvais traitemens que j'avais éprouvés de la part du roi et des chefs de Bondoo, je ne me croyais pas autorisé à porter la guerre dans leur pays, qu'il était très-éloigné de mon caractère d'en tirer une semblable vengeance.

Comme il ne se trouvait près de ma hutte qu'une très-petite partie des forces conduites par le Kaartan, voulant en connaître la totalité, je fis le tour de la ville et comptai environ mille hommes tous cavaliers. Ils avaient fait cent sept prisonniers, principalement femmes et enfans, et avaient pris deux cent quarante têtes de bestiaux : les hommes étaient liés deux à deux par le cou, les mains attachées derrière le dos, les femmes de même; on laissait seulement les mains libres, non par un sentiment de compassion, mais parce qu'on les obligeait à porter sur leurs têtes des charges énormes de

grains et de riz, et à placer sur leur dos l'enfant trop faible pour marcher ou pour se tenir sur la croupe du cheval d'un des vainqueurs. J'eus d'autant plus de pitié de ces infortunés, que j'avais connu plusieurs d'entr'eux.

Les chefs des villes adjacentes au Galam furent convoqués pour tenir une assemblée, le 16 mars : l'objet était de décider, si les Kaartans feraient une nouvelle attaque sur le Bondoo avant de retourner chez eux. Fort heureusement pour moi, le moment ne fut pas jugé favorable et notre départ fut fixé au 18 mars.

Je me rendis chez Samba pour lui adresser mes remercîmens, tant pour la cordiale hospitalité que j'avais reçue de lui, que pour m'avoir obtenu la protection de Modiba ; je le quittai fort tard dans la nuit du 17 pour aller prendre un peu de repos avant de me mettre en route : mais mes esprits étaient trop agités par l'espoir de voir bientôt accomplir ce vœu si cher et si désiré d'arriver aux sources du Niger ; elles semblaient être pour moi la terre promise. Ne pouvant obtenir du sommeil, j'employai mon temps à réunir en paquet quelques provisions sèches pour notre propre usage, jusqu'à notre arrivée à Kaarta

Au point du jour, nous commençâmes par faire traverser la rivière aux bêtes de somme, et, à l'aide d'un bateau, nos bagages furent transportés sans accident sur l'autre bord. Il était huit heures lorsque les animaux furent chargés et que ma petite cara-

vane fut prête à se mettre en marche, partant du bord nord de la rivière, et marchant à l'est sud-est. En la cotoyant, nous traversâmes un pays très-cultivé jusqu'à onze heures que nous arrivâmes à *Maghem-Yaghere*, ville d'un aspect misérable, quoique entourée de murs : elle est habitée par quelques pauvres *Gidumaghs* qui consentent à une existence précaire, semblable à l'esclavage, sous la verge despotique des Maures et des *Kaartans*, plutôt que de renoncer au sol qui les a vus naître. Nous fîmes halte à peu de distance de la ville à l'est, afin d'attendre l'arrivée du détachement, et aussi pour remettre en ordre la charge de nos ânes, toujours plus difficiles à arranger que les autres animaux.

Nous laissâmes *Maghem-Yaghere* le 19 à six heures du matin : à six heures et demie nous passâmes un petit village nommé Gakoro, et à neuf heures nous étions sur les ruines de *N-Garry-n-Goré*, ville autrefois considérable, et détruite depuis deux ans par le même peuple qui nous escortait alors. Nous fîmes halte pendant la chaleur du jour sous de grands arbres qui naguère avaient prêté leur ombrage à nombre d'habitans maintenant tués ou réduits à l'esclavage, et leurs destructeurs jouissaient impunément de la fraîcheur que leurs rameaux nous procuraient. Nous nous remîmes en marche à quatre heures après midi jusqu'à huit, que nous vînmes passer la nuit sur les ruines d'une autre ville du *Gidumagh* nommée

Soman-Keeté. La première partie de ce jour, nous avions trouvé, pendant l'espace d'environ treize milles, beaucoup de terres ensemencées et un bois ouvert, bordé d'un côté par la rivière; dans la soirée, notre marche était entravée par des précipices, des rochers immenses, et le lit sec de plusieurs torrens destinés dans la saison des pluies à recevoir l'eau qui se précipite des montagnes et la conduire au fleuve du Sénégal qui, près de Soman-Keeté, coule sur un lit de roc, et n'avait pas à cette époque de l'année, pendant le cours d'environ cent toises, plus de dix-huit pouces d'eau. Sur la rive sud immédiatement opposée à cette ville, est située celle de *Dhyagh-an-Dappé*, belle cité du Galam.

Craignant de manquer d'eau dans les haltes suivantes, nous remplîmes ici nos outres, et à une heure après midi, nous entrâmes dans le désert, à travers lequel nous voyageâmes sans aucun chemin tracé. Après avoir passé le lit sec de plusieurs ruisseaux, nous vîmes trois masses de rochers d'une forme très-extraordinaire, ayant chacun près de cent pieds de haut et composés d'énormes masses rondes amoncelées, que je crois être du granit, formant une espèce de cône : ils sont placés dans une immense plaine où l'on aperçoit de distance en distance quelques arbres, mais très-éloignés de toute montagne ou même de toute éminence.

J'eus pendant ce voyage l'occasion d'être té-

moin des souffrances endurées par les prisonniers devenus les esclaves de leurs vainqueurs. Ils étaient, comme je l'ai déjà dit, attachés deux à deux, tenus par des cavaliers, forcés d'accélérer leurs pas pour suivre le trot du cheval. Plusieurs des femmes étaient vieilles et hors d'état de supporter et la marche et les coups dont on les accablait : j'en remarquai une entre les autres, dont la maigreur et l'extrême faiblesse auraient excité la compassion de tout être humain, hors celle d'un sauvage africain; elle avait au moins soixante ans, ses membres tremblans refusaient le service, elle était nue, n'ayant absolument qu'un morceau de toile depuis la ceinture jusqu'aux genoux; elle portait sur sa tête une outre remplie d'eau, extrêmement lourde; un des cavaliers tenait le bout de la corde qu'elle avait autour du cou, la traînant devant son cheval, et lorsque les forces épuisées de cette malheureuse créature l'obligeaient à s'arrêter, il la battait sans pitié.

Je demandai à Garran de me vendre cette vieille femme, et quoique je lui offrisse six fois sa valeur, il s'y refusa en disant qu'il ne pouvait disposer d'aucun des esclaves, avant que la totalité de ce qui avait été pris ne passât sous les yeux du roi ; je lui représentai que certainement cette femme ne pourrait soutenir le trajet qui nous restait à faire; qu'étant conduite de cette manière, sans aucun doute, elle serait morte avant d'arriver au Kaarta.

Les barbares se moquèrent de la pitié que je manifestais, et me demandèrent si je n'éprouvais pas une sorte de satisfaction en voyant le peuple de Bondoo puni de ses torts envers moi. Ma réponse négative excita leur gaîté, et amena cette reflexion de la part de *Garran : des peuples si sensibles aux souffrances de leurs ennemis, ne peuvent être bons guerriers.* De cette malheureuse erreur, dérivent les scènes de barbarie dont j'ai été témoin.

S'il se trouve encore quelques hommes disposés à plaider en faveur de cet horrible trafic de chair humaine ou d'autres assez insoucians pour ne pas tonner contre un usage aussi inhumain, qu'ils viennent ici être témoins des cruautés exercées contre ces malheureuses victimes de l'avarice des peuples africains; bientôt leur opinion changera, et ils emploieront toute leur éloquence pour l'émancipation de ce peuple dégradé et souffrant. Sans doute ce vil commerce des esclaves a reçu un coup terrible dû à l'infatigable zèle des philanthropes anglais (*), lorsqu'ils se sont déclarés

(*) La traite est certainement un horrible trafic, mais les Anglais qui en accusent les Français avec tant d'aigreur, dans leurs journaux quotidiens, sont-ils exempts de ce reproche? Quelques navires des possessions britanniques ne craignent point de couvrir du pavillon de la France, ce genre de commerce, et tous les jours dans la mer du sud, des baleiniers anglais achètent à la Nouvelle Zélande, par exemple, des esclaves dont ils font des matelots, qui ne revoient jamais leur patrie, quoique le gouvernement ait ordonné qu'on les

les amis des Africains et ont amené le gouvernement à l'abolition de la traite des esclaves ; mais elle ne sera pas entièment détruite, tant que les autres états de l'Europe continueront ce commerce.

Comment exprimer les souffrances de ces malheureux esclaves, faisant une marche forcée, exposés au plus grand soleil, au vent de l'est desséchant, portant un poids énorme d'eau dont il ne leur était permis de boire que très-rarement et en petite quantité, voyageant pieds nus sur un terrain couvert de roseaux desséchés et de petits branchages garnis d'épines ! J'ai vu une jeune femme, accouchée depuis deux jours avant l'arrivée des Kartas, faite prisonnière, obligée de fuir de sa hutte à laquelle on avait mis le feu ; un de ces monstres ne trouvant pas l'enfant digne d'être conservé, le jeta dans le feu. La mère horriblement souffrante des ravages causés par son lait, jetait des cris perçans que l'on entendait de très-loin et priait ce soldat de la tuer pour terminer ses maux. Il préféra de lui assener quelques coups d'une lanière de cuir, ce traitement obligea bientôt la pauvre femme à se mouvoir. Je puis encore citer un homme que ni les coups, ni les menaces de lui arracher la vie, ne pouvaient

renvoyât ? Que deviennent ensuite les cargaisons d'hommes que prennent leurs croiseurs ? Quelques Anglais peuvent être philanthropes, mais la nation !.... (L.)

déterminer à se lever de la place où il était tombé; il fut jeté en travers sur un cheval, la tête en bas, les pieds et les mains attachés ensemble sous le poitrail. Cette position causa à ce malheureux une telle suffocation, qu'il aurait infailliblement péri, si on ne l'avait changé de posture et permis qu'il se tînt droit assis; mais il était encore si mal, qu'ils furent obligés de placer un homme de chaque côté pour le soutenir. Enfin, jamais je n'aurais eu l'idée de semblables tortures si je n'en avais été le témoin. Les premiers qui refusèrent de marcher, ils employèrent un moyen de les y forcer, que l'on m'a dit être commun dans ces occasions; mais d'une nature trop odieuse et trop répugnante à décrire. Je n'ai pas revu la vieille femme et ne puis dire ce qu'elle est devenue.

Nous partîmes le 21 à trois heures du matin, voyageant à l'est, à travers des bois épais, jusqu'à sept heures et demie que nous arrivâmes au pied de montagnes et de rochers formant une chaîne du nord au sud. Les Kartans assurent que ces rochers sont la suite de ceux qui interrompent le cours du Sénégal à *Feloo*, et qui forment la chûte de ce nom. Du côté ouest, ces monts sont escarpés, le chemin est rompu et d'un accès difficile; lorsque nous parvînmes au sommet, je trouvai une surface plate, couverte de terre et de quelques parties de mauvais bois, interceptés de place en place par de larges rochers solides, portant l'apparence d'un métal si poli, et par suite si glissant,

que les animaux tombaient à chaque instant. La descente par le côté est était imperceptible; à mi-côte, le sol commence à paraître plus fertile et moins rocailleux. A dix heures, nous arrivâmes à *Coniangée*, ou l'eau de Conian. Autrefois on voyait ici une ville, mais il n'en restait pas vestige alors; elle appartenait au Kasson, et fut détruite par les Kartans. Cet endroit paraît être souvent visité par des troupeaux d'éléphans et autres animaux sauvages, attirés ici par les eaux qui y sont en grande abondance, mais bourbeuses et de mauvais goût. Quelques-uns de nos ânes à force de glisser sur la montagne, avaient dérangé leur charge et étaient restés en arrière avec ceux qui les conduisaient; ils furent attaqués à l'improviste par un nombreux essaim d'abeilles; les ânes se jetèrent dans le bois, et les hommes se virent également obligés de prendre la fuite: ce ne fut qu'après beaucoup de temps et de peine que nous parvînmes à réunir les fuyards et les ballots.

Nous fîmes ensuite un repas frugal avec nos provisions sèches, et remplîmes nos outres de cette eau bourbeuse, dans la crainte de n'en pas trouver du tout à la halte suivante. A cinq heures après midi nous reprîmes notre marche à travers un bois épais, jusqu'à huit heures que nous arrivâmes à une place nommée *Mama-Hiara*, où nous fîmes assez mal désappointés en trouvant l'eau saumâtre dans nos

outres desséchée et n'étant plus qu'une boue solide. Pour mettre le comble à notre disgrâce, quelques-uns des Kaartans, qui étaient partis en avant, mirent le feu aux herbes sèches; la flamme, poussée dans la direction du vent, serait bientôt arrivée jusqu'à nous si nous ne nous en fussions garantis : mais cet incident nous priva de prendre du repos toute la nuit, et occasionna un grand travail pour écarter toutes les herbes de la place de notre bivouac.

Le 22, à quatre heures du matin, nous prîmes un sentier conduisant E. N. E. A sept heures, nous traversâmes le *Kolle-m-Bimée* ou la crique noire, qui était presqu'à sec, coulant au sud; il joint le Sénégal un peu au-dessus de Féloo. Notre sentier changea alors de direction, et nous conduisit à l'est, sur un sol marécageux, à travers une immense forêt de superbes arbres, nommés dans le pays Arbres-ron; ils sont de l'espèce des palmiers. Nous ne tardâmes pas à arriver à Kirrijou, la première ville de Kasson; il était dix heures et demie.

Garran nous laissa ici sous la garde de Bojar, fils aîné de Modiba qui désirait me garder dans cette ville pendant le séjour que je comptais faire dans le pays; mais j'y étais peu disposé, et je serais parti dès le lendemain matin, si l'extrême fatigue des hommes ne m'avait déterminé à leur donner un jour de repos.

Kirrijou est agréablement située, sur une émi-

nence dominant une vaste plaine, bornée par une forêt d'arbres-ron, et couverte, pendant huit mois de l'année, de la plus brillante verdure. A l'époque des inondations qui sont annuelles, depuis juillet jusqu'en octobre, tout prend une teinte sombre. On trouve ici en abondance les grains, les riz, les noix et les oignons : les habitans sont riches en bestiaux, bêtes à cornes et moutons, qui leur fournissent le lait, le beurre, etc., etc. Le seul inconvénient qu'on éprouve, est la mauvaise qualité de l'eau, n'ayant que des puits de quatre pieds de profondeur, placés sur les bords d'un lac isolé, étroit et bourbeux.

Le chef nommé *Safféré*, qui, avec sa suite et ses esclaves, compose une partie des forces du Kaartan, me reçut cordialement, nous fournit des huttes, et nous envoya pour le souper du riz et du mouton : je n'avais pas fait un si bon repas depuis ma sortie du Galam.

Je fus rendre une visite de cérémonie à ce chef, dans son palais; je le trouvai dans une cour entourant sa propre hutte, et séparée de celles qui composent son palais, par un mur en terre de huit pieds de haut; il y avait avec lui quelques favoris, domestiques ou esclaves : il me fit asseoir sur la même hutte où il était placé, et me fit plusieurs questions sur le pays des blancs (c'est ainsi qu'ils nous appellent), sur notre gouvernement, notre manière de faire la guerre, nos lois et nos revenus, et parut très-étonné de quelques-unes

de mes réponses, particulièrement quand je lui dis que nous combattions souvent sur la terre ferme et à cheval; mais il eut une peine extrême à revenir d'une ancienne croyance, commune à tous les habitans de l'intérieur de l'Afrique, qui leur inculque l'idée que nous vivons habituellement sur mer, et que notre seule nourriture est du poisson; à quoi ils attribuent la différence de notre couleur. Il insista beaucoup en m'engageant à rester quelques jours avec lui, et pour me déterminer, il me dit qu'il ferait venir ses femmes et ses filles qui feraient de la musique et danseraient pour mon amusement; mais mon temps était trop précieux pour me livrer au plaisir. Je refusai les offres obligeantes de *Safféré*, et après lui avoir fait un petit présent, en reconnaissance de sa bonne réception, nous quittâmes *Kirrijou*, le 24 mars à quatre heures du matin, voyageant au nord, dans un pays bien ensemencé, jusqu'à cinq heures et demie, qu'arrivés à *Jaffnoo* nous tournâmes à droite, nous dirigeant vers l'est à travers un bois sans aucun sentier, et à deux heures après midi, nous arrivâmes à *Moonia*, la résidence de Bojar, désignée par Modiba pour notre halte. Les animaux étaient très-fatigués, principalement les chameaux qu'accable la chaleur excessive; la rudesse du terrain que nous avions parcouru y contribuait aussi: le chemin était montueux, souvent rompu et couvert de pierres aiguës.

En général, dix heures de marche sont beaucoup trop dans ce pays, pour les hommes et pour les animaux, surtout pendant la chaleur. *Bojard* qui nous accompagnait depuis *Kirrijou*, nous donna un excellent dîner composé de cous-cous, de lait et de miel avec une abondance d'eau, telle que nous n'en avions pas joui depuis que nous avions quitté le Sénégal; on nous procura des huttes dans l'intérieur de la ville, en attendant dit Bojard, que l'on en fît construire exprès pour nous à l'extérieur. Ce projet me fit comprendre que l'on s'attendait à nous voir faire un long séjour à *Moonia*; je répondis aussitôt à Bojard que je serais désespéré que l'on entreprît cet ouvrage, mon intention n'étant nullement de rester assez long-temps ici pour qu'il fût nécessaire; il reprit que deux ou trois jours suffisaient. Désirant ne pas perdre un moment pour faire connaître à Modiba mon intention de me rendre au *Ségo* sans retard, le lendemain de grand matin je comptais dépêcher *Giboo-doo* avec des présens pour lui et pour les chefs; mais on m'observa que Sa Majesté était occupée à boire suivant son habitude, le lundi, jour où elle s'abstient de toute affaire; je fus obligé d'attendre au lendemain.

Bojard, suivant l'exemple de son père, sacrifie aussi à Bacchus deux ou trois jours de la semaine; il vint me voir le soir, portant une grande calebasse remplie d'une espèce de bierre faite de grains fermentés, qu'ils fabriquent eux-mêmes;

mais cette boisson n'est pas potable, elle ne vaut pas la plus mauvaise des bierres anglaises, n'ayant aucune amertume, elle tourne tout de suite à l'aigre et devient enivrante (*). Bojard ne tarda pas à en éprouver l'effet, ainsi que toute sa suite; cependant ils étaient de très-bonne humeur; le zèle du prince pour m'obliger était si vif, qu'il me proposa de m'envoyer une de ses sœurs pour occuper mes instans de loisirs, et m'apprendre la langue des Bambaras. Mon peu d'empressement

(*) L'ivresse semble être pour la plupart des peuples un besoin de première nécessité. Elle étourdit la raison sur les peines inséparables de cette vie, elle anéantit un instant les pensées tristes, et cache au moins les fers que les hommes se sont forgés. L'Africain sous le ciel enflammé de l'équateur, s'enivre avec les liqueurs spiritueuses qu'il retire du commerce européen ou qu'il fait obtenir des plantes qui l'environnent, et souvent pour cet odieux breuvage, brisant tous les liens de la nature, il vend sa femme et ses enfans! Le Tartare nomade dans les vastes steppes de l'Asie, se délecte avec l'alcohol qu'il retire du lait fermenté et aigri; l'Esquimau, l'Iroquois, savent fabriquer des liquides enivrans avec le suc exprimé de certains fruits. Le doux Péruvien et l'ardent Araucanos, ont la Schiaka, et tous les peuples de la mer du sud l'*Aya*, qu'ils fabriquent avec la racine très-active d'un poivrier. La religion musulmane, en défendant l'ivresse toujours funeste dans les climats chauds, n'a point pensé à celle plus redoutable encore produite par l'abus de l'opium, si fréquent en Turquie comme chez les Persans et les Malais de l'archipel d'Asie. L'ivresse est regardée dans les états civilisés comme un vice honteux, et cependant quelle est dans son état modéré sa bénigne influence! Voyez le visage sec et sévère de cet homme d'état si dur, si acerbe dans ses refus, *avant le dîner* où les vins les plus délicats vont circuler dans sa coupe. Quel contraste! examinez-le à la sortie du salon doré, le visage riant, épanoui, un air de béatitude et de bonheur répandu sur son heureuse physionomie? c'est le moment de solliciter: pauvre humanité!.... (R. P. L.)

et de galanterie sur cette offre, furent remarqués par les assistans; on me demanda alors si j'étais marié dans mon pays, ou si je pensais que la personne que l'on me destinait n'était pas assez belle pour mériter que je l'acceptasse. J'employai la ruse pour me soustraire à cette faveur, sans blesser la délicatesse de son Altesse noire, assurant que j'étais marié dans mon pays, et que nos lois condamnaient à mort l'homme qui prenait à la fois plusieurs femmes. Cette réponse fit naître diverses réflexions de la part de Bojard; entr'autres il m'assura avoir entendu dire que parmi nous, les femmes étaient absolument maîtresses, que les hommes supportaient seuls le travail et la charge de pourvoir aux besoins de la famille, et qu'aucun d'eux n'oserait même se permettre d'adresser la parole à une femme autre que la sienne; il me fit ensuite une question plus plaisante : si j'allais dans votre pays, me disait-il, votre roi me donnerait-il une de ses filles en mariage? La réponse était embarrassante par la crainte d'offenser l'orgueil de ce prince qui me paraissait en être richement pourvu; il croyait honorer infiniment notre monarque et sa fille, en leur offrant sa royale alliance. Si j'ai trahi la vérité en répondant par l'affirmative, je crois que le lieu et la circonstance où je me trouvais me serviront d'excuse. Après nombre de questions et de réponses, Bojard tellement accablé par l'effet de sa liqueur africaine, qu'il pouvait à peine se soulever de la natte

jesté qu'elle était très-satisfaite de ma conduite, et qu'elle ne tarderait pas à s'occuper de cette affaire, qui se terminerait suivant mes désirs. Connaissant déjà assez les mœurs de ces peuples pour savoir qu'ils dissipent le temps sans en connaître le prix, que les jours et les semaines s'écoulent indifféremment pour eux, prévoyant pour moi le danger du moindre retard, je chargeai Giboodoo de retourner près du roi et de ne pas s'en éloigner qu'il n'eût reçu une réponse définitive, soit pour passer par un chemin ou par l'autre.

En même temps je distribuai des présens plus ou moins considérables, suivant le degré de la parenté, à une foule de personnages de la famille royale, parmi lesquels se trouvaient deux neveux de Modiba, qui passaient pour avoir une grande influence sur leur oncle, et auxquels j'avais été particulièrement recommandé par Samba Congole. Un d'eux, nommé Ali, m'assura que Modiba ferait tout ce que je voudrais : mais toutes ces belles promesses n'étaient faites que pour m'arracher quelques nouveaux présens.

Isacao me fit aussi une visite : il désirait que je l'employasse; mais je savais qu'il n'était pas bien en cour, qu'il n'était aimé ni de Modiba ni de Dha. Il eut été maladroit à moi de le prendre pour émissaire, Modiba ayant dernièrement saisi toutes ses marchandises et ses esclaves, et le Dha étant très-courroucé qu'il eût quitté le Ségo sans sa permission; Isacao n'osait plus y retourner. Il n'a-

vait, en m'offrant ses services, d'autre but que de s'enrichir et de se réintégrer dans les bonnes grâces de Modiba en me trahissant pour lui plaire. J'avais la presque certitude de n'être pas servi plus fidèlement par ceux que j'employais : mais l'un d'eux, Giboodoo, avait sur lui l'avantage d'être le frère de Samba, très-aimé de Modiba, avec lequel il m'était impossible de communiquer autrement que par ce truchement. Je n'ai pu douter qu'il ne se fût approprié une bonne partie des présens qu'il portait au roi : je n'avais aucun moyen de remédier à cet inconvénient; Modiba ne voulait voir ni moi, ni aucun de mes hommes, d'après une prédiction faite par les prêtres mahométans, que s'il jetait un seul regard sur un blanc, il serait frappé de mort à l'instant. En vain j'offris de lui envoyer deux de mes noirs, je ne pus l'obtenir : la superstition de ces peuples est si forte, qu'il suffisait qu'ils fussent en relation immédiate avec moi pour lui causer de l'effroi, malgré le rapport de leur couleur.

Privé, par cette circonstance, d'avoir des preuves certaines de la friponnerie de Giboodoo, et de savoir comment il me servait auprès de Modiba, je pris le parti de lui montrer une confiance sans bornes, et de le prendre par l'intérêt, en lui promettant une forte récompense s'il obtenait promptement l'escorte et l'autorisation de départ que je réclamais depuis si long-temps. Il revint de Dyage le 7, et me dit que Modiba

avait promis de s'occuper de mon affaire très-incessamment; qu'il devait m'envoyer le lendemain le chef Marabou à ce sujet. Ce prêtre ne vint que le 10; il me jeta dans une grande surprise en m'apprenant que le roi n'était pas encore satisfait de ce que je lui avais donné.

Je renvoyai Giboodoo à la cour, avec un supplément nouveau pour son roi. Je fus ainsi ballotté et retardé sous différens prétextes, jusqu'au 14, que Giboodoo revint m'annoncer que le roi consentait à mon départ, et m'enverrait sous peu de jours quelques hommes du Bangassi, pour me conduire dans leur pays; mais il réclamait le présent d'adieu, à quoi je consentis sur-le-champ, ajoutant quelques articles pour le chef des esclaves.

Depuis quelques jours on s'occupait, dans le Kaartans, de grands préparatifs pour une expédition sur quelques-uns des territoires voisins: Bojard et ses frères s'étaient rendus à la capitale à la tête de plusieurs divisions; on ne voyait que des détachemens armés sortir de tous côtés pour se rendre en grande hâte au quartier-général. Ali, que j'ai déjà cité comme un ami de Samba, passant par Monia, à la tête de sa division qui se composait de six cents cavaliers et environ mille fantassins, tous armés de fusils, vint me voir à ma hutte pour me remercier du présent que je lui avais fait, et pour me dire qu'en arrivant à Dyage, il solliciterait vivement Modiba en ma fa-

veur. Il m'assura que le roi avait toujours eu l'intention de me protéger, quoiqu'il en eût été souvent détourné par de mauvais conseils. Je ne voulus pas paraître douter de qu'il me disait, mais je n'en étais pas très-persuadé; en conséquence, je le priai de dire à son oncle Modiba que je comptais toujours sur l'accomplissement de la promesse qui m'avait été faite en son nom, par Garran, la première fois que je l'avais vu au Galam; que, seulement sur la foi de cette promesse, je m'étais déterminé à venir dans son pays.

Le 18, Giboodoo revint de la capitale pour me dire que les Bangassi devaient en partir le jour suivant, et que Modiba avait nommé *Bokari* (*) pour me conduire jusqu'à Badoogoo. Je n'en demandais pas d'avantage, et dans ce moment où je crus apercevoir la certitude d'un départ prochain, tous les retards, toutes les contrariétés furent oubliés.

Cependant les gens de Bangassi n'arrivèrent que le 20; ils me furent amenés par le Maraboo, chargé par Modiba de me dire que je pouvais compter sur les gens auxquels il confiait ma garde; qu'il n'avait pas dépendu de sa volonté de me laisser partir plutôt, que le retard apporté de sa part à mon voyage, ne tenait qu'à sa sollicitude pour ma propre sûreté, et aux préparatifs nécessaires à la guerre qui s'était annoncée plutôt qu'il ne

(*) Planche 1re.

le croyait, qu'il me priait d'être persuadé de ses vœux les plus sincères pour le succès de mon voyage.

Mon intention était de partir le 21, mais cette date se trouvant être le samedi qui, aussi bien que le dimanche, est regardé par les Kartans comme un des jours placés sous une maligne influence, pour commencer un voyage, sur tout à l'est; je ne pus jamais obtenir, ni des gens de Bangassi, ni des guides, de nous mettre en route avant le lundi.

Le 23, nous quittâmes Monia, et marchant est sud-est, nous suivîmes pendant trois heures un terrain bien cultivé; mais sur lequel on voit peu d'habitations. Ce chemin nous conduisit au pied de rocs, entourés de précipices si considérables, que l'œil n'en pouvait découvrir le fond; ils s'étendaient du nord-est au sud-ouest. Le sentier par lequel nous montâmes sur ces rocs, était étroit et escarpé et parfois couvert de larges fragmens de rochers, si difficiles pour la marche, que j'étais obligé de faire décharger les ânes avant de les faire passer par-dessus. Arrivé au sommet, je trouvai une vaste plaine, s'étendant en pente douce vers l'est et sud-est, bornée dans toutes ses directions par de hautes montagnes éloignées les unes des autres et couvertes de bois rabougris; le sentier qui conduit au sud sud-est, est un sol aride, composé en grande partie de pierres semblables à l'ardoise du pays de Galles.

Le soleil s'étant couché, nous fûmes bientôt enveloppés dans une nuit profonde; cependant nous continuâmes à marcher ou plutôt à sonder notre chemin dans la même direction, jusqu'à neuf heures, que nous arrivâmes auprès d'une petite ville, entourée de murailles et située sur plusieurs collines. Le sentier tournait à leur base au sud-sud-est et nous mena bientôt à Sanjarra, où nous passâmes la nuit, avec le projet d'y rester jusqu'au lendemain soir; mais les guides me représentèrent que la distance à une autre ville serait trop grande, les sentiers pour gravir les montagnes trop difficiles pour être passés la nuit; qu'il faudrait bivouaquer en chemin; que, par l'arrangement que je proposais, nous passerions les monts au milieu du jour, par une chaleur cruelle sans trouver une goutte d'eau pour nous rafraîchir. Il fut décidé, d'après ces observations, que nous partirions de Sanjarra le lendemain à deux heures après midi; toutes les difficultés, par ce moyen, devant être passées avant la nuit.

Mais il survint un inconvénient que je n'avais pu prévoir. Le 29, tandis que mes hommes étaient occupés à charger les animaux, Garran vint me prévenir qu'un messager arrivait de Dhyage, envoyé par le roi Modiba pour m'ordonner, de sa part, de rester à Sanjarra jusqu'à ce que j'eusse de ses nouvelles. Mon chagrin égala ma surprise, en écoutant un arrêt plus cruel pour moi que tout ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. Je croyais

avoir complètement satisfait aux demandes de Modiba; déjà je me voyais au Niger, mes yeux le contemplaient et toutes souffrances et toutes contrariétés allaient être oubliées; mais ce nouvel échec r'ouvrit à l'instant toutes les blessures que l'espérance avait cicatrisées. Cependant je devais me résigner, et quoi qu'il m'en coûtât, je cachai mon humeur. Le messager ne pouvait ou du moins ne voulait me donner aucun indice sur le sujet de cet ordre arbitraire; et comme il était possible que Modiba ne daignât pas renvoyer vers moi pour m'instruire des motifs qui l'avaient déterminé à arrêter ainsi ma course, je dépêchai vers lui Giboodoo qui m'avait accompagné jusqu'à Sanjarra, pour connaître, s'il était possible, d'où pouvaient naître les nombreux obstacles qui s'élevaient sans cesse contre notre voyage, et représenter au roi mon étonnement de cette conduite, après ce que m'avait dit le Marabou en son nom.

Le 26 au soir, Giboodoo revint en me disant qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir une audience du roi qui l'avait accusé, ainsi que moi, de l'avoir trompé en ne lui donnant pas une partie de l'argent dont un de nos ânes portait une charge; que ce fait lui avait été attesté par des gens dignes de foi, et que je pouvais rester où j'étais jusqu'à ce que je lui eusse fait remettre l'argent qu'il réclamait. Je devais, ajouta-t-il, lui avoir une grande reconnaissance pour m'avoir donné la permission de me rendre au *Ségo*; c'é-

tait, pour ainsi dire, donner assistance aux peuples de Bambarra, dont je serais probablement traité comme l'avait été M. Dochard.

Cet obstacle devenait bien difficile à surmonter; le conte fait à plaisir d'un âne chargé d'argent, était bien loin de la vérité; je ne possédais alors en monnaie que soixante-dix dollars. Mais afin de prouver à Modiba le désir que j'avais de lui être agréable, je lui envoyai par *Giboodoo* quelques autres articles; si ce n'était pas précisement ce qu'il demandait, c'était du moins lui donner un témoignage de ma bonne volonté. Je lui fis dire en même temps que ce ballot dont le poids et le volume avaient fait supposer qu'il renfermait de l'argent, contenait seulement nos munitions, que j'étais prêt à me soumettre à l'inspection de la personne qu'il voudrait désigner dans cette intention.

Giboodoo ne revint que le 29 au soir, et loin de me rapporter une réponse satisfaisante, il me fit entendre que je devais renoncer à l'espoir de continuer mon voyage, ajoutant que Modiba n'avait pas exprimé positivement cette décision; mais il avait dit que si je voulais absolument partir, il ne me donnerait personne pour m'accompagner; qu'il serait donc plus prudent à moi de songer à mon retour vers la côte; il avait chargé *Gibqodoo* de revenir immédiatement vers lui, pour lui rendre compte de ma décision à cet égard. Cet homme me devint suspect, et je me

décidai à le faire accompagner par deux de mes hommes de couleur, qui parlaient la langue bambarra, pour assister aux entretiens que pourrait avoir *Giboodoo*, soit avec le chef des esclaves auquel j'envoyai encore un petit présent, soit avec *Modiba*. Ils revinrent le 2 avril, leur rapport fut encore plus fâcheux que le précédent. On ne leur avait pas même permis de voir Modiba; il leur fit dire par le chef des esclaves qu'il était très-mécontent que *Giboodoo* eût amené des blancs dans sa capitale.

Vainement mes deux hommes insistèrent sur leur qualité de Joloff et de Jalonkey, dont leur couleur d'ailleurs faisait foi, on leur répondit que Modiba ne voulait voir ni eux, ni même *Giboodoo*, qu'il m'enverrait un *Marabou* chargé de faire connaître sa volonté.

Ce prêtre arriva le 3, et m'apprit que le roi consentait à mon départ, mais qu'il ne pouvait me protéger au-delà de ses frontières, qu'alors je devais me considérer comme entièrement sous la protection du prince de *Bangassi*. Je me plaignis amèrement de ce manque de foi; je rappelai les promesses faites par Modiba lors de mon séjour à *Moonia*; le Marabou me répondit froidement que sa mission se bornait à suivre les ordres de Modiba. Le prince de Bangassi, témoin de cette conférence, représenta que n'ayant amené avec lui aucune suite, il désirait que l'on don-

nât ordre à *Bokari*, lorsque nous serions sur les frontières, de lever quinze à vingt hommes pour nous escorter jusqu'à Bangassi; le prêtre y consentit. Après avoir reçu un nouveau présent pour son maître et un pour lui, il partit en m'assurant que je ne trouverais plus aucune opposition dans le *Kaarta*; mais ces vaines promesses ne pouvaient plus me donner la moindre sécurité.

Le 4, je partis à trois heures après midi, accompagné du prince de Bangassi; nous marchâmes à l'est-nord-est, longeant le pied des montagnes qui bornent la vallée de *Sanjarra* du sud à l'est. A cinq heures et demie nous entrâmes dans la gorge d'un profond ravin, formé par ces montagnes. Il nous conduisit au sud-est le long du lit sec d'un torrent considérable que nous suivîmes pendant une heure pour arriver à la jonction de deux montagnes. Ce passage était aussi difficile que fatigant, tel enfin que je n'en avais pas encore rencontré depuis mon départ du Sénégal; cependant le trajet ne dura qu'une heure. Ces montagnes, malgré leur stérilité apparente, sont couvertes d'arbrisseaux de place en place; leur aspect est sauvage et fantasque : on voit dans cette gorge ou dans ce ravin quelques veines d'une espèce d'ardoise; le fond est rempli de pierres massives dont la forme circulaire fait présumer qu'elles ont roulé de la cîme des montagnes, entraînées par le torrent. Nous avions à peine gravi le som-

met, que le temps s'obscurcit et devint menaçant; la crainte de la pluie nous détermina à faire halte dans le bois.

Le 5, à quatre heures du matin, nous reprîmes notre route à l'est-sud-est par une vallée rocailleuse et un chemin rompu, jusqu'à neuf heures, que le sentier changea de direction, tournant au sud-est, et dans une demi-heure nous porta à une petite ville entourée de murs, nommée *Gunning-Gedy*, habitée par des *Serrawoolis*. Dans la matinée, nous eûmes un peu de pluie, et le temps annonçait que la saison pluvieuse serait prématurée. Le chef de la ville nous prêta des huttes; en reconnaissance, je lui fis un présent. Le 6, nous continuâmes notre route à l'est-sud-est. A six heures, nous traversâmes le lit sec de plusieurs ruisseaux, dans une contrée bien cultivée, jusqu'à dix heures, que nous arrivâmes à une grande ville entourée de murs plus élevés, plus épais et mieux construits qu'aucun de ceux que j'eusse vu en Afrique: cette ville se nomme *Asamangatary*. Nous y fîmes halte pendant la chaleur du jour; elle est très-agréablement située dans une vaste plaine enrichie de bouquets de baobabs, de tamarins et de figuiers. Environ à un demi-mille au sud-est, se trouve un grand village peuplé de *Foolhas*, au-dessus duquel on voit le sommet des hautes montagnes, dont la plaine tire son nom. Elles est renommée pour ses manufactures de poterie de terre, tra-

vaillée par les femmes, et par l'abondance du riz, et des oignons qu'elle produit annuellement. Le sol noir et humide paraît très-favorable à ces plantes: ici commence le *Kaarta* proprement dit; la partie déjà mentionnée appartenait précédemment au Kasson, et fut conquise depuis quelques années par *Modiba* qui, non-seulement subjugua cette contrée, mais encore une grande partie du *Gidumagh* et du *Jaffnoo*. Nous quittâmes *Asamangatary* à quatre heures après midi, et suivîmes la même direction que le matin, jusqu'à six heures et demie, que nous arrivâmes à *Somantâré*, autre ville entourée de murs, autrefois la résidence de *Garran*, laquelle maintenant appartient à son cousin.

Je projetais de partir le lendemain matin; mais *Bokari* me supplia d'attendre jusqu'au soir, désirant profiter de cette occasion pour offrir un sacrifice aux mânes de son père, dont les restes étaient déposés en ce lieu. J'étais assez disposé à me refuser à ce nouveau retard, lorsque cet homme joignant les larmes aux prières, parvint à m'attendrir. Et peu d'heures après, je découvris que c'était un nouveau subterfuge, pour me retenir jusqu'à l'arrivée de *Bojar* qui entra dans la ville avec une partie de ses troupes, à deux heures après midi, revenant de *Foolidoo*, où ils avaient été envoyés à la requête de Kanjia, chef de Baugassi, pour détruire les villes du territoire de son frère dont il était l'ennemi. Ils n'avaient

que trop obéi à cet ordre barbare; huit ou neuf villes étaient brûlées et leurs habitans massacrés ou réduits à l'esclavage. Quatre cents de ces malheureux suivaient la division de Bojar, et j'appris qu'environ douze mille étaient conduits à la capitale par les autres divisions.

J'éprouvai bientôt avec douleur, que mes soupçons n'étaient que trop justifiés. Dès que *Bojar* fut arrivé, il m'envoya dire que je ne pouvais marcher au-delà, ayant détruit toutes les villes jusqu'aux frontières de Bangassi, et rendu impossible pour moi comme pour tout voyageur le trajet à ce pays.

Je dois avouer ici que ma patience m'abandonna tout-à-fait; je courus vers Bojar et je lui dis que son père m'avait trompé et attiré chez lui par de brillantes promesses, qu'il était maintenant évident qu'il n'avait jamais eu l'intention de tenir; autrement il m'eût laissé partir dès mon arrivée à Moonia. Bojar me répondit que les paroles étaient inutiles, que son père l'avait envoyé vers moi pour protéger mon retour, pensant que je ne pouvais pas voyager seul sans danger. Le prince de Bangassi et le guide étaient présens à cet entretien; ils étaient auprès de Bojar avant moi. Je réclamai alors de Bokary l'accomplissement des ordres du Marabou, de choisir quinze à vingt hommes pour me conduire au-delà des frontières; il me répliqua en montrant Bojar, que son véritable maître venait de m'in-

diquer le seul parti qui me restait à prendre, que lui ne pouvait demeurer avec moi plus longtemps. Le prince de *Bangassi* aussi impatient que moi de se rendre chez lui, sollicita en vain Bojar de lui donner une escorte. Voyant l'impossibilité de l'obtenir, il se tourna vers moi et me témoigna ses regrets de ne pouvoir plus me prêter aucune assistance, puisque lui-même prévoyait beaucoup de difficultés pour retourner dans son pays, ajoutant qu'il y avait cependant bien peu de temps qu'il était parti comme ambassadeur de son frère qui était chef.

Alors tout espoir s'évanouit ; il me devenait impossible de passer le *Karta*. Il fallait renoncer à remplir la mission dont je m'étais chargé avec empressement et qui depuis trois ans, occupait toutes mes pensées, à laquelle j'avais, ainsi que mes compagnons, fait tant de sacrifices.

Quoique ce manque de foi de la part de Modiba eût été suffisant pour me faire renoncer à continuer mon voyage, cependant ni les difficultés, ni les dangers, ni les privations, et enfin aucuns des incidens fâcheux dont nous étions menacés du moment où la protection de Modiba nous manquait, ne m'auraient arrêté.

Mes hommes étaient aussi déterminés que moi à tout supporter avec courage et résignation ; mais il s'élevait un obstacle insurmontable, Modiba avait donné l'ordre à son fils d'employer la

force pour nous obliger à rétrograder. Néanmoins, avant de me décider à suivre Bojar, je voulus encore essayer une tentative auprès de lui, et feignant d'ignorer l'ordre de son père, ou du moins de n'y pas croire, je lui dis que je voulais rester à *Somantaré*, et envoyer un de mes hommes à *Dhyage*, pour m'assurer de la dernière détermination du roi à mon égard. Je demandai en même temps à Bojar de me procurer des huttes dans la ville pour attendre le retour de mon messager; je ne réclamais de Modiba, que sa protection jusqu'à ses frontières, et de ne mettre aucune opposition à mon voyage; je consentais à faire le reste seul à mes risques et périls.

A ces mots, Bojar entra dans une véhémente colère, me demanda si je ne le considérais plus comme le fils de Modiba, ou si je lui supposais moins d'autorité dans le pays qu'à son père. Quelques doutes que vous puissiez avoir, ajoutait-il dans son langage, sur l'authenticité des ordres que j'ai reçus de vous arrêter ici, je vous prouverai que ni la crainte que vous pourriez chercher à m'inspirer, ni vos espérances ne pourront m'engager à rester ici, ni même à vous y laisser après moi. Il ne voulut pas non plus me permettre d'envoyer un de mes hommes à *Dhyage*, repliquant qu'ils n'y avaient été que trop souvent: je le priai de m'expliquer cette dernière phrase que je ne pouvais comprendre, mais il ne voulut jamais y consentir. Quelle que fût ma répugnance à retourner en arrière après

avoir vaincu une partie des difficultés qu'offrait cette entreprise, il fallut se soumettre, et suivre humblement des ordres tyranniques.

Je pourrais hasarder ici mon opinion sur les causes de la conduite artificieuse et de Modiba, et de son manque de foi envers moi; mais je craindrais de tomber dans quelqu'erreur, ne pouvant assigner aucune preuve de ce que j'avancerais, et ne voulant pas donner mes soupçons pour des certitudes; je laisse donc au lecteur qui vient de lire le récit fidèle des événemens, à tirer les conjectures qui lui paraîtront les plus vraisemblables.

CHAPITRE XIII.

Retraite du Kaarta. — Arrivée au fort St.-Joseph. — Délai et événement à Baquelle. — Retour à la côte. — Arrivée à Sierra-Leone. — Visite aux établissemens nègres.

Nous commençâmes notre retraite le 8 mai à cinq heures du matin : à onze heures nous arrivâmes à *Guninghedy*, où nous fîmes halte pendant la chaleur. Nous étions avec Bojar, sa division et leurs prisonniers, dont les souffrances présentaient des scènes cruelles que je suis incapable de peindre sous leur véritable couleur. Les femmes et les enfans, presqu'entièrement nus, portant des charges énormes, étaient liés ensemble par le cou, comme je l'ai dit précédemment, et obligés de suivre le pas des chevaux sur un chemin rompu et couvert de cailloux qui leur déchiraient les pieds. Il se trouvait un grand nombre d'enfans qui n'avait pas encore atteint l'âge de marcher; une partie était portée sur le dos des prisonniers, les autres étaient placés sur les chevaux des soldats, et pour les empêcher de tomber, on les liait au derrière de la selle avec des

cordes faites d'écorce de *baobab* si dures, qu'elles entraient dans les chairs de ces pauvres petits malheureux, et l'on voyait le sang couler de leurs blessures : mais ces souffrances étaient peu en comparaison de celles qu'ils éprouvaient du contact de la selle avec leurs membres délicats. Les mouvemens accélérés et inégaux du cheval, souvent mal dirigé, leur renvoyait le panneau de la selle dans l'estomac à chaque secousse : J'étais étonné qu'ils aient pu y résister.

Nous arrivâmes à Sanjarra le jour suivant, à neuf heures du matin : dans la soirée, Giboodoo vint me joindre de la part de Modiba; il l'avait chargé de me témoigner ses regrets, disant que la position actuelle de la contrée s'opposait à la continuation de mon voyage, mais qu'il était en même temps satisfait que je me fusse déterminé à revenir avec son fils, car autrement il aurait envoyé un détachement après moi pour me ramener. Je reçus aussi à Sanjarra un messager d'Ali : il m'apprit que son maître ayant entendu parler à *Dhyage* des intentions de Modiba à mon égard, il m'engageait à me rendre le plutôt possible dans la ville qu'il habitait, où je jouirais d'une parfaite sécurité jusqu'à ce que le roi m'envoyât une escorte pour me conduire dans le *Galam*. Je n'eus pas beaucoup de reconnaissance pour des offres en apparences si obligeantes; je présumais que c'était encore un moyen de me retenir et de me faire acheter ma liberté par des présens : ce-

pendant je suivis ce conseil, le chemin qu'il m'indiquait étant le plus direct, et n'ayant pas assez à me louer de Bojar pour désirer de me retrouver dans la ville où il commandait.

Le 11, *Giboodoo* retourna à *Dhyage*, pour prendre congé du roi : je consentis à l'attendre jusqu'au 14, qu'il promit d'être de retour.

Pendant mon séjour à Sanjarra, je fus témoin d'un usage très-extraordinaire : un jeune prince qui voulait embrasser la religion mahométane, se disposait à se faire circoncire. Pour s'y préparer, il s'était d'abord revêtu du costume indiqué à la planche 4, figure 1re : ensuite, accompagné d'une troupe de musiciens et de jeunes gens, il parcourait toutes les villes adjacentes pour y lever des contributions dont il s'emparait, soit en les demandant, soit en les prenant ou par adresse ou par force; il pouvait agir impunément de cette manière sans avoir à craindre aucune loi répressive. C'était un privilége accordé aux adeptes, qui leur permettait également d'attaquer les passans pour les rançonner : celui-ci les saisissait fortement, les serrait et les frappait avec les cornes attachées à la tête de bois qui enveloppait la sienne, et par ce moyen, il était sûr de n'être jamais refusé, d'autant qu'il était secondé par ceux qui l'accompagnaient. Dans l intervalle de cet exercice fatigant, auquel il mêlait maintes extravagances, ses accolytes le raffraîchissaient avec des branches d'arbres dont ils se servaient comme d'é-

ventails, et parfois l'engageaient à s'asseoir : alors il restait quelques minutes sans mouvement et sans parole, puis il recommençait avec plus de violence et avec une sorte de fureur convulsive. Cet exercice avait lieu pendant trois heures les plus chaudes de la journée, ce qui, joint au poids de ses vêtemens, causait au jeune homme une fatigue extrême : aussi il ne reparut que le lendemain à la même heure, et j'appris qu'il devait se mettre ainsi en spectacle pendant toute une lune.

Ainsi que je l'avais promis à *Giboodoo*, je l'attendis jusqu'au 14; mais ne le voyant pas arriver, je me rendis le 15 à *Missira*, où je fus reçu par Ali. Giboodoo vint me joindre le 17, et m'annonça que Modiba ne pouvait m'envoyer l'escorte destinée à m'accompagner jusqu'au Galam que la semaine suivante; je le fis retourner de nouveau pour dire au roi que si cette escorte n'était pas ici le 23, je me rendrais avec mes seuls hommes aux frontières. Le 20, le Marabou, accompagné de Bokari, d'un chef d'esclaves, et des gens de leur suite vinrent à *Missira* avec l'intention de m'emmener, ainsi que mes hommes, à *Moonia*, ayant, dirent-ils, reçu l'ordre du roi de m'y contraindre par la force si je me refusais à les suivre de bonne volonté; je vis alors ce que je redoutais depuis long-temps, le projet de nous piller. Je leur représentai qu'il était inutile de nous fatiguer moi et mes hommes, par une longue marche à

travers leur contrée, puisqu'ici j'étais également sous leur puissance. Le Marabou me répondit, suivant son usage, qu'il n'était autre chose que le porteur des ordres de Modiba, qu'il ferait son devoir en les exécutant ponctuellement. Toutes les objections que je pus faire furent vaines; la résistance eût été inutile et sûrement dangereuse, puisqu'il était évident que ces gens étaient disposés à employer la force contre ma résistance. Le soir, Giboodoo arriva avec deux chefs d'esclaves, envoyés par leur maître dans le même but; cependant leur secours était inutile, j'avais déjà consenti à me laisser conduire à *Moonia*: mais convaincu que j'y serais pillé du peu que m'avait laissé la rapacité de Modiba, j'employai une grande partie du reste à racheter deux des femmes qui avaient été prises au Bondoo lors de mon départ du Galam.

J'avais deux motifs en agissant ainsi : 1° de soustraire une partie des marchandises qui excitaient l'avarice de Modiba; 2°. de renvoyer ces femmes à l'Almamy de Bondoo, afin de prouver à ce chef la pureté de mes intentions. Je lui fis dire que ses mauvais traitemens envers moi n'avaient point influé sur la pitié que m'avaient inspirées les malheureuses victimes tombées au pouvoir des Kaartans. Ces deux pauvres créatures étaient échues en partage au fils d'Ali; j'eus beaucoup de peine à obtenir leur liberté, il me la fit payer un prix exorbitant; il voulait les joindre à

ses concubines, quoiqu'il en eût déjà douze. La polygamie (*) est portée au plus haut degré dans le *Kaarta ;* les particuliers ont souvent dix femmes et autant de concubines; la plupart des princes en ont jusqu'à trente, et l'on m'a dit que le roi avait cent femmes légitimes, et deux cents concubines, aussi je crois qu'un tiers de la population est du sang royal.

Nous quittâmes Missira le 22 à six heures du matin, et nous arrivâmes à Moonia à dix. A peine avait-on déchargé les animaux, que Bojar me fit dire que son père exigeait le paiement de l'impôt dû pour les marchandises que j'avais transportées dans sa contrée, dans la même proportion que le payaient les marchands du pays; Modiba comptait sur une prompte réponse, je ne la fis pas attendre. Je vois maintenant, dis-je au messager, pourquoi l'on m'a forcé de venir à Moonia; je ne dois aucun impôt, et n'en paierai jamais volontairement; comme je ne suis pas en état de vous résister, vous êtes les maîtres de me dépouiller. Une demi-

(*) La polygamie que réprouvent nos lois est également réprouvée par les régions tempérées que nous habitons. Il est à remarquer qu'elle est religieusement observée dans tous les climats chauds, et chez tous les peuples de souche asiatique. Là en effet, sous un ciel riche et fécond, où la nourriture est abondante et s'obtient sans peine, le but est d'avoir le plus d'enfans possible; et comme une femme est vieillie de bonne heure et bientôt incapable de produire il en résulte que les hommes, qu'un soleil ardent stimule sans cesse, ont consacré cette loi et en ont fait un des objets de religion le plus sacré. (R. P. L.)

heure après, ils vinrent tous à nos huttes, examinèrent nos bagages avec la plus minutieuse attention, et parurent aussi étonnés que mécontens du peu de richesses qu'ils y trouvèrent; ils étaient convaincus que j'avais de l'argent, de l'ambre, du corail et de riches fusils en quantité, ainsi qu'on l'avait dit à Modiba. Ils furent si désappointés en reconnaissant leur erreur, que le marabou en était confus, et ne put s'empêcher de convenir que j'avais été bien injustement traité par Modiba, ajoutant cependant qu'il était excusable, ayant été mal informé sur mes projets en me rendant au Ségo, et sur la valeur de mes effets. Ils sortirent aussitôt de la ville sans emporter un seul objet.

Cependant les derniers messagers ayant pensé qu'ils pourraient encore s'arranger d'une partie de ce qui nous restait, revinrent le soir à huit heures, et renouvelèrent la demande de la taxe imposée; sur mon refus de la donner de bonne volonté, ils s'emparèrent de tous les objets statués dans l'appendice, art. 19.

Le lendemain de grand matin, j'envoyai Giboodoo à Modiba pour lui faire part de la conduite de ses affidés, et le supplier, s'il avait réellement l'intention de me donner une escorte, pour m'accompagner à Galam, de la faire partir sans délai.

Je restai depuis le 23 mai jusqu'au 8 juin, attendant avec une impatience toujours croissante le retour de Giboodoo et de l'escorte promise.

Chacun de ces jours était remarquable par quelque vol des esclaves de Bojar, et par de nouvelles insultes de leur maître. Nous luttions sans cesse contre la rage, excitée dans nos âmes par d'aussi indignes traitemens; le devoir envers notre gouvernement enchaînait notre courage; d'ailleurs, Giboodoo avait pris soin de m'avertir ainsi que mes hommes, des dangers qui nous menaçaient à la moindre hostilité de notre part. Il arriva de *Dhyage*, le 8 dans la soirée, sans aucune escorte; mais du moins il m'apportait la permission de partir pour le Galam, dont je profitai le plus tôt possible. Nous fûmes accompagnés par des marchands *Serrawooliens*, conduisant à Baquelle une troupe d'esclaves. Ces malheureux déploraient à-la-fois la perte de leur patrie, et des liens les plus chers à la nature, auxquels se joignaient les souffrances physiques causées par le manque de nourriture; leur nudité exposée pendant deux jours et deux nuits à une pluie continuelle, présentait un spectacle affligeant pour l'humanité.

Je ne voulais pas m'arrêter à Baquelle, mon intention au contraire était de partir promptement pour rejoindre la Gambie par terre; mais je me trouvai dans l'impossibilité d'effectuer ce projet, toutes les contrées environnantes étaient en guerre, tant entr'elles qu'avec les Français dans tous leurs établissemens sur le Sénégal. Peu de jours avant que j'eusse quitté le *Kaarta*, les Français avaient entièrement détruit la ville de Ba-

quelle, pour venger l'assassinat d'un de leurs officiers; ils étaient alors occupés à se concerter avec l'Almamy de Bondoo, pour attaquer en commun le *Tuabo* (*). Je me vis alors forcé d'attendre le départ de la flotte de St.-Louis. Je ne pouvais trouver une occasion plus favorable pour retourner à la côte en sûreté ; mais il me fallut attendre jusqu'au 24 de septembre, que je fis arrangement avec le capitaine d'un bâtiment français, qui me prit à bord avec tous mes hommes. Nous descendîmes le fleuve qui était alors très-élevé, et nous arrivâmes à St.-Louis le 8 octobre.

Le gouverneur français, M. le capitaine de vaisseau *Le Coupé*, exerça vis-à-vis de moi l'hospitalité la plus aimable, m'offrant tous les secours qui me seraient nécessaires.

J'attendis ici quinze jours dans l'espérance d'y trouver un vaisseau allant à la Gambie où à Sierra-Leone; mais aucune occasion ne s'étant présentée, je me décidai à me rendre par terre à Gorée; j'y arrivai le 3 novembre, et je partis de suite sur un bâtiment mettant à la voile pour *Bathurst* sur la Gambie. Je fus étonné des embellissemens que

(*) Cette attaque commença par une vive canonnade du brigantin français et un assaut de l'armée du Bondoo, montant à près de trois mille hommes. Les assiégés firent à l'improviste une sortie d'une centaine d'hommes qui suffirent pour mettre ceux du Bondoo en fuite et faire plusieurs prisonniers. Ils massacrèrent ces malheureux en face du brigantin qui était amarré à une portée de fusil de la ville; mais les habitans n'ayant pas tiré sur lui, le commandant crut devoir faire la paix quelques jours après. (*Note de l'auteur.*)

je remarquai dans cette ville, ainsi que des améliorations de toute espèce qui y avaient été faites depuis l'année 1818, que j'y avais passé. Il serait peut-être agréable à mes lecteurs d'avoir une description de cette île; elle sera peu complète, n'ayant eu que quelques momens à consacrer à son examen. Voyez à l'appendice, art. 1er.

Je me rendis à *Sierra-Leone* (*), sur le navire anglais du roi, *le Faisan*, commandé par le ca-

(*) Nous croyons devoir ajouter ici l'extrait d'une note officielle sur la colonie de Sierra-Leone. En 1817, la population de cette colonie s'élevait à neuf mille huit cent soixante-treize habitans, y compris sept cents quarante-trois nègres capturés par les croisières et mis en liberté. En 1822, elle était de quinze mille quatre-vingt-un, dont neuf cent soixante-seize nègres remis en liberté. En 1823, elle s'élevait à seize mille six cent soixante-onze, dont onze mille nègres libérés environ. Ses revenus étaient nuls en 1811; en 1813 ils s'élevèrent à huit mille sept cent vingt livres sterling. Les importations en 1817, se montaient à soixante-douze mille six cent seize livres sterling. En 1823, elles dépassèrent cent vingt-un mille quatre cent quarante-deux livres sterling. Elles baissèrent en 1824, puisqu'elles ne furent que de quatre-vingt mille neuf cent dix-sept livres sterling. Les exportations en produits du sol sont considérables. Ils consistent en cuirs, nattes, peaux de tigre, poudre d'or, oiseaux empaillés, miel, indigo, café, riz et curiosités africaines. Les élèves des *écoles*, n'excédaient pas le nombre de quatre cents en 1817; en 1823, ils dépassaient celui de deux mille quatre cent soixante. Les nègres capturés par les croisières anglaises, sont logés dans des villages sous la surveillance des missionnaires et des maîtres d'école. L'éducation qui leur est donnée a produit les plus heureux résultats. Ainsi, lorsque la population de Sierra-Leone s'élevait seulement à quatre mille âmes, il y eut quarante individus mis en jugement; dix ans plus tard, lorsque la population était quadruplée, il n'y en eut que six, et pas un seul dans les villages placés sous la dépendance des maîtres. Extrait de la *Revue encyclopédique*. (R. P. L.)

pitaine *Kelly*, dont je n'oublierai jamais la politesse et les attentions, tant pour moi que pour mes hommes.

Son excellence sir *Mac-Carthy* (*) venait d'arriver d'Angleterre, et se disposait à se rendre aux différens établissemens des nègres libres; il était accompagné des autorités civiles et militaires de la colonie. J'étais trop curieux de connaître cette innovation si précieuse à l'humanité, pour ne pas me joindre à sa suite; j'y mettais d'autant plus d'empressement que j'avais vu la création de cet établissement avec un vif intérêt. Je fus enchanté des progrès en tous genres que je remarquai; les villages étaient aussi propres que ceux d'Angleterre, chacun ayant une église, une école et des logemens commodes et agréables pour les missionnaires et les professeurs. Cependant tous ces avantages n'étaient que projetés en 1817. En descendant quelques-unes des montagnes, je fus surpris de voir déjà des chemins tracés, des plaines défrichées et cultivées, où quatre années auparavant je n'avais trouvé que des bois et des fourrés impénétrables. En entrant dans les villages, je fus enchanté de leur élégance, de la propreté des chaumières et de ceux qui les habitaient, particulièrement des enfans de tous les âges qui, partout où

(*) Sir Mac-Carthy est ce gouverneur de Sierra-Leone, qui fut massacré avec la plus affreuse barbarie par les *Ashanties* dans leur dernière guerre avec les Anglais. (L.)

nous arrivions, se précipitaient au-devant du gouverneur, l'appelant *Daddy*, ce qui signifie père, car ils le nomment toujours ainsi.

Son excellence exprima beaucoup de satisfaction de leurs progrès pendant son absence. Effectivement, dans un espace de temps très-court, de vastes pièces de terre avait été défrichées et cultivées autour des villes, et les productions adaptées au climat, croissaient abondamment pour fournir à la consommation des habitans et aux marchés de *Free-Town* ou ville libre (*).

Nous visitâmes les écoles à la suite du gouverneur: les progrès des écoliers, en arithmétique, géographie et histoire, prouvent une capacité bien supérieure au peu de moyens attribués jusqu'à présent aux nègres, et démontrent clairement qu'on peut arriver à les rendre d'utiles membres de la société, en leur donnant préalablement l'éducation nécessaire pour y parvenir.

D'après le changement qui s'est opéré depuis 1817, je suis convaincu que peu de temps suffira pour amener la colonie de Sierra-Leone au

(*) M. Gray ne nomme point *Wellington's-town*: les Anglais ont tellement été émerveillés d'un succès aussi extraordinaire qu'inattendu, qu'ils ont prodigué ce nom, que la postérité plus équitable saura mettre à sa place, à des villes, à des villages, à des places, à des navires, à des monumens divers, à des champs, à des rivières, en Afrique, en Asie, en Australasie, en Europe, partout enfin où ils ont pu le placer. Orgueilleuse nation, quelle est donc la disette des faits glorieux dont tu te vantes avec tant d'éclat, pour n'avoir qu'un nom à montrer à l'Europe!.... (L.)

même degré de prospérité que celles des Indes occidentales; elle peut produire également les plantes connues sous le tropique, particulièrement le café (*) déjà recueilli ici, et porté aux marchés d'Angleterre, où il a soutenu la concurrence, presqu'à son avantage, avec celui des autres colonies. Le sol des montagnes est propre à cette culture, ce qui est prouvé par l'état de floraison où nous l'avons vu dans le voisinage de *Free-Town*.

L'Arrow-Root (**) a été cultivé avec avantage dans plusieurs fermes appartenant à des particuliers. On ne peut douter non plus que le sol ne soit propre à produire la canne à sucre, puisqu'elle y croit déjà; cependant je ne puis af-

(*) Le café, précieuse liqueur que *chantait Delille et qu'adorait Voltaire*, ne date en Europe que de l'ambassade de Solyman sous Louis XIV. Le premier café parut à la foire St.-Germain. « Racine passera comme le café », disait Madame de Sévigné, et Madame de Sévigné, toute spirituelle qu'elle était, n'a dit qu'une sottise. Ce breuvage *intellectuel* fut long-temps, par quelques détracteurs, considéré comme un poison lent, et Fontenelle disait à cet égard: « son action est bien lente, car j'en bois depuis quatre-vingts ans et elle n'a point encore agi. » Les modes peuvent bien donner à des choses mauvaises une existence éphémère, mais les inventions ou les découvertes utiles bravent l'envie et survivent aux vains caprices d'une opinion d'un moment. (L.)

(**) L'Arow-Root est une fécule très-pure et très-blanche, obtenue de la racine d'un maranta, cultivé aux Indes occidentales. Les Anglais en font un grand usage dans les maladies de poitrine, et elle est pour eux l'objet d'un commerce lucratif. (L.)

firmer qu'elle soit d'une aussi bonne qualité que celle de l'Inde; l'expérience n'en ayant pas été faite à *Sierra-Leone*, du moins à ma connaissance.

Ces cultures, jointes à celles de l'indigo, du coton et du gingembre, donneraient à cette colonie un avantage dont celles de l'Inde ne peuvent jouir, et ce travail, fait par des hommes libres, délivre la Métropole de la crainte toujours renaissante de l'insurrection des esclaves et des terribles inconvéniens qui en sont la suite. Ici, c'est un peuple qui jouit des bénéfices de son industrie, qui vend lui-même les produits de son travail, et qui, croyant ne travailler que pour lui et les siens, concourt cependant à la prospérité de son pays.

La capitale de la péninsule, *Free-Town*, est grande et bien située au pied des collines sur lesquelles sont placés le fort et plusieurs autres bâtimens publics. En suivant le chemin qui conduit à la ville, on est frappé de la beauté du coup-d'œil; elle forme un amphithéâtre élevé à soixante-dix pieds au-dessus de la rivière; les rues sont d'une belle largeur, et coupées par d'autres qui sont parallèles à la rivière, et qui se réunissent à angle droit.

Les maisons, dont j'avais laissé la plus grande partie bâties en bois et couvertes de chaume, ce qui leur donnait une apparence misérable, sont

maintenant remplacées par de jolis bâtimens en pierre, qui joignant la solidité à la commodité, concourent à la salubrité du pays, et ajoutent à l'agrément de ceux qui l'habitent.

Les environs sont encore embellis par la profusion des orangers, des limons, des bananiers et des cocotiers (*) que l'on y trouve joints à la pomme de pin et au *Gonova* qui croît naturellement dans les bois; et fournissent une abondance de fruit. Des vignes tirées de Ténériffe et de Madère, ont déjà donné nombre de belle grappes parvenues à parfaite maturité.

Tous les végétaux de nos jardins sont élevés ici; on trouve de plus le *Yam*, le *Cassada* et le *Pompion* ou courge. Ainsi les tables y sont abondamment fournies de tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie, les marchés étant d'ailleurs

(*) Les poètes ont célébré à l'envi nos paysages agrestes de l'Europe tempérée, mais aucun d'eux n'a encore orné de la magie des beaux vers, ceux de la zône intertropicale. Quelle différence cependant !..... Chaque arbre des forêts équatoriales porte l'étonnement dans l'âme du voyageur. Rien de ce que lui rappellent les souvenirs de son enfance ne se présente à sa vue ! Sous un ciel embrâsé, s'élèvent les longues colonnes du palmier. Le papayer, dans son immobile rectitude, présente à sa cîme des fruits volumineux et pressés. Près de lui, les mimeuses aux feuilles grèles, s'enlacent à des arbres à larges feuilles découpées : les bords des eaux sont plantés de bananiers, dont les larges feuilles découpées par lanières flottent au gré des vents. Le seul ouvrage que nous possédions sur ce sujet, après les Harmonies de la nature, est celui de M. Denis, intitulé Scènes de la nature entre les tropiques. (R. P. L.)

pourvus de bonne viande, de gibier et de poissons. On y trouve les autres sortes d'articles dans les boutiques tenues par les marchands anglais.

CONCLUSION.

En terminant la narration de mon voyage, il me reste encore pour remplir mes engagemens envers le lecteur, à lui faire connaître le plus brièvement possible le résultat des observations que j'ai été à portée de faire, non-seulement sur les mœurs et les habitudes des peuples de cette partie de l'Afrique, mais aussi sur les progrès que fait journellement chez eux la civilisation et quelles sont les améliorations apportées dans leurs institutions politiques et religieuses.

Toutefois je me bornerai à faire partager au public le fruit de mes réflexions; à lui rendre compte de ce que j'ai vu et du jugement que j'ai porté, sans le fatiguer par des raisonnemens abstraits.

J'observerai d'abord que l'opinion depuis trop long-temps admise, de considérer le nègre africain comme tenant le milieu entre l'homme et la brute, comme privé de la lumière intellectuelle, et comme incapable de jouir des avantages de la liberté civile et religieuse, est une véritable in-

justice. Cette opinion, dis-je, est erronée et fondée sur des notions entièrement fausses (*).

Après la découverte de l'Amérique du sud, les Espagnols affectèrent de considérer les Américains comme étant d'une espèce inférieure aux Européens; ils agirent pendant des siècles d'après ce système qui leur fut toujours nuisible et qui conduit aujourd'hui leurs descendans à des pertes irréparables (**).

Cependant il est évident que l'homme dans l'esclavage, avec le caractère de fourberie et de

(*) Certes, sans vouloir aucunement dégrader la race nègre, tout homme qui a étudié l'organisation humaine, sait que le développement des facultés intellectuelles est en raison du développement des organes qui en sont le siége, et des cavités osseuses qui les reçoivent. Or, le crâne d'un nègre est presque intermédiaire entre celui de l'Européen et de l'orang-outang. Par suite du peu de capacité cérébrale, jamais un noir n'atteindra aux conceptions des peuples de race caucasienne. On aura beau citer des exemples, des exceptions n'infirmeront point cette règle presque générale, que les anatomistes ont forcé d'admettre de même les philosophes. Dupaty a dit: *l'homme extérieur n'est que la saillie de l'homme intérieur.* Dans tout pays habité par la race nègre, on peut débuter par écrire *barbarie profonde*, *méchanceté*, *perfidie*, mais cela n'a jamais autorisé les blancs à trafiquer d'eux comme des bêtes de somme. (R. P. L.)

(**) On remarquera que tous les fléaux de l'ordre social nous sont venus par l'intermédiaire des Ibères, dans le sang duquel coule encore celui des Maures. Peuple aventureux, unissant les vertus chevaleresques à la férocité la plus sauvage, massacrant, égorgeant les Américains, les Marianais au nom d'un dieu de paix, [illegible] créant l'inquisition, convertissant les peuples sauvages [illegible] le feu, n'offrant au milieu de ces horreurs, que le nom de [illegible] Cases, qui brille de tout l'éclat des vertus et qui [illegible] tristée par ces scènes de carnage! (L.)

duplicité que cet état engendre, ne peut que rester esclave. Et en effet, voici une question qui se présente naturellement: Si plusieurs hommes se trouvaient affranchis de l'esclavage, pourraient-ils par le fait seul de l'affranchissement, devenir simultanément membres utiles d'une société libre et éclairée? Au premier aperçu, la réponse sera négative, et cependant elle pourrait encore souffrir la discussion.

Ces peuples parmi lesquels j'ai voyagé, sont ignorans et conséquemment superstitieux : leur ignorance ne peut être imputée au manque de mémoire ou d'intelligence, mais bien à la privation des moyens de cultiver l'une et l'autre. Leurs connaissances en agriculture et en mécanique sont très-limitées; on ne doit cependant pas en conclure qu'ils soient incapables de faire mieux s'ils étaient à portée d'être instruits. Ils ont d'ailleurs des lois et une espèce de diplomatie et de politique astucieuses, dans leurs relations d'une province à l'autre, qui les range dans une classe bien supérieure aux sauvages proprement dits (*). J'avouerai que parmi ces peuples, on

(*) Qu'appelle-t-on sauvages? des tribus que des idées peu étendues et des besoins peu nombreux tiennent sous ce rapport à une immense distance de notre civilisation. Mais ces peuples, sans exception, même ceux jetés sur les îles les plus pauvres, et soumis comme les animaux, à l'empire des seuls besoins physiques, ont une hiérarchie, des idées religieuses qui leur sont propres, en un mot n'ont rien de sauvage. Combien le dernier insulaire de la mer du sud l'em-

trouve généralement plus de vices que de vertus : mais je reste convaincu que si le plein exercice de leur industrie leur était laissé, s'ils étaient éclairés et protégés, si par une sage et judicieuse politique, on relevait le nègre dans sa propre estime ; si l'on enseignait à ses chefs les principes d'une saine morale, leur apprenant que ce qui est bien pour l'un est bien pour tous, sans autre distinction que celle posée par la civilisation ; si l'on parvient à détruire chez eux le germe de la superstition en y introduisant les vérités évangéliques ; si enfin toutes ces conditions pouvaient être remplies, ce qui ne me paraît pas impossible, ces peuples jouiraient d'un bonheur ignoré jusqu'alors, et sauraient bientôt apprécier les avantages de la civilisation.

Ils vivent très-frugalement et ne connaissent pas les besoins factices, enfans du luxe : leur terrain quoiqu'assez stérile, fournit suffisamment à leur consommation toutes les denrées qui croissent sous les tropiques. Malheureusement ils n'ont pas un idiome uniforme, ce qui rend très-difficiles et très-limitées les communications entre les con-

pofte pour la poésie, les arts traditionnels, son culte et son gouvernement, même sur plus d'un de nos paysans d'Europe, et cependant nous l'honorons partout du nom de sauvage. Défini en beau, par J. J. Rousseau, le sauvage tel que son imagination l'a créé, n'existe nulle part. Homme né sous l'empire des préjugés, il en subit la conséquence ; partout il montre un caractère social, vit en familles, reconnaît des chefs, jouit d'une civilisation, qui est relative à ses besoins et au climat ou au sol qu'il habite.

trées. Ils sont peu curieux de contempler les objets nouveaux, ne désirent rien au-delà de ce qu'ils connaissent, et c'est ce qui fait qu'ils repoussent plus qu'ils n'attirent les étrangers qui pourraient contribuer à augmenter leurs jouissances. Excepté pendant la guerre, l'Africain quitte rarement la hutte qui l'abrite, et le champ de blé ou de riz qui le nourrit: cette indolence sera la plus grande difficulté à surmonter pour élever ce peuple à la dignité de l'homme.

On ne peut se dissimuler, et c'est une vérité bien triste, qu'une partie des hommes blancs envoyés dans ce pays pour instruire ces peuples se sont eux-mêmes laissés corrompre par l'appât des richesses et ont par-là renoncé à l'honorable mission qui leur était confiée. Ils employèrent souvent aussi la ruse contre la ruse, rapine contre rapine, etc, etc. Lorsqu'ils se conduisent ainsi, comment espérer que le nègre les considérât comme amis ou comme régénérateurs de la religion. Les nègres regardent généralement les hommes blancs comme des ennemis: malheureusement cette opinion absurde en elle-même a été souvent autorisée par la conduite de ceux-ci envers eux, cherchant à leur inculquer des principes que le blanc se fait un jeu de violer sans cesse en leur présence, souriant à leur crédulité, ou gémissant avec affectation sur leur incapacité, qui les prive de partager les avantages de la liberté

On ne peut nier que c'est ainsi qu'ils furent trai-

tés autrefois : je puis assurer aujourd'hui avec satisfaction qu'un nouveau système a prévalu, et j'espère, pour le bonheur de l'humanité, que cette philanthropie prendra de l'accroissement à mesure que l'Angleterre étendra ses relations.

L'inconduite de ceux qui arrivèrent les premiers dans ce pays, fut très-préjudiciable aux voyageurs qui y vinrent ensuite : des vues sordides, manifestées sans pudeur, avaient jeté la méfiance parmi ces peuples et détruit à l'avance l'ouvrage de ceux qui devaient leur succéder.

Il faut songer que les habitudes contractées depuis des siècles ne peuvent être déracinées en un jour, ni les lumières propagées au gré des désirs de celui qui les transmet : aussi l'Anglais qui désire contribuer à la prospérité de ces pauvres créatures, ne doit épargner ni le temps, ni la patience, ni l'argent. L'instruction et l'argent me paraissent les mobiles les plus certains pour réussir : flatter d'abord leur cupidité pour se faire mieux écouter, ensuite peu à peu l'instruction et la religion détruiront parmi eux les vices inséparables de l'ignorance.

Plusieurs incidens cités dans le cours de ma relation, prouvent la justesse de ces observations, et je donnerai ici quelques exemples plus remarquables encore. Les principales difficultés qui se présentèrent sur mon passage pour enrayer ma course, peuvent se réduire à un petit nombre de causes : la cupidité et la duplicité des chefs, le

commerce des prisonniers esclaves, presque détruit par l'intention formelle de plusieurs puissances européennes de l'abolir, la crainte pusillanime et toujours croissante de quelque transaction hostile faite avec le Sénégal et principalement l'influence extrême des prêtres mahométans.

La duplicité des chefs est démontrée par la conduite des rois de Woolli, Bondoo et Kaarta : elle prouve que loin de désirer notre approche, ils la craignaient, ou redoutaient de nous laisser arriver jusqu'au roi de Ségo. A Woolli, les empêchemens étaient trop faibles, et leur roi incapable d'arrêter notre passage par la force, ils méritent à peine d'être rappelés : cependant ils servent à faire voir que s'ils n'avaient pas les moyens, ils avaient du moins l'intention d'entraver notre marche vers l'Est. Il est vrai de dire que toute cette direction n'était peuplée que de ses ennemis, et qu'il voyait avec peine ceux-ci devoir s'enrichir des trésors qu'il supposait que nous leur portions, d'après la description ridiculement exagérée des richesses contenues dans nos bagages : ce bruit avait circulé dans l'intérieur, même avant que la première expédition eût quitté le Sénégal.

A Bondoo, les plus belles promesses nous furent faites par l'Almamy et même il manifestait le désir de seconder notre impatience pour continuer notre voyage : mais nous découvrîmes que tous ses soins ne tendaient qu'aux moyens de tirer sans cesse de nous de nouveaux présens.

Après m'avoir arraché sous différens prétextes plus que je n'aurais dû lui donner, si la reconnaissance de ses bons procédés ne m'avait entraîné au-delà des bornes, il réclama des droits qu'il prétendait lui être dus comme taxe exigible. Le titre d'anglais semblait suffire aux yeux de l'Almamy pour le rendre plus exigeant.

La générosité des gouvernemens de Saint-Louis et du Sénégal long-temps avant notre entrée sur son territoire, auraient dû mériter sa bienveillance: mais il paraissait l'avoir oubliée depuis que cette colonie avait été cédée à la France, et il mit le comble à son ingratitude par la fourberie et la cupidité dont il agit envers l'expédition, qui malheureusement fut engagée à choisir son passage à travers le Bondoo par les raisons mentionnées plus haut. En conséquence des beaux présens que l'Almamy avait reçus de sir Charles Mac-Carthy pendant qu'il était gouverneur de Saint-Louis, qui ne cessait de le combler de marques de respect comme souverain, nous devions donc nous attendre à le trouver dévoué à nos intérêts; de notre côté, nous fîmes d'énormes sacrifices pour satisfaire son avarice et nous le rendre favorable: mais nous ne parvînmes ni à l'un ni à l'autre, pas même à le convaincre de la pureté de nos intentions. Il ne pouvait comprendre que notre seul but en faisant ce voyage, était la solution d'une question géographique, et le désir d'établir des relations de commerce et d'amitié entre l'intérieur

de l'Afrique et nos colonies : il souriait d'un air incrédule lorsque nous l'assurions que lui ou ses sujets pouvaient aisément en obtenir une preuve certaine dans l'empressement que nous mettrions à leur offrir l'hospitalité, s'ils se décidaient un jour à venir visiter nos colonies. Je ne savais réellement à quoi attribuer ses mauvais procédés et son manque de foi, quoiqu'il m'eût donné à entendre à plusieurs reprises qu'il avait été particulièrement informé, et comme il le disait lui-même, par une *bonne autorité*, que nous n'avions en vue que la destruction de son pays. Jamais je n'ai pensé qu'il ajoutât foi à de semblables contes (*); je supposais au contraire qu'il feignait d'y croire pour cacher d'autres motifs plus réels peut-être, mais que je ne pus parvenir à découvrir que long-temps après, lorsque j'achetai des Kaartas cette femme et sa fille pour les rendre à leur famille. Plusieurs circonstances me firent comprendre qu'ils voyaient

(*) Ce prince maure, guidé par le seul bon sens naturel, pouvait-il croire aux protestations d'amitié des Anglais !.... et comment se fait-il que M. Gray consigne ici une manière de penser si en opposition avec tous les envahissemens des princes divers que sa nation a jugé à propos de déposséder? Heureux, si les sultans indiens avaient toujours eu la sage défiance des rois nègres : leurs états leur appartiendraient encore et de nouvelles provinces environnantes ne tomberaient point chaque année entre les mains d'un peuple, dont la puissance colossale en Asie, fait des progrès effrayans, et qui semble vouloir englober dans ses domaines, le vaste empire des Birmans, pénétrer jusqu'au Camboge, dominer l'immense golfe de Siam, et jusqu'en Cochinchine !.... (R. P. L.)

avec beaucoup d'humeur le projet de les priver du commerce des esclaves : cette idée sera développée par la suite.

Le roi de Kaarta fut également prodigue d'offres obligeantes : il m'envoya même une escorte de mille cavaliers pour protéger mon arrivée dans ses états. Je m'empressai de reconnaître ses égards par des présens considérables : à peine les eut-il reçus qu'il méconnut toutes ses promesses. Non-seulement il me refusa son assistance pour continuer mon voyage, mais il autorisa le pillage du peu d'articles que son avarice m'avait laissés. Ne pouvant attribuer ces mauvais traitemens à aucune autre cause particulière, je crois fermement qu'il fut guidé par le même sentiment que les chefs de Woolli et de Bondoo.

Le roi de Ségo était en guerre avec les Foulahs lorsque M. Dochard entra sur son territoire. Ses ennemis étaient puissans, il ne voulut pas permettre à M. Dochard d'approcher du théâtre de la guerre avant, ainsi qu'il le disait lui-même, que l'un ou l'autre des partis ne fût complètement défait ou que lui se fût mis en état de dicter les conditions de la paix. Que les délais imposés à M. Dochard eussent la guerre pour motif, cela n'est pas impossible, mais il n'en est pas moins évident qu'on l'a tenu à une énorme distance pendant les négociations, ce qui donne lieu de penser qu'un autre sujet de crainte que l'Almany n'osait pas avouer, se joignait à celui-ci, et la superstition

n'était pas étrangère au motif caché. Ils redoutent l'approche des blancs, leur supposant un pouvoir surnaturel, capable de disposer de la vie ou de la mort. Cette opinion généralement répandue dans la contrée de Bambarra et particulièrement au Ségo, que la présence d'un homme blanc est un signe de malheur dans cette contrée (*), fut déjà prouvé lors du passage de M. Parck. La mort de Mansong et d'un autre grand personnage, furent adroitement attribuées par les prêtres mahométans à sa présence dans le pays : ils saisirent avec empressement une seconde occasion que le hasard leur fournit de satisfaire leur haine contre nous : au moment de l'arrivée de M. Dochard, quelques chefs moururent, entre autres le gouverneur de Bamakoo qui périt de mort subite à l'instant même où M. Dochard entrait dans cette ville.

La volonté prononcée du gouvernement anglais d'abolir la traite des esclaves, tend nécessairement à réveiller l'avarice des chefs qui font la guerre

(*) En vérité on doit croire que ces nègres connaissent l'histoire. *Les blancs* ont visité l'Amérique, et des peuples entiers disparaissent de la surface de la terre. *Des blancs* vont s'établir aux Mariannes, et cinquante mille naturels sont l'holocauste fumant offert à un dieu de miséricorde ; *les blancs* se présentent dans la mer du sud, et les coups de fusil, la syphilis et d'autres fléaux signalent leur apparition; Enfin ils visitent les côtes d'Afrique, et les naturels, attirés par l'avide soif du gain, ne déposent plus les armes ; leurs compatriotes entassés, arimés, comme des peaux de phoques ou de l'huile de baleine, vont par milliers, s'éteindre sous les coups des *blancs*, transplantés en Amérique ! etc. (R. P. L.)

comme les braconniers vont à la chasse pour vendre leur gibier. Ces chefs font le commerce avec les Maures et les marchands nègres, et les uns et les autres tiraient et tirent encore un profit considérable de cet abominable trafic de chair humaine qu'ils honorent du nom de *branche loyale* de commerce (*).

Afin de donner à mes lecteurs une idée exacte des avantages pécuniaires qu'ils tirent de ce négoce, il est nécessaire de citer quelques exemples. J'ai déjà dit, que voulant arracher à la rapacité de ceux qui me conduisaient à *Moonia*, les objets d'échange que je possédais, et qu'ayant deviné leurs projets de piller mes bagages, j'avais préféré employer une grande partie de ce qui me restait à rendre à la liberté une femme et son enfant du Bondoo, on me les fit payer en marchandises une somme beaucoup plus considérable qu'on ne paie ordinairement la rançon d'un prisonnier de guerre : mais en vérité le tout ne montait qu'à une bagatelle, comparé avec la liberté de deux

(*) Le *væ victis* semble avoir toujours été une loi des premières sociétes humaines, et sous ce rapport les bienfaits de la civilisation des peuples actuels sont immenses. Les Grecs et les Romains faisaient des esclaves, et usaient parfois de la prérogative de leur donner la liberté. Les Africains partagent tous cette coutume, qu'on retrouve enracinée chez les Asiatiques, dans toutes les îles de l'archipel des Indes, chez les Américains et sans exception, chez tous les insulaires de la mer du sud. Il serait peut-être curieux de rechercher chez tant de peuples, si éloignés et si divers, les causes qui ont pu amener de tels résultats. (R. P. L.)

pauvres créatures, et il sera facile de s'en convaincre par la citation suivante :

ARTICLES PAYÉS POUR UNE FEMME ET SON ENFANT.

3 pièces de toile de Guinée, valeur en Angleterre.....	75 sch.	Egal au Kaarta chaque à 40 bars de la valeur nominale de 1 s. 6 d. st.	120
30 liv. de poudre de Traite..	30	Des mêmes bars.....	200
1,000 pierres à fusil.....	12	10 pierres par bar.....	100
1 mètre de drap écarlate commun.....	16		40
1 belle pagne de soie.....	15		40
Livre sterl.....	7 8 sch.	(a)	500

ou la valeur de cinq esclaves de choix dans cette contrée. Si un marchand né dans le pays eût acheté ces pauvres femmes, il ne les aurait pas payées au-delà de deux cents de ces bars et peut-être pas même autant, ayant été d'abord obligé d'échanger ses marchandises contre des *cowries* (*) monnaie courante du pays, avec lesquelles il aurait fait son marché. Il pouvait en outre les vendre aux marchands du Sénégal, ou à leurs amis du Bondoo d'une manière plus avantageuse pour les articles suivans :

6 pièces de toile de Guignée.	Chaque 10 bars marchandise à Galam ou 60 de ces bars sont donnés pour un esclave.	égal à 240
4 livres 1/2 de poudre 1/4 de commerce.....		30
2 fusils communs chaque 10 — 20.....		80
480 pierres à fusil.....	40.....	48
120 feuilles de papier commun	20.....	24

(*) Les *cowries* sont des petites coquilles du genre *porcelaine*, usitées dans la Guinée, dans le Congo, comme monnaie courante. C'est ce qui a long-temps donné une valeur commerciale à cette espèce très-abondante dans les mers de la zône torride. (R. P. L.)

(a) Equivalant en monnaie française à fr. 177 60 cent.

1 tabatière de carton.....	1.....	2
1 paire de ciseaux.....	1.....	2
1 fusil.....	1.....	2
1 miroir commun.....	1.....	2
	(a) 120 égal à.....	430

avec quoi il pouvait encore acheter cinq esclaves dans le Kaarta où l'on trouve toujours beaucoup de ces malheureux. Comment s'étonner alors que ces gens voient avec humeur notre projet de supprimer ce commerce, et mettent toutes les entraves possibles à notre désir de pénétrer dans l'intérieur de leur pays, où ils supposent que nous ne venons que dans l'intention de renverser leur religion et détruire leur t rafic favori (*). Il est impossible, du moins par des paroles, de les convaincre que nous n'en avons pas le projet, et de leur persuader que notre but principal en venant chez eux était d'augmenter nos connaissances géographiques, ne craignant ni les dangers ni la dépense dans des pays inconnus pour obtenir une nouvelle découverte et donner de l'extension à notre commerce. Quand je leur parlais de mon désir de voir le *Niger*, il me demandaient s'il n'y avait pas

(*) L'abolition de la traite, vivement demandée par le gouvernement anglais, a indisposé tous les chefs des petits états d'Afrique. En 1824, le roi de Zanzibar fit empoisonner le capitaine et la plupart des officiers de la frégate l'Andromaque, stationnée dans les mers de l'île de France pour réprimer la traite, et qui étaient allés lui rendre visite. C'était du moins l'opinion des habitans et des autorités de l'île Maurice. (L.)

(a) Valeur nominale 2 schelings 6 deniers chaque, ou en France 3 fr.
Valeur nominale 1 scheling 6 deniers, en France 1 fr. 80 cent.

de rivière dans le pays que nous habitons; car, ainsi que je l'ai déjà dit, ils croient que nous vivons exclusivement sur mer, toujours à bord de nos bâtimens.

Les Maures qui sont généralement commerçans et qui parcourent toutes ces contrées pour leur négoce, craignent beaucoup de nous voir entrer en négociation avec les chefs, étant persuadés que notre commerce deviendrait préjudiciable au leur, et prennent mainte précautions pour conserver aux chefs et aux peuples le voile de la superstition dans lequel leur intelligence est enveloppée, et tirent avantage du crédit et de la considération que leur donne leur titre de marabous dont ils jouissent presqu'invariablement, pour faire circuler sur notre compte tous les bruits défavorables que j'ai rapportés. Il est à présumer que plus instruits que les nègres, ils n'y croient pas; mais ils leur servent d'armes défensives pour nous écarter. Ils ont soin de nous représenter comme un peuple irréligieux, et ne nous désignent que sous le titre de *Kafer* ou d'incrédules.

De cet exposé simple et vrai, on peut conclure que si les chefs et les commerçans ont un grand intérêt à s'opposer à l'abolition de la traite des nègres, l'intérêt des peuples est absolument contraire. Je ne prétends pas traiter ici les grandes questions qui sortiraient du cadre de mon sujet, dans ce moment.

Les premières autorités de plusieurs pays, ai-

dées des lumières des savans économistes politiques, ont décidé que l'esclave travailleur devait être rendu à la liberté, non-seulement pour son avantage particulier, sous le rapport de l'humanité, mais encore comme moyen reconnu plus favorable au propriétaire qui l'emploie : tandis que le chef africain, comme tout autre propriétaire d'esclaves, croit ne pouvoir obtenir de sécurité pour le maintien de son autorité qu'en le maintenant en esclavage.

Il y a dans le caractère de l'esclave un vice inhérent, plus difficile à détruire que les passions les plus violentes dans l'homme libre. L'avilissement dans lequel ces peuples sont plongés semble être leur élément : on les voit ployer sous leur chaîne, et se traîner sur le sol comme si leur existence n'avait pas d'autre but. Le soleil tourne sur son orbite, sans fixer un instant leur attention, la terre produit les fruits qui les nourrissent sans exciter leur reconnaissance; et cependant ils se montrent très-sensibles à l'injure, et éprouvent une soif ardente de vengeance. Des sentimens si opposés ne peuvent naître que des infâmes principes qui leur sont inculqués par leurs prêtres. Une autre cause encore influe sur la répugnance que témoignent les chefs et les peuples à nous recevoir chez eux, leur faire naître des craintes sur notre approche, et former des conjectures défavorables sur nos intentions. La voici.

Sans doute dans l'espérance d'améliorer le sort

des naturels, et de stimuler leur commerce, la France s'était emparée d'une position entre les frontières de *Foota*, et la contrée de *Waalo*, malgré le chef du Foota et les tributs mauresques de *Bracknar* et de Trarsar, chacune de ces contrées réclama un droit sur la place occupée. La permission pour s'établir dans ce poste, ayant été vendue d'abord par le roi de Waallo au gouverneur du Sénégal, ce fut au roi, que les réclamans demandèrent le partage du prix donné. Le roi de Waallo n'eut aucun égard à leur réclamation.

Alors ils se réunirent, firent une éruption dans son pays, et commirent toutes les cruautés et les barbaries qui suivent ordinairement les guerres africaines, et que les pauvres habitans sont condamnés à subir. Je ne citerai qu'un exemple qui servira à prouver l'horreur, que les nègres ressentent aujourd'hui pour l'esclavage. Les femmes de plusieurs chefs dont les maris avaient été tués ou faits prisonniers, déterminées à ne pas leur survivre pour être exposées à l'esclavage ou aux caresses des vainqueurs, se donnèrent la mort d'une manière terrible; elles s'enfermèrent avec leurs enfans en bas âge dans une hutte, et y mirent elles-mêmes le feu.

Cet événement, joint à beaucoup d'autres semblables arrivés à-peu-près dans le même temps au Sénégal, quoique toujours causés par la mauvaise foi et la duplicité des chefs étaient attribués à la présence des blancs, reportés et commentés au loin

toujours à leur désavantage, par les maures ou autres marchands du pays, et malheureusement trop facilement adoptés par ces peuples. Une autre circonstance qui eut lieu à Bambarra, peut encore servir comme dernière preuve de la crainte que nous inspirions à ces chefs. Dans un entretien qu'eut M. Dochard avec un des chefs d'esclaves de *Dha* à *Bamakoo*, où tous les événemens du Sénégal étaient racontés et exagérés; cet homme lui demanda avec un sourire significatif, s'il pensait que nos grands vaisseaux pussent arriver jusqu'au Ségo, dans le cas où le Niger se jeterait dans la mer, et si alors nos marchands prétendraient y faire un établissement semblable à celui des Français dans le Sénégal. Le but de cette question était trop évident pour nécessiter un commentaire. M. Dochard répondit qu'il doutait de la possibilié qu'un grand vaisseau pût remonter le fleuve, ou même que nos marchands voulussent l'essayer, et bien moins encore penser à s'y établir. Cette réponse me paraît la plus sage qu'il pût faire, mais elle ne suffit pas pour bannir de l'esprit du roi et de ses ministres, la crainte qu'on leur avait inspirée des conséquences qui pouvaient en résulter pour eux.

La principale opposition à nos succès en Afrique vient décidément de l'influence de la religion mahométane, et de sa propagation, depuis l'époque de son introduction qui date d'un siècle. Les prêtres sont parvenus à l'amalgamer avec la législation africaine; depuis ce temps, dis-je, les

nègres et particulièrement leurs chefs ont perdu le peu de loyauté, et de sentimens honnêtes que la nature leur avait départis.

La doctrine mahométane est diamétralement opposée à la doctrine chrétienne, ou du moins elles produisent des résultats absolument différens. Le mahométisme peut avoir une saine morale, la partie religieuse, le Koran, peut renfermer des préceptes salutaires; mais que peuvent les meilleurs principes de religion auprès d'un peuple ignorant, gouverné par des prêtres qui ont intérêt à prolonger son aveuglement? Quelles que soient les doctrines enseignées par le Koran, j'ai été à même de me convaincre que dans la pratique, elles autorisent la ruse, l'hypocrisie, et une soif insatiable de procès et de vengeance; cette morale ne produit qu'une basse crainte de l'enfer, mais il suffit de la professer ou de promettre de l'embrasser pour obtenir l'absolution de toutes les atrocités commises, moyen certain employé par les prêtres pour augmenter le nombre de leurs disciples. Cette ruse est connue dans tous les pays où l'on professe la religion mahométane, où elle joue un si grand rôle: Mais cette tendance pernicieuse est encore plus remarquable en Afrique.

Lorsque les Africains étaient livrés au paganisme ils étaient moins superstitieux qu'ils ne le sont depuis qu'ils ont adopté la foi mahométane: leur culte avait moins de cérémonies et leurs prêtres moins d'influence. Ceux-ci les ont rendus

hypocrites, ils les tiennent sous leur dépendance : ces moyens contribuent à propager leur religion, ainsi ils doivent continuer à les employer.

La morale s'oublie dans la stricte observance d'un misérable rite, et la vérité perd son charme lorsqu'elle est obscurcie par la superstition dont les avides marabous l'enveloppent. Ces jongleurs en moralité disposent à leur gré de leurs victimes, et dès qu'ils les tiennent dans leurs filets il devient littéralement impossible d'y échapper. La haine que portent ces ministres d'une fausse doctrine à notre religion comme à nous, les excite naturellement à nous montrer aux nègres convertis à leur croyance, sous les couleurs les plus défavorables ; la calomnie leur coûte peu pour leur persuader que malgré tout ce que nous pouvons leur dire nous ne voulons que les subjuguer, et ils leur citent comme une preuve de notre manque de sincérité la continuation du commerce des esclaves par les Français dans le Sénégal. Cependant le nègre acquiert une sorte d'avantage en embrassant la religion de Mahomet. Lorsqu'un chef mahométan déclare la guerre, ceux de cette foi sont épargnés, ou du moins exempts des infâmes traitemens qui sont ordinairement le partage du vaincu. Le vice capital de cette religion, et le grand véhicule qui lui attire des prosélytes, est la polygamie. Je bornerai mes observations sur ses effets seulement dans l'Afrique occidentale, quoique je pusse facilement prouver que cette loi

est également fâcheuse partout où elle est suivie.

La pluralité des femmes est une source intarissable de jalousie et de destruction; elle atténue les sentimens les plus sacrés, les affections de famille, la tendresse filiale; elle rompt les liens d'amitié. Le père a plusieurs femmes, les femmes ont plusieurs enfans; des préférences prononcées se montrent hautement. La jalousie, le désir de la vengeance s'emparent de l'âme de ceux que l'époux ou la mère ont rejetés de leur sein, et bientôt le fer ou le poison servent leur fureur et les transforment en assassins, et successivement de vengeance en vengeance amène la destruction de familles entières. Mais ce ne sont pas seulement les cercles domestiques, les combats intérieurs, ni la crainte des maux partiels qu'ils entraînent dont je veux m'occuper, mais de la division du sol, de la mutilation des états dont la cause destructive est facile à prouver. La jalousie des mères excite celle des enfans nourris avec des idées de haine et de vengeance; elles croissent en même temps qu'eux, et fermentent à mesure que leur sang acquiert de l'activité : dès qu'ils peuvent concevoir un plan de révolte, ils trouvent d'autres mécontens pour les soutenir; bientôt ils allument des guerres civiles qui ne s'éteignent que dans des flots de sang. Pendant la durée de ces guerres on ne voit que meurtre et pillage, tout ordre est renversé, la justice, les droits les plus sacrés sont méconnus : l'effet qui doit natu-

réellement en résulter est le démembrement et l'avilissement des états.

A cette religion on peut encore attribuer l'existence et la multiplicité des esclaves; non-seulement le mahométisme s'arroge une autorité divine, mais eucore il entre dans la croyance de ses prosélytes que tous ceux qui ne professent pas la foi mahométane, sont destinés par la providence et leur prophète, à devenir leurs esclaves aussitôt qu'ils peuvent s'en emparer.

Il est à regretter que les moyens employés par de respectables missionnaires de l'église chrétienne et d'autres sociétés amies de l'humanité pour la civilisation des Africains habitant la côte, n'ait pas pu s'étendre au delà de nos établissemens : mais leur zèle a trouvé des barrières impénétrables dans l'insalubrité du climat et dans la propagation de la religion de Mahomet, dont les ministres ne permettront de long-temps à la lumiere évangélique de pénétrer dans l'âme de ces peuples et de les éclairer sur leurs véritables inrérêts, en les tirant de l'état d'abjection dans lequel ils sont plongés.

Après avoir démontré les difficultés qui se sont élevées et s'élèvent encore journellement contre nos découvertes géographiques dans ces contrées, et s'opposent au désir que nous éprouvons de faire jouir ces peuples des avantages de la civilisation, qu'il me soit permis d'offrir ici quelques-

uns des moyens qui se sont présentés à mon esprit pour aider à surmonter ces difficultés.

Je citerai d'abord la crainte inspirée aux chefs sur la prétendue transaction faite au Sénégal : le temps seul peut les convaincre de leur erreur à cet égard.

Pendant long-temps les présens adressés aux chefs par les Européens ou marchands du Sénégal qui trafiquaient avec eux, n'étaient qu'une espèce d'offrande pour les engager à protéger leur commerce : depuis ils les ont exigés comme un droit, et celui qui avait l'imprudence de le refuser (ce qui cependant n'arrivait que par suite de quelque manque de foi de la part de l'Africain), ses marchandises étaient aussitôt prohibées, et il se voyait forcé pour le soutien de son commerce, de donner peut-être davantage qu'il n'aurait offert d'abord; l'arrogance du chef s'augmentait avec son triomphe, et sa cupidité était nourrie par l'obligation où se trouve le commerçant de céder. D'où l'on doit conclure que plus nous montrons de faiblesse envers eux, plus ils deviennent exigeans, sans apporter plus de fidélité dans leurs promesses.

Immédiatement après que nous eûmes cédé cette colonie à la France, les autorités entreprirent de prouver aux Africains que s'ils consentaient à se soumettre à l'usage établi depuis long-temps, ils ne supporteraient cependant pas tranquillement que sous aucun prétexte il fût

mis des entraves à leur commerce avec la partie supérieure du Sénégal. En conséquence, les Français se préparèrent à repousser la force par la force, ce qui est réellement devenu nécessaire par les hostilités des naturels. Le temps, et le temps seul, peut apprendre à ces peuples que les Français ne font qu'user de leur droit en se défendant contre leurs agressions; que les lois du commerce doivent être égales pour tous, que les bénéfices doivent se compenser, et que refuser de faire un présent, n'est pas refuser un droit ni manquer d'égards à celui qui le demande injustement, et ne peut autoriser de sa part ni la prohibition ni la vengeance armée.

Un autre remède se présente naturellement à l'esprit, mais je crains malheureusement qu'il ne puisse être administré promptement et peut-être même jamais : je veux parler de l'abolition de l'esclavage.

L'Angleterre n'a aucun reproche à se faire à cet égard : elle a consacré son éloquence à plaider la cause de l'humanité, ses trésors et son influence à l'avantage de cette cause : elle espérait par son exemple entraîner les autres puissances de l'Europe, à l'imiter tôt ou tard ; de cet accord il résulterait pour les peuples nègres un avantage immense. Il ne me convient pas sans doute d'insister fortement sur l'application de ce remède; mais je ne suis ici que l'écho des hommes les plus sages, des plus grands hommes d'état et des économistes

politiques les plus renommés pour leur lumières, qui tous ont reconnu les avantages de l'abolition de la traite des nègres, même en plaçant la religion et l'humanité hors de la question. D'après des opinions aussi respectables, il est affligeant qu'une partie des autres puissances se soit refusé à seconder l'ouvrage que l'Angleterre avait eu l'honneur de commencer et de conduire aussi loin que ses moyens le lui ont permis. On ne peut se dissimuler que des calculs intéressés, l'avarice enfin, ne soit le plus fort antagoniste des sentimens généreux auxquels nous faisons aujourd'hui un appel. Espérons qu'un rayon de la lumière divine viendra un jour éclairer les conseils des rois en faveur de ces malheureuses créatures, et donnera à ses membres la force nécessaire pour aplanir les nombreuses difficultés qui s'élèvent contre l'abolition d'un trafic déshonorant pour l'espèce humaine.

Je suis persuadé que si l'on agissait envers quelques-uns des nègres libérés d'Afrique de la même manière que celle dont je me suis conduit envers le caporal Harrup, on en éprouverait le meilleur résultat pour la colonie. D'abord ce serait un moyen de leur prouver la pureté de nos intentions à leur égard; ensuite je ne doute pas que cette conduite ne servît efficacement à l'extension de nos correspondances commerciales avec ces peuples. Le nègre de retour dans sa patrie vanterait nos établissemens, éprouverait le besoin de

les revoir quelquefois, et nécessairement y conduirait avec lui plusieurs de ses compatriotes. Je ne puis cependant m'aveugler sur les difficultés que présenterait ce moyen : il est possible que le nègre connaissant les douceurs de l'affranchissement, s'étant créé une nouvelle famille, redoute plus d'être saisi de nouveau en traversant les contrées ennemies de la sienne et réduit à l'esclavage, qu'il ne désire revoir ses parens et ses compatriotes. La seconde difficulté semblait s'atténuer journellement par le zèle et la persévérance des véritables amis de cette partie de l'Afrique, dirigés par un gouvernement sage et actif qui savait tout à la fois imposer par sa fermeté aux chefs voisins de la colonie et protéger nos agens commerciaux tant qu'ils entretenaient des correspondances amicales avec les négocians du pays.

Je fais des vœux pour que ce plan soit adopté; car je le regarde comme le plus efficace (*).

Je n'ai déjà que trop parlé de la duplicité et de la cupidité des chefs. Je ne connais pas de moyen plus sûr et plus prompt pour y porter remède que d'établir une correspondance directe avec les peuples par le commerce dans l'intérieur de l'A-

(*) Le dernier événement arrivé sur la côte d'Or, et la mort de sir Mac-Carthy sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les rappeler : qu'il me soit au moins permis d'offrir ici un dernier hommage à ce digne et aimable commandant. L'Afrique a perdu en lui un ami, et la société un de ses plus grands ornemens. (Note de l'Auteur.)

frique. Si nous parvenons un jour à les familiariser avec nous, ils y gagneront sous le rapport des mœurs, des habitudes; notre expérience leur sera toute acquise; peu à peu ils apprendront à se soustraire au joug de leurs marabous, et l'échange des fruits de notre industrie avec leurs denrées nous sera également profitable.

Si l'on parvenait à réunir un grand nombre de ces naturels, l'instruction leur serait plus promptement communiquée; et je ne crains pas d'ajouter qu'en y apportant le zèle et la patience dont beaucoup d'âmes pieuses sont capables, les adeptes prouveraient bientôt qu'ils ne sont pas indignes de jouir des institutions libérales.

Dès que l'esclave connaîtra la dignité de l'homme, qu'on aura développé en lui l'intelligence et semé dans son âme des principes de morale, il ne tardera pas à marcher vers l'amélioration de son être. Son chef le trouvera alors capable d'apprécier les devoirs qui lui sont assignés, et il lui deviendra plus difficile d'abuser de son autorité. Il est vrai de dire aussi que le nègre resté dans son abrutissement, dont l'intelligence ne s'élève pas au-dessus de celle d'une bête de somme, est bien plus propre à être esclave : mais instruisez-le, enseignez-lui un métier ou un art quelconque, mettez-le à même de se suffire, et il deviendra utile aux autres comme à lui; placez-le dans cette situation, et sans se révolter contre ses maîtres, il jouira intérieurement de la douce

satisfaction de n'être plus écarté de la société par le mépris et l'avilissement.

Quant au profit que l'on peut tirer des productions de ces contrées, je crois qu'il est suffisamment prouvé pour ceux qui ont lu la relation du voyage (*).

Voici donc plusieurs avantages réels que je viens de démontrer, auxquels l'Europe ne sera pas assez aveugle pour renoncer. Je pourrais m'étendre encore plus longuement sur ce sujet, mais il est maintenant si bien prouvé que l'affranchissement de l'africain et son instruction ne peuvent amener que d'heureux résultats, qu'il est inutile de fatiguer le lecteur plus long-temps. J'ajouterai seulement que j'ai la conviction que les difficultés ci-dessus mentionnées sont plus apparentes qu'insurmontables, et que nous verrons un jour les Africains bénir le nom de ceux qui leur auront appris à jouir d'une existence politique et sociale.

(*) On peut consulter sur ce sujet un mémoire publié en 1826, ayant rapport aux mines d'or du Bambouc et aux moyens de les exploiter, et fonder par le sénégal un grand commerce avec l'intérieur de l'Afrique. Le Bambouc renferme en effet des mines d'or très-riches, et dans ce mémoire, on proposerait l'emploi des bateaux à vapeur pour remonter le Sénégal et la Falémé. (R. P. L.)

APPENDICE.

ARTICLE PREMIER.

La ville de *Bathurst* est située à l'extrémité sud-est de l'île Ste.-Marie, à l'embouchure de la rivière de Gambie, sa latitude est de 13° 28' 20" nord; longitude ouest 16° 6' 3". La plus grande étendue de l'île est environ quatre milles de l'ouest-nord-ouest à l'est sud-est; en général sa largeur n'excède pas un mille et demi, et a beaucoup moins dans quelques parties.

La surface de l'île est une plaine basse avec une pente légère au nord est vers le centre, qui, durant le temps des pluies, se trouve inondé. La ville est située sur la rive nord-est; elle n'est qu'à douze ou quatorze pieds au-dessus du niveau de la mer, lorsque la marée est à sa plus grande hauteur. Les marées sont très-irrégulières et souvent influencées dans leur élévation par les vents de nord-est ou du sud-est.

L'établissement, quoiqu'encore dans son enfance, a fait de rapides progrès vers l'amélioration, plusieurs bâtimens beaux et utiles ont été élevés par le gouvernement, et les négocians anglais à l'envi l'un de l'autre, se sont créés des demeures et des magasins, aussi commodes qu'élégans, tous bâtis en pierres ou en briques, et couverts en ardoises.

Le sol de l'île est un sable tirant sur le rouge, mais légèrement coloré, ayant peu d'apparence de terre végétale. Cependant comme il est prouvé qu'avant que nous prissions possession de cette île, elle fournissait du riz aux contrées adjacentes, et qu'elle suffisait à la nourriture des habitans d'une petite ville qui s'y étaient établis, je suis persuadé qu'en donnant des soins à la culture, on parviendrait à obtenir des productions utiles et agréables, semblables enfin à celles que donnent les jardins du Sénégal et de Sierra-Léone.

Les anses qui découpent l'île sont entourés de bois de *mangrove* (mangliers), qui diminuent journellement par la grande consommation qu'on en fait, tant pour le chauffage que pour les fours-à-chaux. Sur la partie haute de l'île on voit le palmier, le pain de singe ou baobab, et plusieurs autres espèces de grandes arbres, qui, mêlés à d'autres arbustes, forment de charmans bosquets propres à garantir du soleil le plus ardent; et cependant cette place conserve un aspect sauvage.

Sarah-Creek, ainsi appelé par les habitans, a de soixante-quinze à cent vingt pieds de large au moment du reflux. Il a au moins sept pieds d'eau dans la partie la plus basse, et dans la plus élevée, elle monte jusqu'à douze pieds; le fond se compose d'un mélange de sable et de terre glaise.

Crooked-Creek qui est à peu près de la même largeur, n'a que deux pieds d'eau à son embouchure durant le flux, mais sa profondeur générale, pendant le reste de son cours, est de trois à six pieds.

Turnbull-Creek, n'a pas plus de cinq pieds d'eau dans

tout son cours ; il serait avantageux pour ce pays de fermer l'ouverture de cette baie, celles de Crooked, et de Newt, de manière à empêcher les hautes marées d'y entrer pendant les saisons pluvieuses ; si cet ouvrage pouvait s'effectuer, on empêcherait les suites des inondations sur un grand espace de terrain, dans les environs de la ville ; mais il reste à savoir si le terrain autour de ces anses, ne se trouve pas plus bas que les eaux à leur plus grande élévation, dans ce cas il serait impossible de remédier à cet inconvénient, autrement qu'en relevant les terres, au-dessus du niveau de l'eau, travail aussi difficile que dispendieux.

Cette colonie a répondu bien au-delà des plus grandes espérances de ceux qui l'ont fondée, ce qui est évidemment prouvé par le rapide accroissement de sa population, non-seulement par le nombre de commerçans anglais, mais aussi par les habitans de Gorée, qui ne trouvant pas d'emploi sous le gouvernement français, et qui ne pouvant faire le commerce de la Gambie, que par l'intermédiaire de Ste.-Marie, petit comptoir qui appartient aux Français à Albreda, ont reflué à *Bathurst*.

Les troupes, les habitans et les commerçans, sont pourvus abondamment de bœuf, mouton, volaille, poisson, lait, beurre, fruits et vin de palmier, ils y joignent les végétaux africains apportés par les habitans des villes environnantes, qui savent très-bien apprécier l'avantage de ses relations, et consomment en même temps les marchandises européennes apportées dans la colonnie.

L'or, l'ivoire, la cire et les peaux sont apportés ici en

abondance par les marchands du pays et ceux de Gorée, qui ont ici un établissement, les commerçans anglais chargent annuellement leurs bâtimens de ces objets.

Un beau bois propre à la charpente, de l'espèce du bois d'acajou a été trouvé dans des îles au bord de la rivière, et vraisemblablement porté au marché anglais, où je crois qu'il a été accueilli favorablement.

ARTICLE II.

Présens faits au roi de Katoba le 18 avril 1818.

1 Belle dague dorée.
1 Grande pierre d'ambre.
10 *Bars* (1) de grains de verre ou perles.
2 Bouteilles de Rhum.
1 Pièce de baft bleue.
1 *idem* de mousseline blanche.
20 *Bars* d'ambre.
20 *idem* de corail.
Valeur de 18 *Bars* de tabac.
16 *idem* de drap rouge.

ARTICLE III.

Présens faits au roi de Wooli et aux chefs.

1 Fusil simple.
40 Dollars.
1 Pièce de baft blanche (2).

(1) Monnaie africaine.

(2) Etoffe indienne.

1 *dito* bleue.
12 Pierres de corail.
1 Livre d'ambre.

A son fils.

1 Fusil commun.
5 Pierres d'ambre.
5 *idem* de corail.

Aux chefs.

126 *Bars*, en ambre, corail et baft. (toile de Guinée ou de Surate.

ARTICLE IV.

Présens faits à l'Almamy du Bondoo, à ses chefs, à ses ministres, etc., etc., le 13 juin 1818.

1 Belle selle en velours bleu.
1 Grand parapluie orné de ganses et franges d'or.
1 Sabre.
1 Gobelet de vermeil.
8 Pièces de baft bleue.
2 *idem* blanc.
2 *idem* mousseline bleue Cambridge.
2 *idem* taffetas.
2 *idem* mousseline.
4 Pièces de mousseline Cambridge.
4 Aunes de drap écarlate.
5 *idem* jaune.
5 *idem* vert
2 Livres de clous de girofle
3 Fusils à deux coups.

4 *Idem* simples.
1 Livre d'ambre, n° 1.
1 Tuyau de grande pipe en corail.
2 *idem* plus petits.
1 Gobelet d'argent.
2 En métal.
1 Paire de beaux pistolets.
5 Livres de tabac.
4 Livres reliés en maroquin, à feuillets blancs.
4 Petites caisses de poudre à canon.
1 Petite provision de pierres à fusil.
170 Livres de poudre.
24 Dollars.
1 Aune de serge rouge.
7 *idem* jaune.
Couteaux, ciseaux, tabatières, 6 de chaque.
2 Rasoirs.
2 Paires de lunettes.

A Saada fils aîné de l'Almamy.

1 Beau fusil simple.
2 Pièces de *baft* bleue.
1 *idem* blanche.
1 *idem* mousseline.
1 *idem* mousseline Cambrige.
1 Aune de drap écarlate.
10 Pierres de corail.
20 *idem* d'ambre.
50 Belles pierres à fusils.

1 Livre relié en maroquin.
4 Boîtes de belle poudre à canon.
2 Aunes 1/2 de taffetas.
Ciseaux, rasoirs, tabatières et couteaux, 3 de chaque.

Aux ministres.

4 Pièces de *baft* bleue.
3 *idem* blanches.
1 *idem* mousseline.
1 *idem* de taffetas.
2 Aunes de drap écarlate.
1 Livre d'ambre, n° 2.
1 Chapelet de corail.
25 Livres de poudre.
2 Pièces de mousseline Cambridge.
Couteaux, ciseaux, tabatières, 12 de chaque.
6 Rasoirs.

ARTICLE VI.

Traité entre l'Almamy et le Major Gray.

Etat des présens faits à lui, aux princes et ministres.

Le major William Gray, commandant l'expédition de sa majesté Britannique, dans l'intérieur de l'Afrique, à l'Almamy *Moosa* roi de Bondoo, etc., etc.,

SALUT.

Mon intention est de vous faire un présent, digne du rang

que vous occupez comme roi de Bondoo, afin d'obtenir votre amitié et votre assistance pour la continuation de mon voyage, et aussi pour vous convaincre des dispositions amicales du grand roi Georges, envers vous et tout votre peuple. Voici les conditions auxquelles je vous demande de souscrire en retour :

1° Que vous donniez des ordres dans toutes les villes et villages sous votre domination, dans lesquelles nous devons passer, pour que nous y soyons reçus avec les égards dus aux envoyés d'un aussi grand Roi que le nôtre.

2° Que vous nous fournirez un guide, jusqu'aux dernières frontières de votre royaume, qui nous conduira dans la direction que nous aurons choisie.

3° Les présens consisteront dans les articles suivans :

Pour compléter le présent promis à Almamy Amady l'année précédente.

2 Fusils à deux coups.
1 Simple.
4 Pièces de baft bleue.
4 *idem* blanche.
3 Aunes de drap écarlate.
160 Boîtes de poudre à canon.

Présens à Almamy Moosa cette année.

2 Fusils à deux coups.
1 Simple.
4 pièces de baft bleue.

4 *idem* blanche.
3 Aunes de drap écarlate.
5 Aunes de mousseline à bouquets.
5 *idem* brodée au tambour.
5 Aunes de taffetas.
1 Livre d'ambre.
50 Livres de poudre.
1 Pièce de mousseline Cambridge.
20 Grains de corail.
500 Pierres à fusil.
500 Balles.
1 Livre de clous de girofle.

A la Reine.

2 Paires de pantalons de mousseline brodée.
10 Grandes pierres d'ambre.
10 *idem* de corail.
9 Masses de perles de verre.
1/2 Livre de clous.
3 Aunes de serge.

Signé WILLIAM GRAY, major.

Moi, Almamy Moosa, en conséquence du présent ci-dessus mentionné, et de mon désir de vous obliger comme le messager de votre roi, George d'Angleterre, je m'engage à vous donner protection et assistance requise par vous

dans les articles ci-dessus; en foi de quoi j'appose ici ma signature au nom de Dieu le très-haut.

Le 9 mai 1819, à Boolibany.

Signatures.

ALMAMY MOOSA-YEORA, THIERNO-MAMADOO, Prince MAMADOO-SAFIETTA.

ARTICLE VII.

Présens à Saada, le 9 mai 1819.

1 Fusil à deux coups.
1 Pièce de baft bleue.
1 *idem* de blanche.
1 *idem* de mousseline Cambridge.
15 Livres de poudre.
1/2 Livre d'ambre.
10 Pierres de corail.
200 Pierres à fusil.

Au prince Tomany.

1 Fusil à deux coups.
1 Simple.
2 Pièces de baft bleue.
2 *idem* de blanc.
4 Aunes de drap écarlate.
1 Pièce de mousseline Cambridge.
1/2 Livre d'ambre.
10 Pierres de corail.

24 Livres de poudre.
200 Pierres à fusil.
4 Onces de clous.

ARTICLE VII.

Au prince Amady-Cama, le 18 mai.

1 Fusil à deux coups,
De poudre, 5 livres.
50 Pierres à fusil.
1 Pièce de baft bleue.
Idem blanche.
10 Pierres d'ambre.

ARTICLE VIII.

Au Prince Ali-Hoo, le 18 mai 1819.

1 Demi-pièce de baft bleue.
Idem blanche.
10 Pierres d'ambre.
4 De corail.
1 Demi-aune de drap écarlate.
3 Livres de poudre.
50 Pierres à fusil.

A Osman-Cumba chef de Samba-Contaye.

1 Fusil à deux coups.
1 Demi-pièce de baft bleue.
Idem blanche.
10 Pierres d'ambre n° 2.

4 *Idem* de corail.
1 Aune de drap écarlate.
50 Pierres à fusil.
5 Livres de poudre.
4 Onces de Cloux.

ARTICLE IX.

Présens aux Guides.

1 Fusil double.
4 Pièces de baft bleue.
2 *Idem* blanches.
3 *Idem* imprimées.
3 Aunes de drap écarlate.
4 *Idem idem*.
3 *Idem* de tafetas.
1 Livre d'ambre n° 2.
6 Aunes de flanelle.
10 Masses de perles.
500 Pierres à fusil.
6 paires de ciseaux.
6 Couteaux.

ARTICLE X.

Envoyé au chef de Foota.

2 Pièces de baft bleue.
2 *Idem* blanche.
1 Livre d'ambre n° 2.

1 Livre de compte blanc.
2 Aunes de drap écarlate.
1 Pièce de la...
25 Livres de poudre.
200 Pierres à fusil.

Aux deux hommes de Foota, qui accompagnèrent notre messager.

1 Pièce de baft blanche.
1 Demie *dito* blanche.
1 Aune de drap écarlate.
8 Livres de poudre.
50 Pierres à fusil.
30 Grains d'ambre n° 2.

ARTICLE XI.

Liste des choses restituées de Foota, qui y avaient été prises ou perdues.

3 Chevaux.
17 Anes.
3 Chèvres.
4 Fusils doubles.
13 Mousquets.
1 paire de pistolets
1 Epée.
4 Fusils damasquinés.
2 Tentes.
1 Balle de 150 livres de poudre.
1 *Dito* de pierres à fusil.
1 Sac de balles.

3 Grandes scies.
2 *Idem* petites.
3 Vieilles selles.
1 Pièce et demie de baft bleue.
Les livres et boîtes. Les ustensiles de cuisine.
40 Pagnes pour le paiement de deux ânes qui moururent en leur possession, et les deux bagues d'or que j'avais données à Bayla.

ARTICLE XII.

Présens à Samba-Congole et aux chefs du fort St. Joseph, à Samba.

1 Fusil à deux coups.
1 simple.
1 Paire de pistolets.
25 Livres de poudre.
1 Aune de drap écarlate.
16 Grains d'ambre.
16 De corail.
5 Paires de pantalons.
4 Masses de perles.
100 Pierres à fusil.
172 Livre de clous de girofle.

Aux chefs.

2 Fusils à deux coups.
2 Pièces de baft.
15 Livres de poudre.
250 Pierres à fusil.
46 Grains d'ambre.

46 *Idem* de corail.
5 Onces de clous de girofle.

ARTICLE XIII.

Premier présent à Modiba.

2 Fusils à deux coups.
2 Simples.
1 Paire de pistolets.
1 Epée.
50 Livres de poudre.
5000 Pierres à fusil.
2 Pièces de baft bleue.
1 Aune de drap écarlate.
1 *idem* jaune.
1 *idem* vert.
5 Aunes de mousseline.
5 *idem* de taffetas.
1/2 Pièce de mousseline.
1 *idem* d'étoffe en soie peinte bleue.
2 Mouchoirs de soie de couleur.
10 Grandes pierres d'ambre.
8 De corail.
1/2 Pièce de mousseline de l'Inde.
1 Belle selle en drap.
1 Belle écuelle et son couvercle.

ARTICLE XIV.

Présens ajoutés le 1er avril.

1 Livre d'ambre petit.

1 Livre de cloux de girofle.
1 Dague et un ceinturon.
12 Dollars.
1 Livre de laine filée.
2 Masses de perles.
1 Gobelet d'argent.

ARTICLE XV.

Présens à Ali.

1 Fusil à deux coups.
2 Aunes de mousseline.
2 *idem* d'étoffe de soie.
6 Pierres d'ambre.
6 *idem* de corail.
1 Pièce de baft bleue.
7 Livres de poudre.
50 Pierres à fusil.
2 Onces de clous de girofle.
Un 1/4 de drap écarlate.

ARTICLE XVI.

Troisième présent à Modiba, le 14 avril.

1 Pièce de baft bleue.
1 *idem* blanche.
1 De mousseline.
1 De flanelle.
1 D'étoffe de soie.
1 D'ambre médiocre.

24 Pierres de corail.
4 Onces de cloux de girofle.
15 Livres de poudre.
200 Pierres à fusil.
1 Médaille d'argent.

ARTICLE XVII.

Quatrième présent à Modiba.

1 Fusil à double coup.
1 Livre d'ambre.
10 Aunes de calicot.
6 Aunes d'étoffe en soie.
Quelques belles perles.
10 Livres de poudre.
1/2 Aune de drap écarlate.
100 Pierres à fusil.

ARTICLE XVIII.

Cinquième présent à Modiba.

1 Fusil simple.

ARTICLE XIX.

Etat des objets pris par les esclaves de Modiba à Monia.

1 Fusil à deux coups.
20 Livres de poudre.
4 Aunes d'étoffe de soie rouge.
12 *idem* de calicot.
1 *idem* de drap écarlate.

1 de drap jaune.
2 Livres d'ambre.
Une grande quantité de perles.
4 Onces de petit corail.
4 Aunes de flanelle.
Nombre de ciseaux, couteaux, tabatières, boîtes, miroirs et une rame de papier.

DESCRIPTIONS BOTANIQUES.

Parmi les personnes qui accompagnaient le major Peddie et qui faisaient partie de la mission dans l'intérieur de l'Afrique, était M. Kummer, chargé de rassembler des collections et des dessins relatifs à l'histoire naturelle, ainsi que de tenir un journal pour ses observations sur tous ces sujets.

Plusieurs esquisses d'animaux et de plantes avaient été faites par lui, et les notes y étaient jointes, mais malheureusement ces objets ont été perdus.

Dans ce qui nous en est resté, nous avons choisi quatre dessins de plantes qui nous ont paru être les plus parfaits, et que nous croyons n'être pas encore connus ou du moins cités, par des naturalistes. En offrant cette très-petite partie au public, j'éprouve de nouveaux regrets sur la perte de la collection de M. Kummer, elle aurait pu former une addition importante à cet ouvrage en l'enrichissant des faits relatifs à l'histoire naturelle.

Les plantes citées ici ont été trouvées, à l'embouchure du Rio-Nunez entre le Cap Verga et l'établissement appelé Tingalinta.

Je saisis avec empressement cette occasion de recon-

naître mes obligations au docteur Hooker professeur de botanique à l'université de Glasgow, pour la correction des planches suivantes et leur description.

TAB. A.

Arum Aphyllum.

Clas. et ord. *Monoecia polyandria.*

Ord. natural. *Aroideæ.*

Gen. char. *Spatha* monophylla, cucullata.

Spadix suprà nudus, infernè fœmineus, medio stamineus. *Willd.*

Arum Aphyllum, spadice apice magno subgloboso rugoso, spathâ ovato-cucullatâ, breviore scapo aphyllo.

Hab. Locis mantuosis saxosis, Tingalinta. flor. mense februarii.

Radix, ut videtur, tuberosa.

Folia omninò nulla.

Bracteæ duæ, ferè omninò subterraneæ, tres uncias longæ, lanceolatæ, membraneæ, pallidæ, ad basim scapi.

Scapus palmaris aut spithamæus, parte superiore (2-3 uncias) e terrâ emergens, teres, glaber, succulentus, infernè ferè albidus, supernè roseus.

Spatha diametro 3 ad 4 uncias, ovato-ventricosa, obliqua, obtusâ cum mucronulâ, marginibus inveluta, basi etiam convoluta, pallidè rosea, lineis subrubentibus pulcherrimè picta.

Spadix, basi, ubi flores inserti, cylindraceus, apice magnus (duas uncias latus) ovato-globosus, obliquus, car-

nosus, extùs rugosuè, intensè roseus, intùs spongiosus, albus.

Antherae numerosæ, purpureæ, sessiles apice, loculis duobus horizontalibus dehiscentes, purpurescentes.

Pistilla sub antheras inserta, pauciora. Germen globosum, viride. *Stylus* breviusculus, purpureus. *Stigma*, peltatum.

Explication de la planche A.

Fig. 1re, Plante de grandeur naturelle.

Tout le dessous de la ligne est sous terre. fig. 2, la spathe vue de face. fig. 3, spadix séparé de la spathe. C le cercle des anthères. D, le cercle des pistils. fig. 4, séparation du spadix. fig. 5, anthère. fig. 6, pistil dont le germe est coupé verticalement.

Je n'ai pu trouver aucune description de cette singulière et belle plante, cependant elle paraît être assez commune au Sénégal; les Jolofs, particulièrement ceux qui habitent la contrée de Cayor mangent la racine dans les temps de disette lorsqu'ils manquent de meilleure nourriture. Ils font sécher cette racine, ensuite la font bouillir, et tandis qu'elle est chaude ils en extraient le jus qui est un poison connu pour appartenir à toutes les plantes de cette famille. On ne la mange pas à Tingalinta ni dans le district de Sousous où elle croît en abondance.

TAB. B.

TABERNÆMONTANA GRANDIFLORA.

Class. et ord. *Pentandria monogynia.*

Ord. natural. *Apocyneae.*

Gen. char. Contorta *Corolla*, hypocrateri-formis; tubus angulato-strictus, basi subglobosus.

Folliculi 2, horizontales. Semina pulpæ immersa. (folia opposita).

TABERNÆMONTANA AFRICANA, foliis ovato-lanceolatis oppositis, floribus axillaribus solitariis: tubo corollæ spiraliter torto, medio inflato.

Hab. Kakundy.

Arbor mediocris vel frutex, ramis subdeclinatis. Folia opposita, ovato-lanceolata, basi apiceque subalternata, integerrima, glabra, nervosa, nervis parallelis.

Flores solitarii, axillares versùs apicem ramorum, pedunculati. Pedunculus longiusculus, crassus. Calix quinque-partitus inferus, persistens segmentis ovatis, obtusis.

Corolla hypocrateri-formis, magna, speciosa, alba; tubus spiraliter tortus, versùs medium inflatus.

Limbus quinque-partitus segmentis oblongo-lanceolatis, obtusissimis, planis, obliquè tortis: ore nudo. Stamina quinque, medio tubi inserta. Filamenta lata, tubo adhærentia, marginibus ciliatis.

Antheræ sagittatæ, flavæ, circà stigma conniventes. Pistillum unicum, corollæ dimidio brevius. Germen duplex. Styli duo, filiformes, basi distincti, apice unito, paululùm dilatati. Stigma incrassatum, subcylindraceum, basi dilatatum, apice quinque-lobum, lobis erectis.

Pericarpium : folliculi? vel potius baccæ duæ, ovato-rotundatæ, patentes, acuminatæ, basi calyce cinctæ, uniloculares, polyspermæ.

Semina plana, stricta, receptaculo centrali affixa.

PLANCHE B.

EXPLICATION.

Fig. 1re. Branche de grandeur naturelle.

Fig. 2. Partie inférieure du tube, ouverte pour laisser voir les étamines.

Fig. 3. Pistil.

Fig. 4. Stigmate.

Fig. 5. Coupe de la partie supérieure du style.

Fig. 6. Le fruit de grandeur naturelle.

Fig. 7. L'intérieur du fruit.

Tous ces dessins hors les Nos 1 et 7 sont tracés sur une échelle plus ou moins grande.

Cette plante par la persistance de son calice semble participer du caractère du *taberna-montana* comme il est défini par Jussieu, ainsi que par le tube de la corolle qui n'est pas enflé à la base, mais presqu'au milieu, et se trouve singulièrement formé en spirale avec de profonds sillons, comme on peut en juger d'après le dessin; cependant elle paraît être d'une espèce particulière, si toutefois elle appartient à ce genre tel qu'il a été décrit jusqu'à présent.

TAB. C.

Strophantus Pendulus,

Clas. et ord. *Pentandria monogynia*.

Ord. natural. *Apocyneae*.

Gen. char. *Corolla* infundibuli-formis. Faux coronata squamulis decem, indivisis.

Limbi laciniæ caudatæ. Stamina medio tubi inserta. Antheræ sagittatæ, aristatæ, vel mucronatæ; ovaria duo. Stylus unicus, filiformis, apice dilatato. Stigma subcylindraceum. Squamæ quinque, hypogynæ.

Strophanthus Pendulus; foliis oppositis, ovato-oblongis acutis, floribus pendulis, antheris aristatis.

Hab. Santo-Fallo.

Caulis sarmentosus; cortice cinereo-fuscâ tectus. Folia opposita, breviter petiolata, duas, tres uncias longa, unciam lata, oblongo-ovata, glabra, acuta, integerrima, juniora angustiora.

Flores in racemos parvos terminales, solitarii vel bini, penduli.

Pedunculus brevis, crassiusculus.

Calix profundè quinque-partitus, laciniis ovato-lanceolatis acutis, modicè patentibus.

Corolla infundibuli-formis, flava, limbo quinque-partito, laciniis longissimis, linearibus subundulatis; fauce coronatâ squamis quinque-bipartitis, purpureis, segmentis lanceolato-subulatis, subundulatis.

Stamina quinque, versus medium tubi corollæ inserta.

Filamenta alba, breviuscula, curvata. Antheræ sagittatæ, basi intùs stigmati adhærentes, apice aristato.

Pistillum; germen ovato-rotundatum, biloculare : Stylus filiformis, cylindraceus. Stigma incrassatum, cylindraceum, apice truncatum.

PLANCHE VI.

EXPLICATION.

Figure 1re branche de grandeur naturelle. Fig. 2 : ouverture de la corolle et du nectaire. Fig. 3 : étamine. Fig. 4 : deux étamines montrant le point d'adhésion de l'anthère avec le stigmate. Fig. 5 : l'étamine vue du côté opposé. Fig. 6 : la même vue de face. Fig. 7 : section du germe ; tous ces objets sont tracés sur une échelle plus ou moins grande.

M. Kummer ne nous a donné qu'un rapport peu satisfaisant de cette plante, n'ayant vu que celle d'après laquelle ce dessin a été fait; il dit, dans son journal, qu'elle lui fut procurée par Sidi Mahommed, cherif de Foota Jallo.

Cette espèce de *Strophanthus* parait offrir un caractère particulier parmi les fleurs retombantes; je ne crois pas que la circonstance remarquable qui se rencontre ici, des anthères adhérentes et fermement attachées aux stigmates par leur base, ait été mentionnée par aucun auteur comme existant chez les autres individus de ce genre curieux.

On trouve ces espèces de *Strophanthus* dans l'Afrique équinoxiale. Le *S. Dichotomus*, indigène à la Chine, est le seul de ce genre, du moins à ma connaissance, qui ait

été introduit dans nos jardins ; on en voit une excellente figure dans le *Botanic register*, tab. 469.

TAB. D.

PTEROCARPUS AFRICANUS. — Gumkari :

Clas. et ord. *Diad. Decand.*

Ord. natural. *Leguminosae.*

Gen. char. calyx quinque-dentatus. Legumen falcatum, foliaceum, varicosum, alâ cinctum, non dehiscens. Semina solitaria. *Willd.*

PTEROCARPUS SENEGALENSIS ; foliis pinnatis, foliolis, ovalibus fructibus lunato-orbiculatis pubescentibus.

Hab. prope Kakundy et aliis locis montanis, vulgaris flo. mense decembri.

Arbor mediocris, ramis diffusis, cortice pallidâ, folia pinnata, decidua, foliolis ovalibus alternis integerrimis, glabris, supernè nitidis, nervosis, nervis parallelis approximatis, petiolis partialibus brevissimis.

Racemi compositi, terminales.

Flores numerosi, flavi. Pedicelli breves, curvati, basi bracteales, bracteis parvis lanceolatis subulatis. Calyx quinque-dentatus, pubescens, basi bracteis duabus parvis subulatis munitus : dentibus subæqualibus, duobus superioribus apice rotundatis, reliquis acutis. Corolla papilionacea, citò caduca, vexillum rotundatum; margine undulatum, basi breve unguiculatum, alis majus. Alæ carinâ majores. Carina foliolis distinctis. Stamina monadelpha tubo supernè fisso, filamentis alternatim longioribus. Antheræ rotundatæ, flavæ. Pistillum staminum longitudine. Germen subovatum, pubescens, viride ; stylus filiformis,

curvatus. Stigma simplex, legumen majusculum, compressum, in orbiculum curvatum, pubescens, mono-spermum.

PLANCHE D.

EXPLICATION.

Fig. 1re, branche en fleur après la chûte des feuilles, A la gomme coulant de la partie coupée. Fig. 2, feuille pinnée. Fig. 3, calice. Fig. 4, développement de la corolle. Fig. 5. un des côtés. Fig. 6, le bassin. Fig. 7, faisceau d'étamines. Fig. 8, pist'l. Fig. 9, fruit légumineux.

Toutes les figures, excepté les N° 1, 2 et 9, sont tracées sur une échelle plus ou moins grande.

Cette plante perd ses feuilles dans le mois de novembre et fleurit en décembre. L'arbre est connu parmi les habitans sous le nom de kari et fournit une très-bonne espèce de gomme. Il suffit de faire une incision dans le bois pour en faire couler une liqueur d'abord fluide et d'un rouge très-pâle, ensuite elle se coagule, devient d'une couleur pourprée, et si friable qu'elle est très-difficile à recueillir.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

Pages

Arrivée de l'expédition au Sénégal. — Retard. — Envoi d'un messager à Ségo.—Départ du Sénégal et arrivée à Rio-Nunez. La ville de Talabunchia. — Mort du major Peddie. — Maladie des hommes et des officiers. — Départ de Robugga. — Difficulté de marche. — Arrivée à Panjetta. 1

CHAPITRE II.

Halte à Panjetta. — Retour du messager envoyé à la capitale. — Réponse de sa Majesté — Grande disette de provisions. — Un autre messager envoyé au Roi avec des présens. — Entrevue du capitaine Campbell avec Omerkookano.— Rapport sur le but de l'expédition. — Le capitaine Campbell part lui-même pour voir le Roi. — Arrivée du messager, de Ségo. — Retour du capitaine. — Réponse défavorable. — Maladie des officiers.— Le lieutenant Stokoe et M. Kummer sont renvoyés à la côte. — Le capitaine Campbell se décide à retourner sur ses pas. — Départ de Panjetta. — Arrivée à Kakundy. — Mort du capitaine Campbell. — Départ de Kakundy et arrivée à Sierra-Leone. — Description de Foota Jallon. 25

CHAPITRE III.

Pages

Le major Gray prend le commandement. — Départ de Sierra-Leone. Arrivée à Bathurst, Ste.-Mary. — Evénement. — Départ et arrivée à Kayaye. — Description d'une tribu de Foolahs errans. — Description de Kayaye, des environs de la contrée et de ses habitans. — Leurs amusemens. — Visite à Katoha. — Le Roi vient nous voir. — Arrivée de chameaux du Sénégal. — Proposition de notre guide relativement au chemin. — Ma décision et mes motifs. — Mortalité parmi les animaux. — Arrivée de M. Partarrieau à Ste-Mary. — Arrangement pour le départ. 42.

CHAPITRE IV.

L'expédition quitte Kayaye. — Difficulté pour se procurer de l'eau à Jaroomy. Arrivée et halte à Coonting. — Description de cette ville et des contrées environnantes. — Civilité du chef. — Départ de Cooting. — Mortalité parmi les animaux et difficulté de nous procurer des porteurs. — Arrivée à Wallea-Creek. — Essais de quelques gens pour nous retenir. — Passage de la Crique. — Pont fait de roseaux. — Tentative de meurtre par un des hommes civilisés du pays et sa désertion. — Entrée dans le royaume de Woolli. — Arrivée à Madina la capitale. — Difficultés et transaction. — Description de la ville et de la cérémonie de Mumbo-Jumbo. — Départ de Madina et vol commis par les naturels. — Arrivée à Kussaye. 62

CHAPITRE V.

Départ de Kussaye. — Passage à travers les bois de Simbarri. — Perte de chameaux. — Ruine et départ de Muntobe. — Arrivée à Sausanding. — Halte. — Le guide Woolli nous quitte. — Congé du caporal Harrop. — Arrivée à Sabée, la première ville du Bondoo. — Perte d'animaux. — Opposition de notre guide à notre départ. — Arrivée à Loonchea.

Pages

—Mortalité parmi les chameaux.—Supplément de provisions de l'Almamy.—M. Dochard envoyé en avant avec un présent pour l'Almamy. — Départ de Loonchea.—Arrivée à Dachadoonga. — Difficulté et délai pour le transport des bagages. — Description d'un poison nommé l'arbre talée. — Arrivée à Goodeerri.— M. Dochard revient de la capitale.— Arrivée du fils aîné d'Almamy. — Transaction avec le père et difficulté pour s'arranger avec lui. — Départ de Goodeerri et arrivée à Boolibany, la capitale de Bondoo. 92

CHAPITRE VI.

Description de Boolibany. — Délai et désagrément. — Pénurie de subsistances. — Mort de Picard. — Je me décide à faire passer à l'expédition la saison des pluies dans cette contrée. — Mon départ pour *Samba-Contaye*, pour y choisir une position propre à y établir notre quartier d'hiver. — Arrivée de l'expédition de Boolibany. — M. Pilkington et ses hommes y sont laissés malades. — Mort du lieutenant *Burton*. — Maladie parmi nos gens. — M. Dochard va à Ségo. — Préparatifs pour son départ. — Objet de son ambassade. — Arrivée d'Almamy près de notre camp. — Difficultés avec nos guides.—Départ de M. Partarrieau pour la côte. — Etat de faiblesse de M. Nelson.— Etablissement d'un marché régulier. — Arrivée de M. Pilkington de la capitale. — Mort de M. Nelson. — Mon indisposition. —Mortalité parmi nos hommes. — Singulière cérémonie à l'occasion d'une lionne tuée à la chasse. — Les lions attaquent nos chevaux. — Relation de M. Dochard. —Retour des messagers. — Conduite injuste d'Almamy, et ses résultats. 121

CHAPITRE VII.

Malheureuse affaire à Samba-Contaye. — Décision d'Almamy, — Achat d'un esclave. — Arrivée de l'expédition française à Galam. M. Pilkington se détermine à nous quitter. — Son

Pages

départ pour la côte. — Visite au Sénégal. — Conversation avec l'Almamy. — Messager envoyé à M. Dochard. — Le feu mis au camp. — Mort d'Amady. 152

CHAPITRE VIII.

Description de Bondoo.—Son étendue.— Ses limites. — Aspect de la contrée.— Productions. — Commerce.— Manufactures. — Gouvernement. — Revenus. — Religion. — Son influence sur les habitans. — Description de leur manière de vivre. — Equipages militaires.— Forces. — Manière de faire la guerre. — Cause de guerre avec le Kaarta.— Conduite sanguinaire d'Almamy. — Attaque des Kartans sur Boolibany. 173

CHAPITRE IX.

Message d'Almamy. — Ma visite à Boolibany. — Motif de notre entrevue. — Sa conduite hostile et vexatoire. — Il exige que je quitte Samba-Contaye. — La nécessité d'obéir. — Retour au camp avec une escorte pour m'accompagner. — Préparatifs pour notre déplacement. — Départ pour Boolibany. — Notre arrivée. — Almamy veut nous faire séjourner dans l'intérieur de la ville. — Mon refus et choix d'une position pour le camp. — Retour de mon premier messager vers M. Dochard. — Ses malheurs et ses torts.—Fausses allarmes dans la capitale et ses conséquences. — Indécision d'Almamy et des chefs. 202

CHAPITRE X.

M. Partarrieau arrive de la côte. — Mon voyage à Baquelle et mon retour. — Entrevue avec l'Almamy. — Arrangemens pris avec lui. — Sa conduite fausse et artificieuse. — Ma détermination et ma retraite de Boolibany.— Marche difficile. — Manque d'eau et trahison de notre guide. — Entrée dans Foota-Toro. — Difficultés. — Mon voyage et mon retour de

Pages

Baquelle. — Affaire avec les Foolahs. — Ma captivité. — Départ de l'expédition pour Baquelle. — Mon chagrin en trouvant le camp abandonné. — Mon retour à Baquelle. 213

CHAPITRE XI.

Description de la plaine de Hourey. — Evénemens. — Départ et arrivée à Baquelle. — Nouvelles fâcheuses de M. Dochard. — Royaume de Galam. 242

CHAPITRE XII.

Récit de l'arrivée de M. Dochard dans le *Kaarta*. — Mon départ pour St.-Joseph et rencontre de M. Dochard. — Retour à Baquelle. — Messager envoyé au Ségo. — Arrivée de la flotte de St.-Louis. — M. Dochard retourne à la côte. — Ma dernière résolution. — Visite à St.-Joseph. — Conduite de l'Almamy de Bondoo. — Retour de St.-Joseph. — Etat des affaires de Baquelle. — Départ. — Retard à St.-Joseph. — Assemblée des chefs. 264

CHAPITRE XIII.

Retraite du Kaarta. — Arrivée au fort St.-Joseph. — Délai et événement à Baquelle. — Retour à la côte. — Arrivée à Sierra-Leone. — Visite aux établissemens de nègres. 316

Descriptions botaniques. 378

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page	11	ligne 16	envoya, *lisez* envoyât.
	14	3	dépouillait, *lisez* dépouillaient.
	15	8	devient, *lisez* devint.
	17	13	à la fin du second alinéa pièce, *lisez* pièces.
	37	2	et 3 Foota-Jallon, *lisez* Foota.
	59	10	maléable, *lisez* malléable.
	60	11	seul, *lisez* seuls.
	63	3	plantation, *lisez* plantatio ns.
	6-	12	enseigna, *lisez* enseignât.
	71	12	*supprimez* la préposition en qui se trouve répétée.
	74		avant-dernière ligne, avaient, *lisez* avait.
	80	10	fatigué, *lisez* fatiguée.
	95	18	gissans, *lisez* gisans.
	98	2	barres, *lisez* bars.
	148		avant-dernière ligne tribu, *lisez* tribut.
	162	26	*supprimez* que.
	168	15	appartenaient, *lisez* appartenait.
	171	15	vengèrent, *lisez* rangèrent.
	175	7	devenu, *lisez* devenue.
	198	4	*supprimez* et.
	210	16	calebaces, *lisez* calebasses.
	227	6	après maître, *ajoutez* et.
	229	13	leur, *lisez* leurs.
	233	5	eu *lisez* eus.
	249	19	aussitôt, *lisez* dès.
	248	30	doit, *lisez* devrait.
	251	24	priver, *lisez* privait.
	273	1	dépendants, *lisez* dépendante.
	279	20	leur, *lisez* le.
	307	6	il, *lisez* qu'il.
	315	5	*supprimez* et.
	327	7	avait, *lisez* avaient.
	342	8	prouvé, *lisez* prouvés.
	346	10	mainte, *lisez* maintes.
	347	24	faire, *lisez* fait.
	348	48	tributs, *lisez* tribus.
	352	15	cercles, *lisez* querelles.
	363		anti-pénultième ligne ses, *lisez* ces.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

584

UNIVERSITY OF MICHIGAN

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARDS

UNIVERSITY OF MICHIGAN

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARDS